

Les Frères des Ecoles chrétiennes.

COURS DE LECTURE

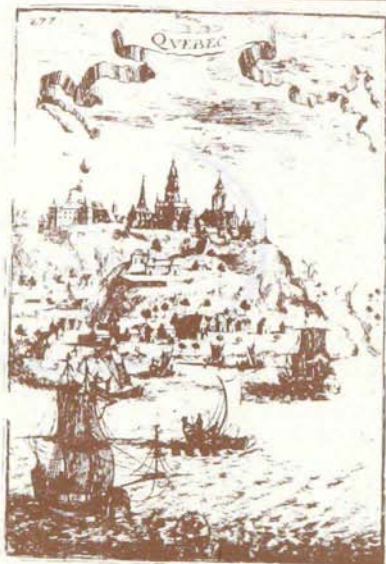
QUATRIÈME LIVRE

CINQUIÈME ET SIXIÈME ANNÉE

Prix : 50 cents.

Les Frères des Écoles chrétiennes
949, rue Côté, Montréal.

1938



Bibliothèque Nationale du Québec

Les Frères des Écoles chrétiennes.

COURS DE LECTURE

QUATRIÈME LIVRE

CINQUIÈME ET SIXIÈME ANNÉE

Macarius - Léo

LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

949, rue Côté, Montréal.

1938

COURS DE LECTURE

QUATRIÈME LIVRE

PROGÈS ET RÉGÈNE ANNEE

PC

2115

M27

1938

AUX PROFESSEURS

I. UNE REFONTE.

Le Quatrième livre de lecture est en partie extrait des Lectures graduées, qu'il est destiné à remplacer.

Voici les principales modifications qui distinguent ce nouvel ouvrage.

1. Nombre et choix des textes.

a) Nous avons réduit le nombre des morceaux à lire, *estimant qu'une bonne dizaine de pages suffiraient amplement au programme d'un mois.*

b) Nous avons ajouté *chaque mois* un texte expliqué (rubrique nouvelle), deux parfois: alors il y en a un spécial pour les filles.

Ces explications de textes n'ont pas toutes été jetées dans le même moule. Nous avons cru, au contraire, qu'il fallait varier la méthode pour offrir aux maîtres plusieurs types d'analyses de textes.

c) Les textes nouveaux sont nombreux.

2. Principes de diction et de prononciation.

a) *Le premier sujet de chaque mois est une lecture sur l'un ou l'autre des principes de diction. Les meilleurs conseils des maîtres de cet art y sont condensés, avec exemples à l'appui.*

b) *Le troisième ou le quatrième sujet du mois traite de la prononciation des lettres: voyelles et consonnes. Les élèves y apprendront non plus seulement comment se prononce l'a fermé, par exemple, mais aussi dans quel cas il est fermé.*

c) *En application de ces principes, nous donnons, en tête de chaque texte, les conseils qu'il comporte du point de vue de la diction; nous y ajoutons la liste des mots sur la prononciation desquels on pourrait hésiter.*

3. Gravures. — *Un excellent artiste montréalais s'est chargé de rajeunir l'illustration des morceaux empruntés aux Lectures gradués. Il a aussi composé de remarquables gravures nouvelles, qui cadrent bien avec le texte, l'expliquent et le complètent heureusement.*

II. REMARQUES, CONSEILS.

1. La lecture a une importance capitale. *Elle doit tenir à l'école le premier rang parmi les spécialités enseignées, et, en dehors de l'école, elle est la principale ressource pour s'instruire.*

Dans l'enseignement de la langue maternelle, elle joue un rôle prépondérant. Lire, en effet, c'est voir les mots, les comprendre, suivre l'enchaînement des idées qu'ils expriment, s'initier au langage correct; c'est commencer à se familiariser avec les œuvres littéraires. De plus, avec un texte de lecture, on peut faire intervenir tous les exercices qui se rattachent à l'étude du français: explications de mots, d'expressions, de phrases, de règles de grammaire; ou encore, analyses, dictées, devoirs écrits, composition française. Aussi a-t-on dit avec raison que, pour apprécier les connaissances en langue française d'une classe, une demi-heure de lecture expliquée serait suffisante.

Quant au développement des facultés de l'enfant, nul ne contestera que la lecture y contribue puissamment: elle enrichit l'esprit et la mémoire, forme le jugement, fortifie la volonté et le caractère, et inspire de nobles et généreux sentiments qui font déjà palpiter un jeune cœur.



Andante

F Berat

Sa-lut o ma bel-le pa-trie! Sa-lut o bords du
 Saint-Laurent! Ter-re que l'é-tranger en-vie, Et
 qu'il regrette en la quittant, Heu-reux qui peut pas-ser sa vie tou-
 jours fidèle à te ser-vir. Et dans tes bras, mère ché-
 rie, vo-ler à Dieu dans son dernier sou-pir!

J'ai vu le ciel de l'Italie,
 Rome et ses palais enchantés.
 J'ai vu notre mère patrie,
 La noble France et ses beautés;
 En saluant chaque contrée
 Je me disais au fond du cœur:
 Chez nous la vie est moins dorée
 Mais on y trouve le réel bonheur !

O Canada ! quand sur ta rive
 Ton heureux fils est de retour
 Rempli d'une ivresse plus vive,
 Son cœur répète avec amour:
 Heureux qui peut passer sa vie
 Toujours fidèle à te servir,
 Et de tes bras, mère chérie
 Voler à Dieu dans son dernier soupir.

O. CRÉMAZIE.

COURS DE LECTURE

QUATRIÈME LIVRE

PREMIÈRE PARTIE : Cinquième année.

1. — Principes de diction : 1° LES LIAISONS.

On appelle *liaison* l'union de la consonne qui finit un mot à la voyelle qui commence le mot suivant.
Ex.: *Des livres instructifs* (livrezinstructif).

Les *liaisons* distribuées avec tact ajoutent au caractère euphonique du français.

Deux grands principes peuvent nous guider dans l'usage des *liaisons*:

1° La *liaison* ne *peut* se faire qu'entre des mots *étroitement unis par le sens* ; il faut au contraire faire une *pause*, au moins légère, entre les groupes de mots qui appartiennent à des unités logiques différentes. Ainsi dans la phrase: *Ses cheveux tombaient sur ses épaules avec grâce*, on ne fera pas de *liaison* entre *épaules* et *avec grâce*, parce que *avec grâce* est lié par le sens avec *tombaient* (tombaient avec grâce), et non pas avec *épaules* (on ne dit pas: des épaules avec grâce).

2° La *liaison* ne *doit* se faire que *si elle est harmonieuse*. Toute *liaison* dure, cacophonique doit être abandonnée. C'est le point délicat, une affaire de goût individuel, où il peut y avoir des appréciations divergentes.

2. — LE DIVIN MODÈLE.

Diction. *Soignez les liaisons et les pauses.*

Le signe (—) indique une liaison à faire ou une pause à éviter entre des mots étroitement unis par le sens.

Dans le texte, la barre verticale (|) indique une liaison à éviter ou une pause à faire.

Prononciation. *Avec l'o ouvert (coq): romain (rom), oreilles, modèle, politesse, consolation (sol); avec l'a fermé (câble): taille, grâce. — Au-dessous (ôt-sou), aimable (è), pleurer (eur), constamment (ta-man), faire du bien à tous (ouss), aimé (è), jeunesse (je).*

LEXIQUE. ⁽¹⁾

- | | |
|---|--|
| Air vénérable , air qui paraît digne de vénération, d'un pieux et affectueux respect. | Serein , qui annonce une grande tranquillité d'esprit, le calme de l'âme. |
| Nazaréen , habitant de Nazareth. — Membre d'une société juive; il s'engageait à observer la chasteté, l'abstinence des liqueurs enivrantes et à ne pas couper ses cheveux. | Censure avec majesté , blâme, condamne avec une grandeur qui impose le respect. |
| Symétrie , conformité de grandeur, de forme, de proportion dans les parties semblables d'une chose. | Tempéré , modéré dans le boire et le manger; — toujours maître de ses émotions. |
| | Les enfants des hommes , tous les hommes. |

Dans une lettre, un sénateur romain | trace* | de Notre-Seigneur Jésus-Christ | le portrait suivant:

« On voit | à présent, en Judée, un homme d'une vertu singulière. Sa taille* | est grande et bien formée,

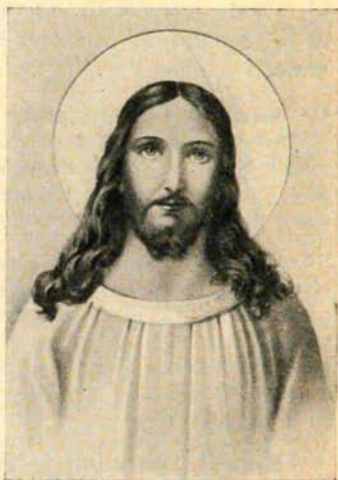
1. On a donné aux mots du lexique le sens qu'ils ont dans le texte de la leçon, où ils sont écrits en italique.

Les mots suivis d'un astérisque sont ceux qui se trouvent dans l'exercice intitulé: *Mots et expressions*.

son air | doux* et *vénérable*; ses cheveux, d'une couleur qu'on ne saurait guère comparer, tombent par boucles jusqu'au-dessous des oreilles*, d'où ils se répandent sur les épaules | avec beaucoup de grâce. Ils sont partagés | au sommet de la tête | à la manière des *Nazaréens*.

Il a le front large et uni, et les joues | marquées d'une aimable rougeur; son nez et sa bouche sont formés) avec une admirable *symétrie*; sa barbe épaisse, et d'une couleur qui répond) à celle des cheveux, descend) un peu au-dessous du menton, en se divisant par le milieu. Ses yeux sont brillants, clairs) et *sereins*.

Soit qu'il parle, soit qu'il agisse, il le fait) avec élégance et gravité. Il *censure avec majesté*, exhorte avec douceur.



Le divin Modèle.

Jamais on ne l'a vu rire; mais on l'a vu souvent pleurer.

Il est *tempéré*, très modeste et très sage.

Enfin c'est un homme qui, par sa grande beauté et ses divines perfections, surpasse les *enfants des hommes*. »

Tel est le modèle qu'il faut avoir constamment sous les yeux, afin de l'imiter dans sa conduite.

Comme lui on doit parler avec élégance, gravité et sagesse; avoir, par la vertu de tempérance, une pleine

possession de soi-même; être toujours bon, généreux et dévoué; faire du bien à tous même à ses ennemis.

C'est en s'efforçant d'imiter ce modèle accompli de toute beauté et de toute perfection, que le jeune homme acquerra une vertu* aimable, source de la vraie politesse; qu'il deviendra distingué, non seulement par la tenue et le langage, mais encore par l'esprit et le cœur; qu'il sera l'orgueil de ses maîtres, la joie de ses parents et la consolation du Cœur adorable de Jésus qui a tant aimé la jeunesse.

Résumé. — Un sénateur romain, traçant le portrait de Notre-Seigneur, s'attache surtout à décrire les beautés de son visage divin, ses manières de parler et d'agir. Admirable modèle qu'un enfant doit toujours étudier et s'efforcer d'imiter, car il en retirera de grands avantages.

Questions. — 1. Qu'est-ce qu'un sénateur ? — d'où vient ce mot ? 2. Rappelez ce que le sénateur dit de Notre-Seigneur concernant sa taille, son air, ses cheveux, sa figure, etc. 3. Comment Notre-Seigneur parlait-il et agissait-il ? 4. Indiquez de quelle manière on peut, dans ses paroles et ses actions, imiter ce divin Modèle. 5. Quelles seront les heureuses conséquences de cette imitation ?

Mots et expressions. — *Tracer un portrait, tracer une ligne, tracer un modèle.* — *Taille du corps, taille d'un habit, taille d'un arbre, taille de la pierre.* — *Doux, douce, douceur, doucement, doucement, doucereux, adoucir, adoucissant, adoucissement.* — *Oreille, oreiller, oreillon, prêter l'oreille, être tout oreilles, fermer l'oreille.* — *Vertu, vertueux; vice, vicieux.* — *Citez les principaux miracles de Notre-Seigneur, — ses principales paraboles.*

3. — BONHEUR DE L'INNOCENCE.

Prononciation. Avec **eu** ouvert (*leur*) : bienheureux ; avec **o** ouvert : coteau (*cott*), innocence (*i-noss*), docile (*oss*).

Diction. Détachez les inversions par une pause : *loin du monde* | *élevé* ; il ne s'agit pas d'un *monde élevé*, ces deux mots ne forment pas une unité logique, il faut les séparer. De même dans le 7e vers.

LEXIQUE.

- | | |
|---|--|
| Que Dieu daigne instruire lui-même , que Dieu instruit par les inspirations de sa grâce. | Vallon , vallée peu profonde entre deux coteaux. |
| Élevé loin du monde , loin des plaisirs du monde et de ses dangers. | Onde pure , eau limpide et courante. |
| L'abord contagieux du méchant , le mal que le méchant inspire quand on le fréquente. | Aquilon , vent froid qui souffle avec violence. |
| | Vertu naissante , vertu qui commence. |
| | Pas incertains , mal assurés. |
| | Ses desseins , ses projets, ses bonnes résolutions. |

1. (*Une voix.*) O bienheureux | mille fois |
 L'enfant que le Seigneur aime,
 Qui | de bonne heure | entend sa voix,
 Et que ce *Dieu daigne instruire lui-même* !
5. *Loin du monde* | *élevé*, de tous les dons des cieux |
 Il est orné dès sa naissance ;
 Et | *du méchant* | *l'abord contagieux* |
 N'altère point son innocence.

(*Le chœur.*) Heureuse, heureuse l'enfance

10. Que le Seigneur instruit | et prend sous sa défense !

(*Une voix.*) Tel | en un secret *vallon*,
 Sur le bord d'une *onde pure*,
 Croît, à l'abri de l'*aquilon*,
 Un jeune lis, l'amour de la nature.

15. Loin du monde | élevé, de tous les dons des cieux |
 Il est orné dès sa naissance;
 Et | du méchant | l'abord contagieux |
 N'altère point son innocence.

(*Le chœur.*) Heureux, heureux mille fois |

20. L'enfant que le Seigneur rend docile à ses lois !

(*Une voix.*) Mon Dieu, qu'une *vertu naissante* |

Parmi tant de périls | marche à *pas incertains* !

Qu'une âme qui te cherche et veut être innocente |

Trouve d'obstacle à *ses desseins* !

25. Que d'ennemis lui font la guerre !

Où se peuvent cacher tes saints ?

Les pécheurs couvrant la terre.

J. RACINE. *Athalie*.

4. — Prononciation. — LE SON DE L'A ; LES CONSONNES B, P, M.

1. Il y a deux *a* : l'*a* fermé et l'*a* ouvert.

1. L'*a* **fermé**, comme dans *câble* (c'est à peu près l'*a* de *grave*). Il se prononce dans la gorge, la bouche moyennement ouverte et le menton abaissé.

Dites : câble : câ, bâ, gâ, tâ, sâ, grâ, flâ, frâ, etc.

Répétez : Il mit le vase rempli de pâte sur la flamme d'un beau feu de bois (bwâ).

L'*a* est ordinairement **fermé** :

1. S'il est surmonté d'un accent circonflexe. Ex. : *Disgrâce, âge, bâton, infâme, théâtre*.

Exceptions : les terminaisons *ât, âmes* et *âtes* des verbes en *er*. Ex. : *Qu'il priât, nous allâmes*.

2. Quand *a* est suivi du son *ze*. Ex. : *Topaze* (top), *emphase, naseau, gazon, écraser*. — Excepté : *basilique, caserne, au hasard, etc.*

3. Dans les mots qui se terminent par *as* ou *az*, que la consonne se prononce ou non. Ex.: *Un as, hélas, Jonas, gaz, un ou des bas, ananas, fracas, verglas, un pas, ne pas.*

Remarque. — Malgré l'*s*, *as* est ouvert à la 2^e personne du singulier des verbes et au pluriel des noms en *a*. Ex.: *Tu chantas, aimas, prias; des opéras, des alléluias, des camélias.*

4. Dans plusieurs mots isolés, surtout dans les syllabes *ar*, *able*, *ade*, *adre*, *ame*, *ass* (voir 3).

Ex.: *Baron, déclarer, charron, affable, accable, délabré, oracle, miracle, clamer (proclamer, déclamer, réclamer), flamme (enflammer, oriflamme).*

2. L'*a* ouvert, comme dans *glace*. Il se prononce la bouche moyennement ouverte en hauteur, mais élargie (les coins écartés). Veillez à prononcer cet *a* ouvert, en avant et non dans la gorge.

Dites : *Glace : gla, pla, fla, vra, tra, ma, ca, etc.*

Répétez : *Oh ! là ! la ! Atala céda sa place à la dame, qui le salua, tralala !*

L'*a* est ouvert (sauf exceptions venant des règles de l'*a* fermé, ci-dessus) :

1. Quand il est surmonté de l'accent grave. Ex.: *Là, à, holà, voilà, celui-là.*

2. Au commencement, et au milieu des mots. Ex.: *Ami, aérien, admirer, aïeul; battre, carte, casque, chasse, charge.*

3. Dans la dernière syllabe d'un mot, lorsque *a* est final ou qu'il est suivi d'une consonne autre que *s* ou *z* (sonore ou non). Ex.: *Mica, opéra, il chanta, il parla; crac, bar, vieillard, bagarre, exact, drap, avocat.*

Surveillez tout spécialement les finales en *at* et en *ar* (*ard, arre, ars, art*). Ex.: *Eclat, chat, rat, avare, plus tard, épars.*

4. Souvent dans les terminaisons en *ail* et devant *i* ou parfois *y*. Ex.: *Ail, bail, corail, émail, gouvernail, faïence, Bayonne.*

II. Pour les consonnes *b, p, m*, voir 6e année, leçon 74.

Répétez : Passants, qui passez et repassez, sous ses ombrages ne brisez pas les branches où murmure la brise, et combien mélodieusement (odd-yeu) !

5. — ENFANCE DE SAINT JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE.

Diction. Surveillez encore les liaisons et les pauses.

Prononciation. *A fermé* : passera, gagnait ; *o ouvert* (de *coq*) : honorable (onn-or), modestie, quotidien, aurait (or-è), société, profond, progrès, cérémonies ; *o fermé* (tôle), dévotion, s'opposer (op-ôzé), proposé (op-ôzé).

Prononcez énergiquement les *b*, les *p* et les *m*.

Dites : aîné (è), gloire (glwar), joignaient (jwa), tard (ar), ressemblait (re), écart (car), gai (ghé).

LEXIQUE.

Honorable réputation , opinion favorable du public à l'égard de quelqu'un.	enfant, de développer ses qualités du corps et de l'âme.
Éducation , action d'élever un	Ravi , transporté de joie, de bonheur, d'admiration.
	Labeur , travail pénible.

Saint Jean-Baptiste de La Salle, fondateur des Frères des Écoles chrétiennes, naquit à Reims en 1651. Il était l'aîné d'une nombreuse famille et devait en être aussi la gloire. Ses parents qui, à la plus *honorable réputation*, joignaient les biens de la fortune et de grands sentiments de foi, prirent un soin particulier de son *éducation*.

La modestie et la piété marquèrent les premières années de cet enfant béni. Sa vie entière se passera

de même dans l'humilité; et s'il devint un grand saint ce fut par des actes quotidiens de vertu et des sacrifices souvent renouvelés.

Comme naturellement, son âme aimait le bon Dieu. Quand on le conduisait à l'église ses regards se fixaient à l'autel, sur le prêtre célébrant les saints mystères. Revenu à la maison, il parlait avec bonheur de ce qui l'avait ravi, et se plaisait à reproduire seul ou avec ses frères les cérémonies de la messe. Aussi, pour le satisfaire, lui avait-on dressé, dans une chambre écartée, un petit autel orné de fleurs et d'objets pieux. Le plus grand plaisir qu'on pût lui procurer était de le conduire à l'église, et ceux qui l'y menaient devenaient ses amis. Plus tard, quand il fut assez grand pour y aller seul, il demandait comme une précieuse faveur la permission de s'y rendre. Avec quel respect, quelle piété il se tenait dans le saint lieu ! On aurait dit un ange en prière, uniquement occupé du Dieu qui ravissait son âme.

Dès l'âge de six ans, à force d'instances, Jean-Baptiste obtint de ses parents la permission d'exercer les fonctions d'enfant de chœur, et de servir la messe; c'eût été pour lui un réel sacrifice d'en être privé un seul jour. Sa ferveur était déjà si grande qu'elle attirait l'attention des assistants et leur inspirait de la dévotion.

A cette tendre piété Jean-Baptiste joignait le goût des bonnes lectures. Les amusements ordinaires à l'enfance n'avaient pas d'attrait pour lui. Un jour, une fête de famille avait réuni chez ses parents une joyeuse société d'amis. Saisi d'un ennui profond au milieu des divertissements, il s'approche de sa grand-mère¹,

¹ L'Académie a supprimé l'apostrophe. Voir notre *Code grammatical*, numéro 324.

l'emmène à l'écart et la supplie de lui lire la vie des saints, son livre préféré.

Entré au collège à l'âge de neuf ans, il se livra au travail avec une grande ardeur, et cela surtout pour plaire à Dieu et à ses parents. Ses progrès dans l'étude furent aussi rapides que dans la vertu. Dévot sans recherche, gai sans légèreté ni dissipation, il charmait tout le monde. Un air doux et gracieux, une constante



Jean-Baptiste supplie sa grand-mère de lui lire la vie des saints.

application au *labeur* lui gagnaient le cœur de ses maîtres, ainsi que l'estime et l'affection de ses camarades, qui le regardaient comme leur modèle.

Jean-Baptiste n'avait encore que onze ans, lorsque Dieu lui inspira le désir de devenir prêtre. L'église, les cérémonies du culte, la prière, l'amour divin, avaient fait son bonheur jusqu'alors : ce bonheur sera celui de sa vie entière. Ses parents ne s'opposèrent pas à ses desseins et lui permirent d'embrasser l'état ecclésiastique.

C'est par une conduite si édifiante que Jean-Baptiste mérita d'être proposé comme exemple aux enfants. Plus tard, son amour pour eux ne connut pas de bornes et, pour leur procurer le précieux avantage d'une éducation religieuse, il fonda les écoles chrétiennes au prix de grands sacrifices et de cruelles persécutions.

Résumé. — Questions. — 1. Quelle fondation S. J.-B. de La Salle a-t-il faite ? — dans quel but ? 2. En quoi l'éducation religieuse est-elle si avantageuse ? 3. Racontez quelques traits de l'enfance du saint : en famille, à l'église, pendant une soirée, au collège. 4. Énumérez les principales vertus qu'un enfant chrétien doit déjà pratiquer.

Grammaire. — 1. Indiquez les noms propres du premier alinéa, les noms communs du deuxième et du troisième. 2. A quels temps se trouvent les verbes suivants du deuxième alinéa : *marquèrent, se passera, devint* ?

Exercice de langage. — Qu'est-ce qu'un enfant chrétien doit faire pour imiter S. J.-B. de La Salle à l'église, à l'école, en famille ?

6. — JACQUES CARTIER.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Marquez bien *toutes* les ponctuations par une pause proportionnée à leur importance.

Ajoutez une pause : à la fin du deuxième vers (avant une inversion); après *peux*, 3e vers (inversion); après *ton nom*, 6e vers (entre les différents compléments d'un mot); après *temps*, 9e vers (*de sa puissante griffe* n'est pas liée par le sens à *temps*).

Pas de pause après *biffe*, 10e vers (le verbe et son complément direct forment une unité logique).

Lisez le 12e vers tel qu'indiqué; rien de heurté cependant.

Prononciation. *Descendant* (dé), *passé* (â), *regard* (a de *glace*, mais long), *promontoire* (promm), *grava* (deux a ouverts), *granit* (ni).

1. Marin, grande est ton œuvre, et sans tache est ta gloire.
Aussi l'écho puissant d'un siècle qui finit
Aux descendants des preux rappelle ta mémoire,
Et, fils d'un grand passé, le présent te bénit.
5. Pourtant nul marbre ici ne reedit ton histoire ;
Mon regard cherche en vain ton nom sur le granit.
Rien ne reste de toi sur ce haut promontoire
Où, par surprise, un jour, l'aigle anglais fit son nid !
9. Console-toi ! le temps de sa puissante griffe,
Attaquant sans remords le marbre pur, y biffe
Les grands noms qu'y grava le ciseau du sculpteur.
12. Mais | dans nos cœurs | tu peux | des ans | braver
[l'outrage.
Jusqu'aux bornes du temps, sans souci du naufrage,
Laisse voguer ta nef, ô grand navigateur !

ADOLPHE POISSON.

1. Le plan (à compléter).

Idées principales.

1. Les Canadiens bénissent la mémoire de Jacques Cartier.
(Vers 1 à 8.)

Idées secondaires.

- | | | |
|---|---|---|
| <ol style="list-style-type: none"> 2. Le souvenir de Jacques Cartier restera ineffaçable.
(Vers 9 à 14.) | { | <ol style="list-style-type: none"> 1. L'œuvre. . . 2. La gloire. . . 3. Les grandes solennités rappel-
lent. . . 4. La génération actuelle. . . |
|---|---|---|
-
- | | | |
|---|---|---|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Le temps efface. . . 2. Le nom de Jacques Cartier. . . 3. La mémoire de. . . | { | <ol style="list-style-type: none"> 1. Le temps efface. . . 2. Le nom de Jacques Cartier. . . 3. La mémoire de. . . |
|---|---|---|

2. Les idées. — L'auteur chante la gloire du héros, déplore l'absence d'un monument et prédit la pérennité de la mémoire du grand marin.

a) La première strophe parle de l'œuvre du héros, de sa gloire. Les grandes solennités de 1884 rappellent aux Canadiens la mémoire de Cartier et lui expriment leur reconnaissance.

b) Dans la deuxième strophe, l'auteur déplore l'absence d'un monument à la mémoire du héros¹.

c) Dans la troisième et la quatrième strophe, l'auteur assure au grand marin que sa mémoire sera plus durable dans le cœur des Canadiens que sur le marbre, qu'elle ira « jusqu'aux bornes du temps ».

3. L'auteur et son œuvre.— Adolphe Poisson (1849–1922), avocat et poète, a publié quatre recueils : *Chants canadiens*; *Heures perdues*; *Sous les Pins*; *Chants du soir*. Sa poésie, souvent harmonieuse, est saine et pénétrée de sentiments religieux.

4. Commentaire.— « Jacques Cartier » est un sonnet composé à l'occasion de la grande solennité de la Saint-Jean-Baptiste en 1884. Notre société canadienne-française y célébrait le 50^e anniversaire de sa fondation et le 350^e de la découverte du Canada par Jacques Cartier. Elle voulut que tout y fût grandiose. De là l'expression « *l'écho puissant d'un siècle qui finit* ».

5. Expressions typiques.— Écho puissant (d'un siècle qui finit). Descendants des preux. Nul marbre ici ne redit ton histoire. L'aigle anglais fit son nid (sur ce haut promontoire). La puissante griffe du temps. Braver l'outrage des ans — jusqu'aux bornes du temps. Laisse voguer ta nef.

6. Le style.— Les figures abondent dans ce sonnet :

1^{er} vers : une apostrophe, *marin*, et deux inversions du sujet et de l'attribut.

2^e vers : métaphore, *écho*.

3^e vers : inversion du complément indirect ; périphrase : *les descendants des preux*.

1. En 1889, un monument a été érigé à Jacques Cartier, près de Québec, à l'embouchure des rivières Lairet et Saint-Charles.

4e vers : une apostrophe et une périphrase, *filz d'un grand passé*; une synecdoque : *le présent*.

8e vers : une périphrase, *l'aigle anglais*; une métaphore, *nid*.

Ce même vers fait une allusion : *par surprise*, à la manière dont Wolfe réussit à prendre position sur les plaines d'Abraham.

Dans les deux derniers tercets, une antithèse vigoureuse : le temps pourrait bien user le nom de Cartier inscrit sur un monument; il ne pourra rien sur l'amour gravé aux cœurs des Canadiens pour le grand navigateur.

7. La grammaire. — 1. *Marin* a-t-il une fonction dans la phrase ? — pourquoi ? 2. Quelle est la fonction de *grande* ? — et de *sans tache* ? 3. Quelle est la fonction de *écho* ? — et de *descendants* ? 4. Donnez un homonyme de *écho*. 5. Expliquez chacun de ces deux termes *écho* et *écot*. 6. Donnez un synonyme de *écho*. 7. Pourrait-on ici remplacer l'*écho* par la *voix* ? 8. Quelle est la fonction de *promontoire* (7e vers) ? 9. Quelles sont la nature et la fonction de *où* ? 10. Pourquoi *console-toi* (9e vers) ne prend-il pas d's ? 11. Quelles sont la nature et la fonction de *y* (*y biffe*, 10e vers) ? — et de *y* (*y grava*, 11e vers) ? — et de *qu'* (*qu'y grava*) ? 12. De quel mot *ans* (12e vers) est-il le complément ? 13. Quelle est la fonction de *nauffrage* (13e vers) ? 14. Quel mot accompagne *nul* et *rien* dans le 5e et le 7e vers ?

8. Questionnaire d'intelligence. — 1. Dites ce qu'était Jacques Cartier. 2. Comment Cartier est-il nommé dans le 1er vers ? — et dans le dernier ? 3. Qui l'auteur désigne-t-il par les *descendants des preux* ? 4. Comment appelle-t-on la figure de style qui consiste à remplacer un mot par un groupe de mots ? 5. A quoi fait-on allusion par *l'écho puissant d'un siècle qui finit* ? 6. Que déplore l'auteur dans la 2e stance (il écrivait en 1884) ? 7. Pourrait-il dire la même chose maintenant ? — pourquoi ? 8. Pourquoi *promontoire* (formé de *pro*, en avant, et du radical *mont*) est-il bien appliqué à la haute ville de Québec ? 9. Justifiez par l'histoire l'expression *par surprise*. 10. Pourquoi l'auteur dit-il que *l'aigle anglais y fit son nid* ? 11. A qui s'adresse-t-il quand il dit : *console-toi* ? 12. Quel est le sens de la 3e strophe ? — et celui de la 4e ? 13. Justifiez l'emploi de *la puissante griffe du temps*. 14. Au 4e centenaire

du premier voyage de Cartier, a-t-on bien réalisé ce que dit l'auteur dans la 4^e stance ? — comment ? 15. Donnez quelques détails sur l'auteur.

7. — TRAIT D'AMOUR MATERNEL.

Diction. C'est un principe que l'on doit détacher par une pause les différents compléments d'un même mot quand ils se suivent (voir p. 30, 3^o).

Nous avons indiqué ces pauses dans le premier alinéa. Trouvez-les dans les autres.

Prononciation. Avec *l'a ouvert* (glace): va, rempart, abreuve (bre), combat; avec *l'a fermé* (câble): bras; avec *l'o ouvert*: forêt (or), prolonger, dévoré, ignorant, victorieuse (or-yeuz), coloré (col-or); *e ouvert*: saisi, frayeur, convoitait (vwa), vrai.

Articulez nettement les *p*, les *b* et les *m*.

LEXIQUE.

Hospitalier , qui abrite, protège;—qui reçoit bien quelqu'un.	Défaillir , tomber de faiblesse; — s'évanouir.
Béante , largement ouverte.	Teint , couleur du visage.
Fait un rempart , fait servir de défense pour protéger.	Œil languissant , abattu, sans vivacité.

La femme d'un pauvre bûcheron avait coutume d'aller | chaque jour | couper du bois | dans la forêt; ce genre d'industrie suffisait aux besoins de sa famille. Tandis qu'elle parcourait la forêt*, elle confiait | aux buissons *hospitaliers* | son petit enfant. Mais, éloignée de cet être chéri, peut-elle prolonger son absence ? Une heure est, pour cette tendre mère* | un siècle d'attente. Peut-être que, saisi tout à coup de frayeur, il tend | vers sa mère | ses faibles bras | et qu'il l'appelle

de ses cris. La mère alarmée se hâtait donc vers le lieu où son enfant reposait, goûtant les douceurs d'un tranquille sommeil. Déjà elle savourait d'avance | les tendres baisers qu'elle allait lui prodiguer.

Mais voici qu'au lieu de son fils un loup* terrible, l'œil en feu, la gueule *béante*, lui apparaît. Hors d'elle-même elle sent le froid* de la mort parcourir ses membres; elle tremble que le monstre n'ait déjà dévoré sa proie.



La mère se jette sur l'animal féroce.

Dieu soit loué ! Un faible cri lui annonce que son fils respire encore, et qu'il repose sain et sauf dans son berceau de feuillage. Cependant l'animal affamé va se précipiter sur sa victime, il va l'atteindre. Mais quelles forces le danger de son fils ne donne-t-il pas à une mère ? Intrépide, elle se jette sur l'animal féroce et *fait* à son enfant *un rempart* de son corps. A cette vue, le loup frémissant oublie la proie qu'il convoitait d'abord, et, tournant sa rage sur la victime nouvelle qui se présente

à lui, il la saisit, la déchire et s'abreuve de son sang. Tandis que cette infortunée se débattait sous la dent du monstre, elle se rappelle qu'un couteau caché sous sa robe peut lui sauver la vie. Aussitôt elle rassemble ses forces près de *défaillir*, et enfonce cette arme dans le cœur du terrible animal. Il expire en poussant un horrible hurlement* ; mais, trop faible pour un pareil effort, la mère victorieuse tombe à côté de son ennemi abattu ; elle tombe en s'écriant : « Sauvez mon fils ! »

Ses gémissements plaintifs avaient attiré plusieurs bûcherons ; ils la voient étendue sur la terre ensanglantée. Pendant cet affreux combat, l'enfant, ignorant les dangers de sa mère, s'était rendormi paisiblement. L'un et l'autre sont rapportés dans leur cabane par les bûcherons empressés ; chacun, entourant la mère inanimée, lui prodigue tous les soins qui peuvent la rappeler à la vie. Secours inutiles ; elle est glacée par le froid de la mort. On désespérait de ranimer cette généreuse victime de la tendresse maternelle, lorsqu'on s'avisa de placer le visage de l'enfant contre celui de la mère. Celle-ci fait un léger mouvement ; son *teint* se colore, elle ouvre un *œil languissant* et sent peu à peu une douce chaleur se répandre dans ses membres épuisés : elle reconnaît son fils, le presse dans ses bras sans pouvoir rassasier sa tendresse. L'image du monstre terrible se présente, il est vrai, à son esprit ; mais elle l'oublie bientôt puisque son fils est vivant.

ABBÉ PAUL.

Oh ! l'amour d'une mère ! — amour que nul n'oublie,
 Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie !
 Table toujours servie au paternel foyer !
 Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier !

V. HUGO.

Résumé. — Questions. — 1. Où se passe la scène racontée dans cette leçon ? 2. En quel endroit l'enfant était-il déposé ? 3. Racontez le retour de la mère, — ce qu'elle vit, — sa frayeur, — son dévouement héroïque, — sa lutte avec le loup, — comment elle le terrassa. 4. Parlez de l'arrivée des bûcherons, — des soins inutiles prodigués à la mère, — de leur heureuse inspiration, — de l'effet qui en résulta. 5. Pourquoi les mères sont-elles si dévouées pour leurs enfants ? 6. En retour, que doivent faire les enfants ? etc.

Mots et expressions. — *Raconter un trait, traits du visage, un trait à l'encre, un trait de courage, les traits du cheval, lancer des traits.* — *Mère (en latin, mater), maternel, maternellement, maternité; père (en latin, pater), paterne, paternel. . . — Forêt, bois, bocage, bosquet.* — *Loup, louve, louveteau.* — *Froid, froidure, froideur, froidement, refroidir, refroidissement; le froid de la mort, homme froid, être de sang-froid.* — *Hurlement, aboiement, rugissement. . . — Trouvez les noms de quelques animaux féroces, — de quelques animaux sauvages.*

8. — LE CAFÉ.

Prononciation. Avec l'*o* ouvert (coq): odeur, accolé, originaire, cabriolant, colonie (col-onn-i), Moka, propager, torréfier (prolonger le premier *r*); avec l'*a* ouvert: de là, Moka, tard, état; prononcez: caféier (café-*yer*), diges-tion, noirâtres (nwar), éloigne (lwa), tandis que (di), c'est de ce (cè-dse).

Remarque: *Trop grillées* = tro grillées (*o* de coq).

LEXIQUE.

Torréfiés , grillés; — se dit sur-tout pour le café.	Pays de prédilection , pays où il pousse le mieux, où il acquiert le meilleur arôme.
Arome , bonne odeur.	
Cabriolant , faisant des sauts agiles.	Fut rationné , n'eut à sa disposition que . . .

La plante qui produit le café* se nomme caféier. Le caféier est un arbuste de 15 à 20 pieds de hauteur.

Sa tête arrondie et son branchage touffu, lui donnent l'aspect d'un jeune pommier. Ses fleurs blanches répandent une suave odeur et sont groupées par petits bouquets au point d'attache des feuilles. A ces fleurs succèdent des fruits d'abord rouges comme des cerises, mais qui deviennent noirâtres en mûrissant. Chaque fruit renferme deux noyaux durs, ronds sur une face, aplatis sur l'autre, et accolés entre eux par le côté plat.



Récolte du café. — A, branche de caféier; B, fleur; C, fruit; D, fruit ouvert montrant les deux grains.

Ces noyaux sont les grains de café dont nous faisons usage. Ils sont d'une couleur vert* brun, et doivent être *torréfiés* avant de servir à la consommation.

C'est la torréfaction qui donne au café son *arome** spécial. Trop peu grillés, les grains restent verts à l'intérieur, se réduisent difficilement en poudre, et donnent une infusion dépourvue de parfum. Trop grillés, leur surface devient charbonneuse et leur infusion, amère.

Une fois préparés, les grains sont moulus. Le café en poudre ne doit pas bouillir dans l'eau, parce que son parfum s'en irait avec la vapeur.

Le café bien préparé fortifie, excite la vigueur*, facilite le travail de l'intelligence, éloigne le sommeil, active la digestion et le mouvement circulatoire du sang. Pris avec excès, il est très nuisible, car il surexcite le système nerveux.

Le café est originaire d'Abyssinie. Selon la légende, ce serait un berger qui aurait remarqué les qualités de cette plante. Il constata que lorsque ses chèvres* avaient mangé des fruits du caféier, elles restaient éveillées toute la nuit, sautant et *cabriolant* comme des folles.

De l'Abyssinie, le caféier passa en Arabie, son *pays de prédilection*; c'est de là, en effet, que nous vient celui de Moka, le plus renommé de tous.

Quelques pieds furent apportés à Paris vers 1715 et cultivés en serre chaude. Un de ceux-ci fut confié cinq années plus tard à un capitaine de vaisseau, Déclieux, pour le transporter à la Martinique, colonie française des Antilles, et le propager ensuite dans les îles voisines. Durant une longue et pénible traversée, l'eau douce vint à manquer: tout le monde à bord fut *rationné* à un verre d'eau par jour, le capitaine comme les autres. Déclieux n'hésita pas à s'imposer la plus pénible privation en sacrifiant sa ration pour sauver son plant. Aussi eut-il la satisfaction de le conduire à destination en bon état. Et c'est de ce plant que proviennent les innombrables caféiers qui sont une source d'immenses richesses | pour tant d'îles et de contrées de l'Amérique.

Le caféier ne peut prospérer que dans les pays très chauds. Il donne des fruits toute l'année. Rien n'est

agréable à voir comme un champ de ces arbustes continuellement chargés de feuilles d'un beau vert luisant, de fleurs blanches et de fruits rouges. Au milieu d'une atmosphère parfumée, des nègres, le panier au bras, vont d'un arbuste à un autre, détachant les fruits mûrs avec précaution, pour ne pas ébranler ceux qui sont encore verts. A peine cette récolte est-elle faite que d'autres fruits rougissent, et d'autres encore, tandis que de nouveaux boutons se forment et que de nouvelles fleurs s'épanouissent.

Résumé. — Questions. — 1. Décrivez le caféier, ses fleurs et ses fruits. 2. Indiquez les précautions à prendre pour avoir du bon café. 3. Quels sont ses effets ? 4. Où, comment et par qui le café a-t-il été découvert ? 5. D'Abyssinie comment est-il venu en Amérique ? 6. Qu'est-ce qui caractérise la végétation du caféier durant toute l'année ? 7. Résumez les idées principales de cette leçon.

Mots et expressions. — *Café, caféier, cafetier, cafetière; pomme, pommier; poirier, prunier, oranger. — Chèvre, chevreau, chevrier; chevreuil, chevrete; chevrotine; chevroter, chevrolant; caprice, (en latin, chèvre se dit capra), capricieux, capricieusement; cabri, cabriole, cabrioler, cabriolet. — Arôme, odeur, fumet, parfum. — Un vert sombre, un ver de terre, un verre à boire, un vers agréable à réciter. — Vigueur, force; débilité, faiblesse. — Citez les noms de quelques arbres fruitiers ainsi que leurs fruits.*

Orthographe. — Remarquez *arôme*, sans accent circonflexe, malgré la prononciation; de même: *axiome, zone, atome* et des mots en *ose*: *pose, chose, dose*.

Exercice de langage. — Raconter comment Déclieux conserva son plant de caféier: soins, sacrifices.

9. — UNE BONNE PETITE FILLE.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Marquez par des différences de ton, le caractère et la situation des enfants : Marianne est timide, Angèle est une malade qui s'ennuie. De même, la voix marquera l'incrédulité de Mme Lagarde. A la fin de l'histoire, les petites filles changent d'attitude : Marianne s'enhardit, Angèle est avide d'écouter. Que votre lecture fasse sentir ces différences.

Prononciation. Avec *l'a ouvert* : la 2e et la 3e personne des verbes : parla, tu feras, retourna, s'effaça, s'inclina, posa, etc., et les mots Marianne, jusque-là ; avec *l'a fermé* : bras, je ne sais pas (sé pâ), trouvaille ; avec *l'o ouvert* (coq) : joli, soleil. — Médecin (mèd-sin), je ne sais pas (je n'sé), au-devant (ôd-van), que je te (ke-chte), sais-tu ce que (sé-tu-ske).

« Votre petite-fille *s'ennuie*, dit le médecin à Mme Lagarde. Voilà toute sa maladie... Il lui faudrait de la *distraktion*. » Il écrivit une ordonnance et s'en alla...

Le lendemain matin, Angèle n'allait pas mieux. Sa grand-mère, profitant d'un joli soleil de printemps, la porta dans ses bras au seuil du jardin, à l'endroit le plus chaud, où la *lavande* et le *thym* sentaient si bon...

Tout à coup, elle entendit derrière elle une voix qui disait : « Madame, voulez-vous que j'amuse votre petite-fille ? »

Marianne avait pris son courage à deux mains pour arriver jusque-là, car c'était une enfant timide et réservée, et la démarche lui avait coûté. Mais une *irrésistible* pitié la poussait vers Angèle... Mme Lagarde se retourna surprise : la petite fille lui était bien connue...

« Tu l'amuserais, toi ? demanda-t-elle d'un air *indécis*. »

— J'essayerai », répondit modestement la fillette.

Elle se tenait debout les mains croisées devant elle; sa modestie n'excluait pas une certaine assurance, et elle regardait la vieille dame d'un *air ouvert* et franc.

« Qu'est-ce que tu feras ? demanda Mme Lagarde un peu *incrédule*. — Je ne sais pas, répondit Marianne en s'approchant d'Angèle, mais je trouverai bien quelque chose. »

La grand-mère *s'effaça* pour laisser la nouvelle venue, qui se pencha sur le fauteuil où sommeillait l'enfant malade. Celle-ci ouvrit les yeux; en reconnaissant l'amie à qui elle n'avait jamais dit un mot, Angèle sourit faiblement. Marianne s'inclina tendrement sur elle, comme une mère sur son petit enfant, et posa sa joue fraîche contre la joue décolorée. Mme Lagarde contemplait en silence. Tout à coup, elle se dirigea vers la maison. « Je vais chercher les joujoux », dit-elle.

Angèle étendit sa petite main molle et sans vie, la main de Marianne vint au-devant, tiède et souple; Mme Lagarde les trouva ainsi quand elle revint. Les deux petites filles se souriaient sans rien dire.

« Veux-tu que nous nous amusions avec tes joujoux ? » demanda Marianne.

Sans un mot, Angèle écarta de la main les *objets* trop *familiers*, compagnons de ses heures d'ennui, et l'expression douloureuse, chagrine, reparut sur son visage.

« Veux-tu que je te raconte une histoire ? dit tout à coup Marianne tout *illuminée par la joie* de sa trouvaille.

— Oui, dit la petite fille, qui devint rose...

— Il était une fois une petite fille malade qui s'ennuyait... Sais-tu ce que c'est que de s'ennuyer ?

— Oui, dit Angèle, c'est quand on est triste.

— Elle s'ennuyait beaucoup parce qu'elle n'avait pas de petites amies. Alors... » Mme Lagarde s'en alla doucement, laissant les deux enfants à la joie des contes et des histoires...

A partir de ce jour, Angèle reprit soudain goût à la vie; le morceau de pain beurré qu'elles partageaient à l'heure du goûter paraissait meilleur aux deux enfants que n'importe quelle friandise. Et lorsqu'elle n'était pas sage, on n'avait qu'à lui dire: « Marianne ne viendra pas demain », pour la voir redevenir aussitôt douce et soumise comme un agneau.

HENRY GRÉVILLE. — *Récits et Nouvelles* (Plon, édit.).

1. **L'auteur.** — Henry Gréville (1842-1902). — Pseudonyme de Mme Durand.

2. **Commentaire.** — Ce morceau est, dans un langage simple, le récit attendrissant d'une sorte de miracle de l'amitié.

3. **Les mots.** — 1. **Distraction**, distraire, c'est tirer de divers côtés (traction) et ici, tirer de l'ennui. Famille: traire, traite, traîner, traîneau... , attrait, distraire, retraite, rétracter, soustraction, etc. 2. **S'ennuie**, la petite Angèle a été confiée à sa grand-mère Mme Lagarde; son père est mort, et sa mère voyage. 3. **Lavande** et **thym**, plantes odoriférantes. 4. **Réservée**, discrète. 5. **Irrésistible**, à quoi on ne peut résister. 6. **Indécis**, qui ne sait que *décider*; irrésolu. 7. **Un air ouvert**, un air sincère, un visage sur lequel on peut lire facilement toutes les pensées (comme dans un livre ouvert). 8. **Incrédule**, qui ne veut pas croire. 9. **S'effaça**, se mit de côté, se retira à quelque distance. 10. **Objets familiers**, qu'on a l'habitude de voir fréquemment, comme on voit fréquemment les membres de sa *famille*. 11. **Illuminée par la joie**, ses yeux brillent de joie, et son visage en est comme éclairé.

4. **Les idées.** — 1. Quelle maladie avait Angèle? 2. Que fait la grand-mère pour la distraire? 3. Pourquoi Marianne a-t-elle dû prendre son courage à deux mains pour venir trouver Mme Lagarde? 4. Montrez que Mme Lagarde est incrédule. 5. Pourquoi Angèle écarte-t-elle ses joujoux? 6. Montrez que les enfants deviennent deux amies.

5. Le plan. — 1. Angèle a besoin de distraction. 2. Marianne se propose de la distraire. 3. Premier contact entre les deux fillettes. 4. Marianne trouve le moyen de distraire Angèle. 5. Angèle reprend goût à la vie.

6. Expressions à noter : prendre son courage à deux mains (faire appel à toute son énergie), — une irrésistible pitié, — un air indécis, — une joue décolorée, — une expression douloureuse et chagrine, — reprendre goût à la vie, — doux comme un agneau.

10. Principes de diction.

2° LES PAUSES.

Les pauses sont régies avant tout *par la pensée*. Les mots d'une phrase ne doivent pas être groupés au hasard, ils forment nécessairement un certain nombre de groupes logiques qui doivent tout d'abord faire bloc, puis être séparés les uns des autres par des **pauses**, pour donner au lecteur le temps de comprendre.

Les pauses sont aussi nécessitées par les exigences de la respiration chez le lecteur.

Les pauses les plus importantes sont indiquées par la ponctuation écrite. Mais il y a une foule de *petites pauses* que la ponctuation orale doit indiquer, sous peine, pour le lecteur, de n'être pas compris ou de n'avoir pas le temps de respirer.

Quelques règles générales.

1. Placer, *après chaque signe de ponctuation*, une pause dont la durée est proportionnée à la valeur même du signe. Ex.: *Qui peut sonder, | Seigneur, | ta puissance infinie ? | | Tu l'as jugé : | | Silence. |*

2. Placer une pause entre le sujet logique et le verbe, excepté si le sujet est un pronom personnel. Ex.: *Le maître universel | nous impose ses lois. | Se croire un personnage | est fort commun en France.*

3. Placer une pause après chacun des compléments directs et indirects d'un verbe, quand ils se suivent, en ayant soin de bien grouper les mots qui se rapportent les uns aux autres. Ex.: *Il fallait qu'il s'inquiât de tout, | auprès de tous, | à propos de tout | et qu'il fatiguât | de ses assiduités | maître | et valets.*

11. — A LA VEILLE DE DÉCOUVRIR L'AMÉRIQUE.

Diction. Surveiller les pauses ; trouver le pourquoi de celles qui ont été ajoutées dans les deux premiers alinéas. Que le ton marque nettement la différence entre la simple narration et les paroles de Colomb ou celles de ses marins révoltés. Les deux derniers alinéas doivent traduire une émotion sincère.

Prononciation. Avec l'*o* ouvert (coq) : voguaient, résolu, colère, allocution ; avec l'*o* fermé (tôle) : émotion, bientôt, vaisseau, héros ; audacieux ; a fermé : passer, flamme, — voile (vwal), soir (swar), voyage (vwa-yaj), ardemment (daman), à genoux (aj-nou).

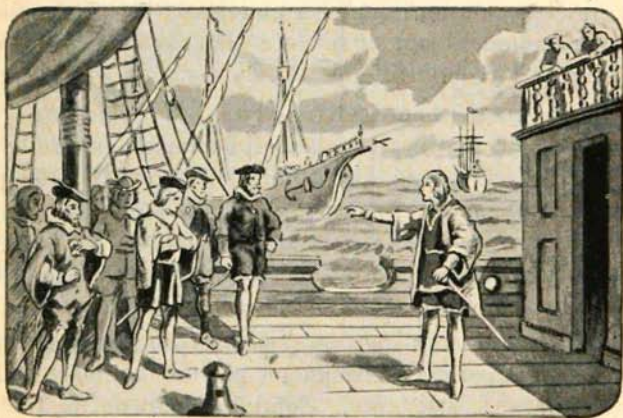
LEXIQUE.

Caravelle , navire italien ou espagnol, à quatre mâts et à voilure spéciale.	action.
Charlatan , celui qui abuse de la crédulité des gens pour les tromper.	Cabale , démarches secrètes de gens qui s'entendent pour un même dessein.
Complot , entente secrète pour accomplir une mauvaise	Dunette , partie d'un navire située en arrière sur le pont, et un peu plus élevée.

Après soixante-huit jours de navigation*, les marins des trois *caravelles* commandées par Christophe Colomb | se révoltèrent contre lui. Épouvantés d'un si long voyage, | ils désespéraient d'atteindre jamais la terre vers laquelle ils voguaient ; ils résolurent de retourner en Espagne. « Il n'y a plus à délibérer, s'écrièrent-ils

avec colère. Il faut dire à ce *charlatan* de Génois | de reprendre la route de l'Europe; s'il s'y refuse, nous le précipiterons dans la mer; il sera facile de faire croire à un accident* que personne ne pourra jamais vérifier ! »

A la suite de ce *complot*, les deux frères Pinzon rapprochèrent chacun le vaisseau* dont ils avaient charge | de celui du commandant, et, suivis de leurs hommes, ils s'élancèrent, l'épée à la main, sur le pont du navire



« Vos plaintes ne serviront de rien », répondit Colomb.

amiral. Les révoltés menaçants | ordonnèrent à Colomb de faire voile immédiatement pour l'Espagne. Ce grand homme, seul contre tous, resta calme et résolu. Non seulement il ne céda | ni à leurs réclamations | ni à leurs menaces, mais il leur interdit toute *cabale* | et s'écria sur un ton de maître : « Vos plaintes ne serviront de rien. Je suis parti pour me rendre aux Indes, et j'entends poursuivre ma route | jusqu'à ce que je les trouve | par l'assistance de Notre-Seigneur. »

Devant cette fermeté les esprits se calmèrent et se reprirent bientôt à espérer. Le lendemain soir, après le chant accoutumé du *Salve Regina*, Colomb adressa une touchante allocution aux trois équipages* rapprochés, leur rappela les faveurs dont Dieu les avait comblés durant la traversée, leur annonça l'approche de la terre, bien que leurs yeux ne pussent encore rien découvrir, et assura que, cette nuit même, ils atteindraient le but de leur voyage. Après les avoir exhortés à passer la nuit en prière, ajoutant que, certainement, la terre apparaîtrait avant le jour, il se retira dans sa chambre pour pratiquer le conseil donné aux autres.

Vers les 10 heures, il remonta sur la *dunette*. O bonheur ! au loin il aperçoit distinctement une lumière, appelle un officier qui, à son tour, voit le point lumineux. Un instant après, la lueur disparaît pour reparaitre ensuite plus loin ; on aurait dit une flamme en mouvement. Quelle émotion devait alors étreindre le cœur du grand navigateur !

L'attente était partagée par les marins des trois navires, l'impatience extrême, et pas une paupière ne se ferma durant cette nuit. Enfin, touchait-on au terme si ardemment désiré de ce voyage audacieux ?

Soudain, sur l'un des navires, un éclair brille et le bruit du canon s'étend au loin sur les flots. Les équipages tressaillent d'allégresse*. Du haut des mâts retentit le cri : Terre ! Terre !

Colomb tombe à genoux, puis, levant au ciel ses mains tremblantes d'émotion, il entonne le *Te Deum*, tandis que des larmes de reconnaissance inondent son visage transfiguré. Sur son ordre, la flotille se mit en état de défense. Qui pouvait savoir, en effet, les surprises que réservait le lever du soleil ? Enfin, l'équipage du

vaisseau amiral, au complet, se présenta pour offrir l'hommage de son admiration au héros dont le génie venait de découvrir le nouveau monde.

Résumé. — Questions. — 1. Qui était Christophe Colomb ? 2. Exposez le but de son voyage. 3. Pourquoi les marins se révoltèrent-ils ? 4. Racontez leur entrevue avec Colomb. — Quel en fut le résultat ? 5. A quel moment Colomb leur adressa-t-il ensuite une exhortation ? — que leur dit-il ? 6. Parlez des différents épisodes qui se succédèrent pendant la nuit. 7. Pourquoi Colomb est-il un héros ? etc.

Mots et expressions. — *Veille, avant-veille; veillée, veilleuse; veiller, éveiller, réveiller.* — *Accident, incident.* — *Navigation, naviguer, navigable, navigateur.* — *Vaisseau, navire, paquebot, steamer; barque, canot, chaloupe, yacht (hyoto ou hyak).* — *Allégresse, joie, satisfaction, gaieté, ravissement.* — *Équipage, équipe; feuillage, feuille; bavardage, bavarder; hivernage, hiverner.* — *Indiquez les principales parties d'un navire.*

12. — LE THÉ.

Diction. Dans les phrases où entrent les conjonctions *et*, *ou* et *ni*, les différents membres que ces mots rapprochent sont souvent séparés par une pause invariablement placée avant la conjonction. Ex.:

Gardez soigneusement en vos âmes la justice | et la charité. Le bonheur | ou la témérité ont pu faire des héros. Ni l'or | ni la grandeur ne nous rendent heureux. (Gondal, p. 189, 1re éd.)

Soyez fidèles à la consigne ci-dessus dans cette leçon. Mais remarquez bien qu'il s'agit d'une *courte pause*, d'une simple respiration, surtout si *et*, *ou*, *ni* ne joignent que des mots.

Nous avons indiqué ces pauses dans les deux derniers alinéas.

Prononciation. A *fermé* (câble): paille, classer, poêles (pwâl); *irritable*, prolongez le premier *r*; ressource (re); provoque (prov); sauvages (sô), soigneusement (swa). — Poignées (pogn).

LEXIQUE.

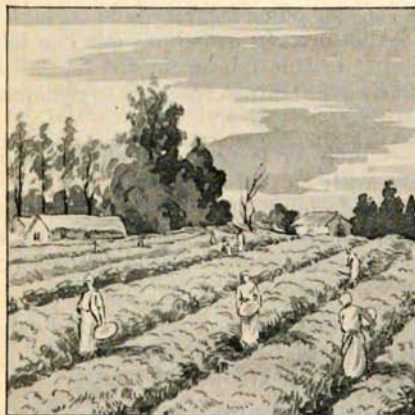
Infusion , liqueur obtenue en mettant des feuilles, une plante, dans de l'eau chaude pour en dissoudre le suc.	porter les produits d'un pays en un autre pour les vendre.
Natte , tissu de paille, de jonc, etc., fait de brins entrelacés.	Accélère , rend plus actif, plus rapide.
Exportation , action de trans-	Stimule , excite.
	Insomnie , état de celui qui ne peut dormir.

Avez-vous déjà regardé votre mère préparer une *infusion* de thé ? Elle prend une pincée de légers bâtonnets d'un noir bleuâtre qu'elle jette dans de l'eau chaude. Ces bâtonnets se gonflent, se déploient et s'étalent en autant de petites feuilles, car le thé que nous buvons n'est autre chose qu'une infusion de la feuille d'un arbrisseau qui se cultive surtout en Chine, au Japon et aux Indes. Haut de 6 à 8 pieds, cet arbrisseau a un feuillage touffu et des fleurs blanches qui ressemblent à celles du rosier sauvage.

La première cueillette de thé a lieu au printemps, au moment où les bourgeons s'ouvrent et laissent épanouir leurs feuilles naissantes. On cueille celles-ci, non par poignées, mais une à une, avec beaucoup de soin. Cette récolte, la plus estimée de toutes, fournit ce qu'on appelle le thé impérial. La seconde se fait lorsque quelques feuilles ont atteint leur entier développement. On les cueille toutes, néanmoins, mais pour les trier ensuite et les classer suivant leur grandeur et leur qualité. La troisième et dernière récolte n'a lieu que vers le milieu de l'été, lorsque les feuilles sont parvenues à leur croissance complète. C'est la moins estimée.

La préparation des feuilles se fait sur des fourneaux surmontés de plaques de fer | ou sur de petits poêles de même métal. On plonge pendant quelques secondes les

feuilles dans l'eau bouillante; on les laisse égoutter, puis | on les jette sur les plaques chauffées; on les remue vivement avec la main, jusqu'à ce que la chaleur ne se puisse plus supporter. Alors, elles sont enlevées avec une sorte de pelle en forme d'éventail et jetées sur des *nattes*. Des ouvriers les y prennent encore chaudes | et les roulent entre leurs mains, toujours dans le même sens. D'autres ouvriers les éventent continuellement



Récolte des feuilles de thé. — Une branche de thé.

pour les refroidir le plus vite possible. La même opération est répétée deux ou trois fois, et chaque fois avec moins de chaleur, plus de soin et de lenteur. Enfin, le thé destiné à l'*exportation* est soigneusement placé dans des boîtes cubiques en métal, doublées intérieurement de feuilles sèches, de papier peint, etc.

L'infusion de thé constitue la boisson de presque tous les Chinois. Son usage ne s'est répandu en Europe que vers le milieu du 17^e siècle. L'Angleterre, le

Canada | et les États-Unis en font une grande consommation. Le thé *accélère* la respiration, *stimule* le cerveau, mais provoque l'*insomnie* et l'agitation. Bon pour les personnes de constitution faible | et molle, il n'est à recommander ni aux petits enfants | ni aux personnes qui ont le caractère irritable.

Résumé. — Questions. — 1. Comment prépare-t-on une infusion de thé ? 2. Quels effets produit-elle ? 3. Décrivez l'arbrisseau dont les feuilles donnent le thé. 4. Parlez des trois récoltes annuelles, — de l'époque où on les fait, — de ce qui les distingue. 5. Quelles sont les diverses opérations que l'on fait ensuite subir aux feuilles ? 6. Que fait-on du thé destiné à l'exportation ? 7. Énumérez les autres boissons hygiéniques que vous connaissez.

Dictée préparée. — Préparer le deuxième alinéa de la leçon. — *Remarquer le son euille ou euil.* Il s'écrit avec le son *eu* suivi de *l'* mouillé : *ill* ou *il* : *feuille, deuil.* Il faut excepter les mots en *cueil* ou *gueil* où l'on n'écrit que *eil* après le *c* ou le *g* dur : *cu, gu.* Ex. : *Recueil, cueillette ; orgueil, orgueilleux.* *Longueil* s'écrit régulièrement, avec deux *u*.

Conjugaison. — Conjuguer aux temps simples de l'indicatif les verbes *infuser le thé, cultiver un arbrisseau.*

Composition française : LE THÉ.

Plan : Aspect de l'arbuste, — diverses récoltes du thé, — préparation de la feuille, — infusion de thé, — ses effets.

13. — Prononciation : LE SON O ; LES CONSONNES F et V.

I. Il y a deux *o* : l'*o* fermé et l'*o* ouvert.

1. L'*o* ouvert comme dans *coq*. Ouvrez bien la bouche, mais moins que pour *â* ; allongez les lèvres et lancez le son en avant.

Dites : *Coq, gob, sol, zor, mol, nomm, lott, floc, dore.*

Répétez : Ce colosse, solide comme le roc, se porte à tous les postes et résiste à tous les chocs.

L'o est ouvert (sauf exceptions provenant de l'o fermé ; voir ci-dessous) :

Au commencement et au milieu des mots. Ex. : *Obéir, désobéir, proposer* (prop-ô), *morale* (mor), *locomotive* (loc-omm-otte), *abominable*.

2. L'o fermé comme dans *tôle*. (On ouvre moins la bouche que pour l'o ouvert ; les lèvres fermées, serrées aux commissures, sont projetées sensiblement en avant et forment un ovale ; les joues se creusent et le menton s'abaisse.)

Dites : *tôle, tô, dô, bô, cô, dô, chô, fô, gro, pro, etc.*

Répétez : *Tôt ou tard, le temps clôt toutes choses. Sa faux tranche à droite, à gauche, sans repos.*

L'o est fermé :

1. Quand il est surmonté d'un accent circonflexe. Ex. : *Trône, nôtre, côte*. Exception : *hôpital* (op).

2. Dans les terminaisons en *otion*, se prononçant o-cion. Ex. : *Notion, potion, dévotion, émotion*.

3. Lorsqu'il est suivi du son ze. Ex. : *Oser, oseille, rose, position, Joseph*.

4. A la fin des mots, que l'o soit final ou qu'il soit suivi d'une consonne muette. Ex. : *Zéro, des os* (ô), *un broc* (brô), *un accroc, le trot, le galop, escroc*.

Dans les dérivés de ces mots, l'o devient ouvert. (voir règle ci-dessus). Ex. : *Accrocher, trotter, galoper, escroquerie*.

5. Dans les mots : *fosse* (fossé, fossoyeur), *odeur, odieux, grosse* (grossir) ; — *atome, zone, arome, axiome, tome, idiome, Chrysostome* (tô).

II. Pour les consonnes *f* et *v*, voir 6e année, leçon 82.

Répétez : Les visiteurs venus vendredi visiter le vaste port ont vu la rafale souffler sur les flots et soulever les vagues folles.

14. — UTILITÉ DE L'EAU.

Prononciation. *Distinguez bien les o fermés : composition, rosée, arrosage, côté; les o ouverts : propreté, canotage, s'étioler (tyol), oranges, motrice, locomotive, populeux, coloniser, florissante; — saine (sè), plupart (par), nettoie (nè-twa), wagons (va).*

LEXIQUE.

Boisson saine, favorable à la santé. **S'étioler**, dépérir, se décolorer.

Hygiène, précautions à prendre pour conserver la santé. **Actionne**, met en mouvement.

L'eau est un des corps les plus répandus dans la nature; elle est aussi l'un des plus utiles. Elle est même indispensable à l'homme et aux animaux, à l'agriculture, à l'industrie et au commerce.

L'eau pure constitue pour l'homme la *boisson* la plus *saine*; elle entre d'ailleurs dans la composition de presque toutes les autres boissons; elle sert à la préparation de la plupart des aliments: pain, viande, légumes, etc. C'est avec l'eau que l'homme entretient la propreté et l'*hygiène* de son corps, qu'il lave son linge et nettoie ses vêtements. Sans l'eau, il faudrait renoncer aux plaisirs de la pêche, du canotage, ainsi qu'aux bains si agréables en été, si avantageux en toute saison.

L'eau n'est pas moins utile aux animaux, dont elle forme l'unique boisson.

L'eau est indispensable à l'agriculture. Lorsqu'elle manque à une plante, on voit bientôt celle-ci *s'étioler*, jaunir et mourir. Nulle exception à cette loi. Fleurs, légumes, céréales, prairies, arbres, puisent l'eau dans le sol, ou la reçoivent de la pluie, de la rosée ou par des

arrosages. A leur tour, les fruits les plus rafraîchissants, comme les raisins, les prunes, les poires, les oranges surtout, lui doivent la plus grande partie de leurs qualités.

L'industrie, de son côté, ne pourrait rien sans l'eau. Comme force motrice, l'eau *actionne* les moulins et les usines; elle produit la vapeur qui met en marche les puissantes machines en usage sur les navires, et les locomotives traînant les lourds wagons destinés au transport des voyageurs et des marchandises.

Pour le commerce, quelle facilité de communication n'offrent pas les rivières, les lacs et les mers ! Le transport des marchandises par bateau est moins coûteux et plus facile que par tout autre moyen. Fleuves, rivières, canaux, sont autant de « chemins qui marchent », et sur lesquels les bateaux glissent sans résistance, emportant les marchandises lourdes et encombrantes. Aussi, les centres les plus populeux, les plus commerçants, se trouvent toujours sur un cours d'eau ou au bord de la mer. Lorsqu'un pays commence à se coloniser, les premiers établissements se fondent près des cours d'eau. N'est-ce pas sur les rives du beau Saint-Laurent que les premiers habitants du Canada se sont échelonnés, et que s'élèvent aujourd'hui les villes les plus florissantes : Québec, les Trois-Rivières, Montréal ?

Immense est donc le rôle que l'eau joue ici-bas, et infiniment sage et bonne est la divine Providence qui nous l'a donnée en si grande abondance.

Résumé. — Questions. — 1. Quels sont les trois états sous lesquels l'eau peut se présenter ? 2. Énoncez les quatre pensées principales développées dans cette leçon. 3. Résumez ce qui a été dit sur chacune d'elles. 4. Quelle serait la situation de l'homme privé d'eau ? 5. Pourquoi appelle-t-on les rivières *des chemins qui marchent* ? etc.

Grammaire. — 1. Relisez la phrase exclamative (p. 39, 2e alinéa) de la leçon, — la phrase interrogative (même alinéa). 2. Rendez compte de l'orthographe des mots *répandus*, *animaux*. 3. Quand le mot *a* prend-il un accent grave ? — quand n'en prend-il point ? 4. A quel temps se trouve chacun des verbes du deuxième alinéa ? 5. Indiquez les adjectifs qualificatifs du même alinéa.

Exercice écrit. — Copiez le sixième alinéa de la leçon, en soulignant les noms qui sont sujets d'un verbe.

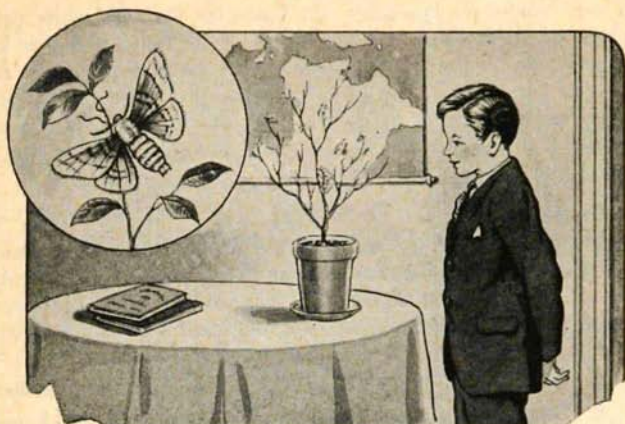
15. — L'ÉCOLIER ET LE VER A SOIE.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Relier les vers 2-3. Exprimer l'étonnement dans la citation des vers 9 et 10, la certitude calme dans la réponse du ver à soie.

Prononciation. Grammaire, prolonger le premier *m*, *cocon*, *solitude* (*o* ouvert), *faisait* (*fe*), *raison* (*rè*).

- Dans un collège, un écolier
 Peu studieux et n'aimant guère
 A feuilleter l'histoire ou la grammaire,
 S'ennuyait d'être prisonnier.
5. L'enfant avait un ver à soie,
 Son amusement et sa joie.
- Un jour, le regardant qui filait son cocon,
 Dont il s'enveloppait et faisait sa prison,
 Il disait : « Mon ami, ta sottise est extrême :
10. A quoi bon t'enfermer toi-même ? »
- Le ver lui répondit : « Ce n'est pas sans raison
 Qu'à filer je mets mon étude :
 Pour fruit de mon travail et de ma solitude
 Je serai bientôt papillon. »



Mon ami, ta sottise est extrême.

15. Leçon où la sagesse brille,
 Et dont le sens est assez clair.
 S'il n'avait pas filé, ce ver
 Serait toujours resté chenille. RICHER.

Il faut travailler pour se préparer un brillant avenir.

1. Les mots. — 1. A l'aide du dictionnaire, trouver le sens des mots : *feuilleter*, *solitude*, *cocon*. 2. **Prisonnier**, enfermé dans une prison; ces mots montrent que l'enfant était pensionnaire et qu'il ne pouvait sortir. 3. **Filer son cocon**, faire une enveloppe en fil de soie pour s'y enfermer. 4. **A filer je mets mon étude**, je m'applique à filer.

2. Les idées. — 1. De qui est-il parlé dans ce récit ? 2. Où se passe le fait ? 3. Pourquoi l'écolier s'ennuyait-il ? 4. Quel était son amusement ? 5. Quels mots sont sous-entendus après le 5e vers ? 6. Lisez les vers 5 et 6 en y ajoutant les mots sous-entendus. 7. Que reprochait l'écolier au ver à soie ? 8. Quelle fut la réponse du ver à soie ? 9. Quelle résolution dut inspirer à l'enfant la réponse du ver à soie ? 10. Quelle leçon nous donne cette fable ? 11. Lisez les vers

qui font connaître l'enfant. 12. Lisez les vers qui nous présentent le ver à soie. 13. Quels vers nous font connaître les reproches de l'enfant ? 14. Quels vers nous donnent la réponse du ver à soie ? 15. Lisez la morale de la fable. 16. Employez les mots *guère* et *guerre* dans une phrase. 17. Composer une phrase sur chacun des mots suivants : *ver* (de terre), *vers* (d'une poésie), *verre* (à boire).

3. Le plan.

Cette pièce est un récit, la narration d'un fait. Toute narration bien faite doit contenir un début ou commencement : *l'exposition* ; un milieu : le corps du récit ou le *nœud* de l'histoire ; et une fin : la conclusion ou le *dénouement*. Il faut ajouter ici la *moralité*.

1. L'exposition (vers 1 à 4) : un écolier s'ennuie à étudier.

2. Le *nœud* : étonnement de l'écolier de voir le ver à soie s'enfermer.

3. Dénouement : réponse du ver : Je deviendrai papillon.

Morale : Il faut travailler pour se préparer un brillant avenir.

4. Questions lexicologiques et étymologiques.— 1. Que veut dire *studieux* ? 2. Quel adverbe a-t-on formé de *studieux* ? 3. Quels sont le nom et le verbe qui correspondent à l'adjectif *studieux* ? 4. Trouvez le nom, les adjectifs et l'adverbe qui correspondent à *s'ennuyer*. 5. Trouvez dans le dictionnaire la distinction entre *ennuyeux* et *ennuyant*. 6. Quels sont les homonymes de *ver* ? — faites la distinction entre chacun d'eux. 7. Comment nomme-t-on celui qui fait des sottises ? — comment agit-il ? 8. Qu'est-ce qu'un *cocon* ? 9. Pourquoi le ver s'y enferme-t-il ? 10. Donnez un autre nom et un verbe de la même famille que *prison*. 11. Relever les vers 7, 8, 9, 11 et 17, en remplaçant les pronoms par les noms dont ils tiennent la place (ne pas s'occuper de *se* et de *ce*) ; analyser les pronoms. 12. Analyser les pronoms de la 1^{re} et de la 2^e personne contenus dans les vers 10, 12, 14.

16. — TRAIT DE PIÉTÉ FILIALE.

Diction. M. Duverney interroge avec bonté, mais aussi avec autorité. — L'enfant répond avec une déférence respectueuse. — Dans l'alinéa: *Puisque vous l'exigez...* le ton est d'abord un peu triste pour peindre la gêne qui règne à la maison paternelle; il devient ensuite plein de reconnaissance pour traduire l'abondance dont l'enfant jouit à l'école militaire. — A la fin, M. Duverney devient plus paternel, et l'enfant plus reconnaissant.

Prononciation. — Monsieur (me-syeu), part (a ouvert de car), six mois (mwâ), trésorier (sor).

Articulez avec soin les *f* et les *v*.

LEXIQUE.

S'humectent, deviennent humides.

Singularité, qui est singulier, différent des autres.

Je fais grande chère, je mange très bien.

A discrétion, à volonté, autant qu'on veut.

L'ordinaire de l'école, la nourriture ordinairement servie.

Menus plaisirs, petites dépenses faites pour son plaisir.

Louis, ancienne pièce de monnaie en or.

Un élève* nouvellement reçu à l'école* militaire créée par le roi de France, Louis XV, ne prenait pour nourriture que de la soupe, du pain et de l'eau. Le directeur de l'établissement l'en reprit; mais l'élève continua, sans dire pourquoi il agissait ainsi.

M. Duverney, trésorier du roi, instruit de sa conduite, le fit venir. « Pourquoi, lui demanda-t-il, ne vous conformez-vous pas aux usages de l'école pour la nourriture* ? »

Le jeune homme ne répond rien, mais ses yeux *s'humectent* de larmes.

« Est-ce que les aliments qu'on vous sert ne sont pas bien préparés ? »

— Oh ! Monsieur, je n'en ai jamais eu la pensée.

— Alors, c'est donc par *singularité* et caprice que vous n'en voulez pas ? Je le regrette pour vous, car nous ne pourrons point vous garder dans l'établissement.

— Puisque vous l'exigez, Monsieur, je vais tout vous dire. Dans la maison de mon père, nous ne mangeons que du pain noir et en petite quantité; nous n'avons, règle générale, que de l'eau pour boisson. Ici, j'ai de la bonne soupe, dont je puis me rassasier; le pain y est blanc, bon et à *discrétion*: je trouve que je *fais grande chère*. Je ne puis me résoudre à manger autre chose, par l'impression que me fait le souvenir de mon père, de ma mère et des mes sœurs, qui sont dans le besoin*.

M. Duverney ne pouvait retenir ses larmes en entendant cette explication. « Est-ce que monsieur votre père, qui a été officier, n'a pas obtenu une pension de retraite ?

— Non, Monsieur; il l'a sollicitée; mais ses démarches n'ont pas eu de succès.

— Eh bien ! mon cher enfant, soyez tranquille, et mettez-vous à *l'ordinaire de l'école*. Je me charge de faire obtenir à votre père sa pension de retraite. En attendant, recevez, pour vos *menus plaisirs*, ces trois louis, que je vous présente de la part du roi. Dès demain j'enverrai à votre père les six premiers mois de sa pension.

— Mais, Monsieur, comment pourrez-vous les lui faire parvenir ?

— Ne vous en inquiétez pas, mon cher ami* ; nous en trouverons le moyen.

— Alors, Monsieur, permettez-moi de vous prier d'y joindre les trois louis que vous venez de me donner.

Ils me seraient inutiles* ici, où j'ai tout en abondance, tandis qu'ils feront grand bien à mon père pour ses autres enfants. »

Résumé. — Questions. — 1. Donnez le sens des expressions: *piété filiale, directeur de l'établissement, trésorier du roi, pension de retraite.* 2. Quel est le sens du mot *ordinaire* dans *l'ordinaire de l'école*? 3. Pourquoi l'élève fut-il interrogé et pourquoi hésita-t-il à répondre? 4. Qu'est-ce qui le décida à parler? 5. Exposez les raisons qu'il donna de sa conduite. 6. D'où vient que M. Duverney fut vivement ému? 7. En quoi la conduite de l'élève est-elle louable? 8. Quelle en fut la récompense? etc.

Mots et expressions. — *Nourriture, nourrir; peinture, garniture, coiffure, chevelure, mâtine, ossature, froidure, verdure, droiture.* — *Élève, écolier, étudiant.* — *École, académie, collège, école enfantine, école militaire, école technique.* — *Utile, inutile; usité, inusité; introuvable, invalide, inactif.* . . — *Être dans le besoin, tendre la main, demander l'aumône, implorer la charité, être sur la paille, vivre de privations, tirer le diable par la queue.* — *Ami, amitié; ennemi, inimitié.* — *Nommez quelques-uns des devoirs des enfants envers leurs parents.*

17.—JE NE FERAI PLUS PLEURER TA MERE.

Diction. Ton simple pour le début. — Premier dialogue : la mère est étonnée, le père est sympathique. — Deuxième dialogue : le père est choqué; l'enfant parle d'un ton aussi respectueux que ferme. — Ton attendri du père, puis ton résolu en terminant.

Prononciation. Avec *a ouvert* : accepta, refusa, baissa, rentra, recommença, entraîna, etc.; avec *a fermé* : pas, repas; — aussi (ô-ci); pleurer (eur), soir (ar), aujourd'hui (our).

Les *f* et les *v* : ivre, blasphémer, enivrer, etc.

LEXIQUE.

Révélee, enseignée, connue.**Potage**, soupe.**Effusion de tendresse**, grande marque de tendresse.**Martyr**, qui souffre beaucoup; — qui a souffert la mort plutôt que de renoncer à la religion chrétienne.**Tressaillir**, éprouver subitement une vive émotion.

Une pauvre enfant* avait vu souvent pleurer* sa mère et elle rougissait de honte quand le soir, presque tous les soirs, son père rentrait abêti par la boisson.

Le jour où lui fut *révélée* la force de la souffrance, elle embrassa sa mère avec une *effusion de tendresse* qui fit *tressaillir* l'épouse affligée, et lui dit: « Mère, consolez-vous; bientôt père ne vous fera plus pleurer. »

Le lendemain, au repas de midi, le seul qui réunissait la famille, l'enfant accepta le *potage*, un morceau de pain et refusa tout le reste.

« Tu es malade ? dit la mère étonnée.

— Non, mère.

— Mange* donc, dit le père.

— Pas aujourd'hui, père. »

On crut à un caprice et on voulut punir l'enfant en la laissant à sa bouderie.

Le soir le père revint ivre comme tous les jours; l'enfant, qui était couchée mais qui ne dormait point, l'entendant blasphémer, se mit à pleurer.

Le lendemain, comme la veille, elle refusa pendant le dîner de prendre toute autre nourriture que du pain et de l'eau.

La mère s'inquiète, le père se fâche.

« Je veux que tu manges, dit-il en colère.

— Non, répondit l'enfant avec fermeté*, non, je l'ai promis au bon Dieu, tant que vous vous enivrerez,

que vous ferez pleurer ma mère et que vous blasphémerez, je veux me priver et souffrir pour qu'il ne vous punisse pas. »

Le père baissa la tête. Le soir il rentra* calme, et la petite fut charmante de gaieté, d'entrain et d'appétit.

Mais l'habitude entraîna encore le père. Le jeûne recommença. Cette fois, le père n'osa rien dire, seulement une grosse larme roula sur sa joue; il cessa de



Le père se leva et pressa les mains de sa fille.

manger. La mère, elle aussi, pleurait; seule l'enfant restait calme.

• Et lui, se levant et pressant les mains de sa fille: « Pauvre *martyre**, dit-il, tu ferais donc toujours ainsi ?

— Oui père, jusqu'à ce que je sois morte ou que vous soyez converti.

— Ma fille, ma fille, mange, je ne ferai plus pleurer ta mère. »

L'abbé S. . . .

Résumé. — Questions. — 1. Qu'est-ce qui fait ordinairement pleurer les mères ? 2. Quel est le meilleur moyen d'obtenir la conversion de ceux qu'on aime ? 3. Racontez ce qui se passa à table le premier jour, — le second jour, — puis quelque temps après. 4. Quelle conduite les enfants doivent-ils tenir à l'égard des parents qui manquent à leur devoir ? 5. Qu'est-ce qu'ils ne doivent jamais se permettre ?

Mots et expressions. — *Pleurer, pleurnicher, soupirer, sangloter; pleurer à chaudes larmes, être tout en larmes, fondre en larmes, ne pleurer que d'un œil. — Une pauvre enfant, une enfant pauvre. — Un martyr, le martyre d'un saint. — Manger, se nourrir, s'alimenter, se restaurer, se mettre sous la dent, assouvir sa faim. — Entrer, rentrer; rattacher, refaire, reboucher. . . — Fermé, ferme; docilité, docile; fierté, fier, . . . — Trouvez dix noms terminés par eau comme monceau, troupeau.*

Exercice de langage. — Raconter ce que fit l'enfant après avoir pris sa résolution, puis le lendemain, et enfin la conversion du père.

18. — Principes de diction.

3° LES ENCHAÎNEMENTS.

Les enchaînements sont la contre-partie des pauses. En général, on ne doit pas séparer par une pause les mots qui se complètent ou se modifient de quelque façon. On prononcera donc d'une façon continue sans arrêt d'aucune sorte :

1. Le nom et son qualificatif ou complément s'il est court. Ex.: *L'homme sincère | ne tromperait pas même un enfant. Le cœur de l'homme chaste | est un vase profond.*

2. Le verbe et son complément direct s'il est court et non déterminé par un autre complément. Ex.: *Faites votre devoir. Pousser des cris.*

Au contraire, si le complément direct (ou tout autre mot) est déterminé, les deux mots forment une

unité rythmique que l'on détache du reste. Ex.:
J'ai vu | les solitudes défrichées par les moines.

3. La fin d'un vers dont le sens incomplet se termine au vers suivant. Ex.: le 2e vers, p. 40.

19. — HIVERNAGE DE JACQUES CARTIER AU CANADA.

Diction. Ce morceau est un simple récit. Il suffira de bien marquer les pauses (écrites et orales), de surveiller les liaisons. Cependant, la citation du deuxième alinéa, que l'on reconnaît à ses guillemets (prononcez *ghiy'-mè*), doit être lue sur un ton différent: les auditeurs doivent se rendre compte, sans avoir à regarder dans le livre, que la citation commence et finit à tel mot.

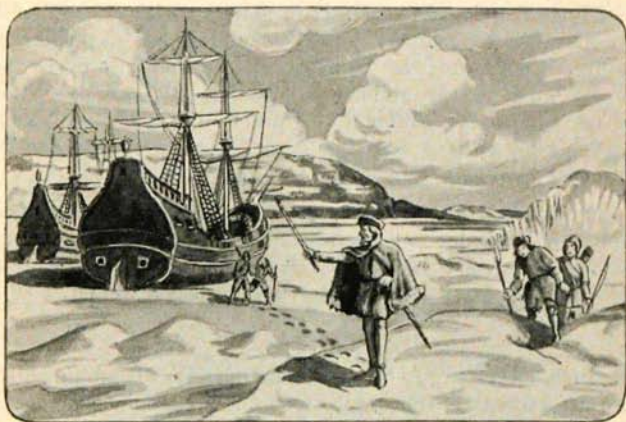
Prononciation. *A et o ouverts*: déjà, plaça, différa, tard, plupart (ar); résolut (zol), solidement, propice, ignorant, promet, etc.; avec *a et o fermés*: Jacques (âk), stationnaient, grosse (ô), passer; — précautions (ô); — espoir, revoir.

LEXIQUE.

Enceinte , clôture.	Contagion , communication
Rigueur excessive , très grand froid.	d'une maladie par le contact avec ceux qui l'ont.
Épidémie , maladie contagieuse.	Stratagème , ruse, truch.

Dans son second voyage au Canada, Jacques Cartier résolut de passer l'hiver au pays. Il fit donc ancrer ses vaisseaux dans la rivière Sainte-Croix, appelée maintenant rivière Saint-Charles. Puis tout autour du lieu où ils stationnaient, il éleva une *enceinte* de grosses pièces de bois reliées solidement les unes aux autres. Quelques canons placés aux endroits propices complétèrent la défense. Ainsi fortifiée, la place n'avait plus à craindre les attaques des sauvages.

Ignorant la *rigueur excessive* de l'hiver au Canada, Cartier et les siens ne se pourvurent pas des vêtements nécessaires en cette rude saison. Le peu de soin des Indiens pour se prémunir contre le froid trompa le prudent navigateur et contribua à lui faire négliger certaines précautions indispensables. « Les Indiens, disait-il plus tard, sont plus durs au froid que les bêtes, car, dans sa plus grande rigueur, ils venaient tous les



Cartier renvoyait ses matelots travailler.

jours à nos navires par-dessus les glaces et les neiges, la plupart presque tout nus. »

Aux nombreuses souffrances, occasionnées par un terrible hiver, vint bientôt se joindre une redoutable maladie: le scorbut. Ceux qui en étaient atteints perdaient leurs forces; leurs jambes enflaient considérablement, devenaient noires et tachées de sang; l'enflure s'étendait aux épaules, aux bras, au cou; les gencives pourrissaient et tombaient avec les dents. Déjà

huit marins étaient morts, et plus de cinquante ne laissaient aucun espoir de guérison. Que faire dans une si triste situation ? Loin de désespérer, Cartier plaça sa confiance en Dieu. Il mit tous ses hommes en prière, et fit suspendre une image de Marie à un arbre éloigné du fort d'un trait d'arc. Le dimanche suivant, malgré les glaces et la neige, tous ceux qui pouvaient marcher se rendirent en procession auprès de cette image, chantant les psaumes de la pénitence et les litanies de la très sainte Vierge. A l'issue de la messe célébrée en cet endroit, Cartier promit d'aller à Notre-Dame-de-Roc-Amadour, pèlerinage de France très fréquenté, si Dieu lui permettait de retourner dans sa patrie.

Mais le Seigneur, mettant à l'épreuve la patience et la foi de son serviteur, différa d'exaucer sa prière. L'épidémie, loin de s'apaiser, devint si générale que, sur cent dix hommes qui composaient les équipages, trois seulement en furent préservés; vingt-cinq moururent. Leurs corps furent déposés dans la neige, parce qu'il était impossible de leur creuser une tombe dans la terre gelée.

Outre les ravages de la *contagion*, Cartier eut à se garder des mauvaises intentions des sauvages. Nul doute que, s'ils eussent connu sa triste situation, ils l'auraient massacré avec tout son monde. Il leur défendit donc de pénétrer dans le fort, et lorsque les curieux s'en approchaient, il usait d'un *stratagème* pour leur faire croire que la garnison était vaillante. Il sortait alors des vaisseaux, puis quelques matelots faisaient mine de le suivre. Cartier, se retournant, leur jetait des bâtons et les renvoyait travailler à l'intérieur.

Dans les navires, les quelques hommes encore valides se mettaient aussitôt à frapper sur les parois avec

des bâtons ou des cailloux, comme si réellement ils travaillaient.

Les Indiens furent dupes de ce stratagème, qui suffit pour les empêcher de connaître la triste situation de Cartier. Le temps n'amenant pas de changement, ce brave capitaine et ses matelots perdaient tout espoir de jamais revoir la France. Dieu vint enfin à leur secours en leur faisant trouver le remède qui devait les guérir.

Dans une de ses sorties, Jacques Cartier rencontra Domagaya, un de ses anciens interprètes. Lui aussi avait été atteint du scorbut. Il s'était rétabli en prenant une tisane faite avec les feuilles et l'écorce de l'épinette blanche. Ce remède, administré aux marins, rendit la santé en moins de huit jours à ceux qui s'en servirent.

Ainsi se termina cette cruelle épreuve. Le 6 mai suivant, Jacques Cartier retourna en France. Un de ses premiers soins, en débarquant, fut d'aller remercier la très sainte Vierge et d'accomplir le vœu qu'il avait fait.

Résumé. — Questions. — 1. Qui était Jacques Cartier ? 2. Quelles précautions prit-il pour protéger ses vaisseaux ? 3. Pour quelle cause ne se prémunit-il pas contre le froid ? 4. Parlez des effets du scorbut. 5. Que fit Jacques Cartier pour éloigner le fléau ? 6. Contre qui avait-il encore à se protéger ? — pourquoi ? 7. Quels moyens employa-t-il dans ce but ? 8. Par suite de quelle circonstance la santé fut-elle rendue aux malades ?

Dictée préparée. — Le troisième alinéa de la leçon.

Conjugaison. — Conjuguer à l'imparfait de l'indicatif : *compléter la défense, faire ancrer les vaisseaux, se prémunir contre le froid.*

Composition française :

SOUFFRANCES ENDURÉES PAR JACQUES CARTIER
DURANT SON HIVERNAGE À QUÉBEC.

Plan : Froid rigoureux, — scorbut, — vœu, — augmentation du fléau, — nombreux décès, — mauvaises intentions des sauvages, — fin des épreuves.

20. — LE VIN.

Prononciation. A *fermé*: gaz, écraser, bâton; o *ouvert*: s'opère (op), alcool (ko-ol, ou alkol, en deux syllabes), opération, colorante (col-or), ivrognerie; poisson (pwass); — prononcez un seul l dans *distillation*, *ébullition*.

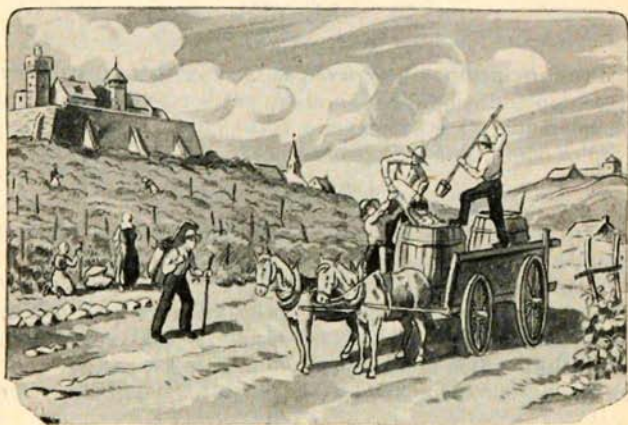
LEXIQUE.

Fermentation , transformation de certaines substances.	ramener ensuite à l'état liquide par refroidissement.
Albumine , substance un peu salée, qui forme à peu près seule tout le blanc d'œuf.	Cru , vin dont la qualité dépend du terrain où il a été récolté; — se dit aussi du terrain lui-même.
Distillation , action de réduire les liquides en vapeur pour les	Extension , action de s'étendre.

Le vin est la boisson la plus généralement en usage parmi les peuples du sud-ouest de l'Europe. Il provient du jus de raisin qu'on a laissé fermenter.

Quand le raisin est mûr, on le cueille: c'est ce qu'on appelle vendanger. On le porte ensuite dans une cuve où on le foule pour en écraser les grains, et l'on obtient le moût ou vin doux. Par l'effet de la *fermentation* qui s'opère ensuite, le sucre du raisin se transforme en alcool et il se produit une ébullition due à un dégagement de gaz carbonique.

La fermentation presque terminée, on soutire le vin qu'on verse dans des tonneaux où il achève de fermenter; on le laisse ensuite se reposer et s'éclaircir. La clarification s'opère rapidement à l'aide du collage. Pour cette opération on prend ordinairement, pour vingt-cinq gallons de liquide, deux blancs d'œuf et une demi-once de sel dissous dans de l'eau; on bat le mélange qui est versé dans le vin en agitant celui-ci énergiquement avec



La vendange.

un bâton. L'*albumine* du blanc d'œuf se répand dans la masse, puis se dépose au bas du tonneau entraînant les matières étrangères que le vin contenait. Le même résultat peut être obtenu avec de la colle de poisson, de la gélatine d'os, du lait, etc.

La couleur rouge du vin provient d'une matière colorante déposée dans la pellicule ou enveloppe du grain de raisin, et qui est dissoute par l'alcool durant la fermentation. Pour obtenir du vin blanc avec des raisins

rouges, il suffit de faire fermenter le moût en n'y laissant ni pellicules, ni débris de grappes.

Après le soutirage, ce qui reste dans la cuve est porté au pressoir pour achever d'extraire tout le vin qu'il renferme encore, et qu'on met aussi en tonneau. Du dernier résidu, on retire de l'alcool par *distillation* ou on l'utilise comme engrais.

La France reste toujours à la tête des nations qui produisent la plus grande quantité de vin, et plusieurs de ses *crus* sont justement renommés dans le monde entier, tels que ceux de Champagne, de Bourgogne et de Bordeaux. La culture de la vigne a pris, depuis plusieurs années, une notable *extension* dans la province de l'Ontario.

Absorbé en petite quantité, le vin peut avoir de salutaires effets sur la santé. Malheureusement, on tombe vite dans l'abus et l'on contracte facilement le vice si dégradant de l'ivrognerie.

Résumé. — Questions. — 1. Donnez le sens des mots: *vendanger, moût, soutire, clarification, pellicule*. 2. Comment appelle-t-on ceux qui cultivent la vigne ? 3. Indiquez les effets de la fermentation. 4. Décrivez l'opération du collage avec du blanc d'œuf. 5. Quel est le pays qui produit le plus de vin ? 6. Nommez ses crus les plus célèbres. 7. Où cultive-t-on la vigne au Canada ? 8. Quels sont les bons et les mauvais effets du vin ?

Dictée préparée. — Les deux premiers alinéas de la leçon.

Conjugaison. — Conjuguer au futur simple: *cueillir du raisin, soutirer le vin, produire de l'ébullition*.

Composition française :

LE VIN.

Plan : Ce qu'est le vin, — la vendange, — la fabrication du vin: ses diverses opérations, — usage du vin, — ses bons effets, — insister sur les mauvais, — conclusion.

21. — **Prononciation : L'E FERMÉ ET L'E OUVERT ; LES CONSONNES T, D ET N.**

I. Il y a trois sortes d'e: l'e ouvert, l'e fermé et l'e muet (voir leçon 29).

1. L'e ouvert comme dans *mère* (court) ou *fête* (long).

Ouvrez bien la bouche en largeur et retirez un peu les coins des lèvres vers les oreilles; appuyez la langue en avant sur la racine des dents inférieures et bombez-la pour qu'elle touche les molaires en arrière.

Dites : Mère: mè, pè, dè, sè, chè, lè; prè, vrè, grè, glè.

Répétez : Mon père lui a fait fête parce qu'il tenait la tête, en français et en anglais.

L'e est ouvert :

1° Dans les monosyllabes *les, des, mes, tes, ses, ces*. (Quelques auteurs tiennent pour l'e fermé dans ces mots.)

2° Bien que surmonté de l'accent aigu, dans les formes interrogatives comme *aimé-je, chanté-je, puissé-je*.

2. L'e fermé comme dans *été*.

Pour prononcer é, la bouche n'est que légèrement ouverte verticalement, mais elle est élargie comme pour sourire (les coins de la bouche sont encore plus écartés que pour è). La langue s'appuie fortement en avant, sur la base des incisives inférieures; elle se bombe et ses bords frôlent les molaires supérieures.

Dites : été, té, bé, gré, flé, plé, zé, etc.

Répétez : Amédée a levé le bébé, l'a habillé et l'a mené au verger.

L'e est fermé :

1° Dans la conjonction *et*.

2° Au commencement des mots s'il est suivi de deux *f* ou de deux *s*. Ex.: *Effroi* (éfrwa), *effort* (éfor), *essaim* (écin).

De même aussi dans : *dessin, descendre et ressusciter* (ré); mais l'*e* est sourd dans *dessus et dessous* (de-su, de-sou).

II. Pour les consonnes *t, d* et *n*, voir 6e année, leçon 90.

Répétez : Dis donc (don) Honoré, la tisane d'Honorine t'a-t-elle ôtée toute ta toux ? Nanine dina, dit-on, du dos dodu d'une dinde.

22. — LA PROPRETÉ.

Prononciation. Soignez la prononciation des *é* et des *è* : bien écarter les lèvres, et davantage pour *è*. Veiller à ne pas dire *a* pour *è* : Françà pour Francè. Pour *a* ouvert, la bouche est moyennement ouverte *en hauteur* ; pour l'*e* ouvert, elle est ouverte *en largeur* au contraire. *Dites* : lave, lève ; la, lè ; plate, plat ; complète, complet.

Cesser (sè-sé), nettoyer (nè-twa), digestion (-gess'tyon), précaution (ô), sécrétions (deux *e* fermés), fréquemment (ka-man), mauvais (mô-vè), douloureuse (dou-lou), seulement (seul-man), vêtements (vét'-man).

Frappez bien les *t* et les *d*.

LEXIQUE.

Fait d'expérience , dont la connaissance a été acquise après un long usage.	corps de certaines substances, comme les larmes, la salive, la sueur, etc.
Vermine , insectes malpropres et nuisibles qui vivent sur l'homme et les animaux, comme les poux, les puces.	Cuir chevelu , peau de la tête où se trouvent les cheveux.
Sécrétion , production dans le	Tartre , substance qui se dépose sur les dents sous forme de croûte.

La propreté entretient la santé : c'est un *fait d'expérience*. Que de maladies, que d'épidémies même, la propreté aurait prévenues, si elle avait été plus soigneusement gardée !

Tenez-vous donc (don) propres. Lavez-vous fréquemment les mains et le visage à l'eau fraîche. Changez de linge en temps convenable, afin que la transpiration s'opère facilement.

En été vous pouvez, à moins d'indisposition, prendre des bains de rivière ou de mer. Mais la prudence prescrit de ne vous mettre à l'eau que lorsque votre digestion est terminée et que toute transpiration a cessé, de vous y donner beaucoup de mouvement, de vous tenir dans les endroits peu profonds, à moins que vous ne soyez bien sûr de ne courir aucun danger. L'oubli de ces précautions fait chaque année de nombreuses victimes.

Pour qu'un bain froid soit fortifiant, il ne doit durer qu'un quart d'heure.

Les bains de pieds à l'eau chaude durant cinq ou six minutes sont utiles contre les maux de tête; à l'eau tiède, ils doivent être fréquents, sinon les pieds s'enrassent et répandent une mauvaise odeur.

Peignez-vous avec soin chaque jour; autrement la peau de la tête se charge de poussières, qui nuisent à la transpiration et engendrent souvent de la *vermine*.

Évitez l'usage des pommades, car elles mettent obstacle aux *sécrétions* du *cuir chevelu*. De temps en temps, nettoyez-vous bien la tête avec de l'eau tiède, légèrement savonneuse.

Soignez aussi vos dents afin d'empêcher le *tartre* de s'y amasser. Vous pouvez les nettoyer chaque jour avec une brosse douce trempée dans l'eau pure, y ajoutant un bon dentifrice liquide ou en pâte.

Nettoyez souvent vos ongles et coupez-les dès qu'ils sont un peu longs. Évitez de couper trop courts ou en biaisant les ongles des orteils afin de prévenir

l'infirmité appelée « ongle incarné », qui, si l'on n'y remédie dès le début, exige ensuite une opération très douloureuse.

La propreté doit régner non seulement sur notre corps, mais en tout ce qui est à notre usage: aliments, ustensiles de cuisine, vêtements, meubles. Elle doit aussi briller partout: appartements, corridors, cours, basse-cour, écurie..., car partout elle est salutaire.

Résumé. — Questions. — 1. Résumez par un mot chacune des principales idées dont il est question dans la leçon. 2. Quel est un des meilleurs moyens de prévenir les maladies? 3. Quand et avec quelle sorte d'eau faut-il se laver? 4. A quelle époque prend-on des bains de rivière? 5. Indiquez les précautions à garder pour éviter les accidents. 6. Parlez des soins à prendre pour les cheveux, les dents, les ongles. 7. Pourquoi la propreté doit-elle briller partout?

Grammaire. — 1. Dans la deuxième phrase, pourquoi les mots *maladies, épidémies, prévenues*, sont-ils au pluriel? 2. Énumérez les noms communs de la leçon qui sont accompagnés d'un adjectif qualificatif. 3. Citez quelques noms communs suivis d'un complément déterminatif.

Exercice de langage. — Indiquez ce qu'un élève doit faire pour tenir propres: 1° son corps: cheveux, figure, etc.; 2° ses habits; 3° ses objets de classe: livres, etc.

23. — GRACE DARLING. (5 sept. 1838.)

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Faites les pauses. Mettez en valeur les mots *plus furieuse* et *plus difficile* (relever le ton), *suspendus*, tout entière. Le ton du dernier alinéa doit être enthousiaste.

Prononciation. Phare (*a* ouvert de *car*), orage (*or*), dangereuse (*jreuse*), trois (*trwâ*), héroïque (*o* ouvert); **e** ouvert: était, jamais, avait, palais; — presque une (*esskune*).

Soigner l'articulation des *t*, des *d* et des *n*.

Grace Darling | était la fille du gardien d'un des phares que la science moderne a élevés | sur le groupe d'îles qui s'avance dans la mer | entre Lindisforne et Bomborough.

Une nuit, au milieu d'un terrible orage, elle s'éveille | aux cris de l'équipage d'un grand navire brisé sur un récif voisin. Elle réveille son père et, seule avec lui, une rame à la main, dans un frêle bateau, elle s'élance au secours des naufragés. Jamais on n'avait vu la mer plus furieuse, la manœuvre | plus difficile et plus dangereuse.

Après des efforts désespérés, elle atteint enfin le roc où étaient suspendus les derniers survivants de l'équipage. Ils n'étaient que neuf. Elle les reçoit tous dans sa barque. La rage des flots, la violence du vent étaient telles | qu'il lui fallut presque une journée entière | pour les ramener au phare, où elle les soigna | et les consola | pendant trois jours | et trois nuits.

L'Angleterre tout entière éclata d'un transport unanime d'enthousiasme | en apprenant l'acte héroïque de cette fille de son peuple; et depuis les palais de la royauté jusqu'aux moindres villages | tout retentit de sa gloire. Elle n'avait que vingt ans.

MONTALEMBERT.

Moines d'Occident. (Lecoffre, édit.)

1. **Les mots.** — 1. **Phare**, tour élevée portant un feu qui guide les vaisseaux pendant la nuit. 2. **Équipage**, ensemble des hommes qui font le service sur un vaisseau. 3. **Récif**, rocher à fleur d'eau dans la mer. 4. **Frêle**, dont la faible apparence marque peu de solidité. 5. **La manœuvre**, suite d'actions pour diriger la barque et lui faire éviter les rochers. 6. **Suspendus**, accrochés aux rochers, et comme *pendus au-dessus* des vagues de la mer. 7. **Les survivants**, ceux qui vivaient après la mort des autres. 8. **Éclata**, se manifesta

rapidement. 9. **Tout retentit de sa gloire**, on parla partout de son action héroïque, qui lui valait la célébrité, la gloire. 10. **Enthousiasme**, grande admiration.

2. Questionnaire d'intelligence. — 1. Qui était Grace Darling ? — où vivait-elle ? 2. Par quoi fut-elle éveillée une nuit ? 3. Avec qui et avec quoi organisa-t-elle le sauvetage ? 4. Qu'est-ce qui rendait difficile la manœuvre de la barque ? 5. Où étaient les survivants de l'équipage ? 6. La jeune fille put-elle les ramener ? 7. Expliquez ce qui rendait la manœuvre de Grace Darling périlleuse, et ce qui fait que son acte est héroïque. 8. Comment Grace traita-t-elle les naufragés ? 9. Comment l'admiration du peuple anglais se manifesta-t-elle ?

3. Le plan. — Ce sujet est une narration. On y trouve :

1. Une exposition : elle fait connaître le personnage et le lieu (1er alinéa) ;

2. Le corps du récit : il fait connaître le danger et le sauvetage (2e et 3e alinéa) ;

3. Une conclusion : la reconnaissance publique (dernier alinéa).

4. Le style.

1. Était-il nécessaire d'ajouter *voisin* au mot *récif* ? 2. Quelle formule l'auteur a-t-il employée au lieu de : elle est éveillée par les cris de l'équipage ? (Le français n'aime pas le passif.) 3. Qu'est-ce que l'auteur a voulu éviter en employant le mot *rec* (2e ligne, 3e alinéa) ? 4. Quels mots font image dans la même phrase ? 5. Est-ce la même chose de dire : *Elle les prend tous dans sa barque, et elle les reçoit tous* ? 6. Comment l'auteur a-t-il dit : *Dans toutes les maisons, on célébra sa gloire*. 7. Où dit-il l'âge de la jeune fille ? 8. Aurait-il mieux fait de le dire auparavant ?

5. Les expressions à noter. — Relever quatre ou cinq belles expressions du texte.

6. L'auteur. — Charles de Montalembert (1810 – 1870), grand orateur, écrivain éminent, fervent catholique ; auteur de *l'Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, de *l'Histoire des Moines d'Occident*, etc.

24. — LE COTON.

Prononciation. **O ouvert** : coton (cott), cotonnier, bobine, solide, totale; **o fermé** : grossier (ô), expose, composition; quart (âr), trois quarts (trwâ); bas (â), pays (pè-i); — vêtements (vêt'-man), quatre à cinq (katra-cinq), mousseline (mouss-linn), Brésil (zil).

Les *t* et les *d* à surveiller.

LEXIQUE.

Coque , enveloppe dure de certains fruits.	Ballot , paquet de marchandises.
Duvet , poil très fin et très doux.	Carder , peigner, démêler.
Soyeux , fin et doux au toucher comme la soie.	Explosif , corps qui peut éclater.

Le coton est l'une des plus importantes matières servant à la fabrication de nos vêtements. Il provient du cotonnier, herbe, ou plus souvent arbuste cultivé dans les pays chauds, d'une hauteur moyenne de 6 pieds et produisant de grandes fleurs jaunes. A ces fleurs succède un fruit constitué par une sorte de *coque* renfermant une graine recouverte d'un *duvet* blanc jaunâtre, fin, *soyeux*, et qui n'est autre chose que le coton. Lorsque le fruit est mûr, la coque s'ouvre d'elle-même, et le coton sort, formant autour de son enveloppe comme une blanche chevelure, que l'on récolte à la main.

Séché au soleil et débarrassé de ses graines, le coton est mis en *ballots* de quatre à cinq cents livres et expédié directement à la filature. Là, il est soumis à l'action de différentes machines qui le nettoient, le *cardent*, l'étirent en longs fils et l'enroulent sur des bobines et des fuseaux sans nombre; le coton est alors prêt pour le tissage.

Il existe des tissus de coton de toutes sortes, depuis les plus grossiers comme les toiles d'emballage et les voiles des navires, jusqu'aux plus délicates mousselines, si fines qu'on pourrait en placer plusieurs pieds carrés dans un simple dé à coudre. Citons les tissus les plus connus : le calicot, la percale, le coutil, le tulle, les indiennes aux couleurs si variées, etc.



La récolte du coton.

Avec le coton on confectionne aussi des velours, des damas, des draps, des couvertures, des bonnets, des bas, des chemises, ... Il est moins chaud que la laine, mais plus que le fil. En été, il convient particulièrement aux climats froids et humides, et aux pays où la température éprouve des variations brusques, car il expose moins que le fil à de subits refroidissements.

Le coton sert aussi à la fabrication de la soie artificielle, plus brillante mais moins solide que la soie naturelle. Il faut ajouter que, de nos jours, il entre dans la

composition de presque tous les *explosifs* et poudres en usage dans les armées.

En Amérique, la culture du coton remonte à la plus haute antiquité, comme le



Coque du cotonnier.

prouvent de belles étoffes teintées envoyées au roi d'Espagne par Fernand Cortez, le conquérant du Mexique. Le coton sauvage abondait sur les bords du Mississipi. Au dix-septième siècle on commença à le cultiver au sud des États-Unis, et, depuis cette époque, sa culture ne fit que s'y développer. Actuellement nos voisins en fournissent annuellement plus de deux millions de tonnes, c'est-à-dire les trois quarts

de la production totale du globe. L'autre quart provient des Indes anglaises, de l'Égypte et du Brésil.

Résumé. — Questions. — 1. Nommez cinq matières servant à fabriquer les vêtements. 2. Décrivez le cotonnier. 3. Qu'est-ce que le coton ? 4. Sur quelle partie de la plante le récolte-t-on ? 5. Indiquez les traitements qu'on lui fait subir jusqu'au tissage. 6. Citez quelques tissus ordinaires, qu'on fabrique avec le coton, — quelques tissus de grande valeur. 7. Donnez une preuve qu'on cultive le cotonnier en Amérique depuis fort longtemps. 8. Quels sont les pays où l'on cultive le cotonnier ?

Dictée préparée. — Les deux premiers alinéas de la leçon.

Analyse. — Analysez les noms communs de la première phrase du premier alinéa, ainsi que ceux de la première phrase du quatrième alinéa.

Exercice écrit. — Relevez les adjectifs qualificatifs de la leçon en y joignant les noms auxquels ils se rapportent.

25. — UNE BONNE ACTION.

Diction. Ton enjoué jusqu'au dialogue (3e alinéa). Dans le dialogue, prendre un ton différent pour chaque interlocuteur, l'approprier à ce qu'il dit. Puis le simple ton narratif reprend jusqu'à *Merci, mon Dieu!*

Prononciation. **O ouvert:** profitaient (prof), propose (prop-ôz), providence, profondément; **o fermé:** dépose, émotion (mô); sug-gère, passaient (pâ); — joyeux (jwa-yeû), oiseaux (wa), haie (hè), à jouer (a-jwé), de se blottir (de sblottir)..

LEXIQUE.

Bosquet , petit bois.	l'on peut observer, surveiller,
Mutin , enfant vif, éveillé.	ce qui se passe autour de soi.
Se blottir , s'accroupir en occupant le moins de place possible.	Journalier , qui travaille à la journée.
Poste d'observation , lieu d'où	Scène , toute action qui offre quelque chose de vif, d'intéressant.

Une dizaine de joyeux écoliers profitaient de leur congé de la semaine pour courir les champs et les *bosquets* à la recherche de nids d'oiseaux.

Le soleil, l'air* pur et la liberté ont mis nos écoliers en bonne humeur. Comme ils passaient près d'une haie* bordant un champ*, l'un d'eux s'arrête et s'écrie: « Tiens, un bon tour * à jouer. Voilà une paire de souliers sur le bord du champ; elle doit être à cet homme qui travaille là-bas. Cachons-la, et nous rirons bien tout à l'heure de son embarras. »

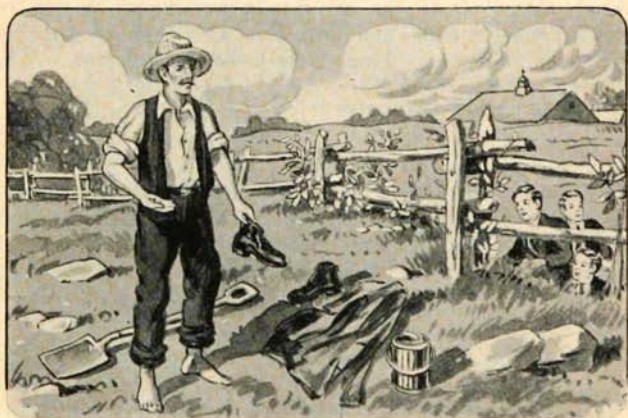
Allonger la main à travers la clôture*, tirer les chaussures à l'aide d'une branche recourbée et les cacher

fut l'affaire d'un instant. Et nos *mutins* de *se blottir* derrière la haie, attendant le retour de l'homme. Mais bientôt l'un d'eux se lève et dit : « Mes amis, nous venons de commettre une mauvaise action. Il n'est pas juste d'enlever les souliers de cet ouvrier et de nous moquer ensuite de lui ; rire du malheur d'autrui c'est cruel autant qu'insensé. — C'est vrai, dirent quelques camarades. — Eh bien, pour réparer notre faute, je vous propose de jouer un joli tour à cet homme, un tour qui lui fera plaisir. — Lequel ? lequel ? demandèrent ensemble ses compagnons. — Voici. Maman m'a donné une pièce de vingt-cinq sous, je vais la mettre dans l'un des souliers et nous les replacerons où nous les avons pris. Vous verrez que nous pourrons rire de bon cœur de l'agréable surprise que nous allons causer à ce bon ouvrier. — Moi, dit un deuxième, je vais déposer vingt-cinq sous dans l'autre soulier ; la surprise sera double. — Je n'ai que dix sous, ajouta un troisième, mais je vais les réunir aux vôtres. — Moi aussi, continuèrent plusieurs autres enfants. »

Les souliers furent vite remis en place avec les pièces soigneusement dissimulées au fond. Ensuite les promeneurs reprirent leur *poste d'observation*. Quelques instants après, le travailleur achevait sa besogne et revenait vers ses chaussures. Quel ne fut pas son étonnement quand, en essayant de les mettre, il sentit au bout de son pied un objet dur ! Il regarde et trouve une pièce, puis une seconde, une troisième... A cette vue, une vive émotion le gagne, sa poitrine se soulève, ses yeux pleins de larmes regardent le ciel, et de sa bouche sort cette prière : « Merci, mon Dieu ! Vous vous êtes rappelé que je n'avais plus qu'un sou pour acheter des remèdes à mon pauvre enfant malade. Que la main dont vous vous êtes servi pour me donner cette aumône soit

bénie ! J'ignore le nom de mon bienfaiteur*, mais vous, ô céleste Providence ! vous le connaissez et vous le récompenserez. »

Les enfants avaient tout vu et tout entendu. Ils laissèrent partir le pauvre *journalier* sans se laisser voir. Quand il fut hors de leur vue, nos écoliers se levèrent tout émus ; la *scène* qu'ils venaient de contempler les avait profondément impressionnés.



Merci, mon Dieu !...

« Merci du bon conseil que tu nous as donné et du bien que tu nous as fait accomplir, dit alors un des enfants à celui qui avait suggéré l'idée de la bonne action. Nous n'oublierons jamais le bonheur que nous éprouvons maintenant. Oui, nous comprenons la joie que l'on goûte à faire le bien. »

CARRÉ ET MOY. — A. Colin, éditeur.

Résumé. — Questions. — 1. Décrivez les personnages et le lieu où se passe la scène. 2. Qu'est-ce que les enfants dirent

et firent tout d'abord ? 3. Pourquoi était-ce une mauvaise action ? 4. A la suite de quelle intervention réparèrent-ils leur faute ? — comment ? 5. Parlez du retour de l'ouvrier auprès de ses chaussures, de son émotion, etc. 6. Quels sentiments les enfants éprouvaient-ils ? 7. Citez quelques circonstances où l'on éprouve une grande joie.

Mots et expressions. — *Champ, chant.* — *Air, aire d'un carré, aire de l'aigle; avoir bon air, mauvais air; prendre l'air, il fait beaucoup d'air; un air de famille, un air de musique.* — *Tour, farce, niche, attrape.* — *Bienfaiteur, malfaiteur; bonheur, malheur.* — *Rire, éclat de rire, rire aux larmes, mourir de rire, rire dans sa barbe.* — *Haie, haie vive, haie morte; clôture, palissade, mur, grille, treillage.* — *Trouvez dix noms de chaussures.*

Composition française :

UNE BONNE ACTION.

Plan : Décrire les écoliers en congé dans la campagne. — Proposition de cacher les souliers, — acceptée, — nouvelle proposition mise à exécution, — attente, — retour de l'ouvrier, sa surprise, sa reconnaissance. — Conclusion.

26. — Principes de diction :

4° LA VOIX ET LE DIAPASON.

1. Le son s'émet presque toujours sur le devant de la bouche, car le français est une langue d'expiration.

2. Tout homme possède trois voix : la voix de poitrine ou le registre inférieur; la voix de tête ou le registre supérieur; la voix moyenne ou registre médium. (On voit que les registres sont les étages de l'étendue de la voix.)

3. Le registre vocal le plus naturel, le plus agréable, le plus ordinairement employé, est le médium. Les deux autres, le grave et l'aigu, sont accidentels; c'est toujours au médium qu'il faut revenir.

4. Le passage d'un registre à l'autre doit se faire non par un saut brusque de la voix, mais par une inflexion ou modulation qui *porte* la voix d'une note à celle qui la suit.

5. Le diapason convenable varie suivant l'étendue et l'acoustique du local.

6. Le diapason élevé permet de parler haut; jamais de crier. Il transpose les tonalités et les inflexions, mais il ne les dénature pas.

27. — ENFANCE DU GÉNÉRAL DROUOT.

Diction. Changer le ton au 2^e alinéa, pour qu'on distingue que c'est une citation; de même à la fin de la citation. — Les trois derniers alinéas : le premier sur un ton joyeux, un peu narquois; le deuxième devient plus sérieux, le terminer sur le ton ému, enthousiaste; dans le troisième, mettre en valeur : *beaux examens*.

Prononciation. Heureux (eur-eû), *faisait* (fe), promotion (promm-ô), sait (sé), instinct (tin); des devoirs (dè-dwar), était debout (ètè-dbou), au-delà de ses (ô-dla-dsè), empereur (preur).

LEXIQUE.

Nancy, Châlons-sur-Marne,	Méprise, erreur que l'on fait
deux villes de l'est de la	quand une chose est <i>prise</i>
France.	pour une autre.
Précoce instinct, inclination	Promotion, ensemble des élè-
qui s'est montrée dès le plus	ves admis après examen à
jeune âge.	une même école.
Sans lui rien épargner, sans	Aide de camp, officier attaché
le dispenser en rien.	au service spécial d'un géné-
Air ingénu, air naïf, franc,	ral, d'un souverain.
sans déguisement.	

Enfants, apprenez à vouloir; vous le pouvez. Le succès est assuré à celui qui sait dire: « Je veux. » Sou-

vent, dès leur jeune âge, les grands hommes ont montré une forte volonté, une constante application au travail. Drouot, devenu l'un des plus célèbres généraux de Napoléon 1er, nous offre un frappant exemple de ce que peut une volonté d'enfant.

« Fils d'un pauvre boulanger de *Nancy*, il s'était senti poussé à l'étude par un très *précoce instinct*. Agé de trois ans, il allait frapper à la porte des Frères des



Alors, il s'approchait du four.

Écoles chrétiennes et, comme on lui en refusait l'entrée parce qu'il était trop jeune, il pleura beaucoup.

« On le reçut enfin. Ses parents, témoins de son application, lui permirent, avec l'âge, de fréquenter des leçons plus élevées, mais *sans lui rien épargner* des devoirs et de la gêne de leur maison. Rentré de l'école ou du collège, il lui fallait porter le pain chez les clients, se tenir dans la chambre publique avec tous les siens, et subir, dans ses oreilles et son esprit, les inconvénients

d'une perpétuelle distraction. Le soir, on éteignait la lumière de bonne heure par économie, et le pauvre écolier s'instruisait comme il le pouvait, heureux lorsque la lune favorisait par un éclat plus vif la prolongation de sa veillée. On le voyait profiter assidûment de ces rares occasions. Dès 2 heures du matin, quelquefois plus tôt, il était debout; c'était le temps où le travail domestique recommençait à la lueur d'une seule et mauvaise lampe. Il reprenait le sien, mais la lampe, éteinte avant le jour, ne tardait pas à lui manquer de nouveau; alors il s'approchait du four ouvert et enflammé, et continuait sa lecture à ce rude soleil. »

Ainsi s'écoula cette enfance laborieuse. Bientôt on vit les étonnants résultats d'une telle application à l'étude.

« C'était durant l'été de 1793. Menacée dans son indépendance par les nations européennes, la France fit appel à ses enfants. Une nombreuse jeunesse y répondit. Elle se présenta à *Châlons-sur-Marne*, dans une des salles de l'école d'artillerie. Le célèbre Laplace y faisait, au nom du Gouvernement, l'examen de cent quatre-vingts candidats au grade d'élève sous-lieutenant. La porte s'ouvre.

« On voit entrer une sorte de paysan, petit de taille, l'air *ingénu*, de gros souliers aux pieds et un bâton à la main. Un rire universel accueille le nouveau venu. L'examineur lui fait remarquer ce qu'il croit être une *méprise*, et, sur sa réponse qu'il vient pour subir l'examen, il lui permet de s'asseoir.

« On attendait avec impatience le tour du petit paysan. Il vient enfin. Dès les premières questions, Laplace reconnaît une fermeté d'esprit qui le surprend. Il pousse l'examen au delà de ses limites naturelles; les

réponses sont toujours claires, précises. Laplace est touché: il embrasse le jeune homme et lui annonce qu'il est le premier de la *promotion*. L'école se lève tout entière, et accompagne en triomphe dans la ville le fils du boulanger de Nancy.

« Vingt ans après, Laplace disait à l'empereur Napoléon Ier: « Un des plus beaux examens que j'ai vu passer dans ma vie est celui de votre *aide de camp*, le général Drouot ! »

LACORDAIRE.

Résumé. — Questions. — 1. Pourquoi un enfant doit-il s'exercer à vouloir ? 2. Montrez comment le jeune Drouot sut vouloir, et parlez des moyens qu'il employa pour s'instruire. 3. Racontez le brillant examen qu'il subit. 4. Comment un enfant peut-il profiter de cet exemple ? 5. Quel est le sens des expressions: *travail domestique*, *fermeté d'esprit* ? etc.

Grammaire. — 1. Comment les noms terminés au singulier par *al* font-ils leur pluriel ? — exemples. 2. Citez quelques exceptions. 3. Mêmes questions pour les noms terminés par *ail*. 4. Rendez compte de l'orthographe dans l'expression: *cent quatre-vingts candidats*, etc.

28. — LE LION DE FLORENCE.

Diction. Ton narratif (vers 1 à 4). Ton élégiaque (p. 102), sentiment de terreur (5 à 9); le ton narratif reprend (vers 9 et 10); puis de nouveau le ton plein d'émotion. Le récit doit se précipiter dans les vers 11 à 18, mais sans négliger les pauses ni l'articulation. — Débit plus calme, solennel (vers 18 à la fin).

Prononciation. O ouvert: Florence, moment, prodige, immobile (prolongez le premier *m*); — paisible (è), bois (bwâ).

LEXIQUE.

Florence , grande ville de l'Italie.	Reprend ses sens , reprend connaissance après un court évanouissement.
Antique , très ancienne.	
Fête rustique , fête qui a lieu dans la campagne.	Délire sublime , inspiration admirable provenant de l'amour maternel.
En chœur , chantant tous ensemble.	Farouche , qui fuit habituellement l'homme et ne l'attaque que pour le dévorer.
L'œil en feu , brillant de colère.	
Mère éperdue , troublée par la peur.	

1. Près des murs de *Florence*, une coutume *antique*
 Consacrait tous les ans une *fête rustique*.
 Le peuple des hameaux, dans les champs d'alentour,
En chœur vient du printemps saluer le retour . . .
5. Tout à coup, ô terreur ! un formidable accent
 Perce la profondeur du bois retentissant.
 Un lion, *l'œil en feu*, se présente à la vue :
 Tout fuit. Dans ce désordre, une *mère éperdue*
 Emporte son enfant . . . Dieu ! ce fardeau chéri,
10. De ses bras échappé, tombe : elle jette un cri,
 S'arrête . . . Il est déjà sous la dent dévorante.
 Elle le voit, frémit, reste pâle, mourante,
 Immobile, les yeux fixes, les bras tendus . . .
 Elle *reprend ses sens* un moment suspendus :
15. La frayeur l'accablait, la frayeur la ranime.
 O prodige d'amour ! ô *délire sublime* !
 Elle tombe à genoux : « Rends-moi, rends-moi mon
 [fils !]
- Ce lion si *farouche* est ému par ses cris,
 La regarde, s'arrête, et la regarde encore :
20. Il semble deviner qu'une mère l'implore.



Le lion lui rend son fils.

Il attache sur elle un œil tranquille et doux,
Lui rend ce bien si cher, le pose à ses genoux,
Contemple de l'enfant le paisible sourire,
Et dans le fond des bois lentement se retire.

MILLEVOYE.

29. — **Prononciation :** L'E MI-SOURD OU MUET ; LES CONSONNES L ET R.

1° L'E muet.

Remarques générales sur la prononciation des e muets.

Rien de plus nuancé ni de plus délicat que la durée et l'intensité d'émission de l'e muet. C'est le son le plus difficile à administrer depuis sa valeur entière : « le roi prophète » jusqu'à son élision complète : « l'homm(e) empressé. »

« D'une façon générale les *e muets*, quels qu'ils soient, peuvent tomber en plus ou moins grand nombre, suivant les *personnes*, suivant les *lieux*, et surtout suivant l'allure du débit :

a) On parle plus rapidement qu'on ne lit: la lecture conservera donc des *e muets* que la langue parlée laisse tomber.

b) On parle ou on peut parler dans la conversation plus rapidement que dans un discours: la conversation rapide ou simplement négligée écrase donc une foule d'*e muets* qui se conservent partout ailleurs. Mais alors on arrive souvent à des incorrections que rien ne peut justifier». (MARTINON.)

c) Le vers ne souffre pas l'élision des *e muets*, excepté à la rime et s'ils sont suivis d'une voyelle ou d'un *h muet*.

Remarques particulières.

Il y a deux *e muets* : l'*e* tout à fait muet et l'*e* muet ou sourd.

1. *E* est tout à fait muet :

1. A la fin des mots, quand il est suivi immédiatement d'un autre mot commençant par une voyelle ou un *h muet*. (C'est le cas de l'élision.) Ex.: *La cloche a sonné à 4 heures* se prononce *la-clo-cha-son-né à qua-treur*.

2. A la fin des mots, même s'il n'y a pas élision : « *est*, point cardinal, et la finale *este* se prononcent de la même manière, tout aussi bien que *beurre* et *labeur*, *mortel* et *mortelle*, *sommeil* et *sommeille* ». (MARTINON, p. 158.) Dans une lecture familière, la *petite fille* se prononce *la p'tit fill*.

3. A l'intérieur des mots, s'il est précédé ou suivi d'une seule consonne ou d'une consonne redoublée. Ex.: *Chanc(e)ler* mais *chancelier* (*chancelyé* : deux consonnes après *l*), *command(e)ment*, *serrur(e)rie*. S'il y a deux consonnes, l'*e* ne tombe pas. Ex.: *Fourberie*, *ornement*, *supercherie*, *tristement*.

II. *E* a le son de *e* *sourd* (*eu* dans *eur*):

1. Dans les monosyllabes isolés : *Je*, *me*, *te*, *se*, etc.
2. Dans quelques composés où il est suivi de deux *s* : *ressembler* (*re*), *ressource*, *ressouvenir*, etc. Mais *ressusciter* (*ré*).

3. Quand il est précédé ou suivi de deux consonnes (la consonne redoublée ne compte que pour une). Ex. : *Sacrement*, *atelier* (*atelyé*), *fortement*, *chevreau*, *levrette* ; *autre*, *livre*, *fable*, *couple*,

Remarque : *monsieur* se prononce *me-syeû*.

Cet *e* *mi-muet* ou *sourd*, se prononce la bouche ouverte normalement, ou les lèvres portées en avant, la lèvre supérieure un peu contractée.

III. Lorsque plusieurs *e* *sourds* se suivent, on prononce d'habitude le premier (dans la conversation ou la lecture familière), puis le troisième, le cinquième, etc. (de deux en deux). *Je me le demande* pourra se prononcer : *Je m'le d'mand'*.

Remarque. — Dans ce cas, l'*e* de *que* est toujours prononcé, mais non la syllabe muette précédente ou la suivante. *Ce que vous voudrez*, *ce que je veux* se disent : *c'que vous voudrez*, *c'que j'veux*.

2° L et R.

Pour *l* et *r*, voir 6e année, leçon 98.

Répétez : Le lord à chevelure grise s'en allait lourd, grave, lent, triste et languissant, pendant que grondaient les tonnerres lointains.

30. — LA LAINE.

Diction. Ce sujet est une *conversation* entre une mère et son enfant. On pourra donc dans la lecture faire tomber les *e* muets, d'après les remarques faites au numéro 29.

Les *e* tout à fait muets sont en italique ou suivis du signe marquant l'élision : (—).

Prononciation. *O ouvert* : moment, auront (or-on), aura (or-a), flocons; *o fermé* : éclosion. — Nettoie (nè-twa).

Articulation claire des *l* et des *r*.

LEXIQUE.

Tisse, entrecroise les fils pour faire de l'étoffe. **Paroi**, surface intérieure. **Pourvoit**, fournit ce qui est nécessaire.
Rembourre, garnit de bourre, de laine, de crin, etc.

Lucie était allée à la ferme* avec sa mère. C'était au commencement de l'été, au moment de la tonte des moutons.* « N'est-ce pas, maman, dit-elle, que c'est mal de dépouiller ainsi ces pauvres bêtes ? Elles ne sont pas aussi belles et, l'hiver prochain, elles auront froid.

LA MÈRE. — Tu es dans l'erreur,* ma chère enfant. En tondant les moutons en été, on les débarrasse d'un lourd habillement qui les gêne. Ils n'auront pas froid comme tu le penses; car, d'ici à l'hiver, leur laine* aura repoussé comme repoussent les cheveux (chfeu). Il est vrai que les moutons tondus ne sont pas aussi beaux qu'avec leur laine; mais qu'importe ? On les élève pour l'utilité et non pour l'agrément.

LUCIE. — Mais que fait-on de la laine ?

M. — On la nettoie avec de l'eau chaude et du savon; puis on la carde, on la peigne avec des brosses de fer pour mettre les brins dans le même sens. On la file à la mécanique, et l'on en tisse des étoffes, dont les principales sont le drap, le mérinos et la flanelle.

On en confectionne aussi des bas, des chaussettes, des tricots; on en rembourre des matelas et des traversins.

Tu vois, ma chère enfant, que le bon Dieu a pensé à nous en donnant aux moutons leur laine, qui nous est si

utile; et il faut l'en remercier comme de ses autres bienfaits. »

En s'en retournant, Lucie vit des flocons de laine sur un buisson. « Voilà, dit-elle, de la laine qui ne sera point utilisée. Les moutons l'ont laissée aux épines.



La tonte des moutons.

M. — Erreur encore; cette laine sera fort bien employée. Les oiseaux la prendront pour en tapisser le fond* et les *parois* de leurs nids, afin qu'il y ait la chaleur nécessaire pour l'éclosion des œufs et la conservation de la couvée. C'est ainsi que le bon Dieu *pourvoit* aux besoins de toutes ses créatures ».

Résumé. — Questions. — 1. En quoi consiste la tonte des moutons ? 2. Comment se pratique-t-elle ? — à quelle époque ? — pourquoi ? 3. Indiquez les opérations qu'on fait subir à la laine, les étoffes qu'elle sert à fabriquer. 4. Nommez quelques pays où l'on élève les moutons en grand nombre; etc.

Mots et expressions. — Une ferme, un homme ferme. — Erreur, ignorance, vérité. — Mouton, brebis, béliet, agneau, agne-

let. — Laine, laineux, lainage; laine, cheveu, poil, crin, duvet. — Ferme, fermier, fermière, fermage, affermer. — Le fond d'un nid, d'un puits, d'un tonneau; le fonds d'une boutique, de fond en comble, voir le fond de l'eau, au fond de l'Amérique, parler du fond du cœur. — Trouvez quelques mots terminés par as, comme matelas, bras, etc.

Exercice de langage. — Parlez du mouton, de son aspect, de sa manière de vivre, des produits que l'homme en retire, spécialement de la laine et de ses usages.

31. — SINCÉRITÉ DE GEORGE WASHINGTON.

Diction. 1er alinéa, simple narration; 2e alinéa, marquer la gêne en même temps que la franchise de l'enfant, puis le contentement du père.

Prononciation. A ouvert: tard, demanda, devina; lend(e)main, app(e)lant; tout ce qui (tou-ski), qui devait (ki-dvè), le petit (le-pti), que je te (ke-chte), que de mille (ke-dmil).

LEXIQUE.

Sincérité , qualité d'une personne qui ne trompe pas.	essentielle à un tout.
Mutilation , action de couper un membre ou quelque partie	Guinée , monnaie d'or anglaise valant 5 piastres.

George Washington, devenu plus tard président des États-Unis, avait reçu en présent, à l'âge de six ans, une petite hache avec laquelle il coupait tout ce qui tombait sous sa main. Un jour, il avait dépouillé de son écorce un magnifique cerisier anglais, qui devait inévitablement mourir après une telle *mutilation*. Le lendemain, son père s'étant aperçu du dégât, demanda avec l'accent de la colère, quel en était l'auteur, ajoutant qu'il préférerait avoir perdu cinq *guinées* plutôt que cet

arbre. Mais personne ne put lui en découvrir l'auteur. Enfin, le petit George étant entré dans le jardin avec sa hache, son père devina que son fils pourrait bien être le coupable, et lui demanda s'il ne savait pas qui avait coupé le cerisier ? L'enfant hésita un instant, puis il répondit :



« Je ne puis mentir, mon père. »

« Je ne puis mentir, mon père, impossible de ne point vous dire la vérité : c'est moi qui me suis amusé à le couper avec ma hache. » A cet aveu si plein de franchise, le vieux Washington sentit expirer sa colère : « Viens, dit-il, appelant son enfant, viens que je te presse dans mes bras ; la sincérité avec laquelle tu confesses ta faute compense au centuple la perte de mon cerisier. Je fais plus de cas de ta franchise que de mille cerisiers, fussent-ils chargés des plus beaux fruits. »

ALLOU. — Delagrave, éd.

Résumé. — Questions. — 1. Quel est le sens des expressions: *tombait sous la main, accent de la colère, sentir expirer sa colère, je fais plus de cas ?* 2. Comment appelle-t-on une petite: *hache, bûche, aiguille, chambre, fleur, . . . ?* 3. Racontez ce que George fit au cerisier, la peine que le père en ressentit, et comment celui-ci découvrit le coupable. 4. De quelle manière le père montra-t-il son contentement de la franchise de l'enfant ?

Dictée préparée. — Le premier alinéa de la leçon.

Conjugaison. — Conjuguer au présent de l'indicatif *recevoir un présent, s'apercevoir du dégât.*

Exercice écrit. — 1° Copier tous les adjectifs de la leçon avec les mots auxquels ils se rapportent; 2° composer une phrase où entre chacun des noms communs qui se trouvent dans le deuxième alinéa.

32. — LE TEMPS.

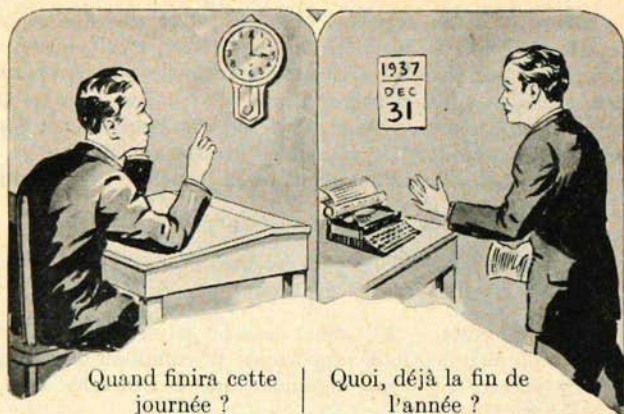
TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Prononcer lentement le premier quatrain: exprimer à la fois la lenteur du temps et l'ennui du personnage.

Dites plus rondement le deuxième quatrain, qui marque l'étonnement.

9e vers: ton narratif; 10e vers: une pause avant *fous* et *sages*; 11 et 12e vers: dites lentement; soulignez *longs, traînent*; mettez le mot *souvent* entre deux pauses.

1. « O longueur de la matinée !
Quand finira cette journée ?
Goutte à goutte du firmament,
Les heures tombent lourdement. »
5. « Quoi, déjà la fin de l'année ?
Elle est morte aussitôt que née.
Comme l'éclair qui dans la nuit
Paraît, brille et meurt, le temps fuit. »



9. Ainsi disaient deux personnages,
Tous les deux fous, tous les deux sages.
Bien longs souvent traînent les jours,
Mais, hélas ! que les ans sont courts !

MARQUIS DE SÉGUR.

1. Commentaire. — L'auteur compare les impressions de deux personnages à propos de la fuite du temps.

Le premier trouve une certaine matinée interminable (1^{re} strophe). Pourquoi ? — L'auteur ne le dit pas : est-ce oisiveté ? maladie ? attente anxieuse d'un événement ?

Le deuxième personnage s'étonne que l'année soit déjà finie : « morte aussitôt que née » (2^e quatrain).

L'auteur termine par une appréciation sur la réflexion des deux personnages (voir plus bas : *les mots*, numéro 4).

Le style est remarquable par sa douceur et par les sons étouffés qui marquent la tristesse : *matinée*, *journée*, *goutte à goutte*, *lourdement*, etc. (Voir aussi les deux derniers vers.)

2. Les mots et les phrases.

1. *Goutte à goutte . . . lourdement* : (Lire le 4^e vers avant le 3^e). Le premier personnage dit que les heures tombent :

a) *lourde*ment : parce qu'il les trouve lourdes, ennuyeuses;
 b) *goutte à goutte* : c'est-à-dire peu à peu, minute par minute, parce qu'il les trouve longues;

c) *du firmament* : parce que c'est le soleil qui mesure le temps par sa course dans le firmament.

2. *Elle est morte aussitôt que née* : elle est finie aussitôt que commencée; l'auteur a comparé l'année à une personne.

3. *Dans la nuit* : ici, dans l'obscurité : pendant les orages, le ciel est nuageux, noir; il fait nuit, même pendant le jour.

4. *Tous les deux fous, tous les deux sages* : le premier personnage est *fou* de ne pas employer son temps : il ne le trouverait pas si long; il est *sage* parce que sa remarque est juste : le temps paraît réellement long quand on est inoccupé (ou malade, ou dans l'attente). Le deuxième personnage est *fou* de s'étonner de la rapidité du temps; il est *sage* parce que sa remarque à lui aussi est juste : le temps bien employé passe vite.

3. Les idées. — (*Réflexion et raisonnement.*)

a) *La première strophe nous dit les plaintes de quelqu'un qui trouvait le temps long.*

1. Nommez des sortes de personnes qui trouvent le temps long. 2. Pourquoi les paresseux trouvent-ils le temps long ? 3. Et les malades ? 4. Et ceux qui sont dans l'attente de quelqu'un ou de quelque chose ?

b) *La deuxième strophe nous dit l'étonnement d'un second personnage à la fin d'une année.*

5. De quoi est-il étonné ? 6. Comment dit-il : *l'année est déjà finie*. 7. Quelle forme a-t-on donné à ce vers ? 8. A qui pensez-vous que le personnage pose cette question ? 9. Dans le 6e vers, à qui l'auteur compare-t-il l'année dans son esprit ? 10. Remplacez les attributs *morte* et *née* par d'autres qui ne marquent pas de comparaison. 11. Par quelle comparaison montre-t-on que l'année a fui rapidement ? 12. Que signifie le mot *meurt* quand on dit que *l'éclair meurt* ?

c) *La troisième strophe nous dit les réflexions de l'auteur sur les deux personnages.*

13. Que dit-il d'eux dans le 10e vers ? 14. Pour qui surtout le 11e vers est-il vrai ? 15. Qui trouve les ans courts (dernier vers) ? 16. Comment peut-on expliquer le 10e vers ?

17. Résumez cette poésie en complétant les phrases suivantes:

1° Un paresseux s'écriait: ... 2° Un travailleur se demandait: ... 3° Et moi je dis: « Les jours ... ; mais comme les années ... !

4. Ponctuation.

1. Trouvez deux phrases exclamatives dans la poésie, — deux interrogatives. 2. Que marquent les guillemets ouverts dans le 1er vers ? 3. Où se termine la citation ? 4. Comment l'indique-t-on ? 5. Expliquez la présence des guillemets dans le 5e vers, — dans le 8e vers.

5. Conjugaison. — *Conjuguer oralement ce que dit l'éclair.*

1. En un moment, je parais, je brille et je meurs. 2. J'ai paru un moment, j'ai brillé et je suis mort. 3. Je m'allumerai, je brillerai et je m'éteindrai.

6. Rédaction. — 1. *Remplacer par des mots ou des expressions du texte.*

1. Oh ! que la matinée est longue ! 2. Le soleil avance lentement dans le ciel. 3. La fin de l'année est déjà arrivée. 4. A peine l'année paraît-elle commencée qu'elle est déjà finie. 5. Le temps fuit, rapide comme l'éclair qui brille dans le ciel noir. 6. Deux personnes parlaient de la sorte. 7. Les jours paraissent interminables. 8. Les années sont courtes.

2. *Tourner les phrases de l'exercice ci-dessus à sa façon, sans s'occuper des mots du livre.*

33. — Principes de diction : 5° L'ARTICULATION.

1. L'articulation est l'action de prononcer distinctement. Qu'il s'agisse de voyelles ou de consonnes, la voix doit toujours être posée nettement et sans hésitation.

2. Il faut toujours donner aux *voyelles* un son pur, et, dans les cas particuliers, le son que l'usage leur assigne dans tels ou tels mots. Il faut articuler les

consonnes avec une intensité et une netteté suffisantes pour qu'elles ne soient pas confondues entre elles.

3. Une bonne articulation est nette, correcte, vigoureuse, dans tous les registres de la voix. Le volume de celle-ci est-il insuffisant, bien articuler permet d'y suppléer, du moins en partie.

4. On acquiert une bonne articulation en s'exerçant à donner aux muscles de la bouche, pour chaque voyelle, consonne ou groupe de consonnes, la position et le mouvement voulus. De là l'importance de faire des exercices d'articulation et de prononciation que l'on trouvera en tête des leçons de ce livre.

34. — CONSPIRATION CONTRE CHAMPLAIN.

Prononciation. Soigner l'articulation. Prononcer avec *o ouvert*: promontoire, logement, florissante, colons et colonie, résolurent, providence, protégeait; avec *o fermé*: grosse, fossé; sauvage (sô), aussitôt; avec *a fermé*: carré (âr), gagner, passent. — Testu (têtu).

LEXIQUE.

Promontoire , cap élevé.	Arquebuse , ancienne arme à feu plus grosse que le fusil.
Conspiration , projet fait secrètement pour nuire à quelqu'un.	Parlementer , entrer en discussion, essayer de s'arranger avec quelqu'un.
Divulguer , faire connaître une chose ignorée.	Galant , homme vif, entreprenant; autrefois, un bandit.
Alerte , signal pour courir aux armes.	

Le 3 juillet 1608, Champlain débarqua au pied du *promontoire* de Québec pour y jeter les fondements de la ville qui devait, plus tard, devenir un grand centre commercial* de la Nouvelle-France. « Je ne pus trouver de lieu plus commode, dit-il, ni mieux situé que la pointe de Québec, ainsi appelée des sauvages*, car elle est

remplie de noyers. » Il mit aussitôt à l'ouvrage les trente hommes qui l'accompagnaient, leur fit abattre* un petit carré d'arbres, creuser une cave et des fossés, puis préparer le bois destiné à la construction d'un logement. Tels furent les humbles débuts de la florissante ville de Québec.

L'endroit choisi par Champlain présentait un site admirable et facile à défendre contre les Indiens. Mais, chose surprenante, il eut tout d'abord à lutter contre quelques-uns des colons.

Certains d'entre eux, sous des prétextes futiles, résolurent de l'assassiner*. Le chef de la *conspiration*, un serrurier nommé Jean Duval, réussit à gagner à sa cause quatre matelots débauchés en leur promettant une part de la grosse fortune qui devait être le prix de ce crime. A leur tour, les quatre matelots obtiennent le concours de quelques-uns de leurs compagnons, et tous s'engagent, sous peine de mort, à ne point *divulguer* le secret. La date de l'assassinat est fixée, toutes les circonstances calculées pour la réussite*: on laissera écouler quatre jours, et, dans la nuit qui suivra, une fausse *alerte* sera donnée. A la faveur du désordre, les conjurés étoufferont Champlain, ou le tueront d'un coup d'*arquebuse*.

Les quatre jours passent et rien encore ne transpire du complot. Mais dans l'après-midi du dernier jour, arrive de Tadoussac une barque commandée par le capitaine Testu (têtu), jouissant de l'estime et de la considération générales. Le déchargement de sa barque terminé, il est sur le point de quitter Québec lorsque l'un des conjurés, Natel, poussé par le remords, vient lui révéler le complot, le priant de taire son nom. Aussitôt Testu se rend auprès de Champlain, l'informe du

fait et demande grâce pour celui qui vient de tout avouer. Après avoir exigé de Natel même tous les détails de la conspiration, Champlain juge inutile de *parlementer* avec les révoltés et se décide à agir vigoureusement. Sous un prétexte quelconque, il invite les quatre coupables à un goûter* qui sera servi sur la barque de Testu. Fiers d'une telle invitation, nos



Nos galants se voient cernés et garrottés.

galants, ainsi qu'il les désigne, s'empressent d'aller au rendez-vous. Aussi, grande fut leur stupéfaction lorsque, au lieu de la fête qu'ils se promettaient, ils se voient cernés et garrottés comme des malfaiteurs.

Interrogés par Champlain, ils avouent leur crime et sont emprisonnés, menottes aux mains.

Quelques jours plus tard, Pontgravé, Champlain, Testu et quelques autres marins se constituent en tribunal. Après avoir entendu les dépositions des témoins

ainsi que les aveux des coupables, les juges décidèrent unanimement que Jean Duval, le plus criminel, « serait pendu et étranglé au dit Québec, et sa tête mise au bout d'une pique pour être plantée au lieu le plus éminent du fort, et les trois autres condamnés aussi à être pendus. Cependant ils pourront être ramenés en France pour qu'il leur soit faite ample justice ». Duval fut exécuté; ses trois complices, reconduits en France, obtinrent leur pardon après avoir reconnu leur faute.

Ainsi, sans une circonstance toute providentielle, Champlain allait être victime d'un infâme complot. Son œuvre naissante serait descendue dans la tombe avec lui, et aujourd'hui, la ville de Québec ne montrerait pas avec une légitime fierté le superbe monument qu'elle a érigé à son illustre fondateur. Mais Dieu protégeait son serviteur et le destinait à devenir un des plus fermes soutiens de la colonie.

Résumé. — Questions. — 1. Qui était Champlain ? 2. De quelle ville est-il le fondateur ? 3. Quel événement menaça d'anéantir son œuvre naissante ? 4. Par qui la conspiration fut-elle organisée ? — avec quel concours ? 5. Quelles précautions avaient été prises pour assurer sa réussite ? 6. Comment échoua-t-elle ? 7. Racontez ce que fit Champlain pour s'emparer des coupables. 8. Par qui leur sort fut-il réglé ? 9. Quel châtiment subirent-ils ? etc.

Mots et expressions. — *Battre, batteur, battu, battage, batteuse, battant; abattre, abatage (un t), abatis (un t), abattoir; débattre, combattre.* — *Goûter, déjeuner, dîner, souper, réveillon, lunch, five o'clock.* — *Réussite, échec; succès, revers; victoire, défaite.* — *Tuer, mettre à mort, assassiner, égorger, immoler, massacrer, supprimer.* — *Un sauvage, une sauvagesse.* — *Commercial, commerce; provincial, province, . . .* — *Trouvez dix noms de métier: serrurier, . . .* (En vérifier l'orthographe dans le dictionnaire.)

35. — LE RENARD ET LES RAISINS.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Mettre en valeur: gascon, normand, mourant de faim, apparemment, volontiers. — Ton méprisant pour le 7e vers.

Prononciation. *A ouvert*: renard et goujat; *a fermé*: repas, pas (â); *e ouvert*: raisins, fait, prouvait; apparemment (ra-man).

1. Certain renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
5. Le galant en eût fait volontiers un repas;
Mais comme il n'y pouvait atteindre:
«Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats. »

Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

LA FONTAINE.

Bien souvent on ne dédaigne une chose que parce qu'on ne peut l'obtenir.

1. Plan. — 1. *Le personnage*: un renard mourant de faim (vers 1 et 2). 2. *L'action*: il aperçoit les raisins, il les convoite; mais ne peut les atteindre; il s'en tire en Gascon, par une plaisanterie, affectant de dédaigner ce qu'il ne peut avoir (vers 2 à 7). 3. *La moralité*: en présence d'une déception, ne pas se plaindre: garder sa belle humeur.

2. Les mots. — 1. Chercher dans le dictionnaire le sens de: *gascon, normand, treille, vermeille, galant, goujat*. 2. **Le galant**, autrefois ce mot désignait quelqu'un de vif, d'agile; aujourd'hui *galant* signifie *poli*, surtout envers les femmes.

3. Que veut dire: *un certain renard*? — et: *un renard certain*? 4. Analyser *certain* dans les deux expressions. 5. Que signifieraient les expressions: nul renard, un renard nul? Analyser *nul* dans les deux cas. 6. Placez les mots autrement dans: *il*

n'y pouvait atteindre ; analysez *y*. 7. Dites en vos propres termes les vers 5 et 7. 8. Quel mot manque dans le dernier vers ? (C'est une *licence poétique*.) 9. Comment forme-t-on l'adverbe dérivé d'un adjectif en *ent* ? Comment le prononce-t-on ? 10. Et si l'adjectif est en *ant* ?

3. Les idées. (*Réflexion et raisonnement.*)

1. De qui parle-t-on dans cette poésie ? 2. Où se passe le fait ? 3. Dans quel état se trouvait le renard ? 4. Que vit-il au haut d'une treille ? 5. Comment le renard reconnut-il que les raisins étaient mûrs ? 6. Le renard désirait-il manger ce raisin ? 7. Que supposez-vous qu'il fit pour en attraper ? 8. Que dit le renard voyant que les fruits étaient trop hauts ? 9. Qu'est-ce qu'un goujat ? 10. Que veut dire le renard par sa réponse ? 11. Le renard ne disait-il pas un mensonge en parlant ainsi ? 12. Pourquoi fit-il semblant de dédaigner les raisins ? 13. Quelle qualité la Fontaine donne-t-il au renard dans le premier vers ? 14. Quelle réputation ont les Gascons et les Normands ? 15. En quoi le renard s'est-il montré gascon, c'est-à-dire rusé ? 16. Quelle leçon nous donne cette fable ? 17. Quelle réponse faut-il faire à la question du 8e vers ? 18. Raconter oralement cette fable.

4. L'auteur. — La Fontaine. Voir page 142.

5. Rédaction. — LE RENARD ET LES RAISINS.

Racontez cette fable en vous efforçant de varier les expressions. Ajoutez-y vos réflexions sur la conduite du renard.

36. — L'ORDRE.

Diction. Mettre en valeur : dans le 2e alinéa, *au contraire, saccage, gâcheuses*. Troisième alinéa, lire : *quant à les ranger*, avec le ton interrogatif ; *c'est autre chose*, avec le ton exclamatif. Quatrième alinéa, étonnement : *trois gants !* Avant-dernier alinéa : bien distinguer la *question* de Pierrot et l'*exclamation* de Lise.

Prononciation. — **A ouvert** : placard, voilà, tard; **a fermé** : fâchée, gâcheuse, trois (trwâ); **o ouvert** : loger, joli, profiter; **o fermé** : opposé (op-ô), pose, aussi (ô); — jouets (jwè), pas de ces (pa-dcès), dans le tiroir (dan-lti), de ne toucher (de-ntou).

Surveillez l'articulation des *l* et des *r*.

LEXIQUE.

- | | |
|--|--|
| Ranger , mettre chaque chose à sa place, à son <i>rang</i> . | chemin , ne vont pas ensemble. |
| Placard , armoire pratiquée dans l'enfoncement d'un mur. | Pantoufles , chaussures de chambre, légères et commodes. |
| Saccager , bouleverser, mettre en désordre. | S'agitent activement , remuent en tous sens et vivement. |
| Gâcheuses , qui font les choses malproprement, comme les maçons, qui gâchent (mêlent) leur mortier. | Abandonne ce problème , renonce à faire tout rentrer dans le tiroir. |
| Ne suivent pas le même | Dépitée , avec dépit, c'est-à-dire avec un chagrin mêlé d'un peu de colère. |

Demain matin, Lise reprendra le chemin de l'école. Elle n'en est pas trop fâchée : Lise, en travaillant, a pris le goût du travail.

Pour son dernier jour des vacances, elle a entrepris de *ranger* sa chambre. Maman ne s'y est point opposée, au contraire. Elle a même livré à sa petite fille les deux planches les plus basses d'un vaste *placard* pour y loger tous ses jouets. — De cette façon, dit Mlle Lise | enchantée, Pierrot ne pourra pas profiter de mon absence pour fouiller dans mes affaires, et tout bouleverser. Car, il n'y a pas à le nier, Pierrot *saccage* ses joujoux et aussi, à l'occasion, les joujoux de sa sœur. C'est une très mauvaise habitude, blâmable | même chez un garçon. Il y a cependant des petites filles qui sont aussi peu soigneuses, aussi . . . *gâcheuses* que leurs petits frères.

Lise n'est pas de ces enfants sans attention: elle prend soin de ses affaires. Elle en prend soin en ce sens qu'elle évite de les casser, de les déchirer; quant à les *ranger*, c'est autre chose. L'ordre et Lise, jusqu'ici, n'ont pas *suivi le même chemin*. Voici donc notre amie Lise affairée dans sa chambre. Autour d'elle, sur le tapis, elle rassemble tous les objets qui lui appartiennent et qu'elle a recherchés avec soin dans tout l'appartement.

D'abord des effets: un manteau pour aller en classe, un col, des *pantoufles*, trois gants. Trois! c'est un de trop, ou plutôt un de moins..., le manquant doit être dans le tiroir de la commode. Les mains de Lise *s'agitent activement* dans le tiroir, et voilà tout en l'air: rubans, cols, mouchoirs. Ah! ah!... le quatrième gant... quelle chance!

Il s'agit de tout remettre en place. Eh bien! qu'arrive-t-il?... Impossible de tout faire tenir dans ce malheureux tiroir. C'est surprenant, puisque tout y était tout à l'heure. Décidément, Lise *abandonne ce problème*, elle y reviendra plus tard. Arrangeons toujours les jouets dans l'armoire. Lise pose tout au hasard: c'est sa façon de ranger. Avec ce système, elle obtient pour l'armoire le même résultat que pour le tiroir: impossible d'y faire entrer tout ce qu'elle doit contenir. Elle est découragée. C'est à n'y rien comprendre.

Pierrot, à qui sa sœur a permis de rester, à condition de ne toucher à rien, offre, plein de bonne volonté, ses services. « Veux-tu que je t'aide? — Ah! ce serait joli, du moment que moi-même je n'y parviens pas! reprend la grande sœur.

Elle ajoute, *dépitée*: Demande plutôt à maman si elle voudrait venir. » (Suite au numéro 41.)

Questions. — 1. A quelle époque de l'année ce fait peut-il bien avoir lieu ? 2. Comment Lise a-t-elle pris le goût du travail ? 3. Qu'a-t-elle entrepris de faire avant de retourner en classe ? 4. Qu'a fait sa maman pour la seconder ? 5. Quel avantage Lise y trouve-t-elle ? 6. Quelle mauvaise habitude Pierrot a-t-il ? 7. Montrez que Lise n'est pas non plus sans défaut. 8. Que fait-elle pour retrouver son gant ? 9. De quelle expression se sert l'auteur pour montrer que Lise manque d'ordre ? 10. Comment dit-il qu'elle renonce à mettre tout son linge dans le tiroir ? 11. Lise réussit-elle mieux avec ses jouets qu'avec son linge ? — pourquoi ? 12. Qui s'offre à lui aider. 13. Que lui répond sa sœur ? 14. Que demande-t-elle à son frère ?

Résumé oral. — Lise va reprendre ses classes. Avant de partir, elle veut serrer tous les objets qui lui appartiennent pour que Pierrot ne les saccage pas. Il lui manque un gant. Elle le trouve dans le tiroir de la commode, après avoir tout bouleversé. Maintenant impossible de tout y faire rentrer. C'est la même chose pour ses jouets. Ils débordent du placard, où ils ont été entassés. Découragée, Lise fait demander sa mère par Pierrot.

37. — LA POMME DE TERRE.

Diction. Dans chaque alinéa trouver les mots de valeur et les souligner dans la lecture.

Prononciation. Ressource (re), alcool (alkol ou alco-ol, avec deux o ouverts), aveuglement (a-ve-glé); **o ouvert**: originaire (or), accommodé, volé, voleur, déplorable, innocent (i-noss); — ému de la (mu-dla), de ce précieux (de-spré), peu de temps (peu-dtan), près de Paris (prè-dpa).

LEXIQUE.

Régat , bon repas.	des vivres.
Tubercule , renflement qui se trouve sur les tiges ou les branches souterraines de quelques plantes.	Courtisan , homme qui séjourne à la cour d'un prince.
Extrait , tire, arrache.	Préjugés , idées fausses adoptées sans examen.
Disette , manque des choses nécessaires, et particulièrement	Le vulgaire , le peuple.
	Furtivement , en cachette.

La pomme de terre*, improprement appelée patate, est originaire de l'Amérique. Elle pousse naturellement au Pérou et au Chili. Par ses qualités, elle a mérité d'être nommée le pain du pauvre et le *régal* du riche. Après le blé, aucune plante* ne rend plus de services. Dans beaucoup de nos familles canadiennes elle forme une partie importante de l'alimentation. Très utile pour la nourriture de l'homme, elle l'est aussi pour celle des animaux. L'industrie en retire trois produits importants: l'amidon, la fécule et l'alcool.



Parmentier.

Avant 1770, la pomme de terre était cultivée dans quelques rares parties de la France, et pour les animaux seulement.

Un homme de bien, Parmentier, ému de la misère que la famine* causait au peuple, voulut y remédier à l'aide de ce précieux *tubercule*. « La pomme de terre, disait-il, est du pain* tout fait qui ne demande ni meunier,

ni boulanger. Telle qu'on l'*extrait* du sol, elle devient, lorsqu'elle est cuite, un aliment farineux qui rivalise avec le blé. Les terrains impropres à d'autres cultures lui suffisent. Avec elle il n'y a plus à craindre les terribles *disettes* qui désolèrent la France. »

Le roi Louis XVI partagea ces idées avec ardeur, et comme témoignage, il mit des fleurs* de pomme de terre à sa boutonnière; la reine l'imita, puis les *courtisans*. Peu de temps après, Parmentier offrait aux seigneurs

de la cour un repas somptueux au menu duquel figurait l'excellent tubercule accommodé à vingt sauces différentes. Le mets fut trouvé délicieux.

Restait encore à triompher des *préjugés du vulgaire* et ce ne fut pas facile. Parmentier vendit d'abord la pomme de terre à très bas prix, et même la donna pour rien. Peine perdue: personne n'en voulait. Sans se décourager, il en planta de vastes espaces près de Paris, et le moment de la récolte venu, employa un artifice habile. Il fit entourer son terrain d'une palissade et publier dans les villages voisins défense expresse de toucher aux pommes de terre sous les peines les plus sévères. Bien plus, pendant le jour, des gardes exerçaient une active surveillance autour du champ, tandis qu'ils avaient ordre de rester chez eux pendant la nuit.

Qu'est-ce donc que cette plante surveillée avec des soins si jaloux ? se demandaient les paysans alléchés par la défense: ce doit être bien précieux. Essayons d'en avoir à la nuit noire.

A la faveur des ténèbres, quelques hardis maraudeurs franchissent les clôtures, déterrent à la hâte les tubercules et se retirent *furtivement*, épiant s'ils ne sont pas poursuivis. Aucun garde ne se montre. La nouvelle se répand vite que le champ n'est pas surveillé la nuit. Alors un vrai pillage commence; la pomme de terre tant désirée s'emporte à pleins sacs; et en peu de jours il n'en reste plus. On vint annoncer à Parmentier la dévastation de son champ. Il en pleura de joie. Le volé bénissait les voleurs ! Au moyen de sa ruse innocente, il venait de donner à son pays une ressource alimentaire inestimable. La pomme de terre fut dès lors hautement estimée et rapidement répandue.

Ce récit montre ce qu'il faut parfois de nobles efforts et une courageuse persévérance pour vaincre de déplorables préjugés, et pour faire adopter une idée capable de rendre un immense service à ceux qui la repoussent aveuglément.

Résumé. — Questions. — 1. Indiquez les principales idées du premier alinéa de la leçon. 2. Pourquoi Parmentier voulut-il introduire la pomme de terre en France ? 3. Quelles raisons en donnait-il ? 4. Parlez de ce qu'il fit avec la cour, de son insuccès auprès du peuple, puis de la manière dont il s'y prit pour faire adopter ce légume. 5. Que nous montre ce récit ?

Mots et expressions. — *Pomme de terre, pomme de pin, la pomme d'un chou, d'une canne, d'un arrosoir. — Pain, pin. — Faim, être affamé; soif, être altéré; famine, disette; faim de loup, mourir de faim. — Plante, plant, planter, planteur, plantation; replanter, déplanter, transplanter. — Pain, panade, panetier, panifier, panification, panier. — Fleur, fleurir; culture, cultiver, aliment, espace, clôture, . . . — Trouvez les noms de quelques légumes.*

38. — Prononciation: I, U ET OU; LES CONSONNES S ET Z.

I. Chacune de ces trois voyelles n'a qu'un timbre (un seul son), mais toutes les trois exigent un *effort* des lèvres surtout. Aussi ces trois voyelles sont-elles les plus incolores dans notre bouche. Nous prononçons : *éneteule* pour *inutile*, *rédiêkeule* pour *ridicule*, *je pour joue*; *teute* pour *toute*, etc.

Il importe d'apprendre à énoncer purement ces trois voyelles extrêmes avec le timbre qui leur est propre.

1. Pour prononcer *i*, écarter le coin des lèvres *le plus possible*, (expression du franc rire), serrant les lèvres sur les gencives et découvrant les dents; bombez le milieu de la langue et *frôlez le palais* (plus la

langue se rapproche du palais sans s'y accoler plus l'*i* devient pur); pressez *fortement* le bout de la langue à la naissance des incisives inférieures.

Dites : i, i, i, mi, ti, si, finis, tu dis, ime, ine, ide, ite, ige, iche, ipe, ibe, ife, ive.

Répétez : Mon gentil ami, Philippe, a-t-il fini de lire le joli petit livre que Dina sa cousine lui remit lundi ?

2. Pour prononcer *ou*, allongez les lèvres le plus possible et froncez-les énergiquement, laissant une toute petite ouverture arrondie.

Dites : ou, cou, bou, oule, oure, oune, oute, oude, oupe, oube, ouve, oufe, ouge, ouche, ougue, ouke.

Répétez : Au point du jour, je me roule sur ma couche et j'écoute les oiseaux qui roucoulent.

3. L'*u* se prononce les lèvres très avancées et froncées comme pour siffler.

Dites : u, tu, su, ule, une, ure, ute, ude, uve, ufe, uche, uje, ugue, uke.

Répétez : Nul refuge pour l'injuste auprès de ce juge; il juge en toute justice; la ruse est inutile et ridicule à son tribunal.

II. Pour les consonnes *s* et *z*, voir 6e année, leçon 107.

Répétez : Lazare et Azélie disaient au zouave Zozi-me : « C'est 5 sous ces cinq saucissons-ci ; ce serait 16 sous, ces seize saucissons-là. »

39. — LE SERMENT DE CAMBRONNE.

Diction. Simple ton narratif jusqu'au dialogue. — Rendez-vous compte des sentiments qu'exprime chaque étape du dialogue et essayez de les rendre: du calme froid, depuis *Une condition ? Parlez. . . .*, un grand espoir ; la déception de Cambronne et du colonel; le plaidoyer de celui-ci. . . etc. — Ton solennel (sol-ann) pour le serment.

Prononciation. Vous surveillerez l'énonciation des *i*: effort de la langue et des lèvres; des *u* et des *ou*: lèvres énergiquement froncées.

Quelques mots: s'enivrer (san-ni), colonel (col-onne), proposition (prop-ôz), Waterloo (Va-tèr-lo), oublié (bli-yé); je te connais et je sais (chte-connè-é-chsé), je me rends (je-mran), tout cela (tou-sla).

LEXIQUE.

Garnison, ensemble des soldats qui sont dans une ville pour y séjourner ou la défendre.

Contracté, pris.

Engagement, promesse.

Garantirait, assurerait de la sincérité.

Hôte, celui qui est reçu (*sens passif*); — désigne aussi celui qui reçoit (*sens actif*).

En 1795, la peine de mort venait d'être prononcée contre un jeune soldat de la *garnison* de Nantes, nommé Cambronne. Il était brave, actif*, intelligent, mais avait *contracté* la malheureuse habitude de s'enivrer. Un jour qu'il avait encore cédé à son défaut, il s'emporta contre un officier qui lui avait adressé une remontrance, et s'oublia jusqu'à le frapper, faute qui, d'après la discipline militaire, est punie de mort.

Cependant le colonel du régiment appréciait hautement la bravoure et l'intelligence du condamné. Après de nombreuses démarches et de vives sollicitations, il obtint la grâce* du coupable et alla lui en porter la nouvelle dans sa prison.

— Tu as commis une grande faute, lui dit-il.

— Il est vrai, mon colonel: aussi je vais la payer de ma vie.

— Peut-être.

— Comment, peut-être ?... Vous connaissez la rigueur des lois militaires; il n'y a pas de grâce à attendre; je n'ai plus qu'à mourir.

— Mon ami, tu ne dois pas mourir encore. Je t'apporte cette grâce dont tu désespères, mais à une condition.

— Une condition ? parlez, mon colonel, parlez ; je ferai tout pour sauver ma vie et surtout mon honneur.

— Mon ami, la condition...c'est que...tu ne t'enivreras plus jamais à l'avenir.

Le colonel était persuadé que Cambronne accepterait avec empressement la proposition ; et cependant la mauvaise habitude était déjà si forte chez le pauvre soldat* que, même en face de la mort, il ne se sentait pas le courage d'y renoncer.

— Ah ! mon colonel, répondit Cambronne, que me demandez-vous ? Cela m'est impossible...Je ne puis prendre cet *engagement*.

— Comment, impossible ? Tu ne peux pas t'engager à une chose si juste et si facile pour échapper à la mort ? Tu oublies donc, mon pauvre garçon, que tu vas être fusillé demain.

— Je n'oublie rien, mon colonel, mais pour ne plus m'enivrer, il faudrait ne plus boire de vin. Car, quand il arrive à Cambronne d'entamer une bouteille, il faut qu'il aille jusqu'au fond. Impossible de s'arrêter.

— Mais, malheureux, ne peux-tu pas promettre de ne plus boire de vin ?

— Plus du tout ?

— Sans doute.

— Cela vous est aisé à dire, mon colonel ; moi, je ne trouve pas la chose si facile. Ne plus jamais... jamais...boire de vin ! Puis, après un moment de réflexion.

— Mais, mon colonel, si je vous promettais de ne plus boire de vin de ma vie, qui vous *garantirait* cette promesse ?

— Ta parole d'honneur. Je n'ai pas besoin d'autre chose. Je te connais et je sais que lorsque tu la donnes tu n'y manques pas.

— Vous êtes trop bon pour moi, mon colonel. La confiance que vous avez en Cambronne l'encourage



« Moi, Cambronne, je jure que...

et le décide. Je me rends à votre demande. Dieu nous entend.

Puis élevant la voix, il ajouta :

« Moi, Cambronne, je jure que jamais de ma vie, une goutte de vin ne touchera mes lèvres. »

— Êtes-vous content, mon colonel ?

— Oui, mon ami, oui, je suis content de toi. Tu as remporté une grande victoire, car l'homme qui s'est engagé à vaincre ses défauts les a déjà vaincus. Désor-

mais, tu es libre. Sois un bon soldat, et emploie au service de la patrie, la vie qu'elle t'accorde aujourd'hui.

Vingt ans après, le soldat Cambronne était devenu le général Cambronne; il commandait la vieille garde* impériale à Waterloo, où il déploya un héroïque courage. Après la chute de Napoléon, il quitta le service, brisé par les fatigues plus encore que par l'âge. Son ancien colonel l'invita un jour à dîner ainsi que plusieurs autres frères d'armes. Au commencement du repas, le colonel voulut offrir lui-même à son *hôte* un verre de vin vieux, qu'il conservait précieusement pour les grandes occasions.

— Que me présentez-vous là ? dit Cambronne.

— Mais du vin du Rhin, mon général, et du fameux encore. Vous n'en trouverez guère de semblable à Paris.

— Et ma parole d'honneur, mon colonel ! ma parole d'honneur ! Et Nantes, et la prison, et la grâce, et mon serment ! Avez-vous donc oublié tout cela, mon excellent ami ? Depuis ce jour, pas une goutte de vin n'a touché mes lèvres; je vous l'avais juré et j'ai toujours tenu ma parole ! »

Et ce jour-là il la tint encore. Bel exemple à suivre par les malheureuses victimes des boissons enivrantes.

Résumé. — Questions. — 1. Que signifient les expressions: *parole d'honneur, quitta le service, frère d'armes, tenir parole, vieille garde impériale* ? 2. Pourquoi Cambronne avait-il été condamné à mort ? 3. Racontez l'entrevue avec le colonel, l'annonce de la grâce, la joie du soldat, etc. 4. Parlez de la gloire que Cambronne s'était acquise vingt ans plus tard, du banquet qui lui fut offert, et comment il rappela sa promesse d'autrefois. 5. Quelles sont les diverses leçons qu'on peut tirer de cet exemple ?

Mots et expressions. — *Actif, activité, activement, activer.* — *Grâce, pardon, rémission, absolution, amnistie.* — *Pauvre, riche; bravoure, lâcheté; confiance, défiance.* — *Pauvre soldat, soldat pauvre.* — *Porte, portier, portière, portail, porche.* — *Garde, gardien, garder; faire bonne garde, être sur ses gardes, monter la garde; garde-manger, garde-robe, garde-malade.* — *Trouvez dix noms de boissons.*

40. — Principes de diction : 6° LA TONALITÉ, L'ACCENT TONIQUE.

La tonalité.

La *tonalité* est le ton qui convient à l'expression d'une idée, à l'interprétation d'un sentiment.

1. On distingue : le ton simple, l'élégiaque et le tragique.

2. Le ton *simple* convient à la plupart des récits ordinaires. Il exige beaucoup de naturel, et il se rapproche le plus possible de la conversation distinguée.

3. Le ton *élégiaque* est indiqué pour les récits touchants et les poésies sentimentales. Il faut dire ces morceaux doucement, avec lenteur et, le plus souvent, dans les registres médium et grave. (Les registres sont les différents étages de l'étendue de la voix; il y en a trois; voir page 68.)

4. Le ton *tragique* est réclamé par les grands sentiments, les passions violentes. La voix doit être énergique, vibrante; elle peut s'étendre aux trois registres.

5. Le ton change, quand on passe d'un sentiment à un autre.

6. Le ton doit toujours être naturel; le tragique n'est pas l'affectation, ni le comique la vulgarité.

L'accent tonique.

Dans la lecture et la déclamation, on place un accent tonique, c'est-à-dire qu'on appuie légèrement :

1° Sur la dernière syllabe d'un mot, si elle est masculine: *voyageur, chanter*;

2° Sur l'avant-dernière syllabe, si la dernière est féminine: *armoire, solitaire*.

41. — L'ORDRE (fin).

Diction. Lise est ennuyée, embarrassée; condescendance de la mère: *Nous allons essayer*.

Marquez les exclamations: *Pauvre tiroir! Oh! Lise, etc.* — Étonnement de Lise. *Mais rien, maman. Comment est-ce possible?*

Analysez le reste du récit et trouvez les intonations appropriées.

Prononciation. Ma-man (a ouvert), poser (ô), on aurait (nor-è), passé (â), espace (â), saisir (sè), aussi (ô-ci); ne se fait (ne-sfè), au secours (ô-scour), je ne peux (jne-peû), maintenant (tnan), c'est cela (cè-sla), pas le fermer (pâ-lfer), peu de peine (peû-dpè).

LEXIQUE.

Chiffonnés , froissés comme des <i>chiffons</i> , fripés.	Saisir la portée de la grande leçon , comprendre le sens
Il débordait , les objets passaient par-dessus le <i>bord</i> .	que cette leçon comporte, ce qu'elle veut dire.
Notre devise , la phrase que nous aimons à répéter.	Qui se dégage de ce petit fait , qu'il fait ressortir.
Encombraient , embarrassaient.	Des loisirs , du temps libre, du temps de reste.

Vous pensez bien que maman ne se fait pas prier pour venir au secours de sa fille.

« Maman chérie, je ne peux rien arranger. C'est beaucoup trop petit, cette armoire, et la commode aussi est bourrée... pas moyen d'y faire entrer tout.

— Nous allons essayer. Pauvre tiroir ! Il nous faut employer les grands moyens. Je veux dire que nous allons le vider complètement et poser sur la com-mode ce qui s'y trouve. Là...

Maintenant, commençons par les rubans ... plions-les avec soin en les roulant sur la main... c'est cela. A mesure qu'ils sont pliés, je les mets dans le tiroir, tous du même côté... Il n'y en a plus ?

— Non, maman. C'est curieux, quand ils étaient emmêlés les uns aux autres, on aurait dit qu'il y en avait bien davantage.

— Les cols maintenant. Oh ! Lise, tes jolis cols marins, comme les voilà *chiffonnés* ! remettons-les dans leurs plis ... Aux mouchoirs à présent ... plaçons-les en pile, l'un sur l'autre.

Tes gants ? Bon ! voilà deux mains gauches ensemble, et deux droites d'un autre côté. Rétablissons la paire. Voici des foulards ... Voyons, Lise, apprends à les bien replier.

La moitié à peine du tiroir est garnie. Qu'as-tu encore à y mettre ? — Mais rien, maman. — Comment rien ... ? Et tu ne pouvais pas le fermer tout à l'heure parce qu'il *débordait* ?... — Maman, je ne sais ce qui (jne-sé-ski) s'est passé... vous y avez remis tout ce qui y était... Comment est-ce possible ?...

— Oh ! petite Lise étourdie... comprends-tu à présent ce que c'est que l'ordre ? « Une place pour chaque objet, et chaque objet à sa place » doit être notre *devise*. Ces choses mal rangées se chiffonnaient et *t'encombraient*. Avec fort peu de peine, voici le résultat obtenu : elles ne s'abîmeront plus, et il te reste beaucoup d'espace.

Ma chérie, ce n'est pas seulement dans les choses matérielles qu'il faut de l'ordre, mais en tout ! Tu es bien jeune pour *saisir toute la portée de la grande leçon qui se dégage de ce petit fait*. Plus tard tu le comprendras.

Pour que notre vie ne soit pas encombrée, débordante, inutilement affairée, il faut savoir y mettre de l'ordre aussi, donner à chaque chose sa place, c'est-à-dire à chaque occupation son temps, son heure et l'attention nécessaire. Alors on est tout étonné d'avoir pu faire entrer « tant de choses » dans la journée et d'avoir encore « de la place », c'est-à-dire des *loisirs*. — Je crois que je comprends, maman chérie... »

MARIE THIERY.

Questions. — 1. La maman est-elle venue aider à Lise ? 2. Que lui dit la fillette ? 3. Comment la maman dit-elle qu'il va falloir vider complètement le tiroir ? 4. Dans quel ordre les objets furent-ils placés dans le tiroir ? 5. Que faisait la mère avant de mettre chaque objet dans le tiroir ? 6. Le tiroir fut-il assez grand cette fois ? — comment cela ? 7. Quelle leçon la maman donna-t-elle à Lise en cette occasion ? 8. Quelle belle devise lui donna-t-elle aussi ? 9. Que faut-il faire pour que notre vie ne soit pas encombrée, débordante ? 10. Que signifie : *Donner à chaque chose sa place* dans le cours de nos journées.

Résumé oral. — La maman est venue. Elle a vidé complètement le tiroir. Puis elle a plié et rangé un à un les rubans, les cols, les mouchoirs. Et il est resté de la place. Lise a compris qu'il faut de l'ordre dans ses effets et dans la vie, et qu'ainsi on n'est pas encombré.

42. — PREMIÈRE MESSE CÉLÉBRÉE A MONTRÉAL.

Diction. Ton simple d'un récit; les paroles du prêtre: lentement et solennellement.

Prononciation. Nous surveillerons les *i*, les *u* et les *ou*: petite *flottille*, quittait, l'île, Ville-Marie...; paru, couleurs, abattu, tout, tous ensemble (touzan), justifier (fyé), nullement (nul-man), début, culte, etc.

Quelques mots: Messieurs (mé-syeu), décoration (cor), adoration (dor), fiole (fyol), illusion (il-lu: prolonger le premier l), allumé (a-lu-mé), sénevé (senn-vé); neuf jours (ne jour), faisant (fe), prairie (è), appela (a-pla), de ce sol (de s'sol).

LEXIQUE.

Flottille , réunion d'un certain nombre de petits vaisseaux.	Parages , lieux, endroits.
Inaccessible , qu'on ne peut atteindre; dont l'accès est difficile.	Élan de leur foi , ardeur communiquée par leur foi.
	Sénevé , nom vulgaire d'une plante appelée moutarde.

Le 8 mai 1642, M. de Maisonneuve, monté sur une petite *flottille*, quittait Québec avec ses compagnons pour aller jeter dans l'île de Montréal les fondements de Ville-Marie. Le voyage dura neuf jours.

Le débarquement se fit sur une petite presque île triangulaire, bordée d'un côté par le Saint-Laurent, de l'autre par une rivière qui s'y déversait; une terre marécageuse et *inaccessible* formait le troisième côté.

Ce lieu, environné d'eau, avait paru avantageux pour mettre la colonie naissante à l'abri des attaques des Iroquois rôdant sans cesse dans ces *parages*. Il était d'ailleurs très agréable, car la rivière limitait une prairie remplie d'oiseaux aux couleurs voyantes et aux chants

variés. Dans ce même endroit, Champlain avait, dès 1611, abattu des arbres et construit un fortin qu'il appela « Place Royale ».

En mettant pied à terre, M. de Maisonneuve se jeta à genoux pour adorer Dieu et appeler ses bénédictions sur les travaux qu'on allait entreprendre. Ses compagnons l'imitèrent et, tous ensemble, dans l'élan de leur foi, chantèrent des psaumes et des hymnes de



Première messe célébrée à Montréal.

reconnaissance. Comme on débarquait de grand matin, on pensa que N.-S. J.-C. devait prendre immédiatement possession de ce sol et l'on prépara tout pour y célébrer le saint sacrifice de la messe. On chargea Mademoiselle Mance et Madame de la Peltrie, faisant partie de l'expédition, de parer l'autel qui fut aussitôt dressé. Elles s'acquittèrent de ce soin avec une joie inexprimable, et se surpassèrent dans cette décoration, tant leur foi et leur piété étaient venues en aide à leur goût ordinaire.

Le 18 mai 1642, toutes choses étant ainsi disposées et les colons réunis autour de l'autel, le père Vimont entonna le *Veni Creator* qui fut chanté par toute cette fervente troupe, et la messe commença. Après l'évangile, le Père adressa aux auditeurs ces paroles remarquables que l'événement devait justifier à la lettre: « Ce que vous voyez ici, Messieurs, n'est qu'un grain de *sénevé*; mais il est jeté par des mains si pieuses et si animées de foi et de religion, qu'il faut sans doute que Dieu ait de grands desseins sur cette île, puisqu'il se sert de tels instruments pour son œuvre. Je ne doute nullement que ce petit grain ne produise un grand arbre dont les rameaux puissants abriteront un jour des œuvres merveilleuses. »

Le saint sacrifice terminé, on laissa le très saint Sacrement sur l'autel, exposé toute la journée aux adorations des pieux colons. D'après une tradition, ils suspendirent devant l'autel, pour suppléer à la lampe du sanctuaire, une fiole en verre dans laquelle ils avaient renfermé un certain nombre de mouches luisantes; cela produisait, durant la nuit, l'illusion de petites bougies allumées et réunies ensemble.

Tels furent les modestes débuts, à Montréal, d'un culte religieux qui n'a jamais été interrompu depuis cette mémorable journée.

Résumé. — Questions. — 1. Quel est le sens des expressions: *presqu'île triangulaire, rôdant dans ces parages, mettre pied à terre, mémorable journée*. 2. Parlez du voyage des colons de Québec à Ville-Marie, du lieu du débarquement et des motifs qui le firent choisir. 3. Que firent Maisonneuve et ses compagnons en débarquant? 4. Pourquoi voulurent-ils entendre immédiatement la messe? 5. Indiquez les préparatifs, les chants, la prophétie du père Vimont, et ce qui se fit après la messe; etc.

Grammaire. — 1. Rendez compte de l'orthographe du mot *bordée*, dans le deuxième alinéa. 2. Pourquoi le mot *venues*, à la fin du quatrième alinéa, est-il au féminin pluriel ? 3. Comment les noms terminés au singulier par *au*, comme *rameau*, font-ils leur pluriel ? 4. Et ceux terminés par *eu* ? 5. Citez quelques exceptions à ces règles.

Composition française:

LA PREMIÈRE MESSE CÉLÉBRÉE À MONTRÉAL.

Plan: Date, motif, moment, célébrant, auditeurs. — Lieu, paysage, décoration de l'autel. — Messe, *Veni Creator*, sermon. — Après la messe, émotion ressentie, pensée sur l'avenir, dangers à courir, etc. — Conclusion.

43. — L'ÉCUREUIL.

Diction. Ton simple de la narration.

Prononciation. Ce texte fourmille d'*u*, d'*i* et d'*ou*: les bien énoncer (voir 38^e leçon).

Quelques mots: **o ouvert:** joli (ol), docilité, innocence (i-noss), physionomie, violence (vyol), forêts, conique (conn); — *sauvage* (ô); ramasse (âsse), saisisse (sè); lieu de se (dse), pressentir (pré-san), si le vent (si-lvan), côté de l'ouverture (dlou).

LEXIQUE.

Faine , fruit du hêtre.	en forme d'une demi-sphère.
Gland , fruit du chêne.	Pressentir , (sentir d'avance),
Panache , ornement formé d'un	prévoir d'une manière vague,
assemblage de plumes flot-	instinctive, ce qui va arriver.
tantes.	Bourrasque , fort coup de
Dôme , couverture d'un édifice	vent de peu de durée.

L'écureuil est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence même de ses mœurs, mériterait d'être

épargné. Il n'est ni carnassier, ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux. Sa nourriture ordinaire consiste en fruits, amandes, noisettes, *fâines* et *glands*.

Il est propre, lesté, vif, très alerte, très éveillé, très industriel. Il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très dispos. Paré d'une belle queue en forme de *panache*, il la relève constamment, même jusque dessus sa tête, et s'abrite ainsi contre les ardeurs du soleil. Il est, pour ainsi dire, moins quadrupède que les autres animaux de son espèce; il se tient ordinairement assis, presque debout, et se sert de ses pieds de devant comme de mains pour porter les aliments à sa bouche.

Au lieu de se cacher sous terre, il est toujours en l'air; il approche des oiseaux par sa légèreté; il demeure, comme eux, sur la cime des arbres; il parcourt les forêts en sautant de l'un à l'autre, y fait son nid, cueille les graines, boit la rosée, et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents. On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts; il n'approche jamais des habitations; il ne reste que sur les grands arbres des forêts.

Il craint l'eau plus encore que la terre, et l'on assure que, lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau, et de sa queue pour voile et pour gouvernail. Il ne s'engourdit point pendant l'hiver; il est en tout temps très éveillé; et pour peu que l'on touche au pied de l'arbre où il repose, il sort de sa retraite, fuit sur un autre arbre, ou se cache à l'abri d'une branche.

Il ramasse des noisettes pendant l'été, en remplit le tronc, les fentes des vieux arbres, et se fait des provisions pour l'hiver. Il cherche aussi ces fruits sous la neige, qu'il détourne en grattant. Il a la voix éclatante,

et de plus un murmure à bouche fermée, un grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite.

Il est trop léger pour marcher; il va ordinairement par petits sauts, et quelquefois par bonds. Il a les ongles si pointus et les mouvements si prompts, qu'il grimpe en un instant sur un hêtre dont l'écorce est fort lisse.



Écureuils.

Le gentil écureuil ne peut vivre sans habitation; il s'en construit une, parfois plusieurs, avec des branchettes cueillies dans la forêt, ou empruntées à des nids d'oiseaux. Dans sa forme générale, c'est une boule dont le fond est formé de menues branches entrelacées, et le toit ressemble à un *dôme* un peu conique constitué par des brindilles suffisamment serrées les unes contre les autres, pour empêcher la pluie de pénétrer à l'intérieur. Ce nid mollement rembourré avec de la mousse, possède

deux ouvertures: la principale se trouve vers la base, du côté du soleil levant; l'autre, placée en face de la première, est plus petite, moins bien formée, et sert sans doute de sortie en cas de surprise.

Peu d'animaux sont plus sensibles que l'écureuil à la pluie et aux orages. Il les *pressent* une demi-journée à l'avance, et montre alors une agitation extrême. Le mauvais temps arrivé, il se réfugie dans son nid jusqu'à la fin de la *bourrasque*. Si le vent vient du côté de l'ouverture, l'animal a soin de la boucher soigneusement pour éviter à sa fourrure le contact de la pluie.

Charmant petit animal, l'écureuil semble donc créé plutôt pour notre agrément que pour notre utilité.

Résumé. — Questions. — 1. Qu'est-ce qu'un animal carnassier ? — carnivore ? 2. Faites la description de l'écureuil. 3. Où séjourne-t-il habituellement ? 4. Indiquez quelques-unes de ses habitudes: pour passer l'eau, pour s'approvisionner pour l'hiver, pour se mouvoir, etc. 5. De quelle manière construit-il son nid ? — où ? — avec quoi ? 6. Comment se comporte-t-il à l'égard de la pluie ? etc.

Dictée préparée. — Les deux premiers alinéas de la leçon.

Conjugaison. — Conjuguer au futur simple: *mériter d'être épargné, saisir des oiseaux, cueillir des grains* (cueillerai).

Exercice de langage. — Dites ce que vous savez sur l'écureuil concernant: son corps, sa nourriture, sa manière de vivre en été et en hiver, son nid, etc.

44. — Prononciation: LE SON EU, LES CONSONNES *ch, j*.

1. *Il y a deux sons eu.*

1. L'eu fermé comme dans *peux*.

Fermez bien les lèvres, projetez-les en avant et arrondissez-les (comme pour *ô* de *tôle*). Prononcez :

1. Deux, feu, beu, leu, geu, gueu, meu;

2. Dieu comblera mes vœux dans les cieux.

Eu a le son fermé, comme dans *peux*:

a) Quand il est surmonté d'un accent circonflexe.

Ex. : *Jeûner*.

b) Au commencement des mots. Ex. : *Eucharistie, Eugène, euphonie*.

c) Quand il est final ou suivi seulement d'un *e* muet ou d'une consonne non articulée. Ex. : *Feu, adieu* (dyeû), *lieue, peut, vieux, il pleut, je veux*. De même les pluriels dans *bœufs* (beû) et *œufs* (eû).

d) Devant *s* ayant le son de *z*, et devant *t*. Ex. : *Curieuse* (ryeûz), *creuser, odieusement, meute, feutre, lieutenant*.

e) Dans quelques mots comme : *jeudi* (eû), *beugler, meugler, veule* (adjectif), *meunier*.

2. L'eu ouvert comme dans *leur*. (C'est exactement le son de *e* mi-muet ou sourd : *je, te, de* ; lèvres portées en avant comme pour *o* ouvert (or) la lèvre supérieure un peu contractée.)

Eu a le son ouvert, comme dans *leur* ou *le*.

a) Dans le corps des mots devant toute autre consonne que *z* et *t* (voir ci-dessus, d). Ex. : *Peuple, peureux, aveugle, bonheur* (heureux : eur-eû), *preuve*.

b) Dans *cuil*, et dans *cueil* et *gueil* (qui sont pour *cueil, gueuil*). Ex. : *Feuille, bouvreuil, orgueil, recueil, cercueil; l'œil, œillet*.

c) A la fin des mots quand il est suivi d'une consonne sonore. Ex. : *Peur, leur, seul, œuf, bœuf, filleul, aïeul*.

II. Pour les consonnes **ch, j**, voir la 6^e année, leçon 113.

Répétez : Chantez, charmants chanteurs des champs; chuchotez dans les charmillles. — Réjouis-toi, Jérusalem ; Jéhovah va juger tous ces juges menteurs.

45. — RÉFLEXIONS SUR LA NEIGE.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Ton simple qui n'exclura pas l'émotion dans le 2^e alinéa: *Belle neige !* — dans la fin du 3^e: *Non, rien. . .*

Prononciation. Neige (è), laideur (è); desséchée (dé) descend (dé), désolée (ol), innocence (i-noss), baptismale (p ne se prononce pas) **eu ouvert**: laideur, blancheur, heure, fleurs.

Surveillons les articulations *f* et *v*.

La neige couvre le sol. Ce manteau, d'une blancheur éclatante, a caché la boue, l'herbe desséchée et les feuilles mortes. La terre, tout à l'heure désolée, noire et souillée, est maintenant belle et pure; elle resplendit et renvoie au ciel un reflet des clartés qu'elle en reçoit.

Belle neige ! image de la miséricorde divine, qui couvre d'un vêtement immaculé les laideurs de l'âme pécheresse mais repentante.

Ce n'est plus l'innocence baptismale; ce n'est plus le printemps avec ses tendres fleurs, ses doux gazouillements d'oiseaux, ses murmures de mille ruisseaux, ses brises embaumées, ses bruissements de feuilles, son encens exquis, sa musique suave comme la prière de l'enfance. Non, rien n'est comparable à la beauté printanière, à l'innocence de l'âme régénérée que le souffle du péché n'a point ternie.

Mais quand les ardeurs de l'été ont brûlé la terre, quand les pluies et les tempêtes de l'automne l'ont couverte de boue et jonchée des dépouilles de la forêt, la neige descend, douce, blanche et pure; et la terre redevient belle aux yeux des hommes.

Ainsi, quand les passions ont ravagé l'âme, quand les crimes et les vices l'ont défigurée, la grâce de Dieu descend sur elle et la couvre d'un manteau, le manteau du pardon, qui réjouit la vue des anges.

Mais la terre souillée reçoit son manteau sans le solliciter; l'âme coupable doit demander le sien à Celui qui ne méprise jamais un cœur contrit et humilié.

J.-P. TARDIVEL.

1. Le plan. Complétez le plan suivant.

Idées principales.

Idées secondaires.

- | | | |
|--|---|--|
| 1. La neige couvre la terre. | { | 1. Ce manteau blanc... terre.
2. Elle est maintenant...
3. Elle reflète...
4. Elle est l'image... |
| 2. Comparaison entre la parure printanière et l'innocence baptismale. | { | 1. Les charmes du printemps... image...
2. Rien n'est comparable... innocence... |
| 3. Rapprochement entre la blancheur hivernale et l'innocence recouverte. | { | 1. L'été et l'automne... Les passions...
2. La neige... Le vêtement de la grâce...
3. La terre... reçoit... L'âme... doit... |

2. Les idées. — L'auteur montre d'abord la neige couvrant tout ce qui, sur la terre, est désagréable à l'œil, puis reflétant vers le ciel les clartés qu'elle en reçoit.

Ensuite il compare les beautés de l'innocence baptismale aux charmes du printemps fleuri, avec ses gazouillements, ses murmures et ses brises embaumées.

Il conclut que rien n'est comparable à l'innocence de l'âme régénérée.

Enfin il fait un heureux rapprochement entre la blancheur hivernale recouvrant une terre souillée et le manteau de la miséricorde divine déposé sur l'âme ravagée par les vices, mais devenue repentante.

Et il termine en faisant remarquer que la terre souillée reçoit son manteau sans le solliciter; mais que l'âme contrite doit demander le sien.

Il faut cependant remarquer que la comparaison est incomplète: la neige recouvre simplement les souillures et les laideurs du sol; la grâce *enlève*, efface celles de l'âme. La neige donne à la terre un *reflet extérieur* de beauté et de pureté; la grâce *pénètre* l'âme d'une beauté divine.

3. Questions d'intelligence. — 1. Qu'est la première phrase par rapport au sujet traité ? 2. Qu'est-ce qu'une blancheur *éclatante* ? 3. Expliquez: *elle resplendit et renvoie au ciel un reflet des clartés qu'elle en reçoit*. 4. Quelle pensée a surtout inspiré à l'auteur l'inspiration admirative *belle neige* ? 5. Quel est ce *vêtement immaculé* dont parle l'auteur à la 7e ligne ? 6. Quelles sont les laideurs de l'âme ? 7. A quoi sont comparées la beauté et les joies de l'innocence conservée ? 8. Montrez la convenance de chacune des épithètes suivantes (10e et 13e ligne) : *tendres fleurs, doux gazouillement, encens exquis, musique suave*. 9. Pourquoi la prière de l'enfance est-elle suave ? 10. Quel est le sens de *régénérée* ?

4. L'auteur. — Jules-Paul Tardivel, né aux États-Unis en 1851 et mort à Québec en 1905, avait un père français et une mère anglaise. Journaliste catholique intransigeant, de l'école de Louis Veuillot; il s'est toujours tenu à l'écart des partis politiques. Fondateur et directeur, jusqu'à sa mort, du journal *La Vérité*, il a livré de longs et difficiles combats pour la défense de l'Église et le bien du Canada. On a de lui, outre son journal: *Pour la Patrie*; trois volumes de *Mélanges*; *Pie IX*; *Notes de voyages*; *Situation religieuse aux États-Unis*; *L'anglicisme, voilà l'ennemi*; *La langue française au Canada*.

5. La forme.

La caractéristique de cet extrait — qui est aussi celle de tous les écrits de Tardivel — est la clarté limpide, exempte de recherche, mais aussi de banalité. Chaque mot répond à une idée précise, et chaque expression est une image. A remarquer :

1. Le *contraste* développé dans les cinq premières lignes; il est appuyé d'une comparaison entre la neige, qui réfléchit sa blancheur, et l'âme régénérée, qui « renvoie au ciel un reflet des clartés qu'elle en reçoit ».

2. Les *comparaisons*: entre l'innocence baptismale et le printemps (3e alinéa); entre la terre *redevvenue belle*, par la neige, et l'âme repentante (4e et 5e alinéas).

3. La *périphrase*: Celui qui ... humilié (dernier alinéa.)

A part les qualités du style indiquées ci-dessus, (l'exactitude des comparaisons, l'heureux choix des rapprochements et la vigueur des contrastes), ce qui plaît dans ce morceau, c'est l'unité et la logique dans la suite des développements, et surtout la beauté et la profondeur touchante des sentiments religieux dont le fragment entier est l'expression.

6. La grammaire. — 1. Quelle est la fonction de *blancheur*? 2. Quels sont les compléments de *a caché* (2e ligne)? 3. Rendre raison de l'orthographe de *caché*. 4. Dites la nature et la fonction de *tout à l'heure* (3e ligne). 5. De quel mot *en* tient-il la place (5e ligne)? 6. Quelles sont la nature et la fonction de *en*. 7. Analysez *neige* et *image*. 8. Quelles sont la nature et la fonction de *mais* (pécheresse mais repentante, 8e ligne)? 9. Pourquoi met-on *le manteau du pardon* (p. 115, 2e al.) entre deux virgules? 10. Analysez la dernière phrase.

46. — MIEUX QUE ÇA.

Diction. 1er alinéa: ton narratif. — Le premier dialogue: le militaire est joyeux; l'empereur, plein d'abandon. Deuxième dialogue: marquez bien le sentiment de gêne qui s'accroît chez le sergent à chaque réponse de Joseph II; rendez aussi le plaisir malin de l'empereur à voir l'embarras du militaire. — La fin: ton de bonhomie.

Prononciation. Nous profiterons de cette leçon, qui rapporte une conversation familière, pour faire une pratique sur l'e tout à fait muet. Nous indiquons les élisions à faire dans les deux premiers alinéas.

Prononcez: Faisan (fe), mieux que ça (mieûksa, avec un a bien ouvert), monsieur (me-syeu), diable (dyabl), décoration (cor), aurait-il (or-è), descendit (dé), colonel (col-onn), même (mê), promptement (pron-tman).

LEXIQUE.

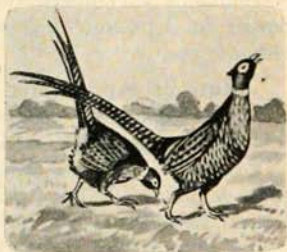
Représentation , manière de vivre somptueuse d'une personne distinguée.	veau, depuis l'épaule jusqu'à la queue.
Apparat , éclat, solennité.	Faisan , oiseau d'assez grande taille, à chair délicieuse, à plumage éclatant.
Sans livrée , sans les habits distinctifs que portent les serviteurs d'une maison.	Quartier , partie.
Longe , moitié de l'échine d'un	Se rencognant , se serrant dans un coin.

L'empereur* d'Autriche Joseph II n'aimait ni la *représentation* ni l'*apparat*, témoin ce fait qu'on aime à citer. Un jour, revêtu d'une simple redingote boutonnée*, et accompagné d'un seul domestique *sans livrée*, il était allé, dans une calèche à deux places qu'il conduisait lui-même, faire une promenade du matin aux environs de Vienne. Il fut surpris par la pluie* comme il reprenait le chemin de la ville.

Il en était encore éloigné, lorsqu'un piéton* qui regagnait aussi la capitale, fait signe au conducteur d'arrêter, ce que Joseph II fait aussitôt. « Monsieur, lui dit le militaire (car c'était un sergent), y aurait-il indiscretion à vous demander une place à côté de vous ? cela ne vous gênerait pas prodigieusement, puisque vous êtes seul dans votre calèche, et ménagerait mon uniforme, que je mets pour la première fois. — Ménagez votre uniforme, mon brave, lui dit Joseph, et mettez-

vous là ! D'où venez-vous ? — Ah ! dit le sergent, je viens de chez un (tchézun) garde-chasse de mes amis, où j'ai fait un fier déjeuner. — Qu'avez-vous donc mangé de si bon ? — Devinez. — Que sais-je, moi, une soupe à la bière ? — Ah ! bien oui, une soupe ; mieux que ça. — De la choucroute ? — Mieux que ça. — Une longe de veau ? — Mieux que ça, vous dit-on. — Oh ! ma foi, je ne puis plus deviner, dit Joseph. — Un *faisan*, mon digne homme, un *faisan** tiré sur les plaisirs de Sa Majesté, dit le camarade en lui frappant sur la cuisse. — Tiré sur les plaisirs de Sa Majesté ? il n'en devait être que meilleur. — Je vous en répons. »

Comme on approchait de la ville et que la pluie tombait toujours, Joseph demanda à son compagnon dans quel *quartier** il logeait, et où il voulait qu'on le descendît. — « Monsieur, c'est trop de bonté, je craindrais d'abuser de... — Non, non, dit Joseph, votre rue ? » Le sergent, indiquant sa demeure, demanda à connaître celui dont il recevait tant d'honnêtetés. « A votre tour, dit Joseph, devinez. — Monsieur est militaire, sans doute ? — Comme dit Monsieur. — Lieutenant ? — Ah ! bien oui, lieutenant, mieux que ça. — Capitaine ? — Mieux que ça. — Colonel, peut-être ? — Mieux que ça, vous dit-on. — Comment ! diable, dit l'autre en se *rencognant* aussitôt dans la calèche, seriez-vous feld-maréchal ? — Mieux que ça. — Ah ! mon Dieu ! c'est l'empereur ! — Lui-même, dit Joseph en se déboutonnant pour montrer ses décorations. Il n'y avait pas moyen de tomber à genoux dans la



Faisans.

voiture; le sergent se confond en excuses* et supplie l'empereur d'arrêter pour qu'il puisse descendre. « Non pas, lui dit Joseph; après avoir mangé mon faisan vous seriez trop heureux de vous débarrasser de moi aussi promptement; j'entends bien que vous ne me quittiez qu'à votre porte. » Et il l'y descendit.

Résumé. — Questions. — 1. Donnez le sens des expressions: *témoin ce fait, tiré sur les plaisirs de Sa Majesté, recevait tant d'honnêtetés, se confond en excuses*. 2. Décrivez les personnages de ce récit. 3. Parlez de la rencontre de l'empereur et du sergent, et du dialogue qui s'ensuivit. 4. Comment la condescendance de l'empereur se manifesta-t-elle ensuite ? 5. Rapportez le deuxième dialogue et la surprise grandissante du sergent; etc.

Mots et expressions. — *Empereur, roi, président, sultan, shah*. — *Piéton, pied, pédestre, pédestrement, piétiner*. — *Bouton, boutonner, déboutonner, reboutonner*. — *Pluie, pluvieux, pluvial*. — *Faisan, faisane; coq, poule; canard, cane*, . . . — *Quartier d'une ville, de pierre, de lune, demander quartier*. — *Se confondre en excuses, confondre quelqu'un, confondre des mots*. — *Citez quelques grades militaires, — quelques noms de voitures*.

47. — ES-TU LÀ, JÉSUS ?

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Distinguer nettement le ton narratif: c'est l'auteur qui parle; les accents pleins de confiance de l'enfant; la réponse amoureuse de Jésus.

Dans la poésie, on prononce tous les *e* muets sauf: 1° ceux qui sont à la rime; 2° ceux qui s'élident dans le corps du vers, étant suivis d'une voyelle ou d'un *h* muet. Ex.: *Sa foi naïve* implore, sans perdre *sa touchante audace*. Appuyez la voix sur *perdre*; glissez légèrement sur *dre*, mais faites-le entendre.

Prononciation. *A fermé*: grâce, miracle (âcle); *a ouvert*: tabernacle, voix (vwa), fois (fwa), es-tu là, papa; trop petit (o de coq).

LEXIQUE.

Du sein , du milieu.	N'y tient plus , ne peut résis-
Un chérubin , ici, un enfant.	ter plus longtemps à la
Sa foi naïve implore , sa foi	prière de l'enfant.
simple, vive, lui fait deman-	Me tient enchaîné , m'oblige
der.	à rester.
Emmanuel , signifie Dieu avec	Touchant mystère , événe-
nous, désigne Jésus-Christ.	ment merveilleux, qui émeut
O prodige ! chose étonnante,	le cœur.
extraordinaire.	

Du sein d'une troupe enfantine
 Un *chérubin* portant ses pas
 Vers l'église la plus voisine,
 Au tabernacle tend les bras.
 Trop petit pour l'atteindre encore
 Il monte, s'assied sur l'autel,
 Et là, *sa foi naïve implore*
 Notre adorable *Emmanuel*.

Toc ! toc ! et de sa main mignonne
 Il frappe à la porte, disant :
 « Es-tu là, Jésus ? » Mais personne
 Ne répond au petit enfant.
 Sans perdre sa touchante audace,
 Il frappe encore, et puis redit :
 « Es-tu là ? ... réponds-moi, de grâce,
 Au catéchisme on nous l'a dit. »
 Mais, si bien qu'il prête l'oreille,
 Il n'entend rien absolument.
 « Peut-être que Jésus sommeille,
 Éveillons-le tout doucement :

O cher petit Jésus, je t'aime,
Je te chéris, je crois en toi;
Réponds à ma tendresse extrême,
Je t'en conjure, parle-moi ! »



L'enfant frappe à la porte, disant : Es-tu là, Jésus ?

O grâce ! ô prodige ! ô miracle !
Jésus *n'y tient plus* cette fois
Et du fond de son tabernacle
Daigne faire entendre sa voix :
« Oui, j'habite cette demeure
« Où l'amour *me tient enchaîné*.
« J'y console celui qui pleure ;
« Que veux-tu, frère bien-aimé ? »

L'enfant d'une voix attendrie
 Répond: « Papa n'est pas chrétien,
 « Convertis-le, je t'en supplie;
 « Pour toi, cette grâce n'est rien. »

« — Va, j'exaucerai ta prière, »
 Dit Jésus. Et l'enfant joyeux
 S'en retourne dans sa chaumière
 Plus obéissant, plus pieux.
 Le lendemain, *touchant mystère*,
 Sans même qu'un mot lui fût dit,
 De ce petit ange le père
 Se confesse et se convertit.

Les idées. — Plan.

a) *La première strophe nous montre un bambin se dirigeant vers l'église.*

1. D'où part-il ? 2. Où se dirige-t-il dans l'église ?
 3. Pourquoi grimpe-t-il sur l'autel ? 4. Que veut-il faire près du tabernacle ?

b) *La deuxième strophe nous dit ce qu'il fait pour attirer l'attention de Jésus.*

5. Que fait-il à la porte du tabernacle ? — que dit-il ?
 6. Reçoit-il une réponse ? 7. Que fait-il et dit-il encore ?
 8. Quelle raison donne-t-il pour qu'on lui réponde ? 9. Que conclut-il de ce qu'il ne reçoit aucune réponse ? — et que va-t-il faire ?

c) *La troisième stance nous rappelle la prière si pressante de l'enfant et la réponse de Jésus.*

10. Dites la nouvelle prière du bambin ? 11. Qu'arrive-t-il après cette prière si fervente ? 12. Que lui répond Jésus ?

d) *La quatrième stance nous fait entendre la voix attendrie du bambin, qui formule sa demande et la réponse définitive de Jésus.*

13. Quelle demande précise fait l'enfant ? 14. Que lui répond Jésus ? 15. Que fait le bambin de retour dans sa chaumière ? 16. Comment sa prière est-elle exaucée ?

Résumé. — Un bambin s'en va à l'église; trop petit pour atteindre le tabernacle, il monte sur l'autel, frappe à la porte du tabernacle et demande à Jésus s'il est là. Comme il n'a pas de réponse, sa prière devient plus pressante. Jésus lui demande ce qu'il veut. L'enfant supplie Jésus de convertir son père. Le Sauveur le lui promet. Le bambin retourne et se montre plus obéissant et pieux. Le père se confesse.

48. — Principes de diction : 7° LES INFLEXIONS.

Les inflexions.

Les inflexions, ou modulations de la phrase, sont le charme et en quelque sorte la musique de la diction. Elles sont très souvent indispensables pour préciser le sens, puisqu'il peut varier selon telle ou telle inflexion.

1. Il faut, par la diction, chercher à reproduire les inflexions du langage courant, inflexions si justes, si spontanées, dans l'interrogation, l'ironie, le doute, l'exclamation, etc. En général, les élèves n'osent pas, lorsqu'ils lisent ou récitent, avoir le même naturel que lorsqu'ils parlent; c'est de cette fausse honte qu'ils doivent chercher à se débarrasser.

2. Le moyen de trouver les inflexions vraies est de se demander quelles idées et quels sentiments l'auteur a exprimés, ou a laissés sous-entendus: c'est ce qu'il faut mettre en relief.

3. Pour faciliter la recherche des inflexions, on conseille de traduire la phrase difficile à dire par une équivalente plus facile, prise dans la conversation ordinaire, ou d'accompagner la phrase de mots complémentaires qui en développent les sentiments. Ces mots complémentaires étant supprimés, les inflexions doivent rester les mêmes.

4. La *virgule*, surtout la première d'une phrase, ne demande pas qu'on baisse la voix; souvent même, on l'élèvera un peu. On peut baisser la voix après

une virgule qui suit une phrase complète, surtout s'il y a lieu de briser la monotonie. Ex. : *Dieu créa le monde en six jours, le septième il se reposa.*

5. Le *point-virgule* indique une demi-chute de voix.

6. Le *point d'interrogation* exige le plus souvent un relèvement de la voix.

7. Le *point d'exclamation* comporte un relèvement ou une chute de la voix, selon l'effet à produire.

8. Devant les *points de suspension*, on ne laisse pas s'infléchir la voix. Souvent on conserve la même intonation sur les derniers mots.

9. En général, il ne faut pas baisser la voix devant les *deux points* qui annoncent une citation ou une maxime.

10. Le *point ordinaire* réclame une chute notable de la voix, ce qui ne signifie pas qu'elle doive tomber dans le plus bas registre. D'ordinaire, deux phrases successives et terminées par un point simple, ne doivent pas avoir une chute identique. Autrement, on tomberait dans le chantonnement. On dira :

L'homme passe

| comme la fleur. Il brille un jour,

| puis disparaît.

Et non :

L'homme passe

| comme la fleur.

Il brille un jour,

| puis disparaît.

11. Dans les périodes, suspendre la voix après chaque membre, et non la laisser tomber; l'accentuer peu à peu, et donner le plus d'ampleur à la fin de la période.

49. — PREMIERS HABITANTS DE MONTRÉAL.

Diction. Analysez les idées du texte, comme il a été dit, leçon 48e, et trouvez les inflexions propres à rendre le sens.

Prononciation. Articulez énergiquement les *ch* et les *j* (allongez les lèvres et serrez les dents): *gentilhomme*, Jésus-Christ, *religion*, *charité*, etc.; *prononcez avec o ouvert*: *colonie*, *autorité* (ot-or ou ô-tor), *protection* catholique (tol), *idolâtres*; *o fermé*: aussi (ô); *gentilhomme* (ti-yomm), *gloire* (glwar), *pionnier* (pyonn-yé), *maisons* (mè), *froment* (from).

LEXIQUE.

Gentilhomme , homme de race noble.	dans les murs pour que les défenseurs puissent tirer sur les ennemis.
Aventuriers , ceux qui courent le monde, s'exposent à toutes sortes de dangers, pour acquérir la fortune.	Pionniers , premiers défricheurs.
Meurtrières , ouvertures longues et étroites pratiquées	Vaquaient , s'appliquaient.
	Assouvir , contenter pleinement.

Ville-Marie fut fondée en 1642, par une colonie d'environ soixante-dix personnes, sous l'autorité de M. de Maisonneuve, *gentilhomme* remarquable par ses talents et ses vertus. Ces Français n'étaient pas des *aventuriers* en quête de gloire ou de mines d'or. Ils avaient quitté librement leur patrie pour faire connaître Jésus-Christ et sa religion sainte aux pauvres Indiens idolâtres de l'Amérique du Nord.

La même foi catholique qui unissait les nouveaux venus ne pouvait exister sans la charité; aussi l'union* la plus parfaite régnait parmi eux. Tous communiaient chaque semaine; quelques-uns plus souvent encore, chose rare à cette époque. Ils logèrent d'abord au fort construit par M. de Maisonneuve, mais peu à peu, ils

bâtirent quelques maisons en dehors. Ils commencèrent tout de suite à défricher le sol, à l'ensemencer avec des pois, du blé d'Inde et du froment. Une abondante récolte prouva la fertilité du terrain cultivé. De nombreux Indiens: Algonquins et Hurons, vinrent visiter le nouvel établissement; plusieurs reçurent le baptême et montrèrent d'admirables dispositions religieuses.

Tant de bien réalisé au début de l'œuvre ne pouvait laisser indifférent l'ennemi de tout bien. Cette colonie naissante fut donc ravagée par les farouches Iroquois, qui déclarèrent une guerre acharnée aux colons. Ceux-ci ne pouvaient plus sortir ni aller aux champs sans être armés, sinon ils couraient risque d'être tués, ou faits prisonniers et réservés pour les tortures. La nuit, nul n'osait ouvrir sa porte; les maisons, toujours munies de *meurtrières*, étaient alors solidement barricadées. Sous la menace continuelle de mort suspendue sur leur tête, les habitants se tenaient constamment prêts à paraître devant Dieu. Si tous n'ont pas été exterminés, c'est une marque évidente de la protection divine, car les sauvages avaient juré de les anéantir jusqu'au dernier.

Cependant, forts de leur confiance en Dieu et de la pureté de leur conscience, ces hardis *pionniers* *vaquaient* à leurs occupations habituelles, vivaient calmes au milieu d'incessantes alertes, ne redoutaient pas la lutte avec leurs féroces ennemis et souvent leur livraient de rudes combats. Aussi, que d'actions courageuses ont illustré les lieux couverts aujourd'hui par la ville de Montréal! Quelques-unes sont tombées dans l'oubli; d'autres sont venues jusqu'à nous. Citons-en deux.

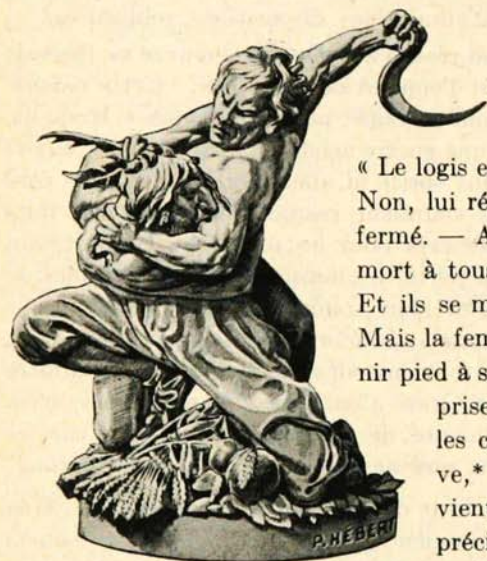
Un jour, un brave colon, Boudard, sort de sa maison avec un nommé Chicot. Ils sont surpris par une dizaine d'Iroquois qui se précipitent sur eux. Chicot se cache sous un arbre récemment abattu, pendant que les sauvages donnent la chasse* à Boudard qui s'enfuit vers

sa demeure.

Près d'y arriver, il rencontre sa femme et lui crie :

« Le logis est-il ouvert ? — Non, lui répond-elle, je l'ai fermé. — Ah ! voilà notre mort à tous deux : fuyons ! Et ils se mettent à courir. Mais la femme ne peut tenir pied à son mari : elle est

prise. En entendant les cris de la captive,* Boudard revient sur ses pas, se précipite sur les Iroquois à coups de poing* et avec tant



Combat sans merci.

de furie que ceux-ci, incapables de le prendre vivant, lui abattent la tête d'un coup de hache et réservent sa femme pour la faire expirer plus tard dans les tortures.

Ils se retournent alors vers la cachette de Chicot, et s'avancent pour le faire prisonnier, mais impossible de s'en rendre maître, tellement il se débat des pieds et des poings. Craignant alors d'être surpris par les Français qui accourent, les sauvages lui arrachent la

chevelure et partent promptement. Malgré cette horrible mutilation, notre homme, dit la chronique, vécut encore quatorze ans.

* * *

Le 29 août 1661, sur la ferme du séminaire de Saint-Sulpice, quinze ouvriers travaillaient à retourner le blé mouillé. Ils avertirent l'abbé Lemaître qui se trouvait avec eux, de se tenir sur ses gardes, car, d'après certains indices, ils soupçonnaient les Iroquois dans les environs. L'abbé fouilla quelques buissons sans rien découvrir, puis se promena en sentinelle tout en récitant son bréviaire. Peu de temps après, soixante Iroquois s'élancent du bois voisin en poussant leur terrible cri de guerre. Loin de fuir, l'abbé leur fait face, brandit une arme qu'il vient de saisir, les arrête quelques instants, et donne ainsi aux ouvriers le temps de courir à leurs fusils. Les barbares voyant les colons échapper à leur fureur, tournent leur rage contre le brave prêtre, et le blessent mortellement. M. Lemaître a encore assez d'énergie pour revenir auprès des travailleurs, et leur commander de se retirer dans la ferme à l'abri du danger; puis il tombe mort à leurs pieds. Deux colons attardés ne purent cependant échapper à la poursuite; l'un fut tué, l'autre fait prisonnier. Les Iroquois, pour *assouvir* leur colère, dansèrent autour du cadavre de la « Robe noire »; ils lui tranchèrent la tête, l'enveloppèrent dans le mouchoir blanc de la victime et l'emportèrent dans leurs bourgades. Mais, chose merveilleuse affirmée par de nombreux témoins, la toile reçut une très forte empreinte du visage du martyr et si ressemblante, qu'un Français, prisonnier chez les Iroquois, put dire tout de suite: « C'est l'abbé Lemaître. » La vue de ce fait

frappa les Indiens de terreur, et ils firent disparaître promptement le mouchoir accusateur.

Résumé. — Questions. — 1. Indiquez le sens des expressions: *en quête de gloire, courir risque, tenir pied*. 2. Parlez des fondateurs de Ville-Marie et de leur but. 3. Quel lien les unissait? — où logèrent-ils d'abord? — par quels travaux commencèrent-ils? — quels en furent les premiers résultats? 4. A quels dangers se trouvaient-ils exposés le jour? — la nuit? 5. Racontez brièvement les deux faits rapportés dans cette leçon.

Mots et expressions. — *Habitant, habiter, habitation, habitable.* — *Montréal, Montréalais; Québec, Québécois, . . .* — *Union, désunion; collage, décollage; gonflement, habiller, boucher, . . .* — *Donner la chasse, louer une chasse, manger de sa chasse.* — *Captif, captive, captivité; capture, capturer.* — *Coup de poing, de pied, d'air, de soleil, de feu; boire un coup, donner un coup de main, manquer son coup.* — *Nommez quelques tribus indiennes qui peuplaient autrefois l'Amérique du Nord.*

Composition française: MORT DE BOUDARD ET DE L'ABBÉ LEMAÎTRE.

50. — LES FOURMIS.

Prononciation. Avec **o** ouvert: Salomon (omm), laborieux, catégorie, éclore, provision; **o** fermé: amazone (ô); **a** fermé: taille, mâle; — prévoyant (vwa-yan), mauvaise (mov ou mô).

LEXIQUE.

Sujets, individus.

Larves, insectes vermiformes; formes qu'ont certains insectes en sortant de l'œuf.

Monticule, petit mont, obstacle.

Antennes, sortes de cornes longues, minces, mobiles, que certains insectes portent sur la tête.

Faix, charge, fardeau pesant.

Jabot, poche qui, chez les oiseaux et certains insectes, se trouve sous la gorge ou près du tube digestif, et où les aliments séjournent quelque temps.

Outre, peau préparée et cousue en forme de sac pour recevoir des liquides.

« Va-t'en vers la fourmi, ô paresseux ! considère sa conduite et apprends la sagesse. » Ce conseil de Salomon est excellent, car il n'y a pas d'animal plus actif, plus laborieux ni plus prévoyant que cet insecte. Étudier ses mœurs est donc très intéressant.

Nombreuses sont les espèces de fourmis, et variée est leur taille, ainsi que leur couleur. Toutefois, dans chaque espèce, on rencontre toujours trois sortes de *sujets* : les ouvrières, les femelles et les mâles. Ces deux dernières catégories seules possèdent des ailes.

Un ordre admirable règne dans une fourmilière, qui est parfois un palais de quarante étages avec couloirs, piliers, salles voûtées. Les emplois sont divers et chaque fourmi a le sien : creuser les galeries, aller aux vivres, recueillir les œufs, les faire éclore, soigner les *larves*, enterrer les morts. Ces insectes, en effet, ont un cimetière non loin de leur demeure ; les cadavres y sont transportés et déposés tantôt en petits tas, tantôt en rangées.



Intérieur d'une fourmilière.

Quand ces insectes circulent hors de leur habitation, avec quel plaisir on les voit cheminer en quête de provisions, ou transporter des fardeaux souvent plus lourds que leur corps ! Comme ils contournent les obstacles et s'aident mutuellement dans le besoin ! Parfois, ils font preuve d'une grande habileté. Un observateur raconte qu'il vit un jour une fourmi qui ne pouvait franchir un *monticule*, vu la pesanteur de son *faix*. Vite elle le dépose, retourne sur ses pas, rencontre une compagne également chargée, et la ramène avec elle. Arrivée près de ce monticule, la nouvelle venue jette ce qu'elle porte, puis les deux fourmis se munissent d'un brin d'herbe, en passent un bout sous le fardeau trop pesant, et hop ! lui font franchir l'obstacle. Ensuite chacune reprend sa charge et continue sa route.

* * *

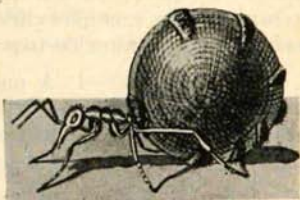
La prévoyance est une des principales qualités des fourmis. Aussi, avec quel soin recueillent-elles leurs provisions pour la mauvaise saison ! Énumérons quelques-uns des procédés qu'elles emploient.

Il y a des fourmis que l'on peut appeler moissonneuses, car elles coupent les tiges de certaines céréales, en récoltent le grain et l'accumulent dans leur fourmilière. Elles savent l'empêcher de germer par un moyen que les savants ignorent encore ; mais, au moment de s'en servir, elles laissent cette opération s'effectuer, afin que le grain se ramollisse et devienne sucré. Alors elles s'en nourrissent avec plaisir.

Mais les goûts varient ; certaines fourmis très friandes de liqueurs douces, savent s'en procurer. Lorsqu'elles rencontrent un puceron comme on en voit tant sur les feuilles des plantes, elles le caressent doucement avec leurs *antennes*. Sensible à cette flatterie, le

puceron laisse alors couler une goutte d'un liquide sucré que les fourmis se hâtent de sucer. Puis elles vont traire d'autres pucerons qui deviennent pour elles de vraies vaches à lait. Cependant, pour s'éviter la peine de courir après ces insectes, les fourmis les transportent quelquefois dans leur fourmilière, les enferment dans des chambres comme des vaches dans une étable, les soignent et les nourrissent. En retour, les pucerons donnent la goutte sucrée tant désirée.

Plus étonnante encore est cette fourmi de quelques déserts du Mexique et des États-Unis, qui fait provision du miel recueilli sur un chêne du pays. Quand elle rentre à sa demeure avec quelques gouttelettes du précieux liquide, elle le dégorge dans la bouche de quelques-unes de ses sœurs. Celles-ci, cramponnées par leurs pattes au plafond de leurs chambres, où elles restent immobiles, accumulent le miel dans leur *jabot*, et ressemblent bientôt à des *outres* toutes rondes. Et voilà quelle sera leur réserve pour la mauvaise saison.



Une fourmi du Mexique.

Finissons par les fourmis amazones qui font la guerre pour se procurer des esclaves. Elles ne veulent pas travailler, ne peuvent se construire un nid, élever leurs larves, ni même manger seules. Alors, elles se procurent des esclaves qui feront tous ces travaux. Un jour donc, elles partent en campagne contre des fourmis du voisinage, s'attaquent à des espèces plus faibles qu'elles, s'emparent de leurs œufs et de leurs larves, et les rapportent à la fourmilière. Les fourmis qui naîtront

resteront dans leur nouvelle demeure et pourvoiront docilement à tous les besoins de leurs conquérantes.

Voilà quelques-unes des merveilles que l'on rencontre chez ces êtres si petits, doués d'un instinct si étonnant. Dieu est vraiment admirable dans toutes ses œuvres.

Résumé. — Questions. — 1. Pourquoi est-il intéressant d'étudier les fourmis ? 2. Parlez de l'ordre qui règne dans une fourmilière, — de l'habileté des fourmis à triompher des difficultés. 3. Quelle est leur principale qualité ? 4. Montrez-le en rappelant les exemples cités dans la leçon. 5. Quels enseignements peut-on retirer de tous ces faits ? etc.

Grammaire. — 1. A quels temps se trouvent les verbes de la première phrase de la leçon ? 2. Citez les pronoms du troisième alinéa et indiquez-en la nature. 3. Indiquez la conjugaison des verbes des deux derniers alinéas de la leçon.

Exercice écrit. — Copier les trois premiers alinéas de la seconde partie de la leçon, en mettant les verbes à l'imparfait de l'indicatif.

51. — Prononciation : LES NASALES, LES CONSONNES **G dur** et **K**.

I. Pour bien prononcer les nasales, il faut ouvrir la bouche (écarter les mâchoires) et émettre le son par la bouche, et nullement par le nez; autrement on n'entendrait que la résonance nasale, et le son serait nasillard.

An est le son de *â* nasalisé : *â* (ge), *an*.

On — — — — *o* ouvert (oc) nasalisé : *oc*, *on*.

In — — — — *è* nasalisé : *aine*, *ain*.

Un — — — — *eu* ouvert (e) nasalisé : *e*, *un*.

1. Le son *an*.

Le son *an* est le son de *â* fermé (*â*ge) nasalisé par suite de l'abaissement du voile du palais.

Ouvrez la bouche modérément, le menton abaissé, comme pour *â* de *âge*, et *dites* :

1. Age, â, an; bas, ban; gras, grand; an, ban, can, dan, ran, van, san; plan, flan, vran.

2. Avance doucement, prends ton temps. Braves gens si obligeants, votre patience est étonnante.

2. Le son *on*.

Le son *on* est le son de *o* ouvert (coq) nasalisé par l'abaissement du voile du palais. La bouche moyennement ouverte, comme pour *o* de *coq*, les lèvres projetées en avant et formant un ovale, *dites* :

1. Coq, con; pol, pon; roc, rond; on, bon, pon, con, gon, chon, jon, son, zon.

2. Ton conte est joli, Odilon, une chanson encore et allons ronfler; songeons qu'il est 11 heures.

3. Le son *in*.

In est le son è nasalisé : saine, sain; ène, in. — Ouvrez bien la bouche en largeur, les coins de la bouche écartés comme pour è. *Dites* :

1. Vaine, vain; ain, ein, in, bin, fin, glin, grin, prin, chin, jin, vin, fin.

2. Tu feins de ne rien craindre, et tu trembles si un chien aboie au loin. Bien ! viens avec Lucien, ce matin.

4. Le son *un*.

Un est le son de *eu* ouvert (e) nasalisé. Allongez bien les lèvres, la lèvre supérieure un peu contractée. *Dites* :

1. Le, lun; be, bun; se, sun; te, tun; chun, cun, grun, brun;

2. Le défunt est mort un lundi. A chacun son tour; un jour c'est l'un, le lendemain c'est un autre.

II. Pour le *g dur* et le *k*, voir 6e année, leçon 121.

Répétez : « Je suis courbaturé, j'ai mal au cœur, j'ai le cou cassé », disait naguère ce coquin de blagueur.

52. — L'ATTENTION.

Diction. Ton simple de la narration. Soulignez pourtant les interrogations et les exclamations du texte.

Prononciation. Distinguez bien les nasales *an* et *on*, *in* et *un*. Prononcez les *in* en partant de è: dites: plè, plein; mè, mince; papè, Papin.

Mots particuliers: sauraient (sor-è), première (pre), immense (prolongez le 1er *m*); Newton (niou'-tunn ou, à la française: neu-ton), araignée (a-rè), qui sait (sé).

LEXIQUE.

Physicien , celui qui s'occupe d'une science appelée physique.	branches qu'on suspend au plafond pour éclairer une salle.
Dotés , mis à notre disposition.	Microscopique , très petit, qu'on ne peut voir qu'à l'aide des lentilles grossissantes d'un microscope.
Immortaliser , rendre inoubliable.	
Lustre , luminaire à plusieurs	

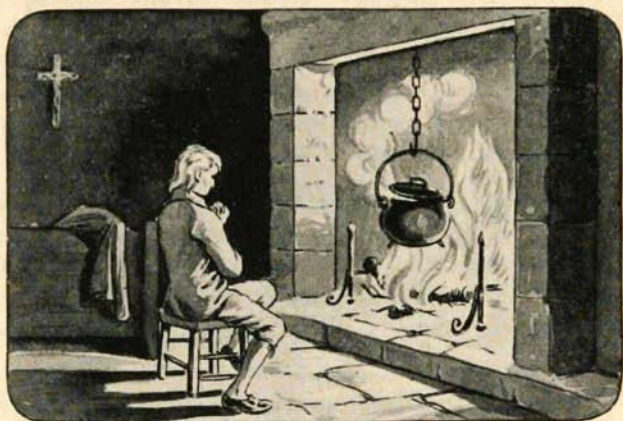
Attention * ! Allons, faites attention ! Que de fois dans une journée, chers écoliers, vos maîtres vous répètent ces paroles ! Et certes, ils ne sauraient trop vous les redire, car vous êtes si portés à les oublier ! Sans votre attention, impossible de vous instruire: avec elle, vos progrès sont assurés et vos succès futurs certains.

Combien de découvertes utiles à l'humanité ont été la récompense de l'attention ! En voici quelques exemples.

Il y a plus de deux siècles, un *physicien* français, Denis Papin, était assis devant un feu sur lequel de l'eau bouillait dans une marmite. A chaque instant, il voyait un mince jet de vapeur* s'en échapper en soulevant le couvercle. « D'où provient donc ce soulèvement ? se demandait-il. Serait-ce la vapeur qui, emprisonnée sous le couvercle et chauffée de plus en plus, acquerrait

assez de force pour le soulever ? Et si je faisais arriver cette vapeur sous une plaque de fer, peut-être parviendrais-je à lui communiquer un mouvement de montée et de descente analogue à celui du couvercle. »

Plein de son idée, Papin se mit au travail, et, après beaucoup de peines et de persévérance, il parvint à construire la première machine à vapeur*. Depuis, les



Denis Papin était assis devant un feu.

nombreux perfectionnements apportés nous ont dotés de machines puissantes et rapides, dignes d'exciter notre admiration. Honneur en soit rendu à Papin qui, l'attention fixée sur la marmite, trouva l'idée d'une des plus importantes applications de la vapeur.

Citons un autre exemple. Un jour, un jeune enfant écossais, faible et maladif*, James Watt, passa une heure en tête à tête* avec une théière qui bouillonnait sur le feu. Il ôtait et remettait à chaque instant le couvercle, contemplait l'eau agitée, la regardait s'éva-

porer, s'élever dans les airs, puis se déposer en gouttelettes sur le couvercle. A cette heure-là naissait en James Watt l'idée qui devait *immortaliser* son nom. L'attention qu'il mettait à observer la théière, allait l'amener à perfectionner la machine à vapeur appelée à jouer un rôle immense dans l'industrie et les transports.

Pourquoi ne pas nommer encore Newton, et Galilée, et Brown ? Le premier, célèbre savant anglais, se trouvait assis sous un pommier lorsqu'il vit une pomme tomber. Quoi de plus ordinaire que cette chute ? Cependant ce fait attire son attention, et, après de longues réflexions, il découvre les admirables lois qui règlent les mouvements des astres.

Le second, physicien italien, remarque une fois, en entrant dans une église, un *lustre* suspendu à la voûte de l'édifice se balancer lentement. Cette simple vue le fait réfléchir et lui sert bientôt à prouver que la terre tourne sur elle-même et autour du soleil, choses ignorées jusqu'alors.

Quant au troisième, un Anglais aussi, il aperçoit en se promenant à la campagne, les fils* qu'une araignée avait tendus au-dessus d'un chemin, entre deux haies. Cela lui suggère l'idée qu'on pourrait de même jeter au dessus des rivières des ponts faits de fils de fer et il invente le pont suspendu.

Terminons par l'illustre Pasteur, un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité. Il concentre son attention sur l'étude des êtres *microscopiques*, et découvre qu'ils sont les germes de nombreuses maladies. Mais, aussi, il ne tarde pas à trouver les moyens de nous prémunir contre leurs funestes conséquences, comme celles de la rage, par exemple.

Vous voyez que l'attention est féconde en excellents résultats, et qu'il est bon de réfléchir sur ce que l'on voit. *Faites toujours bien ce que vous faites*, c'est-à-dire avec tout le soin et toute l'attention dont vous êtes capables, et vous réussirez certainement dans vos entreprises. Qui sait si parmi vous, chers écoliers, il n'y a pas quelque Denis Papin, ou quelque James Watt dont les découvertes rendront service à l'humanité ?

Résumé. — Questions. — 1. En quoi consiste l'attention ? 2. Indiquez quelques effets de l'attention chez les élèves, — quelques effets de l'inattention. 3. Énumérez les hommes célèbres dont il est parlé dans la leçon. 4. Rappelez en quelques mots ce que l'on dit sur chacun d'eux. 5. Quelle maxime est-il utile de se rappeler souvent ? etc.

Mots et expressions. — *Attention, attentif, attentivement; inattention, . . . — Vapeur, vaporiser, vaporisateur, vaporisation; machine à vapeur, bateau à vapeur, aller à toute vapeur. — Faible, maladif, chétif, malingre, débile, délicat. — Bienfaiteur, bienfait, bienfaisant; malfaiteur, . . . — Tête à tête, tenir tête à quelqu'un, faire un coup de tête, tête d'une épingle, avoir la tête près du bonnet. — Le fils, les fils de l'araignée. — Trouver le contraire des mots suivants: attention, jour, maître, succès, récompense, construire, admiration, . . .*

Composition française. L'ATTENTION.

Plan: Importance de l'attention pour l'enfant, — résultats qu'elle lui fait obtenir, — inconvénients du défaut contraire, — quelques exemples du rôle qu'elle a joué dans les découvertes. — Conclusion.

53. — L'ÂNE ET LE CHIEN.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Cette fable, comme en général celles de la Fontaine, est tout un drame. Il faut l'étudier pour en rendre les sentiments.

Ton de la simple narration: 2e vers, 5 à 10, 12 à 15, 19 (2e moitié) à 23, 36 à la fin.

Un peu malicieux: vers 3 et 4.

Ton suppliant: demande du chien, 17 et 18.

A la hâte: réponse de l'âne, 23 à 28.

Plein d'émotion, en précipitant le récit: 29 à 31.

Avec sympathie et assurance: 31 à 36.

Prononciation. Les nasales: chien, rien, faim; un commun maître, point de chardons pourtant, etc.

Quelques mots: moqua (ok-a), saurait (sor-è); aider (è), pays (pè-i), fort à son gré (for-ta), baudet (bô-dè).

1. *Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature.*
 L'âne un jour pourtant s'en moqua:
 Et ne sais comme il y manqua,
 Car il est bonne créature.
5. Il allait par pays, accompagné du chien,
 Gravement, sans songer à rien,
 Tous deux suivis d'un commun maître.
 Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître:
 Il était alors dans un pré
10. Dont l'herbe était fort à son gré.
 Point de chardons pourtant; il s'en passa pour l'heure
 Il ne faut pas toujours être si délicat;
 Et, faute de servir ce plat,
 Rarement un festin demeure.
15. Notre baudet s'en sut enfin
 Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,
 Lui dit: « Cher compagnon, baisse-toi, je te prie:
 Je prendrai mon dîner dans le panier au pain. »
 Point de réponse; mot: le roussin d'Arcadie
20. Craignit qu'en perdant un moment
 Il ne perdît un coup de dent.
 Il fit longtemps la sourde oreille;
 Enfin il répondit: « Ami, je te conseille
 D'attendre que ton maître ait fini son sommeil;
25. Car il te donnera sans faute, à son réveil,

Sur ces entrefaites, un loup

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

LA FONTAINE.

1. Plan.

2. Étude des caractères.

1. L'âne (dans cette fable): égoïste.
2. Le chien: gourmand et rancunier.
3. Le loup (tel qu'il est toujours): cruel et glouton.

3. Les mots et les formes. — 1. **Il se faut entr'aider** (1er vers); (il) **s'en sut passer**, forme en usage au XVIIe siècle. Nous dirions plutôt maintenant: *il faut s'entr'aider, sut s'en passer*. 2. **Ne sais comme**, je ne sais comment. 3. **Un festin demeure**, il faut sous-entendre *intact*. 4. **Panier au pain**, à l'origine, c'eût été un pléonasme, car le mot *panier* signifiait une corbeille à pain. 5. **Roussin d'Arcadie**, ici l'âne. Le roussin est un cheval un peu lourd; l'Arcadie (province de la Grèce) était réputée pour ses ânes. 6. **Il ne perdit un coup de dent**: un peu du temps qu'il avait pour manger. 7. **Ces entrefaites**, entre (ces choses) faites. 8. **Détaler**, partir, fuir (étymologiquement défaire son étal ou étalage pour partir). 9. **Faire la sourde oreille**, faire semblant de ne pas entendre. 10. **Que si**, sous-entendre, *j'ajoute* que si. 11. **Tout plat**, tout à fait à plat.

4. Questions sur les idées. — 1. Par quel mot le poète peint-il l'allure de l'âne? 2. Pour quelle raison l'âne refuse-t-il de se baisser? — quel prétexte invoque-t-il? — appréciez-le. 3. Quelles sont les deux expressions qui indiquent que l'âne ne répondait pas? 4. Quelle raison et quel sentiment inspirent le refus du chien? — que doit-on en penser? 5. De quel défaut l'âne fait-il preuve? — et le chien? 6. Lequel des deux animaux trouvez-vous le plus égoïste? — donnez vos raisons. 7. Pourquoi l'auteur indique-t-il un châtiment aussi sévère pour l'âne. 8. Indiquez les trois tableaux successifs que présente ce texte.

5. Résumé oral. — L'âne et le chien sont en voyage. Le maître s'endort, et l'âne se met à paître. Le chien a faim et il supplie son compagnon de lui laisser prendre à manger. Le baudet refuse. Un loup sort du bois. L'âne appelle le chien à son secours; celui-ci refuse, à son tour, de l'aider. Il faut s'entr'aider.

6. L'auteur. — La Fontaine (Jean de). — (1621-1695). — Ses *Fables* sont, pour la plupart, des chefs-d'œuvre inimitables de naturel, de bonhomie et de naïveté; mais la morale n'est pas toujours irréprochable.

7. Expressions à noter. — Était fort à son gré, — le roussin d'Arcadie, — perdre un coup de dent, — faire la sourde oreille, — détale vite, — tu l'étendras tout plat.

8. Rédaction. — APRÈS LA MORT DE L'ÂNE.

1. *Préambule* : Le chien : description. Où est-il ? (En route ? chez son maître ? sous la table ? dans sa niche ?) Que fait-il ?

2. *Réflexions du chien* : ses remords (il a mal agi) ; faites-le parler ; ses regrets (il a perdu un bon ami) ; ses résolutions (il ne sera plus égoïste).

54. — Principes de diction : 8° LES MOTS DE VALEUR.

Les mots de valeur.

1. Les mots de valeur étant les principaux, quant à la traduction des sentiments, il faut les trouver, puis les faire détacher du reste de la phrase par une accentuation plus marquée, et cela, sans préjudice des pauses dont il est parlé précédemment. Ainsi sera mis en relief, dans chaque phrase, le mot sur lequel se concentre en quelque sorte l'idée ou le sentiment.

Les lecteurs inhabiles placent souvent leurs mots de valeur symétriquement, après des groupes de mots formant des unités rythmiques de même longueur. Ils tombent ainsi dans le défaut si désagréable du chantonnement. Évitez de dire, par exemple :

Mes pareils à deux fois ne se font pas *connaître*.

Et, pour leurs coups *d'essai*, veulent des coups de *maître*.

2. Les mots de valeur que renferme un alinéa n'ont pas tous même importance ; il faut mettre entre eux, par la diction, la gradation qui existe dans les sentiments qu'ils expriment. Il est d'ordinaire une expression qui traduit mieux que les autres l'idée principale : on doit la souligner par une accentuation spéciale.

3. En général, la *proposition principale* a le plus de valeur.

4. Souvent l'incidente qui coupe la principale renferme un mot de valeur. Ex. :

J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur *véritable*,
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable.

5. L'accentuation des termes d'une gradation doit reproduire la gradation qui existe dans les idées. Ex. :

L'honneur, la *vertu*, la sainteté ont été les degrés successifs de sa gloire.

Il court, il *se précipite*, il vole.

6. Sont, ou peuvent être mots de valeur :

a) Le verbe, si le sujet n'a ni qualificatif ni adverbe.

Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

b) Parfois le substantif sujet :

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

c) Le qualificatif du sujet ou même du complément.

Les inclinations naissantes sont à surveiller.

La politique du sénat romain est la plus constante
de celles dont l'histoire ait gardé le souvenir.

d) L'adverbe modifiant un verbe :

On n'est pas impunément haï de cet homme.

e) Tout mot répété :

Un mal qui répand la terreur,

Mal que le Ciel...

La répétition du mot *Rome*, dans les imprécations de Camille (*Horace*), en offre un exemple saisissant.

f) Les termes d'une antithèse :

Et, monté sur le faite, il aspire à descendre.

g) Tout mot qui répond à une question :

Que vouliez-vous qu'il fit ?

Qu'il mourût.

55. — LES QUATRE CRI-CRI DE LA BOULANGÈRE.

Diction. Nous avons mis en caractères gras les mots de valeur du texte : voyez pourquoi ils méritent cette épithète, puis faites-les valoir par votre intonation. De plus surveillez la tonalité générale des phrases ; elle est très variée dans ce beau morceau, où parlent : l'auteur, un enfant, une dame et un monsieur.

Prononciation. *A fermé* : case, bras, tu n'es pas. Jacques (âk), miracle. — Les *a ouverts* : embrassa, apporta, s'en alla (et tous les verbes en *a*), ta maman, ce temps-là, ça. — Monsieur (me-syeû) ; amaigrie (mè), acheteur (a-chteur), fournil (ni), complaisamment (plè-za-man), boîte (bwa), de dessus (de-tsu), et de repos (é-dre).

LEXIQUE.

Rebondie , arrondie, gonflée.	Emplette , chose achetée.
Blouse , vêtement de dessus,	Nigaud , sot, ignorant.
en toile, en cotonnade, que	Fournil , lieu où est le four, et
mettent les écoliers, les ouvriers, etc.	où l'on pétrit la pâte.
	Note , facture.

Mon ami* Jacques entra chez un boulanger* pour y acheter un **tout petit** pain qui lui avait fait envie en passant.

Pendant qu'il attendait sa monnaie, un petit garçon* de six ou sept ans, **pauvrement**, mais **proprement** vêtu, entra dans la boutique* du boulanger. « Madame, dit-il à la boulangère, maman m'envoie chercher un pain... » La boulangère tira de la case aux miches* de quatre livres le **plus beau** pain qu'elle y put trouver, et le mit dans les bras du petit garçon.

Jacques remarqua la figure **amaigrie** et **pensive** du petit acheteur ; elle faisait contraste avec la mine

ouverte et **rebondie** du **gros** pain dont il semblait avoir toute sa charge.

— As-tu de l'argent ? dit la boulangère à l'enfant.

Les yeux du petit garçon s'attristèrent. — « Non, madame, répondit-il **en serrant plus fort sa miché** contre sa *blouse*, mais maman a dit qu'elle viendrait vous parler demain.

— Allons, dit la boulangère, **emporte** ton pain, mon enfant.

— Merci, madame, dit le pauvre petit.

Mon ami venait de recevoir sa monnaie. Il avait mis son *emplette* dans sa poche et s'appêtait à sortir, quand il trouva **immobile derrière** lui l'enfant qu'il croyait déjà **bien** loin.

— Qu'est-ce que tu fais donc (don) là ? dit la boulangère au petit garçon, qu'elle **aussi** avait cru parti. Est-ce que tu n'es pas content de ton pain ?

— **Oh !** madame, dit le petit, il est **très** beau.

— Eh bien ! alors, **va le porter** à ta maman, mon ami ; si tu tardes, elle croira que tu t'es amusé en route et tu seras grondé.

L'enfant ne parut **pas** avoir entendu. Quelque chose semblait attirer ailleurs **toute** son attention. La boulangère s'approcha de lui et lui donna amicalement une tape sur la joue.

— A quoi **penses-tu**, au lieu de **te dépêcher** ? lui dit-elle.

— Madame, dit le petit garçon, qui est-ce qui chante donc (don) ici ?

— On ne chante **pas**, répondit la boulangère.

— **Si**, dit le petit. Entendez-vous ? Cuic, cuic, cuic, cuic.

La boulangère et Jacques prêtèrent l'oreille et ils n'entendirent **rien**, si ce n'est le refrain de quelques grillons, hôtes ordinaires des maisons où il y a des boulangers.

— Est-ce un petit oiseau, dit le bonhomme, ou bien le pain qui chante en cuisant, comme les pommes ?

— Mais non, **petit nigaud**, lui dit la boulangère, ce sont les grillons. Ils chantent dans le *fournil**, parce qu'on vient d'allumer le four, et que la vue de la flamme les **réjouit**.

— Les grillons ? dit le petit garçon ; c'est-il ça qu'on appelle aussi des cri-cri ?

— Oui, lui répondit **complaisamment** la boulangère.

Le visage du petit garçon **s'anima**. — Madame, dit-il en rougissant de la **hardiesse** de sa demande, je serais **bien content** si vous vouliez me donner un cri-cri.

— Un cri-cri ! dit la boulangère en riant, qu'est-ce que tu veux faire d'un cri-cri, mon pauvre petit ? Va, si je pouvais te donner **tous ceux** qui courent dans la maison, ce serait **bientôt** fait.

— Oh ! madame, donnez-m'en un, **rien qu'un seul**, si vous voulez, dit l'enfant en joignant ses petites mains pâles par-dessus son gros pain. On m'a dit que les cri-cri, ça portait bonheur aux maisons, et **peut-être** que, s'il y en avait **un** chez nous, maman, qui a **tant** de chagrin, ne pleurerait plus jamais. »



1. Cri-cri des champs.
2. Cri-cri des maisons.

Mon ami Jacques regarda la boulangère. Elle s'essuyait les yeux avec le revers de son tablier, et lui était ému, très ému.

— Pourquoi pleure-t-elle, ta **pauvre** maman ? dit mon ami Jacques qui ne put se retenir **d'avantage** de prendre part à la conversation.



La boulangère apporta quatre grillons dans une boîte.

— A cause des *notes*, monsieur, dit le petit. Mon papa est mort, et maman a **beau** travailler, nous ne pouvons pas **toutes** les payer. »

Mon ami Jacques prit l'enfant, le pain qu'il avait dans les bras, et je crois qu'il les embrassa tous les deux.

Cependant la boulangère était descendue dans son fournil. **Bientôt**, elle apporta **quatre grillons** dans une boîte, avec des trous dans le couvercle pour qu'ils puissent respirer ; et elle donna la boîte au petit garçon qui s'en alla **tout joyeux**.

Quand il fut parti, la boulangère et mon ami Jacques se donnèrent une bonne poignée de main. « **Pauvre bon petit !** » dirent-ils ensemble.

La boulangère prit alors son livre de compte; elle l'ouvrit à la page où était celui de la maman du petit garçon, fit une grande barre sur cette page et écrivit au bas: payé.

Pendant ce temps-là, mon ami Jacques, pour ne pas perdre son temps, avait mis dans un papier **tout** l'argent de ses poches, où **heureusement** il s'en trouvait **beaucoup** ce jour-là, et avait prié la boulangère de l'envoyer **bien vite** à la maman de l'enfant aux cri-cri avec sa note acquittée, et un billet où on lui disait qu'elle avait un enfant qui ferait un jour sa joie et sa consolation.

On donna le tout à un garçon boulanger qui avait de **grandes** jambes, en lui recommandant d'aller **vite**.

L'enfant avec son **gros pain**, ses **quatre grillons** et ses **petites jambes**, n'alla pas **si vite** que le garçon boulanger. Aussi, quand il rentra, il trouva sa maman, pour la première fois depuis bien longtemps, les yeux levés de dessus son ouvrage, et un sourire de **joie** et de **repos** sur les lèvres.

Il crut que c'était l'arrivée de ses quatre petites bêtes noires qui avait fait ce miracle, et mon avis est qu'il **n'eut pas tort**. Est-ce que sans les cri-cri et son bon cœur, cet **heureux** changement serait survenu dans l'**humble** fortune de sa mère ?

P.-S. STAHL. — *Morale familière*. Hetzel, éd.

Résumé. — Questions. — 1. Quel est le sens des expressions suivantes: *attendre sa monnaie, faire contraste, mine ouverte et rebondie du gros pain, l'humble fortune de la mère*. 2. Parlez de la première scène dont Jacques fut le témoin. 3. Pour quel

motif l'enfant ne quitta-t-il pas la boulangerie immédiatement ?
 4. Qu'est-ce que les grillons ? — où vivent-ils ? — quand font-ils entendre leur cri ? — comment le produisent-ils ? 5. Racontez le deuxième dialogue de l'enfant avec la boulangère et Jacques.
 6. Quelles furent les heureuses conséquences de la conduite de l'enfant ?

Mots et expressions. — *Ami, amitié, amical, amicalement; une paire d'amis, ami d'enfance, faire des amitiés.* — *Boulangier, boulangerie, pétrin, four, farine, pâte, levain, pelles.* — *Four, fournil, fourneau, enfournage, défournage.* — *Miche, pain, pain blanc, pain bis, pain rassis, pain frais, pain mollet.* — *Boutique, devanture, étalage, enseigne, comptoir, vitrine, rayon.* — *Garçon, garçonnet; oiseau, oisillon; lion, lionceau.* — *Criquet, grillon, des cri-cri (ou cricris).* — *Citez les noms de quelques insectes.*

Composition française : LES QUATRE CRI-CRI DE LA BOULANGÈRE.

Plan : Arrivée de l'enfant dans la boulangerie, — achat d'un pain, — premier dialogue. — Deuxième dialogue à propos des grillons, — pourquoi l'enfant veut en avoir, — désir exaucé. — Ce que font ensuite la boulangère et Jacques. — Conclusion.

56. — LA GLACE.

Diction. Analysez les phrases et trouvez les mots de valeur.

Prononciation. Resserre (re-sèr), icebergs (is-bergh), océan (oss), au-dessous (ô-de-sou, ou mieux: ô-tsou), obtient (op-tyen), tuyaux (tu-yô ou tui-yô), lentement (lent'-man), descendrait (dé).

LEXIQUE.

Se convertit, se transforme.

Dilatation, action d'augmenter le volume d'un corps.

Translucide, qui laisse passer la lumière, sans qu'on puisse voir distinctement les objets à travers.

Moule, objet creusé de ma-

nière que la matière liquide ou pâteuse que l'on y met prend, en se solidifiant, la forme intérieure du moule.

Cristal, verre très dur et très limpide.

Condense, rend plus serré, plus compact.

L'eau exposée au froid *se convertit* en glace. Elle gèle d'autant plus promptement et plus profondément que le froid est plus grand, et qu'elle est plus pure et plus tranquille.

La force de *dilatation* de l'eau, au moment où se forme la glace, est prodigieuse, irrésistible. Elle fend les pierres les plus dures; elle rompt les tuyaux les plus solides; elle peut faire éclater un canon.

La glace est résistante, difficile à entamer. Toutefois, même dans les plus grands froids, elle dégage de la vapeur d'eau. Elle fond ordinairement par l'effet de la chaleur ou d'une forte pression.

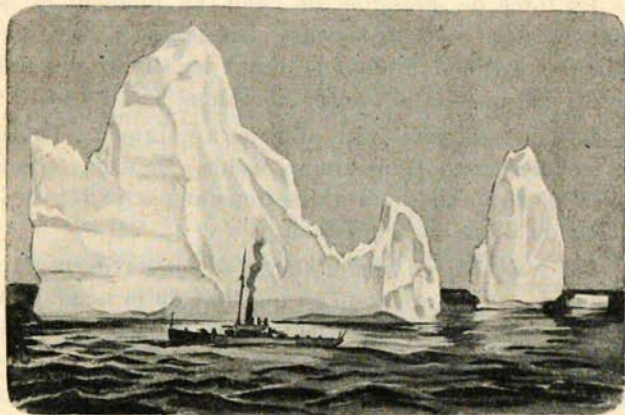
Par pression, un bloc de neige se convertit en glace *translucide*. C'est ainsi qu'en mettant de la neige dans un *moule* approprié, on obtient, selon le cas, une boule transparente comme du *cristal*, ou une statuette, ou encore des coupes, des assiettes, des flacons, le tout en glace, un vrai service pour dîner. La glace ainsi obtenue ne fond que très lentement, même dans une salle bien chauffée. La petite couche de glace fondue à l'extérieur défend le reste contre l'échauffement.

La glace se produit à la surface de l'eau, qui, au-dessous, conserve assez de chaleur pour se maintenir à l'état liquide. Elle lui forme ainsi un manteau préservateur.

Le froid agissant sur les autres corps les resserre, les *condense*; il n'en est pas de même pour l'eau: en la congelant, il en augmente le volume d'environ un onzième. Elle pèse alors moins que l'eau qu'elle déplace, et par suite elle surnage.

Tout le monde a entendu parler des immenses blocs de glace, nommés icebergs, qui flottent sur les océans, parfois même loin des pôles. Malheur aux navires qui

passent trop près de ces masses énormes, capables de faire sombrer les plus gros vaisseaux ! La terrible catastrophe du *Titanic* est encore présente à tous les esprits.



D'immenses icebergs flottent sur les océans.

Quelle admirable disposition de la Providence ! Supposez que la glace pesât plus que l'eau, elle descendrait par son propre poids et remplirait bientôt le lit de la rivière ou du lac. Ce serait la mort de tous les poissons, et aussi l'arrêt de tous les cours d'eau jusqu'au dégel.

Résumé. — Questions. — 1. Quels sont les trois états sous lesquels l'eau peut se présenter ? 2. Montrez par quelques exemples combien la force de dilatation de l'eau est grande. 3. Parlez : 1° de ce qu'on peut obtenir avec de la neige fortement pressée dans un moule ; — 2° des icebergs. 4. Donnez le sens des expressions : *une glace de miroir*, *être de glace*, *cœur de glace*, *un accueil glacial*, *des gants glacés*.

Dictée préparée. — Les alinéas cinq à huit.

Analyse. — Analyser les adjectifs des trois premiers alinéas.

57. — Prononciation : LES SEMI-VOYELLES, L ET N MOUILLÉS.

I. Les semi-voyelles.

Il y a trois semi-voyelles, c'est-à-dire trois voyelles devenues moitié consonnes. Elles sont dérivées des voyelles extrêmes *i*, *ou*, *u*. Ces dernières, « quand elles sont suivies d'autres voyelles, font presque nécessairement diphtongue avec elles et, se prononçant très rapidement, doivent être tenues pour des consonnes autant que pour des voyelles ». (MARTINON.)

a) Les diphtongues formées de *i* suivi d'une voyelle simple ou composée sont : *ia*(ya), *io*(yo), *iè*(yè), *ié*(yé), *cin*(yin), *ian*(yan), *ion*(yon), *ieu*(yeu).

Elles se prononcent en une seule émission de voix avec la semi-voyelle *ye*, appelée *yod*. Ainsi dans *diacre*, *violon*, *pitié*, *lierre*, on prononce *dya*, *vyol*, *tyé*, *lyèr*, et non pas *di-acre*, *vi-olon*, etc.

Cependant la diphtongue est impossible quand l'*i* est précédé de l'un des groupes de consonnes à liquide finale, *bl*, *br*, *cl*, *cr*, etc. *Adri-en*, *meurtri-er*, ... *oubli-er*, se prononcent en réalité *Adri-yen*, *meurtri-yer*, *oubli-yer*. (MARTINON.)

b) Les diphtongues formées de *ou* suivi d'une voyelle simple ou composée sont *oua* ou *oi* (*wa*), *oué* (*wé*), *ouè* (*wè*), *ouin* (*win*).

Elles se prononcent avec la semi-voyelle *we* en une seule émission de voix. Ainsi *joie*, *joué*, *fouet*, *foin*, *douane* se prononcent *jà*, *jà*, *fwè*, *fwîn*, *dwane*, et non pas *jou-à*, *jou-é*, *fou-è*, *fou-in*, *dou-ane*.

La diphtongue « n'est guère empêchée que par les groupes de consonnes *bl*, *br*, etc., dans les mots tels que *flou-er*, *trou-er*, etc., qui ne sont pas très nombreux ». (MARTINON.) La diphtongue n'est jamais empêchée dans *oi*, *oin*: *gloire* (*glwàr*), *groin* (*grwin*).

c) Les diphtongues formées de *u* suivi d'une voyelle sont *ué*, *uè*, *ui*, et se prononcent en une seule émission de voix avec un *u* labialisé (une espèce de *we*, mais dérivé de *u*). Comparer *noix* (nwâ) et *nuît* (nwi); le *we* de *noix* vient de *ou* et le *we* de *nuît* vient de *u*.

Dans *fuite*, *écuelle*, *tué*, *tuèrent*, *juin*, les diphtongues *ui*, *ué*, *uè*, *uin*, se prononcent en une seule syllabe.

« Deux consonnes différentes quelconques suffisent généralement ici pour empêcher la diphtongue; par exemple dans *argu-er*, *sanctu-aire*, aussi bien que dans *flu-ide*, *conclu-ant*, etc., où figurent les groupes connus *cl*, *br*, etc. » (MARTINON.)

II. Pour l'*i* et l'*n* mouillés, voir 6e année, leçon 127.

Répétez : Les grillons crient, la marmaille déguenillée (dègh-ni-yé) et sans vergogne criaïlle; les chiens borgnes et hargneux s'éloignent.

58. — LE PRINTEMPS.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Mots de valeur: 1re strophe: bientôt; 2e: rudes, frimas, sévères, d'un œil charmé; 3e: chaque, bosquet, pimpant et coquet, mille murmures; 4e: transparents et frais, si douce, joyeux; 5e: tout.

Relier les vers 14 et 15.

Prononciation. Appliquez-vous à articuler clairement les consonnes. — *Moroses* (mor-ôz), *baiser* (bè).

1. *Bientôt* viendra le doux printemps
Chasser la neige, les *autans*,
Les jours *moroses*;
Bientôt les feuilles renaîtront,
Et les oiseaux nous reviendront
Avec les roses.

7. *Bientôt* de nos rudes climats,
Disparaîtront les blancs *frimas*,
Les froids sévères;
Et nous pourrons, d'un œil charmé,
Voir éclore aux rayons de mai
Les primevères.
13. Sur la route, chaque bosquet,
Dans l'*arceau pimpant* et coquet
De ses *ramures*,
Le soir comme au soleil levant,
Rendra sous les *baisers du vent*
Mille murmures.
19. Les ruisseaux transparents et frais
Mêleront au bruit des forêts
Leur voix si douce;
Et sous les branches qui plieront,
Des chants joyeux s'envoleront
Des nids de mousse.
25. Dans les guérets et sur les eaux,
Sous les sapins, dans les roseaux
Qu'un souffle ploie,
Sur les rochers, dans les buissons,
Tout sera parfums et chansons,
Lumière et joie.

L. FRÉCHETTE. — *Les Fleurs boréales.*

1. **Commentaire.** — Cette poésie de Fréchette exprime l'allégresse que cause le retour du printemps.

2. **Plan.** — Le poète décrit le printemps en faisant l'énumération des changements apportés dans la nature: 1. Départ de la neige et des vents froids, retour des feuilles et des fleurs (deux strophes). 2. La brise légère murmure dans les arbres. (3e strophe.) 3. Les bruits joyeux du printemps:

bruits de la forêt, murmure des ruisseaux, chants des oiseaux (4e strophe). Les parfums, les chansons, la lumière et la joie éclatent partout. (Dernière strophe.)

3. Les mots. — 1. **Bientôt.**... **bientôt**, cette répétition marque la joie, le désir de voir arriver le printemps. 2. **Autan** (de *altus*, haut), les vents froids qui viennent de la haute mer dans le sud de la France; ici, vent froid, impétueux. 3. **Moroses**, tristes. 4. **Frimas**, brouillard qui se congèle en petits glaçons. 5. **Primevère**, plante qui fleurit au début du printemps; ce mot a été amené par la rime; la primevère ne se rencontre pas dans la partie généralement habitée de la province de Québec. 6. **Arceau**, courbure en forme d'arc. (En se rejoignant les branches feuillues formeront une voûte.) 7. **Pimpant**, joli. 8. **Ramure**, ensemble des branches d'un arbre. 9. **Baisers du vent**, souffle du vent. 10. **S'envoleront**, prendront leur vol; on dit que les chants s'envoleront parce que, comme les oiseaux, ils s'élèvent dans les airs. 11. **Ruisseaux transparents**, dont l'eau est claire, de sorte que le fond paraît à travers. 12. **Bruit des forêts**, ici, murmure du vent à travers les arbres. 13. **Leur voix si douce**, les ruisseaux en coulant sur les pierres et en descendant en cascades font un bruit agréable à entendre, et qui est comme leur voix. 14. **Guérets**, terres labourées et prêtes à recevoir la semence.

4. Exercice d'intelligence et de langage.

1. Lisez les trois premiers vers en mettant le sujet *printemps* avant le verbe *viendra*. 2. Comment est appelé le printemps dans le premier vers et pourquoi? 3. Quelles sont les trois choses que le printemps chasse? (Vers 1, 2, 3.) 4. Quelles choses le printemps ramène-t-il? (Vers 4, 5, 6.)

5. Comment l'auteur dit-il qu'avec le printemps: il fera plus chaud? les primevères pousseront?

6. Comment les arbres des bosquets forment-ils des arceaux? 7. Comment l'auteur dit-il: Un vent léger soufflera à travers les arbres. 8. Quel est le sujet de *rendre* (17e vers)? quel est son complément direct? Lisez ces mots bout à bout. 9. Le verbe *rendre* a trois compléments circonstanciels: deux qui désignent le lieu, un qui désigne le moyen; trouvez-les.

10. Lisez les trois premiers vers de la 4e strophe en mettant le complément direct *voix* aussitôt après le verbe *mélèront*.

11. Expliquez les bruits agréables dont on parle dans cette strophe. 12. Lisez les vers 22, 23 et 24, puis essayez de vous représenter et de décrire le tableau qu'ils suggèrent.

13. Lisez la cinquième strophe en commençant par les deux derniers vers. 14. Quels chants entend-on dans les buissons, sur les rochers, sous les sapins ? 15. Quel mot fait penser à la bonne odeur de la terre fraîchement retournée ? 16. Quelle différence y a-t-il entre *plier* et *ployer* ?

5. **L'auteur.** — Fréchette (Louis-Honoré). — Lévis (1839-1908). — Avocat, journaliste et poète; d'abord disciple de Crémazie, il dépasse bientôt son maître et se place peut-être au premier rang des poètes canadiens de son époque. Son œuvre principale, *la Légende d'un peuple*, a été couronnée par l'Académie française. Citons encore: *Mes loisirs*; *la Voix d'un exilé*; *Oiseaux de neige*; *Pêle-Mêle*; *la Noël au Canada* (prose). La poésie du lauréat est brillante, sonore et éloquente.

59. — LES CONSEILS D'UNE AIGUILLE.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Ton simple; mettez en évidence les mots imprimés en gras, après vous être rendu compte que ce sont les mots de valeur.

Prononciation. Aiguille (è-guiy), maîtresse (mê), milier (lyé); gaité (ghé), foyer (fwa-yé), fatigué (ghé).

Écoute, enfant, les conseils de ton aiguille. Je suis pour toi une **nouvelle** amie mais notre amitié doit être **longue**, et pendant **bien** des années nous ne nous quitterons plus. Je suis la maîtresse des pensées sérieuses, **c'est** moi qui commence à te montrer ton rôle de femme, car du moment où tu as commencé à te servir de moi, tu as commencé **en même temps** à devenir utile. Je suis pour toi l'emblème du travail; et le travail, c'est la vie, c'est l'activité, c'est le bonheur.

Pour te donner le fil que j'entraîne à ma suite, des **milliers** de laboureurs ont remué la terre et semé la graine que Dieu a fait germer et grandir; puis, la plante flétrie, d'autres mains l'ont prise et, de sa tige morte, ont tiré ce beau fil **uni, si blanc** | et **si doux**.

Tous ont travaillé pour toi: selon tes forces, travaille à ton tour pour **tous**. Sois la gaîté de la maison: sois l'ange du foyer: donne la joie à **ton père** quand il rentre au logis, fatigué de son travail du dehors; donne la joie à **ta mère** pour lui rendre la tâche **plus douce**.

Toi, enfant, qui profites du travail de **chacun**, respecte le **plus humble** des travailleurs et rends-toi digne d'occuper un jour une place parmi eux.

1. Les idées.

1. L'aiguille est une amie, la maîtresse des pensées sérieuses.

2. La leçon de l'aiguille: elle est l'emblème du travail; elle enseigne à devenir utile.

3. La leçon du fil: il faut travailler pour les autres, les rendre heureux, respecter les travailleurs.

2. Les mots.

1. Quel est l'adjectif qui correspond à *année*? à *mois* (en latin *mensis*)? à *semaine* (en grec, *hebdomas*, *hebdomados*)? à *jour*?

2. Conjuguer à toutes les personnes: *c'est moi, qui commence*.

3. **Servir**, mots de la même famille: service, serviable, servitude, serviteur ou servante. Employez-les dans une phrase.

4. **Vie**, en latin, *vita*; *vivere*, vivre; en grec, *bios*. Mots de la même famille: vif, vivace, vivant, vivat, vivifier, vivre, revivre, survivre, vital, vitalité; biographe, biographie, autobiographie.

5. **Utile**, du latin *uti*, se servir de. Mots de la même famille: utilité, utiliser, outil (tout instrument qui sert à faire un ouvrage), outiller, outillage.

6. Trouver une expression qui peut être une périphrase pour désigner l'aiguille (1er alinéa); deux qui pourraient désigner la jeune fille (3e alinéa).

7. Quel rapport y a-t-il entre les deux propositions de la première phrase du 3e alinéa ? *Tous ont* ...

Par quels mots pourrait-on y remplacer les deux points ?

60. — LES NIDS DES OISEAUX.

Diction. Les mots de valeur. Trouvez-les dans chaque phrase.

Prononciation. Nous surveillerons les semi-voyelles formant diphtongue; n'oubliez pas d'étaler le bout de la langue sur le palais pour dire *ya, yo, you*, etc.: gracieuses (sy^{eu}z), jouissent (j^wiss), matériaux (ryô), curiosité (ryôz), aérien (ryin), métiers (tyé), couturières (ryèr), produire (od-uir).— Aussi (ô), instinct (tin), flocons (oc), la pelotte (la plott), faisant (fe), et se retourne (é-sre), poitrine (pwa), au-dessus (ôtsu), chef-d'œuvre (chè), moelleux (mwa-leû), nacre (*a de glace*).

LEXIQUE.

Quenouille , petit bâton entouré vers le haut de chanvre, de lin. . . pour filer.	dans un miroir.
Discernement , action de bien juger, de bien choisir.	Chape , plumage.
Expertes , très habiles.	Conque , grande coquille.
Se mirer , se regarder comme	Nacre , substance dure, brillante, argentée, qui tapisse l'intérieur de beaucoup de coquilles.

Parmi les petites créatures de Dieu, il en est peu d'aussi belles, d'aussi gracieuses*, d'aussi aimables que les oiseaux. Ils réjouissent par leur chant et charment par leurs brillantes couleurs. Mais ce qu'on ne remarque pas assez, c'est l'admirable instinct* que la divine Providence leur a donné pour les guider dans la construction* de leurs nids*, vraies merveilles d'architecture.

Au père est confiée la charge de recueillir les matériaux nécessaires. Quel plaisir on éprouve à le voir s'oc-



Nid du baltimore.

cuper de ce travail, ramasser crins, mousse ou brins d'herbe ! Il suit la brebis pour récolter quelques flocons de laine, s'empare des plumes perdues dans la basse-cour, surveille la pelotte de laine ou la *quenouille* de la fermière afin d'y dérober un peu de fil. S'aperçoit-il qu'on suit ses allées et venues et qu'on cherche à découvrir la place de son nid ? Alors il n'y reviendra qu'en faisant des détours*, par cent petits vols ingénieux, essayant ainsi de dérouter la curiosité. Pourtant, il n'a pas l'honneur de construire la demeure de la future famille.

La mère seule choisit l'emplacement du nid, et ce choix est presque toujours fait avec un mer-

veilleux *discernement*. C'est elle qui utilise les matériaux apportés par le père et qui élève ces édifices aériens si étonnants et si charmants. Elle n'a pas une

main comme l'écureuil, ni des pieds (1) comme ceux du castor, mais avec son bec*, ses petites pattes et son corps lui-même, elle bâtit des nids chauds et solides. Que de fois elle se tourne et se retourne dans le nid pour lui donner, à l'aide de sa poitrine, la forme circulaire, pour presser, serrer, enchevêtrer les éléments qui le composent ! L'amour maternel seul l'inspire dans ce travail et lui fait produire un véritable chef-d'œuvre.

Aussi nombreuses sont les espèces d'oiseaux, aussi variés sont les nids



Nid de fauvette.

et différents les matériaux qui les constituent. Mais chaque espèce d'oiseau fait toujours le même nid, avec les mêmes éléments, et par des procédés qu'on dirait empruntés souvent aux métiers exercés par les hommes.

Les hirondelles ne sont-elles pas d'habiles maçons ? Le baltimore des États-Unis n'est-il pas



Nid de loriot.

(1) Ce n'est pas avec sa queue, mais avec ses pattes de devant, que le castor maçonne ses digues.

un véritable tisserand par l'art consommé avec lequel il entrelace les matériaux de son nid suspendu à une branche ? Couturières *expertes*, certaines fauvettes arrivent à coudre solidement par le bord deux ou trois feuilles voisines du même arbre pour établir leur famille dans ce nid nouveau genre, et cela, sans autre aiguille que leur bec. Voici un mineur : le guêpier qui creuse le sol jusqu'à cinq ou six pieds de profondeur pour installer sa future famille. Si vous voulez contempler un hamac bien confectionné, considérez le nid du loriot. Comme il est gracieusement suspendu aux petites branches d'un arbre, la moindre brise le balance, et jamais fils d'empereur n'eut berceau plus charmant, plus moelleux que celui que cet oiseau prépare pour sa couvée. Par un procédé unique, la grive pétrit des fragments de bois avec sa salive, et en dépose une couche mince à l'intérieur du nid. Ce léger et doux crépi est si poli, si luisant, qu'on pourrait s'y *mirer*.

On sait avec quel art les gentils pinsons font leur nid et surtout le cachent. Recouvert à l'extérieur d'une sorte de mousse grisâtre prise sur l'arbre même, il se confond pour ainsi dire avec la branche qui le soutient.

« Le bouvreuil niche dans les aubépines, dans les groseilliers et dans les buissons de nos jardins ; ses œufs sont ardoisés comme la *chape* de son dos. Nous nous rappelons avoir trouvé un de ces nids dans un rosier ; il ressemblait à une *conque* de *nacre* contenant quatre perles bleues : une rose pendait au-dessus, tout humide ; le bouvreuil mâle se tenait immobile sur un arbuste voisin, comme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étaient répétés dans l'eau d'un étang, avec l'ombrage d'un noyer qui servait de fond à la scène et derrière lequel on voyait se lever l'aurore. Dieu nous donna dans

ce petit tableau une idée des grâces dont il a paré la nature. » (CHATEAUBRIAND.)

Résumé. — Questions. — 1. Que signifient les expressions suivantes: *cent petits vols ingénieux, dérouter la curiosité, le nid contenait quatre perles bleues, comme une fleur de pourpre et d'azur.* 2. Pourquoi aimons-nous les oiseaux ? 3. Donnez quelques détails sur le rôle du père, de la mère, dans la construction du nid. 4. Décrivez les nids de quelques oiseaux: hironnelles, fauvettes, etc. 5. Parlez plus longuement de celui du bouvreuil; etc.

Mots et expressions. — *Nid*, (latin *nidum*), *nicher nichée.* — *Gracieux, gracieusement, agir avec grâce, la grâce de Dieu.* . . — *Instinct, instinctif, instinctivement.* — *Construction, construire; destruction, détruire.* — *Tour, détour, contour, retour, pourtour.* — *Bec d'oiseau, bec de plume, bec de lampe, avoir bec et ongles, être bec à bec.* — *Le pinson chante, le merle siffle, la tourterelle roucoule,* . . — *Nommez dix oiseaux du Canada.*

61. — **Principes de diction : 9° LE MOUVEMENT ; 10° LES GESTES ; 11° LA RESPIRATION.**

Le mouvement.

1. Le mouvement, ou allure de la diction, varie selon la nature du sujet et des sentiments.

2. La diction, fût-elle pressée, ne doit jamais être précipitée.

3. En général, la déclamation modérément lente est la seule qui soit bonne.

4. L'exposition (le début) d'un morceau, veut être dite plus lentement que le reste.

5. En général, le mouvement s'accélère dans une période, à mesure qu'elle se développe.

6. Le mouvement se presse pour traduire la gaieté vive et surtout la colère.

7. Le mouvement se ralentit dans la mélancolie, la douleur, l'accablement.

Les gestes.

1. Les gestes n'accompagnent ordinairement pas la lecture publique; ils sont indispensables dans la déclamation.

2. Le geste précède immédiatement la parole à laquelle il se rapporte, et il ne se termine qu'avec elle.

3. Il ne faut pas vouloir traduire par un geste tous les mots, toutes les idées; les gestes doivent être peu nombreux et bien faits.

4. Les gestes bien faits sont simples, précis, gracieux et arrondis, faits avec tout le bras, et non avec l'avant-bras ou la main seulement. Les gestes sont dessinés tantôt avec un seul bras, et tantôt avec les deux.

5. Il faut varier les gestes et ne pas répéter trop souvent les mêmes.

6. Les gestes sont lents et très peu nombreux dans la diction élégiaque; énergiques, violents même dans la diction tragique, mais sans devenir jamais une gestication désordonnée.

7. Dans une scène à plusieurs personnages, les gestes qui n'emploient qu'un seul bras se font ordinairement avec celui qui est le plus rapproché de l'interlocuteur.

La respiration.

1. L'aspiration doit être complète, sans quoi la provision de l'air inspiré étant trop petite, la diction est essoufflée. Aussi, le lecteur et le récitant se tiendront droit, et la poitrine bien dégagée.

2. L'expiration doit ménager la sortie de l'air, afin que le diseur n'ait pas à respirer trop souvent.

3. Le volume de la voix s'augmente avec la profondeur de l'aspiration et l'énergie de l'expiration.

62. — UNE LETTRE A LA
TRÈS SAINTE VIERGE.

Diction. Morceau facile à lire, si vous entrez dans les sentiments qu'il exprime: la simplicité, la candeur du petit Jean; la rondeur de papa Bouin, son attendrissement. Étudiez le texte du point de vue des mots de valeur, afin de les bien placer.

Prononciation. Profonde (prof), amaigri (è), monsieur (me-syeu), obéit (ob), je ne *sais* pas (sé-pâ), apportât (a de car), poitrine (pwa), grommela (gromm-la), doucement (douss-man), tu ne sais pas (n'sé-pâ), émotion (ô).

LEXIQUE.

Trahissait , indiquait.	Se ravise , change d'avis.
Échoppe , petite boutique en planches.	Grommela , murmura, se plaignit entre ses dents.
La pratique , les clients.	Vétéran , ancien soldat; du latin <i>vetus</i> , <i>veieris</i> , vieux.
Perlaient , se montraient, coulaient.	Adopter , considérer l'enfant comme son fils et le traiter comme tel.
Je présuppose , mis pour <i>je suppose</i> .	
Un ancien , un ancien militaire.	

Jean avait six ans. Son extérieur, quoique propre, révélait cependant une profonde misère et son visage amaigri *trahissait* de dures privations. Il avait froid et faim, car c'était un soir d'hiver, et depuis la veille il n'avait rien mangé. Soudain, il lui vient la pensée d'écrire une lettre... à la bonne Vierge.

Mais comment faire ? Il commence à peine à lire l'alphabet. Il se rappelle avoir vu, non loin de là, l'*échoppe* d'un écrivain public; celui-ci était un ancien soldat d'assez mauvaise humeur, mais brave homme. Jean se rend auprès de lui, et le trouve fumant sa pipe en attendant *la pratique*. « Bonjour, monsieur, lui dit-il, je viens pour écrire une lettre. — C'est dix sous, répond le père Bouin. — Alors, excusez. »

Et l'enfant ouvrit la porte pour s'en aller. Mais papa Bouin le trouvant gentil, lui demanda : Es-tu fils de militaire, moucheron ? — Non, je suis fils de maman. — Et tu n'as pas dix sous ? — Oh ! non, nous n'avons pas de sous du tout. — Alors, c'est une lettre pour avoir de quoi faire la soupe ? — Oui, justement. — Avance ! Bah ! pour dix lignes et une demi-feuille de papier, on n'en sera pas plus pauvre.



Comment t'appelles-tu ?

Jean obéit, et le rédacteur traça de sa belle main : « Paris, le 17 janvier 1857 » et au-dessous : « A monsieur... » — Comment s'appelle-t-il ? — Qui ça ? demanda Jean. — Le monsieur à la soupe. — Ce n'est pas un monsieur. — Une dame, alors ? — Oui... c'est-à-dire... — Ah ! ça, drôle, tu ne sais pas même à qui tu veux écrire ? — Oh ! si. — Dis-le donc (don), dépêche-toi. »

Le pauvre enfant était tout rouge d'émotion, et deux larmes *perlaient* dans ses yeux bleus qui avaient

déjà tant pleuré ! Mais prenant son courage à deux mains : « C'est, dit-il, à la bonne Vierge que je veux envoyer une lettre. — Moucheron ! dit sévèrement le père Bouin, *je présume* que tu n'as pas l'intention de te moquer d'un *ancien*. Par file à gauche, va voir à la porte si j'y suis. »

Le petit Jean obéit. Mais en le voyant si doux, le vieux soldat *se ravise* aussitôt et le rappelle. « Mille canons, *grommela-t-il*, il y a tout de même de la misère dans ce Paris. Comment t'appelles-tu, petit ? — Jean. — Jean qui ? — Rien que Jean. — Et que veux-tu dire à la sainte Vierge ? — Je veux lui dire que maman dort depuis hier soir, et qu'elle vienne l'éveiller ; moi je ne peux pas.

La poitrine du *vétéran* se serra, car il avait peur de comprendre. Il demanda pourtant encore : « Que parlais-tu de soupe tout à l'heure ? — Je voudrais aussi que la bonne Vierge en apportât, car avant de s'endormir, maman m'avait donné notre dernier morceau de pain. — Et qu'avait-elle mangé ? — Il y avait deux jours qu'elle disait : « Je n'ai plus faim. » — Comment as-tu fait quand tu as voulu l'éveiller ? — Eh bien ! comme toujours, je l'ai embrassée. — Respirait-elle ?

Jean sourit, et le sourire le faisait bien beau. « Je ne sais pas, répondit-il ; est-ce qu'on ne respire pas toujours ? »

Papa Bouin tourna la tête, parce que de grosses larmes lui coulaient sur les joues. Ensuite, d'une voix qui tremblait un peu, il reprit : « Quand tu l'as embrassée, n'as-tu rien remarqué ? — Mais si. . . elle était froide. Il fait si froid chez nous ! — Et elle grelottait, n'est-ce pas ? — Oh ! non. Elle était belle, bien belle ! Ses deux mains qui ne bougeaient pas étaient croisées sur sa

poitrine, et toutes blanches. Sa tête était un peu à la renverse; et par la fente de ses yeux fermés, elle avait l'air de regarder vers le ciel. »

En l'écoutant, le vieux soldat se disait: « Comment me plaindrais-je, moi qui gagne ma vie et qui mange bien ? En voilà une qui est morte de faim... de faim ! »

Il appela l'enfant, le mit sur ses genoux, et lui dit bien doucement: « Petiot, ta lettre est écrite, envoyée et reçue. Mène-moi chez ta mère. — Je le veux bien. Mais pourquoi pleurez-vous ? demande Jean étonné. Est-ce que les hommes pleurent aussi ? — Je ne pleure pas, répondit le vétéran, qui l'embrassait à l'étouffer, et l'inondait de ses larmes. C'est toi qui vas pleurer, pauvre chéri... Je t'aime maintenant comme mon fils, et toi, tu m'appelleras ton père. »

La très sainte Vierge lui avait inspiré d'*adopter* le pauvre orphelin. Après avoir rendu les derniers devoirs à la mère, il le conduisit chez lui, et prit le plus grand soin de son éducation.

« Non, non, disait-il, ce cher ange ne me quittera pas, parce que sa coquine de lettre, qui n'a pas même été écrite, a pourtant fait coup double; elle nous a donné, à lui un père, et à moi un cœur. »

Résumé. — Questions. — 1. Expliquez le sens des expressions suivantes: *prendre son courage à deux mains, par file à gauche, faire coup double, l'inondait de ses larmes.* 2. Que savez-vous déjà sur Jean lorsqu'il entre chez le père Bouin ? 3. Racontez le premier interrogatoire que celui-ci fit subir à l'enfant. 4. Pourquoi le vieux soldat se ravisa-t-il ? 5. Rappelez les questions qu'il posa pour s'assurer de la mort de la mère, et les candides réponses de Jean. 6. Parlez de la grande émotion du vétéran, de la manière dont il la manifesta, et de ce qu'il fit ensuite; etc.

Dictée préparée. — Les trois derniers alinéas de la leçon.

Analyse. — Analysez les pronoms personnels du dernier alinéa de la leçon.

Exercice écrit. — Relever les verbes de la leçon en indiquant leur temps, et écrire leur infinitif.

63. — LES VINGT SOUS DU BON DIEU.

Diction. Confiance triomphante de l'enfant (vers 6 à 10). Prière suppliante (15 à 20). — Relier les vers 20 et 21, avec une pause devant *souriait*.

Prononciation. Nous aurons (or-on), paupière (pop), saison (sè), c'est (sè), emprunteur (un), ciel (une syllabe).

LEXIQUE.

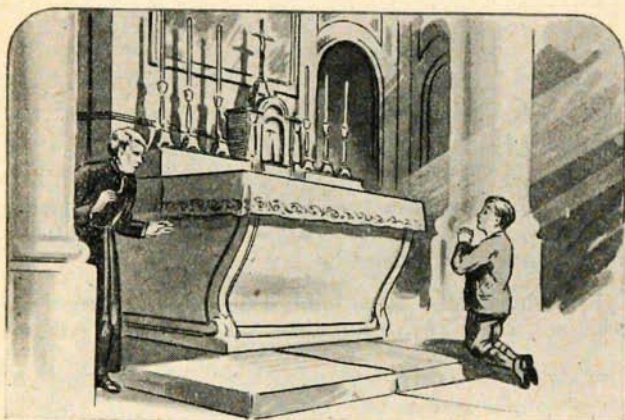
Braver, ne pas craindre, résister. **Paupière humide**, les yeux en pleurs.

Bise, vent du nord. **Naïf**, simple, innocent.

Candeur, confiance naïve.

1. Dans une bien pauvre maison,
Et pendant la froide saison,
Une femme pleure et soupire,
Les yeux fixés sur son enfant...
5. Soudain, l'enfant eut un sourire:
« Mère, fit-il tout triomphant,
« Pour *braver* la faim et la *bise*,
« Nous aurons du pain et du feu,
« Car je veux aller à l'église
10. « Emprunter vingt sous au bon Dieu. »

L'enfant, à l'église, arriva,
 Et vers l'autel il s'élança. . .
 Le pauvre petit, à genoux,
 S'écria, la *paupière humide*:



O mon Dieu ! prêtez-moi vingt sous !

15. « O mon Dieu ! prêtez-moi vingt sous !
 « De trésors votre main est pleine . . .
 « Vingt sous ! ah ! pour vous, c'est si peu !
 « Et nous vivrons une semaine
 « Avec les vingt sous du bon Dieu. »

20. Le bon curé qui l'écoutait
 Derrière l'autel souriait;
 Hors de sa cachette il se penche,
 Et près du *naïf* emprunteur,
 Fait rouler une pièce blanche . . .

25. Merci ! reprend avec candeur
 L'enfant, qui croit qu'à sa prière,
 L'argent est tombé du ciel bleu;
 Puis il court bien vite à sa mère,
 Porter les vingt sous du bon Dieu.

BESSE DE LAKEZ.

64. — OISEAUX UTILES A L'AGRICULTURE.

Diction. Trouvez les mots de valeur de chaque alinéa avant de le lire.

Prononclation. Proportion (prop), opposer (op-ôz), potagères (pott), auxiliaire (ô-ksi-lyèr), dévoré (vor); oiseaux (wa), insectes (sekt'), effroyable (frwa-yabl), guettent (ghè), saisissent (sè), ennemis (enn'mi), innombrable (in-non: prolonger le premier n), hanneton (hann'-ton), pucerons (sron), mangeront (jron).

LEXIQUE.

Sillons , les champs.	Granivore , qui se nourrit de grains.
Égrène , fait sortir les grains des épis.	Manie , habitude drôle, insensée.
Insectivore , qui se nourrit d'insectes.	

Pour bien comprendre l'utilité des oiseaux, il faut se rappeler qu'il y a une multitude d'insectes nuisibles aux plantes, et qui se multiplient dans une effroyable proportion. L'homme est impuissant à les détruire; les oiseaux sont ses auxiliaires indispensables.

En effet, la plupart des oiseaux se nourrissent d'insectes et leur font une chasse continuelle: ils les guettent au passage, les poursuivent dans l'air, les déterrent dans les sillons, les saisissent au fond du calice des fleurs,

sous l'écorce des arbres, partout. Ils sont presque les seuls ennemis qu'on puisse leur opposer.

La fauvette, par exemple, consomme au moins deux cents insectes par jour, et son appétit n'est pas le dixième



Fauvette.

de celui du martinet, qui, ainsi que l'hirondelle, passe toute sa journée à chasser les moucheron, les frelons et les guêpes, et en détruit chaque jour des quantités innombrables.

Et le moineau, que faut-il en penser ? Il est

vrai qu'il *égrene* par-ci par-là des épis ; mais que de cerises, de pommes et de poires n'a-t-il pas conservées aux cultivateurs ! Chaque fois qu'il éventre une sauterelle ou un hanneton, il préserve de destruction trente à quarante épis. Il est bien plus *insectivore* que *granivore*, et rend en définitive de grands services. On calcule qu'un couple de moineaux qui nourrit sa couvée, tue plus de trois mille chenilles par semaine.



Mésange.

On voit des gens enlever les nids d'oiseaux utiles. Ah ! se rendent-ils compte des dommages qu'ils causent indirectement par cette folle manie ?

En détruisant les nids, on laisse se multiplier à l'excès les chenilles, les pucerons et les autres insectes nuisibles; et il en résulte que les arbres fruitiers sont défeuillés, que les plantes potagères sont dévorées, et que parfois toute une contrée est menacée de la disette.

Laissons les petits oiseaux, comme les mésanges et les hirondelles, se multiplier dans les bois et les champs; n'allons pas, par un caprice monstrueux, détruire l'équilibre que le bon Dieu a établi. Il les a destinés à se nourrir d'insectes; si nous les mettons en cage ou si nous les mangeons, les insectes dont ils devraient vivre mangeront notre nourriture, et ce sera justice.



Moucherolle.

Résumé. — Questions. — 1. D'où vient que les insectes sont si nuisibles? — que l'homme est impuissant à les détruire? 2. Comment les oiseaux viennent-ils en aide à l'homme? 3. Montrez la très grande utilité de quelques-uns, comme l'hirondelle, la fauvette, le moineau, etc. 4. Pourquoi la destruction des nids est-elle une mauvaise action? 5. Que deviendrait le cultivateur si les oiseaux ne l'aidaient pas à détruire les insectes? etc.

Dictée préparée. — Les deux premiers alinéas et le dernier.

Conjugaison. — Conjuguer à l'impératif les verbes suivants: *guetter au passage, poursuivre dans l'air, rendre compte.*

Exercice écrit. — Faire la liste des pronoms du 2^e et du 3^e alinéa, en indiquer la nature et écrire les noms dont ils tiennent la place.

65. — LA SUCRERIE.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Simple récit.

Prononciation. *O ouvert*: propriété, résolu, immoler (im-mol-é: prolonger le premier *m*), forêt (for), improvisèrent (prov), temporaire (por), opération (op); *a ouvert de car*: Rivard, quart, éclat, brassin, annonça (a-non-ça); *a fermé*: hourra (râ); — chaudière (ô); ébullition (bul-li: prolonger le premier *l*); au-dessous (ôtsou), entretenir (tre-tnir), enlevée, (en-lvé), contenu (con-tnu).

1. A l'une des extrémités de la propriété de Jean Rivard se trouvait, dans un rayon peu étendu, un bosquet d'environ deux cents érables. Il avait, dès le commencement, résolu d'y établir une sucrerie.

Au lieu d'immoler sous les coups de la hache ces superbes *vétérans* de la forêt, les défricheurs Jean et Pierre *improvisèrent*, au beau milieu du bosquet, une petite cabane *temporaire* et, tous deux, un beau matin par un temps clair et un soleil brillant, s'attaquèrent à leurs deux cents érables.

Jean Rivard, armé de sa hache, pratiquait une légère entaille dans l'écorce et l'*aubier* de l'arbre, et Pierre, au moyen d'une *gouge*, *fichait* au-dessous de l'entaille, la petite *goudrelle* de bois destinée à recevoir l'eau sucrée suintant de l'arbre et la laisser tomber goutte à goutte dans l'auge placée au-dessous.

2. Dès les premiers jours, nos défricheurs purent recueillir assez d'eau pour faire un bon *brassin* de sucre.

Ce fut un jour de réjouissance. La chaudière, lavée, fut suspendue à la crémaillère, sur un grand feu alimenté par des *éclats* de cèdre, puis remplie aux trois quarts de l'eau destinée à être transformée en sucre.

Il ne restait plus qu'à entretenir le feu jusqu'à parfaite *ébullition* du liquide, à ajouter de temps en temps, à la sève déjà bouillonnante, quelques gallons de sève nouvelle, à veiller enfin, avec une attention continue, aux progrès de l'opération.

3. Au bout de quelques heures, Pierre, allant plonger dans la chaudière une écuelle de bois, vint, avec sa gaieté ordinaire, la présenter à Jean Rivard, l'invitant à se faire une trempette en y émiettant du pain.

Pendant que les deux compagnons savouraient ainsi leur trempette, la chaudière continuait de bouillir et l'eau s'épaississait à vue d'œil. Bientôt Pierre, y plongeant de nouveau son écuelle, la remplit d'un sirop doré, presque aussi épais que le miel.

Puis vint le tour de la *tire*. Pierre dispose un *lit* de neige, en couvre la surface d'une couche de sirop devenu presque solide, et qui, en se refroidissant, forme la délicieuse sucrerie que les Canadiens ont baptisée du nom de *tire*.

Cependant la chaudière bouillait toujours. Pierre s'aperçut, aux granulations du sirop, que l'opération tirait à sa fin, et il annonça par un hurra ! qui retentit dans toute la forêt, que le sucre était cuit !

La chaudière fut aussitôt enlevée du brasier et déposée sur des branches de sapins. En laissant refroidir la chaudière, il fallait agiter le contenu au moyen d'une palette de bois. Le sucre fut vidé ensuite dans des moules préparés d'avance, et, quelques minutes après, on en fit sortir plusieurs beaux pains d'un *grain* pur et clair.

(A. GÉRIN-LAJOIE.)

1. Le morceau, l'auteur. Ce morceau est extrait de *Jean Rivard* roman d'Antoine Gérin-Lajoie. Dans ce roman, l'auteur veut démontrer aux jeunes Canadiens français, qu'ils parviendront plus sûrement à la richesse et au bonheur en s'emparant du sol qu'en désertant les campagnes pour les villes, où ils végètent souvent.

Gérin-Lajoie (1824-1882) est né à Yamachiche. Outre *Jean Rivard*, il a composé des *Éléments de Droit public et constitutionnel* et *Dix ans d'Histoire du Canada, 1840-1850*, qui est « la meilleure étude que nous ayons sur cette période de l'histoire de l'établissement du gouvernement responsable ».

2. Les mots. — 1. **Vétéran**, du latin *vetus, veteris*, vieux, se dit d'un soldat âgé ou retiré du service ; ici, un arbre ancien. 2. **Improviser** (de *in*, pas, *pro*, d'avance, *videre, visum*, voir), construire à la hâte, sans préparation ; de la même famille : à *l'improviste*, sans être attendu. 3. **Temporaire** (du latin *tempus, temporis*, temps), qui n'est que pour un certain temps ; comparer *temporel* (le contraire d'éternel), qui se rapporte aux choses passagères du temps. 4. **Aubier** (d'*albus*, blanc), première couche du bois, ordinairement blanche, qui se trouve immédiatement sous l'écorce. 5. **Gouge**, outil de fer à lame demi-circulaire pour évider le bois. 6. **Ficher**, enfoncer. 7. **Goudrelle**, planchette creusée ou lame de métal. 8. **Brassin**, cuve où se *brasse* la bière ; son contenu ; le mot est employé ici, par analogie, pour le sirop. 9. **Éclats**, fragments de bois, tirés d'une bûche qu'on a fait *éclater* (casser avec bruit). 10. **Ébullition**, action de bouillir, avec dégagement de bulles gazeuses qui viennent crever à la surface. 11. **Lit de neige**, neige étendue horizontalement. 12. **Sucre d'un grain pur**, d'un grain régulier (le grain du sucre, de la pierre, etc., ce sont les petites parties qui les constituent).

3. Le plan. — L'auteur décrit les opérations en suivant l'ordre chronologique de leur apparition.

1. *Entrée en matière* : Jean Rivard désirait établir une sucrerie ; il bâtit une cabane temporaire.

2. *Le premier brassin*.

a) On entaille les érables.

b) L'eau est mise à bouillir sur un feu de cèdre.

c) L'eau d'érable bout : la trempette.

d) Elle s'épaissit: la tire sur un lit de neige.

e) Elle cuit: le sucre d'un beau grain clair.

4. **Rédaction.** — RACONTEZ UNE PARTIE DE SUCRE A LAQUELLE VOUS AVEZ ASSISTÉ.

66. — Prononciation : AU, AI.

La voyelle au.

1. **Au** représente généralement le son *o fermé* (ô).
Ex.: *Autre* (ô), *audace*, *aumône*, *pauvre*, *fléau*, *aussi* (ô); *aussitôt*.

2. **Au** se prononce *o ouvert* (coq):

a) Au futur et au conditionnel présent des verbes *avoir* et *savoir*. Ex.: *J'aurai* (or-é), *tu auras*, etc., *je saurai*; *j'aurais* (or-è), etc., *je saurais* (sor-è), etc.

b) Dans un certain nombre de mots où le son *au* est suivi de l'une des consonnes *g, r, s, t*, non muette. Ex.: *Augmenter* (og), *auguste*, *aurore* (or-or), *auréole*, *restaurant* (or-an), *Laurent*, *Maurice*, *austère*, *autoriser*, etc., *automobile* (ot-om-ob).

Aussi dans *mauvais* (mov-è), *paupière* (pop), *nauffrage*.

La voyelle ai.

1. **Ai** représente généralement le son *e ouvert* (è).
Ex.: *Vrai* (è), *plaie*, *fontaine* (ène), *air*, *raison* (èzon). — Que *j'aie*, que *tu aies*, qu'il *ait*, qu'ils *aient*. — *J'aide*, nous *aidons*; *raide* et *raidir*.

2. **Ai** représente le son *e fermé* (é):

a) Au passé défini et au futur simple des verbes. Ex.: *J'acceptai*, *je refusai*; *j'arriverai*, *je viendrai*.

Cependant à la forme interrogative, ces mots se prononcent avec l'e ouvert. Ex.: *Acceptai-je* (tège), *refuserai-je* (rège).

b) Dans: *je sais*, *tu sais*, il *sait* (sé); *gai*, *gaieté* (gué), *quai*.

3. **Ai** représente le son *de e sourd* dans la syllabe *fai* du verbe *faire* (et ses dérivés) lorsqu'elle est suivie d'une syllabe sonore. Ex.: *Faisant* (fe), *bienfaisant*, *malfaisant*, *faisais*, *faisions* (tous avec *fe*). — *Faisan*.

67. — MGR DE LAVAL.

Prononciation. *E ouvert*: trajet, chevet, plaît, rendait. — Diocésain (dyoss), bienfaisance (fe), taille (ây), basse ville (âsse); *oi* (wa): fois, soigne, moitié (mwa); Anne (*ann'*, non pas âne).

LEXIQUE.

Mgr, abréviation de *monseigneur*; s'emploie lorsqu'un autre titre suit.

Habits pontificaux, habits, ornements que porte l'évêque dans les cérémonies.

S'ingénie, cherche un moyen de réussir.

Pourpre, maladie qui se manifeste par de petites taches rouges sur la peau; (anc.) petite vérole, scarlatine.

Vénération, estime profonde et respectueuse.

Prodigue, qui donne avec profusion, sans compter.

Chevet, tête du lit, auprès de.

Mgr de Montmorency-Laval appartenait à l'une des plus illustres familles* de France. Après une jeunesse studieuse, il renonça aux avantages que le monde lui offrait, pour se consacrer à Dieu par la prêtrise. Ses qualités et ses vertus le firent choisir, en 1659, pour premier évêque de Québec.

Sa haute taille, ses nobles manières,* sa tenue grave et imposante, inspiraient le respect et la confiance. Lorsque, revêtu des *habits pontificaux*, il fit son entrée* à Québec, « il paraissait, dit le père Lallemant, comme un ange du paradis,* avec tant de majesté que nos sauvages ne pouvaient détacher leurs yeux de sa personne. »

Dès son arrivée* au Canada, il se donne complètement à ses diocésains*. Il visite chaque famille, se rend auprès des Hurons, *s'ingénie* à leur faire du bien, administre lui-même les sacrements à leurs malades et baptise quelques-uns de leurs enfants. Rien n'arrête son zèle. Cet homme qui n'a connu que le doux climat et les commodités de la France, n'hésite pas à braver le

froid de l'hiver, à chausser les raquettes et à faire de longs trajets à pied pour répandre partout les bienfaits de la religion. En été, il monte dans les canots d'écorce, supporte les plus grandes fatigues et n'a souvent que du pain sec pour nourriture. Témoins de son inépuisable charité, les Hurons comme les habitants de la colonie, entourent Mgr de Laval de leur affection et de leur *vénération*. Les farouches Iroquois eux-mêmes, évangélisés par les pères Jésuites, célèbrent sa bienfaisance.

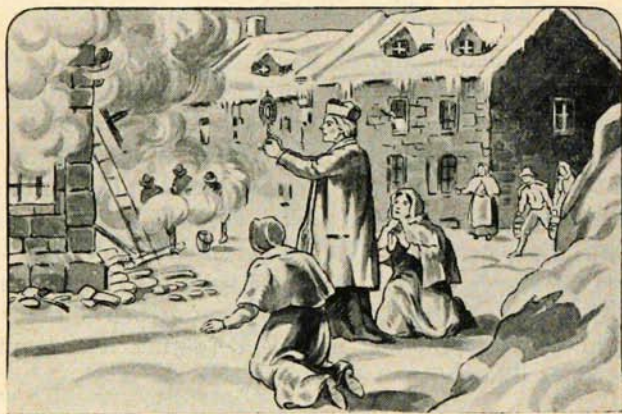
Aux malades, Mgr de Laval *prodigue* les trésors de son dévouement. Un jour, un vaisseau pénètre dans le port de Québec avec deux cents passagers, presque tous atteints par la maladie du *pourpre*. Une fois transportés à l'Hôtel-Dieu de cette ville, les malades contemplent avec admiration le prélat accouru à leur *chevet*, pour les assister jour et nuit et les entourer des soins les plus empressés. Il fait lui-même leurs lits et les soigne de ses propres mains. Vainement veut-on l'en empêcher; aucune supplication ne peut le détourner d'accomplir ces actes d'humilité et de charité.

Sa piété est à la hauteur de son dévouement. Il protège et développe les institutions religieuses, organise des confréries, fonde le fameux séminaire de Québec, établit ou favorise les pèlerinages, en particulier celui de Sainte-Anne de Beaupré, devenu depuis si célèbre.

Dieu se plaît parfois à montrer la sainteté de son serviteur. Vers le milieu de février de l'année 1661, le feu* éclate dans la basse ville de Québec et menace de causer de grands ravages. Mgr de Laval, plein de confiance dans le Seigneur, s'en va tranquillement à l'église, prend le saint Sacrement et descend vers le lieu du sinistre. A peine y est-il rendu, que l'incendie s'arrête.

Le feu ne détruisit que la maison où il avait éclaté et la ville fut sauvée.

Les nombreux travaux accomplis par Monseigneur lui avaient fait contracter de précoces et douloureuses infirmités. Il se démit alors de son évêché et vécut retiré dans le séminaire de Québec, continuant à exercer autour de lui une douce et bienfaisante influence.



Mgr de Laval porte le saint Sacrement vers le lieu du sinistre.

Levé chaque matin de très bonne heure, il récitait ses prières, puis se rendait à la cathédrale. Il en ouvrait les portes et disait la première messe pour les ouvriers et les gens du peuple. La journée se partageait entre le travail, la prière et les œuvres de charité. Il avait un petit magasin d'étoffes, de lingerie, de couvertures qu'il se procurait avec ses économies et qu'il distribuait aux pauvres, ses meilleurs amis. Étant un jour sorti au plus fort de l'hiver, il rencontra un malheureux enfant grelottant et à moitié vêtu. Touché de compassion, il

l'amène avec lui, lui lave les pieds qu'il baise avec tendresse, lui donne des bas, des chaussures, un vêtement complet, puis le renvoie tout joyeux, avec le doux sourire d'un homme qui a fait une bonne œuvre. Et que d'actions semblables n'a-t-il pas accomplies !

Mgr de Laval mourut en saint à l'âge de quatre vingts ans. Son souvenir est pieusement conservé comme une des gloires de notre pays. En 1908, la ville de Québec lui érigea une magnifique statue, à l'occasion du 300e anniversaire de sa mort.

Résumé. — Questions. — 1. Que savez-vous sur Mgr de Laval avant son arrivée au Canada ? 2. Donnez quelques preuves de son grand zèle pour ses diocésains. 3. Parlez de sa conduite envers les malades. 4. De quelles manières sa piété se manifestait-elle ? 5. Racontez le fait miraculeux qu'on lui attribue. 6. Comment employa-t-il les dernières années de sa vie ? etc.

Mots et expressions. — *Famille, familial, familier, familièrement; esprit de famille, être en famille, nombreuse famille, famille de mots.* — *Arrivée, départ; entrée, sortie,...* — *Ange du paradis, ange de paix, être aux anges, sage comme un ange.* — *Manières, maintien, tenue, air.* — *Diocèse, diocésain; paroisse, paroissien; cité, citadin; village, villageois.* — *Incendie, feu, sinistre, conflagration.* — *Trouvez quelques mots dérivés de pied, vertu, hiver, affection, jour...*

68. — LE DÉFAUT ORDINAIRE
DES JEUNES FILLES.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Prononciation. Trop ordinaire (opp-or), passionner (pâ), sauraient (sor), mauvais (mov-è), incommodité (modd); dans ce qui (dan-ski), et de mal (é-dmal).

LEXIQUE.

Dans les filles , on dirait aujourd'hui <i>chez les...</i>	Aversions, sans fondement (latin <i>avertere</i> , détourner)
Elles ne sauraient , elles ne peuvent.	antipathie, répulsion, répugnance sans motif.
Prendre parti , donner raison, approuver, se tourner du côté de...	Dans les occasions , on dirait maintenant à <i>l'occasion</i> .
Se passionner sur les choses , s'éprendre des choses, s'y attacher fortement.	Incommodité... , gêne, malaise occasionné.
	Entêtement , attachement opiniâtre à ses idées.

Un défaut trop ordinaire *dans les filles*, c'est celui de *se passionner sur les choses* même les plus indifférentes. *Elles ne sauraient* voir deux personnes qui sont mal ensemble, sans *prendre parti* dans leur cœur pour l'une contre l'autre; elles sont toutes pleines d'affections ou d'*aversions sans fondement*, elles n'aperçoivent aucun défaut dans ce qu'elles estiment, ni aucune bonne qualité dans ce qu'elles méprisent.

Il ne faut pas d'abord s'y opposer, car la contradiction fortifierait ces fantaisies; mais il faut peu à peu faire remarquer à une jeune personne | qu'on connaît mieux qu'elle tout ce qu'il y a de bon dans ce qu'elle aime, et tout ce qu'il y a de mauvais dans ce qui la choque.

Prenez soin en même temps de lui faire sentir dans les occasions, l'incommodité des défauts qui se trouvent dans ce qui la charme, et la commodité des qualités avantageuses qui se rencontrent dans ce qui lui déplaît; ne la pressez pas; vous verrez qu'elle reviendra d'elle-même.

Après cela, faites-lui remarquer ses entêtements passés, avec leurs circonstances les plus déraisonnables; dites-lui doucement qu'elle verra de même ceux dont elle n'est pas encore guérie, quand ils seront finis.

Surtout montrez-lui le grand mélange de bien et de mal qu'on trouve dans ce qu'on peut aimer et haïr, pour ralentir l'ardeur de ses amitiés et de ses aversions.

FÉNELON.

1. Les idées. — 1. Que veut dire *sont mal ensemble* ? 2. Que signifie *se passionner sur les choses* ? 3. Que fait la jeune fille qui voit deux personnes qui ne s'entendent pas ? 4. Que faut-il faire remarquer à la jeune fille au sujet de ses aversions ou de ses affections sans fondement ? 5. Que lui montrera-t-on au sujet des qualités de ce qu'elle aime et des défauts de ce qui lui déplaît ? 6. Que fera-t-on au sujet de ses entêtements passés ?

2. Grammaire. — 1. Dites les éléments de cette subordonnée: qui sont mal ensemble (3e ligne). 2. Quel autre verbe pourrait-on mettre à la place de *sont* sans changer le sens ? 3. Dites la nature et la fonction de *y* (9e l.). 4. Quelle est la fonction de *il* ? — et le sujet réel de *faut* (2e alinéa). 5. Donnez un synonyme de *choque*, — un *homonyme*. 6. Quels sont, dans *déraisonnable*, le radical, le préfixe et le suffixe ?

3. L'auteur. Fénelon. Voir page 268.

4. Résumé. — Les jeunes filles se passionnent facilement pour les choses les plus indifférentes. Elles n'aperçoivent aucun défaut dans ce qu'elles estiment et aucune qualité dans ce qu'elles méprisent. Il faut éviter de les contredire et s'in-

sinuer peu à peu dans leurs idées, pour les réformer; elles reviendront d'elles-mêmes. On leur montre ensuite le grand mélange de bien et de mal qui se trouve dans ce qui peut être aimé et haï.

69. — LE DIMANCHE DU VIEUX FORGERON.

Diction. Le bon morceau à réciter et même à déclamer ! Mettez-y votre esprit pour le comprendre, votre cœur pour le rendre.

Prononciation. Énoncez bien le son *oi* : un *ou* très court suivi d'un *a* ouvert, en une syllabe : oua, wa : paroisse, roi, sois, troisième (trwâ), moisson; *a fermé* : Jacques (â), rase, bras; quasi (ka-zi); ferrerais (fer-rai : prolonger le premier *r*), je me levais (je mle), ni de repos (ni dre).

LEXIQUE.

Forgeron , qui travaille le fer dans une forge.	quel on forge les métaux.
Souvenance , souvenir vague.	Prieur , supérieur de certaines maisons religieuses.
Quasi , presque.	Bière , cercueil.
Enclume , bloc d'acier sur le-	

Sois béni, vieux dimanche* ! Je te dois les saintes joies de ma vie. Quand j'avais lavé à grande eau sur ma figure et mes bras la suie de la forge, que j'avais pris mes beaux habits, et que rasé de frais, j'allais, ma bonne femme au bras, à la messe de la paroisse, j'étais plus heureux que le roi.

Vieux dimanche, sois béni !

Je n'ai pas *souvenance** d'avoir, le dimanche, donné un coup de marteau*, ni un coup de lime. Lorsque survint notre troisième enfant, et que le pain fut si cher, que ce fut *quasi* la famine, je me levais deux heures plus

tôt, je me couchais une heure plus tard et j'arrivais à la moisson prochaine sans avoir travaillé le dimanche.

Vieux dimanche, sois béni !

Le grand monsieur de notre bourg entra un dimanche dans ma boutique* ; il me dit : « Forgeron*, mon grand cheval blanc est défermé des deux pieds de derrière et je veux aller à la chasse ; mets-toi à la forge au plus vite. » Je répondis : « Monsieur, je ne travaille pas le dimanche. » Il posa deux pièces d'or sur l'*enclume*, deux pièces d'or qui brillaient sur le fer gris. Je lui dis : « Monsieur, vous me donneriez votre château, avec les terres qui y tiennent, que je ne ferrerais pas aujourd'hui votre cheval. Je n'ai qu'une âme et je ne veux pas la perdre. » Le *prieur* de Sainte-Marie connut cette réponse, et il assura qu'un pape l'avait faite autrefois à un empereur. C'est tout de même une chose bien étonnante.

Vieux dimanche, sois béni !

Comment peuvent faire ceux qui, après avoir sué et peiné pendant six jours, travaillent encore le dimanche ? Leur cœur* est donc de pierre et leurs muscles d'acier, qu'ils n'aient besoin ni de prières, ni de repos !

Vieux dimanche, sois béni !

Je me souviens maintenant qu'un dimanche matin, j'ai travaillé une heure ; mais c'était pour clouer la *bière* de Gertrude, notre voisine. Et c'est, hélas ! un travail qui ne peut point se remettre.

Vieux dimanche, sois béni !

Je laisse trois fils en vie : Jacques, le tisserand ; Pierre, qui a épousé la fille du meunier ; Éloi, qui héritera de la forge.

Mes fils m'ont promis par serment de ne jamais travailler le dimanche.

S'ils venaient à manquer à leur promesse, je crois que mes os le sentiraient sous terre et que mon âme en éprouverait du chagrin, même dans la gloire du paradis.

Vieux dimanche, sois béni !

Mon Dieu, si ça ne contrarie pas vos projets et que ça ne dérange personne, faites-moi mourir un dimanche.

Vieux dimanche, sois béni !

Lecture moderne.

Résumé. — Questions. — 1. Quand le forgeron est-il plus heureux qu'un roi ? 2. Que fit-il quand il craignit la famine ? 3. Racontez l'incident du monsieur qui voulut faire ferrer son cheval un dimanche. 4. Quelle question le forgeron se pose-t-il ? 5. A quelle occasion travailla-t-il un dimanche ? 6. Que dit-il de ses trois fils ? 7. Pourquoi répète-t-il souvent la même phrase ? 8. Quelle admirable leçon nous donne-t-il ? etc.

Mots et expressions. — *Forgeron, forger, forge, forgeable; serrurier, maréchal, taillandier. — Souvenance, souvenir; partance, partir. — Dimanche, jour du Seigneur; s'endimancher, habit des dimanches, un air de dimanche, tel qui rit vendredi dimanche pleurera. — Coup de marteau, coup de poing, de feu, de grâce, d'œil, de main. — Cœur, cordial; cœur de pierre, d'un arbre, avoir le cœur à l'ouvrage, prendre une chose à cœur, ouvrir son cœur. — Trouvez de quel mot est formé forgeron, famine, clouer, souvenance, ferrer.*

70. — DIVERS CONSEILS.

LEXIQUE.

Activer , rendre plus grand, plus ardent.	Provoquer , produire, causer.
Alimenté , approvisionné.	Transpiration , action de suer.
	Frictionné , frotté.

Prononcez: gravement (avman), revolver (ré...ère), tué (une syllabe), enflammés (flâ), fosses (ô) d'aisance (dè), occasionné (câ), tramway (wè), suffisamment (su-fi), efforcez-vous (é-for), heureuses (eur), exempts (eg-zan).

Ne faites jamais peur à personne; car, il pourrait en résulter les plus graves accidents, et en particulier une terrible maladie: l'épilepsie.

Ne retirez point une chaise placée derrière une personne sans l'en prévenir: en voulant s'asseoir, elle tomberait et peut-être se blesserait gravement, comme cela est souvent arrivé.

N'approchez pas des chevaux par derrière sans précaution: ils pourraient vous faire du mal.

Ne vous amusez point avec des armes, surtout une arme à feu: vous pourriez vous blesser ou blesser les autres. Hélas! que d'exemples n'a-t-on pas d'enfants qui, jouant avec un fusil, un revolver, ont tué, sans le vouloir, un de leurs parents ou de leurs camarades!

Ne vous amusez point avec du feu: il est si aisé d'allumer un incendie.

Conservez toujours de l'eau dans votre chambre, afin d'arrêter, dès le principe, le feu s'il prenait à quelque objet.

Dans le cas où vous verriez un enfant dont les vêtements se seraient enflammés, n'essayez pas d'éteindre le feu en soufflant dessus: vous ne feriez que l'*activer*.

Prenez une couverture et enveloppez-en l'enfant tout entier, à l'exception de la bouche. Le feu s'éteindra dès qu'il ne sera plus *alimenté* par l'oxygène de l'air.

Ne jetez jamais dans les fosses d'aisance du papier enflammé, car vous pourriez *provoquer* une explosion, dont vous seriez la première victime.

Si, à l'odeur, vous constatiez qu'il y a dans un appartement une fuite de gaz, gardez-vous d'y entrer avec du feu : vous pourriez également déterminer une explosion.

Quand vous avez à descendre de voiture, attendez que l'arrêt soit complet. Les manquements à cet avis ont occasionné de nombreux accidents, soit sur les chemins de fer, soit sur les tramways.

Quand vous êtes en *transpiration*, évitez de boire frais, et de vous placer à un courant d'air. L'hygiène prescrit de changer de linge après s'être bien *friktionné* avec un essuie-main, sinon de se tenir suffisamment vêtu pour que la transpiration cesse peu à peu sans causer de refroidissement.

Lorsque vous éprouvez un malaise, dites-le à votre mère ou à votre père, afin qu'on y remédie. Il ne faut pas être douillet et s'alarmer d'un rien ; mais il ne faut pas non plus être imprudent, et laisser se développer une maladie qui, combattue dès le principe, peut être évitée.

Ayez à cœur de vous montrer toujours très polis, en famille d'abord, puis en classe, en société, et spécialement envers les vieillards et les personnes d'autorité. La politesse ! mais c'est une des plus belles qualités qu'un jeune homme puisse posséder ; elle supplée à beaucoup d'autres, tandis qu'aucune ne la remplace ; on ne se repent jamais de l'avoir observée, et on regrette

souvent d'y avoir manqué. Efforcez-vous donc d'acquiescer, non seulement la politesse des manières, mais surtout celle du cœur, qui vise à rendre heureuses les personnes qui vous entourent.

Enfants, conservez-vous exempts du péché: n'oubliez jamais que la santé de l'âme contribue beaucoup à la santé du corps.

Résumé. — Questions. — 1. Qu'est-ce qu'un conseil ? 2. Pourquoi les parents et les maîtres doivent-ils donner des conseils aux enfants ? 3. D'où vient que ces derniers n'y font souvent pas attention ? 4. Quelles en sont ordinairement les conséquences ? 5. Citez quelques exemples dont vous avez été témoin. 6. Énumérez les divers conseils donnés dans cette leçon, et dites le pourquoi de chacun d'eux ; etc.

Grammaire. — 1. Indiquez le temps et la conjugaison de chacun des verbes des deux premiers alinéas. 2. Donnez le féminin des adjectifs *premier*, *complet*, *douillet*. 3. Trouvez les pronoms de l'avant-dernier alinéa, et dites-en la nature et la fonction.

Exercice écrit. — Avec chacun des noms communs des deux premiers alinéas, faites une phrase où ce nom sera employé comme complément direct ou indirect.

DEUXIÈME PARTIE

Sixième année.

71. — PRINCIPES DE DICTION.

1° LES LIAISONS.

Revoir les explications données en 5e année, leçon 1.

72. — CHARBONNIER ET GENTILHOMME.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Nous avons indiqué un certain nombre de pauses entre des mots qui ne forment pas d'unités logiques ou pour une autre raison. Cherchez pourquoi.

Mettez en valeur les mots imprimés en gras.

Il y a plusieurs parenthèses à dire sur un ton plus bas : l'une d'elles est entre tirets (3e alinéa), une belle barbe noire (2e), au milieu d'un grand silence (4e), qui aidait... porte (4e), etc.

Prononciation. Auraient (or), repas (â), prononcer, s'interposer (ôz), gueux (gheû), déjeuner (je), enlever (en-lvé), vrai (è), bras de Carlo (brâs tcarlô), de ce que (de-ske).

1. Certes, **peu d'élèves** auraient dit à Betti ce que Carlo Nobis s'est permis de lui dire !

3. Carlo Nobis est fier parce que son père est noble et riche. M. Nobis, assez grand, ayant l'air sérieux et distingué, porte **toute** sa barbe, une belle barbe noire, et accompagne presque tous les jours son fils | à l'école.

7. Hier matin, Nobis s'était querellé avec Betti — un des plus petits, le fils du charbonnier, — et, ne sachant

que lui dire parce qu'il se sentait dans son tort, il s'écria : « Ton père n'est qu'un gueux ! » Betti rougit jusqu'aux cheveux, ne répondit rien ; mais ses yeux se remplirent de larmes. En allant déjeuner chez lui, il répéta à son père ce qu'avait dit Nobis.

14. Aussi, après le repas, voilà le père de Betti, un petit homme tout noir, qui vient se plaindre à l'instituteur. Pendant qu'il exposait sa plainte, au milieu d'un **grand silence**, le père de Nobis, qui aidait comme d'habitude son fils à enlever son pardessus | à la porte, entendit le charbonnier prononcer son nom. Il entra pour savoir ce dont il s'agissait.

21. « C'est ce brave homme, répondit l'instituteur, M. Perboni, qui vient se plaindre parce que votre Carlo a dit à son enfant : « Ton père n'est qu'un gueux ! »

M. Nobis fronça le sourcil et rougit un peu.

25. « Est-il vrai que tu as dit cela ? » demanda-t-il à son fils.

Celui-ci, debout au milieu de la classe, le front baissé devant le petit Betti, ne répondit pas.

29. Son père le prit par le bras et le poussa tout contre Betti, de façon qu'ils se touchassent presque.

« Demande-lui pardon », dit-il.

Le charbonnier voulut s'interposer en disant : « Non, non. » Mais le gentilhomme n'en tint pas compte, et répéta à Carlo :

« Demande-lui pardon. Répète mes paroles : Je te demande pardon, Betti, du mot injurieux que j'ai prononcé contre ton père, auquel le mien est fier de serrer la main. »

Le charbonnier fit un geste de vive opposition mais M. Nobis ne s'y arrêta pas, et son fils dut s'exécuter

en disant à voix basse, sans oser lever les yeux | de terre :

« Je te demande pardon, Betti, ... du mot injurieux ... que j'ai prononcé ... contre ton père, ... auquel le mien est fier de serrer ... la main. »

M. Nobis tendit alors sa main au charbonnier, qui la lui serra avec force, et poussa ensuite son fils dans les bras de Carlo Nobis.

« Faites-moi la faveur de les mettre l'un à côté de l'autre », dit le comte en s'adressant à l'instituteur.

M. Perboni mit Betti sur le banc de Carlo. Quand ils furent placés, M. Nobis salua et sortit.

Le charbonnier resta quelques instants | indécis, contempla les deux enfants réunis, puis s'approcha du banc, regarda Nobis avec une expression de sympathie et de regret. Sans rien dire, il allongea la main pour le caresser; mais, n'osant le faire, il lui effleura seulement le front de ses gros doigts | et disparut.

« Souvenez-vous, mes enfants, de ce que vous venez de voir aujourd'hui, nous dit l'instituteur; c'est la plus belle leçon de l'année. »

E. DE AMICIS. — *Grands cœurs*. (Delagrave, édit.)

1. **Plan.** — Complétez le plan suivant.

a) Parole injurieuse du jeune Nobis contre le père Betti.

1. Ce qu'étaient ... et celui ...
2. Querelle entre ...
3. Injure ...
4. Betti ...
5. Il répète ...

b) Plaintes du père Betti.

1. Le père Betti est ...; il vient ...
2. Le père Nobis entend ...; il entre ...
3. Paroles de ...
4. Ce qu'a dit ...

c) Obligation imposée au jeune Nobis de demander pardon.

1. M. Nobis... et...
2. Il dit: ... et pousse son fils...
3. Il l'oblige à...
4. Il tend la main...
5. Il demande à l'instituteur...

d) Les deux enfants sont placés sur le même banc.

1. Expression... et... du...
2. Geste du...
3. Réflexion de...

2. Commentaire. — La charité doit faire ressembler à une grande famille tous les élèves d'une même école. Ils doivent se regarder un peu comme frères. Celui qui remplit honnêtement son devoir est digne de respect, qu'il soit riche ou pauvre.

3. Les mots. — 1. **Un gueux**, celui qui est au comble de la misère. Ce mot est parfois synonyme de coquin, de fripon. 2. **Il rougit jusqu'aux cheveux**, il eut bien honte. 3. **S'interposer**, (du latin *inter*, entre et *poser*) signifie se poser entre deux personnes, intervenir comme médiateur. 4. **Gentilhomme**, homme de race noble. 5. **Froncer les sourcils**, (latin *frons*, front) rider, resserrer le front. 6. **Indécis**, qui n'est pas *décidé*, qui hésite. 7. **Sympathie**, sentiment qui nous fait prendre part aux peines et aux plaisirs des autres. 8. **S'exécuter**, se résoudre à faire une chose. 9. **Effleurer**, toucher légèrement (à *fleur* de peau).

4. Questionnaire d'intelligence. — 1. Comment se montre la peine ressentie par Betti ? 2. Pourquoi les élèves gardent-ils un grand silence pendant que le charbonnier porte sa plainte ? 3. A quoi M. Nobis oblige-t-il son fils ? 4. Comment manifeste-t-il ce qu'il ressent en apprenant la bétise de son fils ? 5. Qu'éprouve le charbonnier à la noble réparation que M. Nobis impose à son fils ? — comment le montre-t-il ? 6. Comment M. Nobis montre-t-il qu'il veut que le pauvre soit traité à l'égal du riche ? 7. Comment le charbonnier prouve-t-il qu'il ne garde pas de rancune envers le jeune Nobis.

5. Expressions à remarquer. — Un air sérieux et distingué, — se sentait dans son tort, — rougit jusqu'aux cheveux, — il exposait sa plainte, — fronça le sourcil, — le poussa

tout contre Betti, — un geste de vive opposition, — voulut s'interposer, — dut s'exécuter, — sans oser lever les yeux, — fier de serrer la main, — faites-moi la faveur, — rester indécis, — il allongea la main, — il effleura le front.

6. Questions de grammaire. — 1. Pourquoi *auraient* (1re ligne) est-il au pluriel ? 2. *S'est permis* : quelle espèce de verbe ? 3. Que complète la subordonnée *parce que son père, etc.* (3e ligne). 4. Dites la nature et la fonction de *grand* (4e l.). 5. Quelle est la fonction de *école* (6e l.) ? 6. Pourquoi *enlever* (18e l.) est-il à l'infinitif ? — quelle est sa fonction ? 7. Quelle est la fonction de *dont* (20e l.) ? 8. Rendre raison du *t* de *demanda-t-il* (25e l.). 9. Rendre raison de *prit*, avec un *t*, et *poussa*, sans *t* (29e l.). 10. Quelles sont la nature et la fonction de *presque* (30e l.) ?

7. L'auteur. Amicis (E. de). — (1846-1908). — Littérateur italien. Il a publié des récits de voyage très appréciés du public. Les écoliers lisent avec grand intérêt son livre *Grands cœurs*, dont ce morceau a été extrait, et qui est le journal d'un petit écolier italien.

73. — LE PÉTROLE.

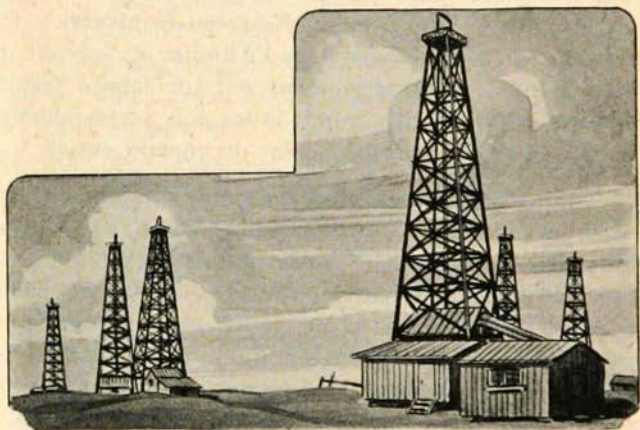
Diction. Texte qui demande à être lu simplement, mais sans négliger de mettre en relief les mots de valeur.

Prononciation. *O ouvert*: profondeurs, pétrole, violent (vyol), moteur, calorifère; *o fermé*: précaution (cô); — Europe (eur), récemment (sa-man), exploiter (plwa), élèvera (vra), brut (ut').

LEXIQUE.

Exploitation, mise en valeur. **Sonde**, sorte de tarière qu'on enfonce dans le sol.
Combustible, qui peut brûler.
Fortuite, qui arrive par hasard. **Moteur**, machine qui imprime le mouvement.
Intarissable, qui ne peut s'épuiser, se tarir.

Les profondeurs du sol renferment des trésors nombreux et variés. Quelques-uns se distinguent par leur éclat, comme l'or et les pierres précieuses; d'autres, moins brillants, ne sont pas moins utiles: la houille et le pétrole sont de ce nombre. Il y a quatre-vingts ans, le pétrole était presque inconnu. Aujourd'hui son *exploitation* constitue une source de richesse pour plusieurs nations, parmi lesquelles les États-Unis tiennent le



Puits de pétrole.

premier rang. Ce liquide *combustible*, appelé parfois huile minérale, forme à l'intérieur de la terre de vrais lacs dont on ignora longtemps la présence en Amérique. Une circonstance *fortuite* devait la révéler.

En Pennsylvanie, un nommé Drake, aidé de quelques ouvriers, creusait un puits pour en tirer de l'eau salée. Tout à coup, un violent jet de liquide huileux sortit du puits et faillit engloutir les travailleurs. Cette étrange source, qui fournissait plus de mille gallons par jour,

semblait *intarissable*, et le liquide, après une purification très simple, donnait en brûlant une lumière éclatante. C'était le pétrole, déjà connu en Europe et en Orient depuis des siècles, mais fort peu utilisé jusque-là. Des recherches furent faites ensuite en d'autres endroits de la Pennsylvanie et en divers lieux des États-Unis : partout on trouva le pétrole en grande abondance. Dès lors, il devint une branche importante du commerce de la nation voisine. Au Canada, on le rencontre dans les provinces de l'Ontario et du Nouveau-Brunswick. On vient d'en découvrir aussi dans l'Alberta, et, suivant un rapport publié tout récemment par un comité spécial du Sénat canadien, il y aurait là les plus vastes champs de pétrole de l'Amérique, sinon du monde entier.

Pour exploiter une source, on creuse, à l'aide d'une *sonde*, un puits dont la profondeur peut atteindre quinze cents pieds. On y place ensuite un tube métallique dans lequel des machines font monter le pétrole à la surface du sol, ou bien parfois il s'y élèvera de lui-même avec une force capable de le faire jaillir jusqu'à une hauteur de trois cents pieds. Les réserves souterraines sont quelquefois d'une telle abondance, qu'on a vu des puits de pétrole en fournir, pendant des semaines, des millions de gallons chaque jour.

Le pétrole brut, c'est-à-dire tel qu'il sort de terre, contient des impuretés dont il faut le débarrasser avant d'en faire usage. Une fois purifié, on s'en sert pour de multiples emplois. Il alimente de nombreux *moteurs*, remplace la houille sur les vaisseaux ou les chemins de fer, chauffe les calorifères ou les fourneaux. Pour l'éclairage il rend de précieux services, et presque partout il a remplacé l'huile. Mais il est dangereux à manier,

et bien nombreux sont les incendies dont il est la cause, ou les brûlures mortelles qu'il a occasionnées !

Il est imprudent de porter à la main une lampe allumée pleine de ce liquide, car elle peut se briser par suite d'un accident quelconque. Et alors, si par malheur la flamme n'est pas éteinte, le pétrole répandu sur le sol ou sur les habits peut prendre feu. Quand semblable accident arrive à ces derniers, il faut conserver son sang-froid, ne pas courir au hasard, épouvanté, car alors l'activité du feu augmente par l'agitation de l'air et des vêtements; mais il faut saisir tout ce qui se trouve sous la main: tapis, nappe, couverture, manteau, etc., et s'en envelopper étroitement pour éteindre les flammes.

Une sage précaution serait de n'employer le pétrole que pour les lampes fixes. Pour celles que l'on transporte dans la maison, mieux vaut les alimenter avec de l'huile. Finissons par cette recommandation, qui, mieux observée, aurait évité bien des malheurs: « Ne manipulez le pétrole que loin du feu, et n'en versez jamais dans une lampe ou dans un fourneau déjà allumés. »

Résumé. — Questions. — 1. Donnez le sens des expressions: *une source de richesse, une branche importante du commerce.* 2. Énumérez quelques-uns des trésors que l'on trouve dans le sol. 3. Comment le pétrole fut-il découvert aux États-Unis ? 4. De quelle manière le retire-t-on du sol ? 5. Indiquez quelques-uns de ses usages. 6. Quelles précautions devrait-on toujours prendre en le manipulant ? etc.

Dictée préparée. — Les deux derniers alinéas.

Conjugaison. — Conjuguer au passé défini: *constituer une source de richesses, fournir du pétrole.*

Exercice de langage. — Parlez de la découverte du pétrole aux États-Unis, de ses nombreux usages, des imprudences qu'il faut éviter en le manipulant.

74. — Prononciation : LE SON A, LES CONSONNES B, M, P.

I. *Le son a* : revoir la théorie de la 5^e année, leçon 4.

II. *Les trois bi-labiales b, m, p.*

L'obstacle au passage du courant d'air qui monte des poumons est formé par la lèvre supérieure appliquée sur l'inférieure.

Pour bien articuler ces trois consonnes, il faut :

1. Que les deux lèvres se touchent;
2. Qu'elles se séparent brusquement.

Pour *b*, il y a *simple rapprochement* des lèvres; pour *m*, il faut une *légère pression* des lèvres; pour *p*, il y a une *forte pression* ou *pincement* des lèvres.

Répétez : 1. Le barbare, bouillant de colère, brise broches et bracelets. 2. Brise du midi, tu murmures combien mélodieusement (lodd). 3. Le petit papillon passait (pâ) et repassait la porte.

75. — LE SECRET DE LA CONFESSION.

Diction. Au début, ton de la narration. Ituraldo est d'abord insinuant (4^e alinéa), puis autoritaire, puis violent et enragé. Le prêtre sera calme et digne.

Prononciation. Les *b*, les *m* et les *p*. — **O ouvert** (coq) : Rodil, saura (or-a), omettre (omm), violer (vyol-é), vocifère (vosse), t'obstine (tops), obéit (ob), détonation (tonn); **a ouvert** : rare, soldat; — trois (trwâ). — Secouer (kwé); joug (jou ou joug'), au-dessus (ôtsu), saura (sor), sûreté (sur-té), tout ce que (ske), violemment (vyol-a-man), parle donc (don).

LEXIQUE.

Secouer le joug, chercher à se soustraire à l'autorité.

Vocifère, parle avec colère et en criant.

Clame, crie.

Voix impérieuse, qui commande avec orgueil.

En 1824, les Mexicains révoltés essayaient de *secouer le joug* des Espagnols. Vaincus dans plusieurs batailles, ces derniers étaient assiégés dans Callao. Bientôt les vivres manquèrent. Soupçonnant une trahison, le commandant, Don Ramon Rodil, fit arrêter ceux qu'il croyait coupables, mais ne put les convaincre d'aucun crime. Au mépris de toute justice, il les condamna néanmoins à être exécutés, appela l'aumônier, le père Marielux, homme d'une rare vertu et d'un dévouement au-dessus de tout éloge.

« Aumônier, lui dit-il, vous avez trois heures pour préparer ces hommes à la mort; remplissez votre ministère. »

Trois heures plus tard, ils mouraient criblés de balles.

Pourtant, Rodil craignait encore. Tous les coupables ont-ils été châtiés ? se demandait-il avec inquiétude. Il le saura. Cédant alors à un désir sacrilège, il rappelle l'aumônier: « Père, questionne-t-il, dans leur confession ces traîtres ont dû vous révéler leurs plans et leurs complices. Il faut que je sois renseigné sur ces faits; la sûreté de la ville l'exige. Je vous ordonne donc, au nom du roi, de m'instruire de tout ce que vous savez, sans omettre ni un nom, ni un détail.

— Impossible, mon général; violer le secret de la confession ? jamais ! Rien au monde ne sera capable de me faire commettre une telle faute, quand même le roi en personne me le commanderait. A Dieu ne plaise que je consente à une semblable révélation ! Mes lèvres et mon âme en seraient flétries pour toujours. »

Au lieu d'admirer cette réponse si noble, le général, rouge de colère, se précipite sur le prêtre, le saisit vio-

lement par le bras, et *vocifère*: Moine, raconte-moi tout, ou je te fais fusiller ! »

— Je suis entre les mains de Dieu; que sa sainte volonté soit faite. Mais la mort dont vous me menacez ne me fera rien dire qui puisse porter la moindre atteinte au secret sacramentel.

— O moine rebelle à ton roi ! *clame* Rodil, parle donc, et ne t'obstine pas à garder un silence qui va causer ta perte !

— Mon roi n'a pas de sujet plus fidèle que moi; mais personne ne peut m'imposer d'être traître à mon Dieu. Je ne vous obéirai pas !

— Holà, capitaine Ituraldo, crie le général par la porte entr'ouverte; faites entrer des soldats avec fusils chargés. » Aussitôt quatre soldats s'avancent.

— A genoux, moine ! hurle Rodil.

Docilement, le prêtre obéit.

— « En joue ! » commande Rodil aux soldats, et, regardant sa victime: « Pour la dernière fois, lui dit-il d'une *voix impérieuse*, au nom du roi, je t'ordonne de révéler ce que tu sais.

— Au nom de Dieu, je refuse de parler », répond le religieux d'une voix calme et ferme.

— Feu ! crie Rodil. Une violente détonation déchire l'air, et le père Marielux tombe foudroyé, martyr du secret de la confession.

Questions. — 1. Quel est le sens des expressions: *dévouement au-dessus de tout éloge, rebelle à son roi, traître à Dieu*. 2. Dans quelle situation se trouvait Ramon Rodil ? 3. Parlez de la première exécution. 4. Pourquoi Rodil rappela-t-il le Père, et que lui demanda-t-il ? 5. Racontez ses efforts pour faire violer le secret de la confession, la noble résistance du Père, et le dénouement dramatique de ce dialogue; etc.

Grammaire. — 1. Pourquoi le mot *Mexicains* commence-t-il par une majuscule ? 2. Quand un mot désignant un peuple ne prend-il pas de majuscule ? 3. D'où vient que l'expression *aucun crime* est au singulier ? 4. Dans le mot *trahison*, comment l's se prononce-t-il ? 5. Pourquoi ? 6. Nommez quelques mots de la leçon où il y a une diphtongue, un *h* muet.

Vocabulaire. — Dans la page 200, relevez sept verbes employés à la place du verbe *dire* et mieux appropriés.

76. — NOS CROIX.

Diction. Débit calme, bien marquer les pauses.

Mettre en valeur: 1er quatrain: immense, doux, hautes croix de bois, parchemins; 2e quatrain: implorer, d'heureux lendemains. 1er tercet: résolue, fortement; 2e tercet: sous l'azur . . . , le dernier vers. — Une pause après *nos pères* (3e vers).

Prononciation. *Immense* (prolonger le 1er *m*); **a** ouverts: croix (krwa), donnât, elles sont là, campagnards; **a** fermés: bois (bwâ), on passe (â), âme; **o** ouvert: poème (po-è), implorer (or-é), patriotisme; heureux (eur).

LEXIQUE.

Stance , groupe de vers formant un sens complet et suivi d'un repos.	toriques.
Parchemins , mis ici pour titres d'honneur, souvenirs his-	Ancrés , solidement affermis.
	Averse , pluie subite et abondante.

Au bord du fleuve immense et le long des chemins,
Comme un poème doux qu'on fait *stance* après *stance*,
Nos pères ont planté, de distance en distance,
De hautes croix de bois qui sont nos *parchemins*.

A genoux à leurs pieds, parmi les blancs jasmins,
Ils venaient implorer la divine assistance,
Pour que le champ nouveau donnât la subsistance
Et que l'humble foyer eût d'heureux lendemains.

Quand on passe devant, homme ou femme, on salue.
Chez nous, bons campagnards à l'âme résolue,
Patriotisme et foi sont fortement *ancrés*.

Elles sont là toujours sous l'azur ou l'*averse*,
Et pour que nos enfants aient des abris sacrés,
On les remet debout quand le temps les renverse.

P. LEMAY. — *Les Gouttelettes*.

77. — LA MEILLEURE AMIE DES JEUNES FILLES.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Soulignez les interrogations et les exclamations du premier alinéa. Suivre la ponctuation.

Prononciation. Les consonnes *b, m, p*. — *Aiguille* (è); *a fermé*: passée et passe; — aujourd'hui (jour), nullement (nul-man), effort (é), acheter (a-chté), je ne sais (je-nsé).

LEXIQUE.

Elle est passée de mode, on ne s'en sert plus.

Reléguer, mettre à l'écart, de côté, dans un lieu détourné.

Vieilleries d'autrefois, choses anciennes, dont on ne se sert plus, qu'on ne regarde plus.

Monde élégant, les gens recherchés, qui se vantent de donner le ton aux autres.

Dé, petit cylindre creux qu'on met au bout du doigt pour pousser l'aiguille en cousant.

Tant bavardé et si peu causé, *bavarder*, c'est parler

excessivement, sans suite et à propos de rien; *causer*, c'est s'entretenir familièrement (ce mot est moins dépréciatif),

Il en reste..., le travail à l'aiguille produit quelque chose qui reste.

Éphémère, (grec *épi*, sur; *hémera*, jour), qui dure un jour, de courte durée.

Cela se lègue..., **cela parle de vous à vos petits neveux**, vous aurez le plaisir de le donner en souvenir à vos descendants.

La meilleure amie des jeunes filles, qui est-ce ? Voulez-vous que je vous le dise ? Eh bien... c'est l'aiguille. — Comment ! l'aiguille à coudre ? — Oui ! à coudre, à broder, même à tricoter... Je comprends votre surprise, je la comprends d'autant plus qu'aujourd'hui, dans une partie de la société riche, l'aiguille *est passée de mode*. Elle *est reléguée* parmi les *vieilles d'autrefois*. Les jeunes femmes du monde *élégant* ne travaillent plus. J'en connais qui n'ont pas de *dé*. Est-ce préférence pour les occupations sérieuses : l'étude, la lecture ? Nullement. C'est amour du bavardage. Jamais on n'a *tant bavardé et si peu causé*. C'est aussi dédain de l'effort, du travail. A quoi bon se donner la peine de faire ce qu'on peut acheter tout fait ?

Et cependant les bienfaits des travaux à l'aiguille ont ce privilège incomparable qu'*il en reste* toujours quelque chose. La lecture, la musique, vous laissent une impression charmante, profonde même parfois, mais ce n'est qu'une impression, c'est-à-dire je ne sais quoi d'*éphémère*, de fugitif qui s'efface jour à jour, mois à mois, et finit par disparaître. Les travaux des doigts échappent souvent | à cette dure loi. Cela existe, cela est réel, palpable, cela se donne, cela se voit, *cela se lève, cela passe de génération en génération, cela parle de vous à vos petits-neveux*.

E. LEGOUVÉ. *Une élève de seize ans.*

Les idées et la grammaire. — 1. Quelle énumération fait l'auteur pour montrer l'usage de l'aiguille ? 2. Les jeunes femmes du monde *élégant* font-elles beaucoup usage de l'aiguille ? — pourquoi ? 3. Trouvez dans votre dictionnaire l'étymologie et les divers sens du mot *mode*. 4. Trouvez des dérivés de ce mot et expliquez-les. 5. Les choses *toutes faites* que l'on achète valent-elles toujours celles que l'on fait soi-

même ? 6. Donnez d'autres raisons de manier l'aiguille. 7. Que veut dire *privilege incomparable* ? — *palpable* ? 8. Donnez les éléments de la phrase *Cela est réel, palpable ; cela se voit*. 9. Remplacez *cela est palpable* par une proposition au sens actif. 10. De quel mot *petits-neveux* est-il le complément ?

Résumé. — L'aiguille est la meilleure amie des jeunes filles. Elle sert à coudre, à broder, à tricoter. Elle est aujourd'hui passée de mode dans le monde élégant. On y préfère le bavardage ; on dédaigne l'effort, le travail. Tout s'achète tout fait. — Les travaux à l'aiguille ont cet avantage qu'il en reste quelque chose. Ils peuvent souvent passer à la postérité.

Familles de mots. — *Reléguer* (du latin *lex, legis*, loi ; *legare*, envoyer) : loi, loyal, loyauté, déloyauté ; légal, illégal, légitime, légiste, législation, privilège (loi privée) ; léguer, légat, déléguer, délégation, alléguer (invoquer une raison qui fait loi).

Fugitif (du latin, *fugere, fugitum*, fuir) : fuite, fuyard, fugace, refuge, transfuge, réfugié, subterfuge ou faux-fuyant (moyen détourné — *sub* : en dessous — d'éviter).

78. — LA HOUILLE.

Diction. Ton simple de la narration.

Prononciation. Diamants (dya), enfouis (fwi), wagon (va), distilla (til-la : prolonger le 1er l), auxiliaire (ôkci) ; o ouverts (coq) : forêt, origine, tropicale (opp), profondeur (prof), coke (coq) ; ô fermé : reposait, déposer, superposer, odeur (ô) ; a fermé : vase, sable, grâce, entassement (â), gaz.

LEXIQUE.

Contrées tropicales , contrées très chaudes des tropiques.	Superposées , posées les unes au-dessus des autres.
Enfouis , cachés dans la terre.	
Empreintes , marques, figures.	Gigantesques , énormes, comme des géants (en latin, <i>gigas, gigantis</i>).
Gisaient , se trouvaient, étaient entassés.	

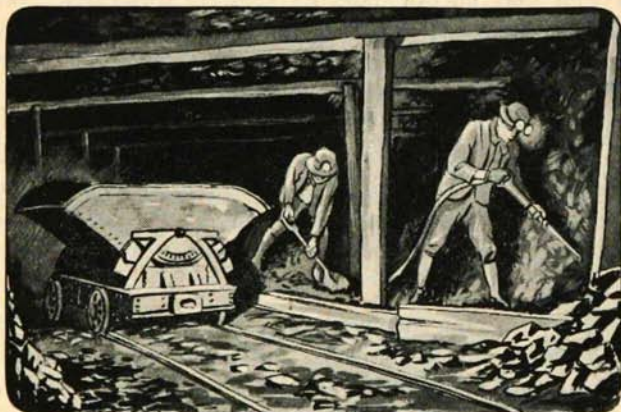
La houille ou charbon de terre est le plus précieux des combustibles. Elle constitue la source de presque toutes nos richesses industrielles. Aussi rend-elle des services dont l'importance dépasse ceux qu'offrent l'or et l'argent, et mérite-t-elle le nom de diamant noir que lui ont donné les Anglais.

L'histoire de la formation de la houille est intéressante. Longtemps avant la création de l'homme, la terre était couverte d'immenses forêts, semblables à celles que l'on voit encore dans les *contrées tropicales*. Les arbres y mouraient de vieillesse, et, sur leurs débris, d'autres arbres s'élevaient qui succombaient à leur tour. Il s'accumulait ainsi sur le sol une couche de plus en plus épaisse de matières végétales. Puis survenaient des tremblements de terre; alors les mers, déplacées, venaient recouvrir ces débris et laissaient déposer par-dessus une couche de vase et de sable. La houille provient de la lente décomposition des végétaux ainsi *enfouis*.

Cette origine ne peut être niée. On rencontre fréquemment encore dans les houillères des *empreintes* de feuilles ou même des troncs d'arbres. Témoin cette mine d'Angleterre où l'on a découvert, en 1854, une couche de houille qui a fourni 73 de ces troncs encore garnis de leurs racines. Ils reposaient sur un lit d'argile au-dessous duquel on rencontrait les débris d'une autre forêt. Plus bas encore, d'autres arbres *gisaient* en abondance: entassement énorme que ces arbres jetés sur des arbres, que ces forêts *superposées* aux forêts. Voilà ce qui a donné naissance à ces mines *gigantesques* qui nous étonnent par leur profondeur et leur étendue.

Et quels sont les usages de la houille, ce pain de l'industrie, cette source de force et de lumière ? Avec

elle on alimente les fourneaux d'innombrables usines, on extrait de leurs minerais les métaux servant à fabriquer les instruments les plus divers et les plus nécessaires. Grâce à elle, on produit la vapeur dans ces machines puissantes qui traînent à leur suite une longue file de wagons, ou qui permettent aux navires de braver les vents et les tempêtes. Et dire que certains grands vaisseaux actuels consomment jusqu'à 750 tonnes de charbon par jour !



Extraction de la houille.

Productrice de force, la houille l'est aussi de lumière. La nuit venue, comme il en coûte peu d'ouvrir le bec de gaz puis, avec une allumette, d'obtenir une belle flamme blanche qui brûle sans huile ni pétrole et sans mèche. Eh bien, ce gaz qui nous éclaire si parfaitement, provient de la distillation de la houille. Celle-ci, chauffée au rouge dans de longs demi-cylindres construits avec une terre spéciale, laisse dégager le gaz et il reste du coke comme résidu. Une fois purifié,

le gaz servira à l'éclairage. Des nouveaux résidus, on retirera encore des produits utiles, dont le plus important est le goudron. Du noir goudron, qu'on ne peut toucher sans se salir, d'une odeur si désagréable, l'habileté de l'homme a su extraire de merveilleuses matières colorantes. Oui, les brillantes teintes des soieries, des étoffes, des rubans, se préparent avec le goudron de houille !

Ainsi, cette houille de si pauvre apparence, est l'*auxiliaire* le plus précieux de l'industrie humaine. Combien la divine Providence a été bonne d'avoir mis en réserve pour les besoins actuels de l'humanité, la magnifique végétation qui a couvert la terre pendant de longs siècles avant la création d'Adam !

Résumé. — Questions. — 1. Quel est le sens des expressions : *un lit d'argile, déposer une couche de vase, pain de l'industrie*. 2. Pourquoi appelle-t-on la houille charbon de terre ? — diamant noir ? 3. Parlez de la formation de la houille. 4. Donnez des preuves qu'elle provient de végétaux enfouis. 5. Comment est-elle utile à l'industrie ? 6. De quelle manière obtient-on le gaz d'éclairage ? 7. Indiquez quelques usages du goudron ; etc.

Grammaire. — 1. Indiquez les adverbess qui se trouvent dans le troisième alinéa. 2. Dans la troisième phrase, rendez compte de l'orthographe des mots *offrent* et *donné*. 3. Donnez les règles pour la formation du pluriel des mots *fourneaux, métaux, gaz*. Indiquez les exceptions s'il y a lieu.

Composition française : LA HOUILLE.

Plan : Origine, — formation (preuves). — Importance, comme source de force, source de lumière. — Pays producteurs. — Conclusion.

79. — PRINCIPES DE DICTION.

2° LES PAUSES.

Revoir les explications données en 5e année, leçon 10.

80. — TRAVAILLONS.

Diction. De jolis vers agréables à lire. Évitez le chantonnement. Faites les interrogations indiquées. Outre les pauses figurées par la ponctuation, vous trouverez nombre d'autres pauses à faire.

Prononciation. Articulez bien les consonnes, surtout *b, m, p*; ramasser (â); poitrail (pwa), bœufs (eû). — Odeur (ô), bruyère (bru ou brui).

LEXIQUE.

- | | |
|---|---|
| Dans le droit chemin , (expression métaphorique), honnêtement, par des moyens honorables. | Poitrail , ne se dit d'ordinaire que du cheval. |
| Faire un métier , avoir une occupation. | Blé noir , sarrasin. On l'appelle aussi blé rouge. |
| Vaille que vaille , quel qu'en soit le résultat (que cela vaille ce que cela pourra valoir). | Cueillir vos goûters , expression concise, cueillir le miel destiné à vos goûters. |
| Sa tunique , (autre métaphore), sa corolle. | Inerte , sans mouvement, sans activité. |
| Vertige , tournoiement, vol capricieux (du latin <i>vertere, versum</i> , tourner). | Dispos , prêt à, disposé à. |
| Attelage , animaux attelés. | Armés de l'esprit créateur , l'homme peut se servir de son esprit comme d'une arme pour créer, inventer. |
| | L'accroît sans cesse , augmente sans cesse la récompense. |

1. Mes enfants, il faut qu'on travaille,
Il faut tous, dans *le droit chemin*,
Faire un métier, vaille que vaille,
Ou de l'esprit ou de la main.

2. La fleur travaille sur sa branche:
Le lis, dans toute sa splendeur,
Travaille à sa *tunique* blanche,
L'oranger à sa douce odeur.
3. Voyez cet oiseau qui voltige
Vers ces brebis, sur ces buissons . . .
N'a-t-il rien qu'un joyeux *vertige* ?
Ne songe-t-il qu'à ses chansons ?
4. Il songe aux petits qui vont naître,
Et leur prépare un nid bien doux;
Il travaille, il souffre peut-être,
Comme un père l'a fait pour vous.
5. Ce bon cheval qui vous ramène
Sur les sentiers grimpants des bois,
Croyez-vous qu'il n'ait point de peine
A vous porter quatre à la fois ?
6. Et pourtant c'est comme une fête,
Lorsqu'il vous sent tous sur son dos :
Les autres jours, la pauvre bête
Traîne de bien plus lourds fardeaux.
7. Entendez crier la charrue
Tout près de vous, là, dans ce champ;
Voici l'*attelage* qui sue
Et qui fume au soleil couchant.
8. Ils y vont de toutes leurs forces,
Et de la tête et du *poitrail*,
Ces deux grands bœufs aux jambes torses . . .
Certes, c'est là du bon travail !

9. Mais qui bourdonne à mes oreilles ?
Regardez bien : vous pourrez voir
Nos chères petites abeilles
Qui butinent dans le *blé noir*.
10. C'est pour vous que ces ouvrières
Travaillent de tous les côtés ;
Sur les jasmins, sur les bruyères,
Elles vont *cueillir vos goûters*.
11. Nul ici-bas ne se repose.
Il n'est rien d'*inerte* et d'oisif,
Ni l'oiseau, ni même la rose,
Ni ce vieux front chauve et pensif.
12. Sachez qu'une belle pensée,
Qu'une image aux vives couleurs
N'est pas cueillie ou ramassée
Comme un fruit ou comme une fleur.
13. Dieu seul a le travail facile.
L'univers est toujours *dispos*
Sous ses doigts, et toujours docile...
Et Dieu n'est jamais en repos.
14. A toute heure il ordonne, il crée
Un astre, un monde, un cœur béni ;
Il étend son œuvre sacrée,
Sans fin, dans l'espace infini.
15. Et nous, qu'il fit à son image,
Armés de l'esprit créateur,
Nous avons tous un noble ouvrage,
Un monde à faire en notre cœur.

16. Il n'est point de peine perdue
Et point d'inutile devoir;
La récompense nous est due,
Si nous savons bien la vouloir.
17. Le moindre effort *l'accroît sans cesse*,
Surtout s'il a fallu souffrir...
Travaillez donc, et sans faiblesse.
Ne plus travailler, c'est mourir.

V. DE LAPRADE. — *Le livre d'un père*. Hetzel, éd.

Commentaire. — Il faut qu'on travaille. Tel est le précepte que le poète énonce dans le 1er quatrain et qu'il va justifier par des raisons et des exemples. Il développe son sujet par le procédé de l'énumération: il regarde autour de lui et montre que tout travaille: les fleurs, les oiseaux, le cheval, le bœuf, l'abeille, et l'homme qui pense. Dieu seul a le travail facile (13). Travaillons aussi. Tout travail aura sa récompense; celle-ci sera plus grande si le travail a été pénible (16 et 17).

81. — LES ABEILLES.

Diction. Surveillez spécialement la pause à placer entre le sujet (sauf si c'est un pronom personnel) et le verbe.

Prononciation. *Oi* se prononce *wa*: pourvoyeuse, choisi, nettoyer; — *aiguillon* (è-gui), instinct (tin), pollen (pol-lèn'), cellule (sè-bul), fainéant (fè), est de pondre (è-dpon).

LEXIQUE.

Contrôlent , inspectent, vérifient.	Agents , ceux qui sont chargés d'une fonction, d'un emploi.
Pourvoyeuses , celles qui fournissent les provisions.	Façonnent , donnent une forme déterminée.

Rien de plus admirable que l'instinct et les habitudes des abeilles. Elles sont pour nous des modèles de travail, d'ordre et de discipline.

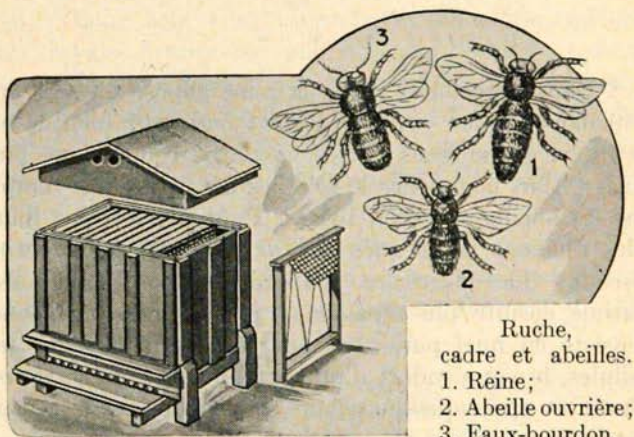
L'organisation qui règne dans leurs ruches* excite l'étonnement. Au dehors tout est bourdonnement* et mouvement. Des abeilles arrivent des champs chargées de matériaux et de provisions; d'autres partent en expédition. A la porte, des sentinelles vigilantes *contrôlent* tout ce qui entre; ailleurs, les *agents* de la salubrité publique renouvellent l'air de la ruche par le battement précipité de leurs ailes, tandis que d'autres débarrassent le logis de ce qui pourrait nuire à ses habitants.

Une ruche compte de vingt à trente mille de ces petites créatures du bon Dieu: une seule reine, six à huit cents faux-bourçons; le reste comprend les abeilles ouvrières. Parmi celles-ci on distingue des *pourvoyeuses*, des cirières et des nourrices.

Les pourvoyeuses, ordinairement choisies parmi les plus jeunes, vont aux champs* récolter le pollen et le miel* des fleurs. Chacune d'elles, avec une sorte de langue nommée trompe, puise le liquide sucré contenu au fond du calice, et l'accumule dans son estomac. Mais en pénétrant dans la fleur, l'abeille se frotte contre les étamines recouvertes d'une sorte de poussière jaune, appelée pollen, et lorsqu'elle veut reprendre son vol, les poils dont elle est couverte ont retenu une partie de cette poussière. Cependant elle a vite fait de se nettoyer et d'amasser ce pollen en deux petites boules qu'elle place en deux corbeilles creusées dans ses pattes de derrière. De retour à la ruche, elle dépose d'abord le pollen destiné à servir de nourriture aux autres abeilles, puis va dégorger dans les cellules des rayons, le suc des

leurs légèrement modifié par son séjour dans l'estomac. Ce suc constitue le miel *.

Aussitôt déchargée, la pourvoyeuse repart immédiatement à la recherche d'une autre provision. Elle va parfois faire sa récolte à 4 ou 5 milles de distance et, chose remarquable, en revenant, elle ne se trompe ni de chemin ni de ruche. Malheur à elle s'il lui arrivait d'entrer dans une ruche étrangère ! elle serait



chassée tout de suite ou même tuée, car les abeilles d'une ruche savent très bien se reconnaître.

Les cirières restent dans la ruche. Elles produisent la cire qui sort d'entre les anneaux dont leur ventre est composé, comme la sueur sort de notre corps. Avec cette cire, elles façonnent ces étonnants gâteaux ou rayons formés par des cellules serrées les unes contre les autres, semblables à de petites colonnes* creuses à six faces parfaitement égales et artistement travaillées.

Une cirière commence la cellule, une autre la continue, puis de plus habiles lui donnent toute sa perfection.

C'est dans ces cellules que le pollen est déposé momentanément, ainsi que le miel. Ce dernier est une provision de réserve qui ne sera utilisée qu'en temps de disette. Quand les cellules sont pleines de miel, les abeilles les ferment soigneusement avec un couvercle de cire, ce qui les fait ressembler à d'autant de petits pots de confiture bien bouchés.

* * *

Dans les cellules vides, la reine dépose un œuf, un seul dans chaque cellule. De cet œuf, sort bientôt un petit ver blanc, sans pattes, recourbé comme une virgule. Alors commence le rôle des nourrices, rôle rempli par les abeilles les plus âgées. Plusieurs fois par jour, elles donnent la becquée aux vers comme à de petits oiseaux. La nourriture, d'abord presque liquide, est fournie ensuite plus épaisse et plus sucrée, puis enfin consiste en miel pur. Les nourrices ferment alors les cellules, le ver s'endort d'un profond sommeil, se transforme, et après quelques jours se réveille, perce le couvercle de sa prison et se montre abeille parfaite.

Les faux-bourçons, un peu plus gros que les abeilles ouvrières, n'ont point d'aiguillon. Ce sont des fainéants qui ne récoltent point de miel, et se contentent de manger celui de la ruche. Aussi, les abeilles les chassent sans pitié ou les tuent avec leur aiguillon s'ils refusent de sortir.

La reine est la plus grosse des abeilles. Elle est entourée de soins, d'attention, de respect, et reçoit une nourriture spéciale. Son unique occupation est de pondre des œufs. Mais quelle occupation que celle de

pondre jusqu'à trois mille œufs par jour pendant la belle saison ! Il ne doit y avoir qu'une reine par ruche. S'il y en a deux, elles entrent en lutte en présence des autres abeilles qui sont spectatrices. Si une des reines fuit, les abeilles la ramènent au combat. Vaincre ou mourir ! il n'y a pas d'autre alternative. La bataille continue jusqu'à ce que l'une succombe ; alors l'autre règne.

Les abeilles élèvent des reines quand elles en désirent. Pour cela elles préparent une cellule spéciale, dite royale, formée par une quantité de cire au moins cent fois plus grande que pour une cellule ordinaire. De l'œuf quelconque placé dans cette grande cellule, sort un petit ver qui deviendra reine, grâce aux aliments abondants et choisis qu'on lui donne, ainsi qu'au vaste espace où il peut se développer.

Les abeilles savent recueillir le miel des fleurs les plus diverses ; de même sachons extraire le miel si doux du bonheur de chacune de nos actions, car c'est là seulement que la sagesse divine l'a placé.

Questions. — 1. Que savez-vous sur l'organisation d'une ruche ? 2. Quelles sortes d'abeilles contient-elle ? 3. Parlez en détail du rôle des pourvoyeuses, des cirières, des nourrices et des reines. 4. Comment les abeilles forment-elles les reines ? etc.

Mots et expressions. — Miel, mielleux, emmieller, mellifère. — Bourdonner, voltiger, piquer, butiner, essaimer. — Ruche, rucher ; poule, poulailier ; colombe, colombier ; bûche, bûcher. — Colonne, colonnade, colonnette. — Activité, action, actif, activer, activement. — Aller aux champs, avoir la clef des champs ; champ de courses, de bataille, du repos. — Trouver l'adjectif et le verbe correspondant à habitude, air, prospérité, fleur, nourriture, cire. — Citez les noms de quelques aliments doux.

82. — Prononciation : LE SON O, LES CONSONNES F ET V.

I. *Le son o*: revoir les remarques faites en 5e année, leçon 13.

II. *Les deux labio-dentales f et v*.

Ici l'obstacle au passage de l'air est fait par la lèvre inférieure appliquée contre les dents supérieures.

1. Placer *délicatement* les incisives supérieures sur le bord interne de la lèvre d'en bas; pour *v*, il y a vibration de la lèvre inférieure;

2. Baisser *brusquement* la mâchoire inférieure pour laisser l'air s'échapper avec violence.

Répétez: 1. Défilez en files folles, fils de la nuit, feux-follets falots et fantômes fous. 2. Avez-vous vu Avila ou Vivien rêvant dans les vergers en fleurs ou dans les vignes vivaces ?

83. — JEANNE MANCE.

Prononciation. *Les o ouverts*: résolut (zol), hôpital, procurer, projet, propose (prop-ôz), colons, d'obéir (dob), la Rochelle, totalement (tott), l'honorèrent (lonn-or); *o fermé*: Joseph, odeur, Dauversière. — Monsieur (me-syeu).

LEXIQUE.

Présager , annoncer une chose à venir.	Respectifs , particuliers, individuels.
Ménage , fournit l'occasion.	
Mme , abréviation de <i>Madame</i> . S'emploie si l'on ne s'adresse pas à la personne.	Mutuellement , l'un à l'autre, réciproquement.
Présidaient , avaient le soin, la direction.	Ascendant , influence sur quelqu'un.

Jeanne Mance naquit en 1606, dans le diocèse de Langres (France), d'une famille honorable qui a fourni des magistrats et des militaires remarquables. Dès

sa plus tendre enfance, Jeanne fit *présager* qu'elle consacrerait à Dieu sa vie entière. Ayant perdu ses parents, libre de sa personne, elle résolut, par une inspiration divine, d'abandonner la France pour venir au Canada afin de contribuer au bien qui s'y opérait. Une suite de circonstances merveilleuses lui révéla le lieu où elle devait se rendre et l'œuvre spéciale à y accomplir.

Tout d'abord, la Providence lui *ménage* la rencontre de *Mme de Bullion*, personne fort riche et très pieuse, qui lui demande d'accepter la direction d'un hôpital qu'elle désire fonder dans la Nouvelle-France. Jeanne accepte la proposition, et cette dame promet de donner, au fur et à mesure des besoins, les sommes nécessaires à l'installation et à l'entretien de l'établissement projeté.



Jeanne Mance.

Peu de temps après, Jeanne Mance apprend que trois vaisseaux de la Rochelle vont faire voile pour le Canada. Elle quitte aussitôt son pays natal, malgré les supplications de ses proches et, pour se rendre à ce port, traverse seule presque toute la France. Là, M. de la Dauversière et M. de Maisonneuve *présidaient* à l'embarquement des hommes recrutés pour la fondation de Montréal. Malgré leurs désirs et leurs recherches, ils n'avaient encore pu se procurer l'aide indispensable d'une femme prudente, intelligente, d'un courage à toute épreuve, capable de prendre soin des fournitures, et surtout de servir d'hospitalière aux malades et aux

blessés. Au moment voulu, Dieu leur amène Jeanne pour remplir ces fonctions. Elle, pourtant, ignore encore le nom de Montréal et le lieu où elle doit se rendre.

Le lendemain de son arrivée à la Rochelle, elle se dirige vers l'église des Jésuites, lorsqu'elle rencontre M. de la Dauversière, qui en sort. Et voilà que ces deux personnes qui ne se sont jamais vues, qui n'ont jamais entendu parler l'une de l'autre, se saluent par leurs noms *respectifs*. Une lumière intérieure leur découvre *mutuellement* leurs plus secrètes pensées, et leur donne une vue très claire des projets qu'elles doivent remplir. Aussi, quand M. de la Dauversière propose à Jeanne d'accompagner les colons qui s'embarquent pour Montréal, ne fait-elle aucune difficulté d'accepter, certaine d'obéir à la volonté divine. Dès lors, elle se consacrera totalement à l'hôpital qu'elle va fonder et deviendra un des soutiens de la colonie naissante.

Pendant la traversée et l'hivernage à Québec, ses qualités et sa piété lui donnent un tel *ascendant* sur les colons que tous la respectent, l'honorent et se rendent à ses moindres désirs. Peu de temps après son arrivée à Montréal, l'hôpital dédié à saint Joseph est construit non loin du fort. Durant dix-sept ans, Jeanne fut seule à soigner les malades ainsi que les blessés, nombreux par suite des luttes incessantes des colons avec les Indiens. En 1659, ne pouvant plus suffire à la tâche, et voulant assurer l'avenir de son œuvre, elle fit venir de France trois des religieuses Hospitalières de Saint-Joseph, fondées par M. de la Dauversière. Depuis lors l'administration de l'hôpital resta confiée aux religieuses de cet ordre.

Mlle Jeanne Mance ne cessa jusqu'à la fin de sa vie de se dévouer sans mesure au service de ses chers malades de Montréal. Il est à regretter qu'on ne nous ait conservé aucun détail sur ses dernières années, ni sur les circonstances de sa mort. Tout ce que nous savons, c'est que Dieu acheva de la sanctifier par de longues maladies, qu'elle continua d'édifier la colonie par ses grandes vertus et qu'elle mourut en odeur de sainteté à l'âge de soixante-sept ans.

Résumé. — Questions. — 1. Que savez-vous sur l'origine et l'enfance de Jeanne Mance ? 2. Quelle noble résolution prit-elle ? 3. Parlez de sa rencontre avec Mme de Bullion, de son départ pour la Rochelle et de son entrevue extraordinaire avec M. de la Dauversière. 4. Rappelez la vie toute de dévouement qu'elle mena à Montréal. 5. Comment se termina sa vie ? etc.

Dictée préparée. — L'avant-dernier alinéa.

Analyse. — Analyser les noms du premier alinéa.

Exercice écrit. — Avec chacun des noms du premier alinéa, composer une phrase où ces noms entreraient en qualité de sujets.

84. — CHANSON D'AUTOMNE.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Lecture alerte. Le 4e vers, d'un ton ému. Réunir les vers 5 et 6. Tout en soutenant le ton, faire une pause avant le verbe après le vers 1 ; dans le vers 10, mettre *sur le toit* entre deux pauses.

Prononciation. Les *f* : feuilles, fraîches, fines, froid ; — énoncer nettement les voyelles : sèche, jaunîs, fini, bulle, etc.

1. Déjà plus d'une feuille sèche
 Parsème les gazons jaunîs ;
 Soir et matin, la brise est fraîche ;
 Hélas ! les beaux jours sont finis !



5. On voit s'ouvrir les fleurs que garde
Le jardin pour dernier trésor:
Le dahlia met sa cocarde
Et le souci, sa toque d'or.

9. La pluie au bassin fait des bulles;
Les hirondelles sur le toit
Tiennent des conciliabules:
Voici l'hiver, voici le froid ! TH. GAUTIER.

1. **Commentaire.** — Cette poésie est un petit tableau précis et vivant des derniers beaux jours de l'automne: les feuilles sèchent déjà, le gazon jaunit, la brise fraîchit, les dernières fleurs s'ouvrent, les pluies sont fréquentes, les hirondelles se préparent à partir.

2. Les mots et les expressions.

1. **Parsème**, *parsemer*, c'est jeter en désordre sur le sol. 2. **Cocarde**, petit insigne de forme ronde, qui se porte à la coiffure: la fleur du dahlia, comme une cocarde, a une forme ronde et de vives couleurs. 3. **Toque**, coiffure ronde à dessus plat; la fleur ronde du souci est jaune comme l'or; sur sa tige, elle fait penser à une toque dorée. 4. **Au bassin**, l'auteur parle de la pièce d'eau du jardin public. 5. **Conciliabule**, petit *concile*; ici, réunion où l'on discute le moment du départ.

3. Les idées. (*Réflexion et raisonnement.*)

1. En quelle saison sommes-nous ? 2. Qu'est-il arrivé aux arbres ? 3. De quelle couleur sont les gazons ? 4. Que remarque-t-on quand on sort, le matin ou le soir ? 5. Peut-on dire qu'en automne les beaux jours sont finis ? 6. Y a-t-il autant de beaux jours en automne qu'en été ? 7. De quels

signes de l'automne l'auteur parle-t-il dans la première strophe de la poésie ?

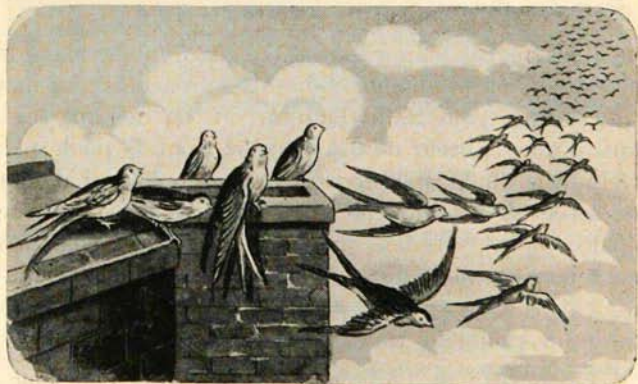
8. Quelles fleurs le jardin garde-t-il encore comme dernier trésor ? 9. Quel est le signe de l'automne indiqué dans la deuxième strophe ?

10. En automne, pleut-il plus souvent qu'en été ? 11. Quand il pleut, que fait la pluie en tombant dans l'eau ? 12. Pourquoi les hirondelles s'assemblent-elles sur les toits ? 13. Qu'est-ce que leurs petits cris semblent dire ? 14. Indiquez les signes de l'automne dont il est parlé dans la troisième strophe.

4. Conjuguer oralement :

1. Je mets ma cocarde. 2. J'ai gardé mon trésor. 3. Je tiendrai des conciliabules et je partirai pour les pays chauds, dit l'hirondelle.

5. **L'auteur.** — Théophile Gautier (1811-1872) fut à la fois poète, romancier et critique d'art. Comme poète, il a écrit *Émaux et Camées* (1852). Ses poésies, artistement travaillées, dénotent un souci constant de la forme. Il y manque la vraie sensibilité.



85. — L'ORIGNAL.

Diction. Trouvez les mots de valeur et mettez-les en évidence (au besoin, relire les remarques faites à la leçon 54).

Prononciation. A ouvert: Canada, nageur, nage (comme *cage*), cela; — orignal (or); faon (fan), neuf individus (ne-vin: dans les liaisons, *f* prendre le son de *v* seulement dans *neuf*); dangereux (jreux), sud (sud'), six à huit (si-sa ou si-za), cinq années (sin-ka), poil (pwal), que le jour (ke-ljour), taillis (ta-yi), circonspect (spè), ennemi (enn'-mi).

LEXIQUE.

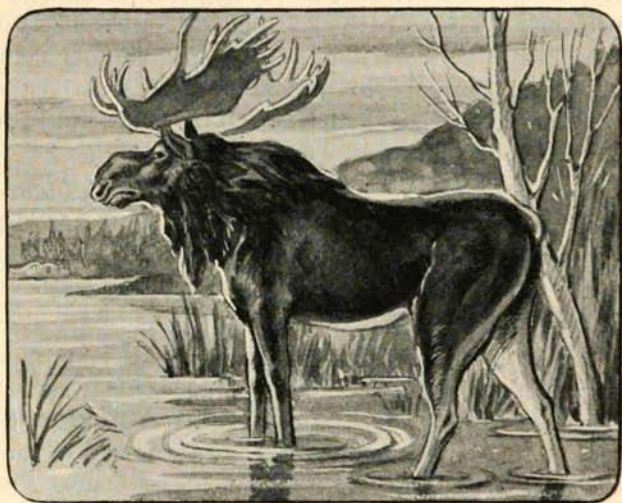
- | | |
|--|--|
| Gourmets , qui savent apprécier la bonne nourriture. | Pic , sommet isolé et pointu d'une montagne. |
| Ruade , action d'un animal, du cheval surtout, qui lance en l'air, avec force, ses pieds de derrière. | Circonspect , qui est sur ses gardes, qui agit avec prudence; de <i>circum</i> , autour, <i>spicere</i> , regarder. |
| Taillis , petit bois que l'on coupe à des époques rapprochées. | Détalent , se retirent rapidement. |
| Circuit , pourtour, limite extérieure d'un lieu. | Vindictif , qui désire se venger. |

L'orignal ne s'appelle ainsi qu'au Canada; dans les autres pays on le nomme élan. Il se rencontre au nord et au sud du golfe Saint-Laurent. C'est un gros ruminant d'une hauteur de 6 à 8 pieds, dont le poids peut atteindre jusqu'à 1500 livres; il est peu élégant de forme, avec sa tête lourde et massive, ornée de cornes appelées bois. Ces bois mettent cinq années pour arriver à leur complet développement; et on en a vu qui pesaient 70 livres; c'est seulement à la quatrième année qu'ils prennent la forme d'une main ouverte.

Le museau de l'orignal se termine par une longue lèvre supérieure, très flexible, que l'on nomme mufle,

morceau fort apprécié, ainsi que la langue, par les *gourmets*. Sa chair est agréable au goût; quelquefois on la mange fraîche, mais généralement elle est fumée comme le jambon. Sa peau épaisse peut résister, dit-on, à un coup de sabre, ou repousser une balle de pistolet.

Pendant les grands froids de l'hiver, l'original porte une abondante fourrure brune, noirâtre, et quelquefois



L'original.

grise, mais moins foncée au-dessous du ventre et sur les jambes. En été, le poil est court et lisse.

Remarquable nageur, cet animal vit près de l'eau pendant la belle saison. Durant cette époque, il y va souvent pour s'amuser; il y passe même une grande partie de son temps, pour se préserver des mouches, des fortes chaleurs, et cela, aussi bien la nuit que le jour.

Pour se défendre contre ses ennemis, il n'emploie que ses pieds de devant et de derrière, et peut lancer des *ruades* capables d'abattre un loup d'un seul coup.

Lorsque tombent les premières neiges, l'original regagne les hauteurs bien boisées au sein des *taillis* où abondent les sapins, les érables, et un arbuste appelé bois d'original. Il se prépare un *circuit* de 10 à 100 acres, désigné sous le nom de ravage, endroit curieux à contempler. Les arbres y sont dénudés de la moitié de leur écorce et de leurs bourgeons, à une hauteur de 10 à 12 pieds, hauteur où l'animal peut atteindre en se dressant sur ses pieds de derrière; il n'y a généralement qu'un côté de l'arbre où l'écorce est endommagée.

La mère et ses faons font ravage à part; les autres se groupent ensemble formant ainsi une bande spéciale qui compte quelquefois jusqu'à neuf individus; seuls, les très vieux, qui préfèrent la tranquillité, choisissent le *pic* solitaire d'une montagne.

L'original est très agile et d'une grande endurance, quoique d'une démarche gauche et maladroite. Il trotte en se balançant continuellement et franchit des obstacles qui arrêteraient un cheval; même de gros arbres abattus n'entravent nullement sa course. Ses énormes cornes ne gênent pas sa marche dans les *taillis*, car il les rejette alors en arrière sur ses épaules.

Il est très *circonspect*, s'alarmant au moindre bruit, la plus légère senteur l'avertissant de la présence d'un ennemi. Il fuit aussitôt, faisant entendre une succession de sons aigus produits par le craquement de ses sabots fendus qui s'écartent quand il pose le pied sur le sol et se rejoignent quand il les relève. Lorsque plusieurs sont poursuivis sur la neige, ils *détalent* à la file indienne; si la couche est profonde, les derniers placeront

soigneusement leurs pieds dans la trace de ceux qui précèdent de sorte qu'à tout autre qu'à un chasseur expérimenté, cette trace ne semblerait être que celle d'un seul animal.

Le chef de file est-il trop fatigué ? il se jette de côté, laisse passer les autres pour frayer la piste et clôt la marche.

La chasse à l'orignal procure bien des plaisirs et est une source de profits. On le poursuit en raquettes sur la neige, et si celle-ci est molle, le pauvre animal, vu sa pesanteur, enfonce à chaque pas et tombe vite d'épuisement. En septembre, on le chasse parfois en canot : un chasseur imite le cri du mâle, et, s'il y en a un dans les environs, il accourt, craignant la présence d'un rival, se jette à l'eau pour le rejoindre et pour le combattre, et court ainsi au-devant de la balle meurtrière. D'autres fois, des pièges lui sont tendus sur les sentiers qu'il fréquente de préférence au bord de l'eau.

Généralement l'orignal évite la présence de l'homme mais lorsqu'il est blessé, il devient terrible et attaque les chasseurs ou tout être vivant qu'il rencontre.

Capturé jeune, il s'apprivoise facilement, et quelques heures lui suffisent pour reconnaître son maître et le suivre. On l'attelle à des voitures, mais il faut se garder de le maltraiter, car il est *vindictif*. S'il a atteint une taille moyenne, il devient farouche et dangereux.

Questions. — 1. Décrivez l'orignal. 2. Que savez-vous sur sa fourrure, sur sa manière de passer l'été et l'hiver ? — de se défendre ? 3. Parlez de sa démarche, des particularités de sa fuite sur la neige, — de son apprivoisement. 4. Pourquoi et comment lui fait-on la chasse ? etc.

Formation de mots. — Former de nouveaux verbes avec les préfixes *re*, *dé*, et les verbes *tourner*, *dire*, *prendre*, *porter*, *passer*, *changer*, *charger*.

Avec le suffixe *er* ou *ier* former de nouveaux noms avec *bateau*, *fruit*, *linge*, *cerise*, *groseille*, *orange*, *encre*.

86. — DEVOIRS ENVERS LA PATRIE.

Prononciation. **O ouvert**: obéir, obéissez (ob), autorité (*ot-or* ou *ô-tor*), société, opposé (op-ôz); **a ouvert** (glace): soldat, combat, État, César, bataille (ba-tây); — empereur (preur); aimer (è); n'est-ce pas (pâ)? commandement (mandman), marcherait (mar-chrè), d'entre eux (dan-treû), abstenir (aps-te).

LEXIQUE.

Dépositaires , ceux qui ont reçu un dépôt.	peuple qui n'a plus de chef.
Subordination , soumission à ceux qui ont droit de nous commander.	Transgressent , violent. Loyalement , avec loyauté, sincérité, franchise. Fraude , tromperie.
Anarchie , confusion, état d'un	Gérer , administrer.

Enfants, aimez la patrie, aimez votre Canada: c'est un sentiment naturel. La patrie est, en un sens, une mère; ne pas aimer une mère serait une monstruosité.

Respectez l'autorité* en ceux qui en sont les *dépositaires**: elle est sacrée, parce qu'elle vient de Dieu même, qui veut l'ordre* dans toute société. Imitiez les premiers chrétiens, qui respectaient* l'autorité même dans ceux qui les persécutaient. « *Nous regardons dans les empereurs, disaient-ils, le choix de Dieu, qui leur a donné le commandement.* »

Obéissez à ceux qui vous gouvernent comme à votre père et à votre mère; car Dieu leur a donné pour

les affaires de l'État la même autorité qu'à vos parents pour celles de la famille*. « *Que toute âme, dit l'Apôtre, soit soumise aux puissances, car toute puissance vient de Dieu.* »

Obéissez par ce noble et religieux motif, et aussi dans l'intérêt général. La *subordination* est une condition de vie pour toute nation et toute société. Un pays d'où elle disparaîtrait serait par cela même livré au désordre*, à la division, à l'*anarchie*, et marcherait vite et fatalement vers sa ruine.

Gardez fidèlement les lois, vous souvenant qu'on doit leur obéir, dès qu'elles ne sont pas opposées à la loi* de Dieu. Les citoyens qui les *transgressent* ne méritent pas le nom de citoyens, car ils sont nuisibles à la patrie et la déshonorent.

Si un jour vous devenez soldats, gardez exactement la discipline, respectez vos chefs* et accomplissez tout ce qu'ils vous prescriront. S'il faut aller au combat, marchez courageusement sur les traces des braves dont se glorifie le Canada, et qui n'ont pas hésité à risquer leur vie pour son honneur. Combien d'entre eux se sont illustrés sur les champs de bataille de l'Europe durant la grande guerre, et ont ajouté un fleuron immortel à la gloire de notre patrie !

Quand, devenus hommes, vous devrez payer l'impôt, acquittez-vous de cette dette *loyalement*, sans jamais avoir la pensée d'y échapper par la *fraude*. Voler l'État c'est voler tout le monde, c'est aller contre le précepte du Christ qui dit : « *Rendez à César ce qui est à César.* »

Dans quelques années vous serez électeurs. Allez voter chaque fois, sans jamais vous abstenir, et que votre vote soit libre, consciencieux, désintéressé. Ne donnez votre voix qu'à celui que vous croyez en cons-

science le plus capable, par son honnêteté et ses connaissances, de bien *gérer* les affaires publiques.

En remplissant ainsi et par un motif de religion vos devoirs envers la patrie, vous serez estimés des hommes et vous vous assurerez les bénédictions du Ciel.

Questions. — 1. Qu'est-ce que la patrie ? 2. Quelle est l'origine de ce mot ? 3. Parlez de nos principaux devoirs envers la patrie: amour, respect de l'autorité, etc. 4. Quels devoirs les soldats ont-ils à remplir ? 5. Comment doit-on se comporter: au sujet des impôts ? — lorsqu'on est électeur ? etc.

Mots et expressions. — *Autorité, autoritaire, autoriser, autorisation.* — *Dépositaire, déposer, déposition.* — *Ordre, désordre; poser, déposer; unir, désunir.* — *Respect, respectueux, respecter, respectueusement.* — *Famille, familial; nation, national.* — *Loi, légal, législateur, légiférer, législation.* — *Chef, chef de famille, chef de file, général en chef, agir de son chef.* — *Trouver le contraire de patriote, chrétien, subordination, vie, honneur. Chercher le nom et l'adjectif qui correspondent à aimer, respecter, vouloir, obéir, mourir.*

87. — PRINCIPES DE DICTION :

3° LES ENCHAÎNEMENTS.

Revoir les idées développées en 5e année, leçon 18.

88. — ENFANCE DE SAINTE JEANNE D'ARC.

Diction. Ce texte respire l'admiration d'un grand chrétien et d'un grand patriote. Il faut le lire avec un certain enthousiasme. Respectez les arrêts marqués par les pauses. En lisant les paroles de saint Michel ou de sainte Jeanne, essayez de rendre les sentiments qu'elles expriment.

Prononciation. *Les e ouverts:* aidait (è-dè), maison, aimaient (è-mè), lumière (myèr), Lorraine (è-ne); *o ouvert:* victorieux (tor), d'obéir (dob); — *faisant* (fe), je sais (sé),

péril (rye ou ril'), enjouée (jwé), instinct (stin), terroir (rwar), raison (rè), tint de bout (tin dbou), je ne sais (je-nsé).

LEXIQUE.

Hardes , habits ordinaires.	Terroir , terre spéciale à un pays.
Sarclait , arrachait les mauvaises herbes.	Légion , un très grand nombre.
Enjouée , qui a une gaieté douce et habituelle.	Rallier , réunir ce qui était divisé.
Repartie , réponse vive et habile.	Susciterait , ferait naître, paraître.

Jeanne d'Arc naquit à Domrémy, en Lorraine, dans la nuit de l'Épiphanie 1412. Aussitôt, un sentiment de joie anima les habitants du bourg, les faisant sortir sur le seuil des portes, malgré le froid et l'obscurité; ils se demandaient les uns aux autres ce qui leur mettait ainsi le cœur en fête. Dès le lendemain, elle fut portée à l'église, qui n'était séparée de la ferme de son père que par un jardin et un petit mur.

« Jeanne, dès qu'elle put comprendre, sut que la patrie était digne de tout amour. On lui apprenait à travailler de ses mains, et à garder son cœur très noble. Elle n'était bergère que comme les autres enfants des fermes, qui vont aux champs, avec les bêtes, quand les prés sont mal clos. Son premier ouvrage était dans la maison. Elle aidait sa mère à faire la cuisine, à laver le linge, à raccommoder les *hardes*, à filer le chanvre et le lin. « Je sais filer, dira-t-elle plus tard, aussi bien que femme de France. » Puis, si le père sortait avec le harnais, pour les labours d'automne, elle conduisait le cheval de tête. Au printemps, elle *sarclait* les blés; en été, elle les coupait à la faucille. C'était une belle enfant, robuste, *enjouée*, que les petits du village aimaient à cause de sa bonté, et que les pauvres allaient trouver

d'instinct, à cause de la miséricorde qui était dans ses yeux. On ne saurait trop dire qu'elle réunissait les plus certaines qualités de l'esprit français, enthousiaste et sensée, audacieuse, vive de *repartie*, prudente à sa manière, vraie fille du *terroir*, en qui la race est éclatante, et que la grâce de Dieu porta jusqu'au sublime. Jeanne vivait toujours en présence de Dieu, priant tant qu'elle pouvait, assidue à l'église où, chaque matin, elle entendait la messe, et où elle recevait souvent, avec larmes, la communion. Quelques filles du bourg la trouvaient trop dévote. Elle laissait dire, et elle avait raison. Mais son âme grandissait jusqu'à la sainteté. Et Dieu, qui la destinait à sauver la France, la voyant si fidèle, lui envoya son ange, afin de la préparer à tant de gloire et de péril. »

* * *

« Jeanne était dans sa treizième année, lorsqu'un matin d'été, tout animée encore par une lutte à la course qu'elle venait de faire avec ses compagnes, elle entra seule dans le jardin de son père, et se tint debout, regardant vers l'église. Midi sonnait au clocher. Elle récitait l'Angelus, et, à peine avait-elle achevé, qu'elle s'entendit appeler par son nom. Dans une lumière, qui n'était point celle du soleil, mais une autre plus puissante et faite pour être mieux aimée, elle aperçut un ange d'une majesté très souveraine et très douce. Une *légion* d'anges, d'un moindre pouvoir, resplendissaient et se mouvaient dans le rayonnement de celui-là.

— Jeanne, Jeanne, dit-il, sois bonne et pieuse ! Aime Dieu ! Fréquente l'église !

« Elle s'était jetée à genoux. Mais déjà il avait disparu. . .

« La vision se renouvela. Jeanne avait besoin de tant de courage, elle devait apprendre tant de choses en si peu de temps, pour se faire écouter du roi, *rallier* les cœurs français et conduire une armée, qu'il fallait bien que les anges vinssent l'instruire. Ils conversaient avec elle et, peu à peu, lui révélaient ce que Dieu voulait d'elle. L'ange très puissant qu'elle avait vu le premier lui dit bientôt : « Je suis Michel, le protecteur de la



Pars, il le faut !

France », et elle lui fit une grande révérence. Il continua : « Jeanne, il y a grande pitié au royaume de France. » Et elle baissa le front. Mais il la consola. Il était le victorieux, celui qui communique la force aux armées qui l'invoquent. Il promit à l'enfant que le pays serait sauvé, que Dieu *susciterait*, du milieu du peuple, un être élu, qui serait la délivrance de tous.

— Dites-moi son nom, demanda Jeanne. Que je connaisse celui par qui viendra le salut.

— C'est toi, fille de Dieu, répondit l'archange; pars, il le faut !

— Mais je ne suis qu'une pauvre fille ! Je ne connais ni *a* ni *b* ; je ne sais ni monter à cheval, ni faire la guerre !

« Elle ne refusait pas d'obéir ; elle ne comprenait pas qu'elle pût être choisie, elle paysanne, ignorante et enfant. Pour l'enhardir, et par avance la consoler de tout ce qu'elle devrait quitter, deux saintes du Paradis, sainte Catherine et sainte Marguerite vinrent aussi la visiter.

« Jeanne devenait grande. On la citait pour une fille parfaite selon son état. Mais tout le sublime de sa vie, personne encore, parmi ses proches, ne le pouvait soupçonner. »

RENÉ BAZIN. — *La douce France*. De Gigord, éd.

Questions. — 1. Racontez ce qui se passa à Domrémy à la naissance de Jeanne d'Arc. 2. Parlez des occupations de son enfance, de ses qualités, de sa piété. 3. Quelles circonstances accompagnèrent la première apparition ? 4. Pourquoi les visions se renouvelèrent-elles ? 5. Comment apprit-elle qu'elle devait délivrer la France ? etc.

Exercice de langage. — Racontez, avec tous les détails que vous connaissez, les apparitions célestes dont Jeanne fut favorisée dès l'âge de treize ans.

89. DÉVOUEMENT D'UN FILS POUR SON PÈRE.

Diction. Alinéas 1 et 2, ton simple du récit; 3e, mettre en valeur le cri : « Un requin. . . », marquer les mots *monstrueux, allait droit à l'homme, vainement, surhumains*. Le récit pourra s'animer ensuite, surtout aux endroits pathétiques : « C'est Volney. . . »

Analysez les autres alinéas pour trouver et marquer les mots de valeur.

Prononciation. *O ouvert* : pilote, désobéir (zob), moment; *a ouvert* : nageait, remarquât; *a fermé* : bras, espace; — *sais-tu* (sé), *saisir* (è), Beckner (bek-nère), de revenir (de-rvnr), péripéties (si), presque aux (pres-kô), c'est de remplir (sèdran).

LEXIQUE.

Gouvernante , femme chargée de l'éducation de petits enfants.	Péripéties , changements subits qui se produisent dans la situation d'un personnage.
Équipée , action irréfléchie, mauvais tour.	Ricochent , rebondissent.
Prend ses ébats , s'amuse à l'aise.	S'acharner , s'attacher, poursuivre avec fureur.

En 1760, un vaisseau piloté par un jeune matelot de douze ans, Volney Beckner, faisait la traversée de Port-au-Prince en France. Durant le trajet, certaine petite fille désobéissante quitta sa *gouvernante* au moment de son sommeil; elle sortit des chambres réservées aux voyageurs, et, toute joyeuse de son *équipée*, vint sur le pont du vaisseau. Là elle *prend ses ébats*, s'amuse à recevoir l'écume des vagues qui, se brisant contre les flancs du navire, rejaillissaient jusque sur elle; ce jeu la captive; elle s'approche de plus en plus du bord; au même moment, une secousse du vaisseau lui faisant perdre l'équilibre, elle tombe dans la mer, en poussant un grand cri.

La petite fille avait disparu. Par bonheur un matelot l'avait vue tomber: c'était le père de Volney

Beckner; il se jette à la mer et plonge sous l'eau. Quand il reparut au-dessus des flots, il tenait de sa main gauche la petite imprudente appuyée contre sa poitrine; il nageait de la main droite. Mais déjà le navire, dont le vent gonflait les voiles, s'était éloigné; un espace considérable le séparait du nageur. Heureusement le père de Volney a des bras vigoureux et il s'approche avec vitesse.

Soudain on aperçoit, à quelque distance du nageur, une masse noire qui se dirige rapidement vers lui. De la poitrine de l'homme un grand cri s'élève, un cri d'effroi qui domine le bruit de la mer: « Un requin ! à moi, mes amis ! » C'était en effet un de ces monstrueux animaux, fréquents dans ces parages; le requin allait droit à l'homme, et l'homme, appesanti par l'enfant qu'il serrait encore contre sa poitrine, déployait vainement, pour s'enfuir, des efforts surhumains.

A bord du vaisseau régnait une agitation inexprimable. L'équipage était là tout entier, regardant du haut du pont les effrayantes *péripéties* de la lutte.

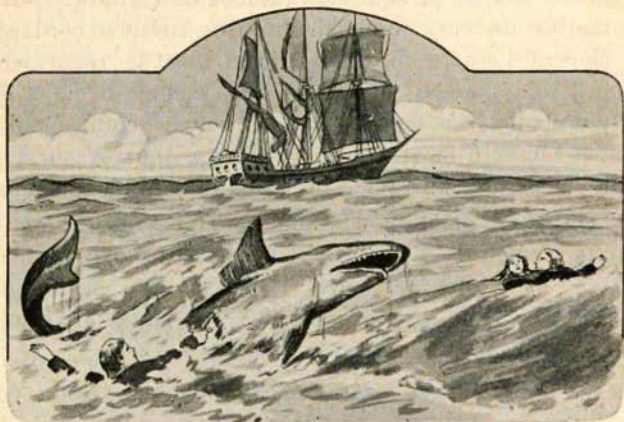
On va chercher des fusils, on les décharge contre le requin; les balles *ricochent* sur la surface de l'eau, sans pouvoir le blesser, sans pouvoir même ralentir sa course: d'instant en instant la distance qui sépare l'homme et le monstre diminue.

Mais, au moment où il va saisir l'homme avec l'enfant, le requin s'arrête tout à coup, tourne sur lui-même et on voit autour de lui la mer se teindre de son sang. Une main invisible avait frappé l'animal.

« C'est Volney Beckner ! » s'écrie-t-on du haut du navire. C'était, en effet, le jeune Volney Beckner qui, un large sabre à la main, s'était précipité à la mer sans que personne le remarquât, sacrifiant d'avance sa vie

pour sauver celle de son père; il avait plongé dans l'eau, et, se glissant sous le requin, lui avait enfoncé son arme dans les flancs.

Le requin blessé, et voulant se venger de la main qui l'a frappé, quitte aussitôt le père pour s'*acharner* après le fils. C'est ce que voulait Volney; il ne demandait qu'à détourner sur lui seul tout le danger. Pour



Volney enfoncé son arme dans le flanc du requin.

mieux faire oublier son père au requin, Volney, par un dévouement sublime, se dirige à l'opposé du navire, attirant l'animal à sa poursuite.

Le requin était affaibli par le sang qui s'échappait de sa large blessure; mais l'enfant, lui aussi, sentait ses forces lui échapper. Il tourne la tête et aperçoit enfin son père qui abordait au vaisseau avec la petite fille dans ses bras: son père était sauvé.

Maintenant Volney Beckner peut essayer de revenir au vaisseau. Il essaie en effet, et, après de longs

détours il s'en approche, il le touche presque. De toutes parts on lui jette des cordages; tous les bras se tendent vers lui, et l'on voudrait que les flancs du vaisseau s'élargissent pour recueillir plus tôt et pour sauver l'enfant généreux qui a sauvé son père. Déjà Volney a saisi un cordage. Au même instant le requin, voyant que sa proie lui échappe et recueillant ses forces, s'élance; sa gueule touche presque aux jambes de l'enfant. Mais les marins, de leurs mains vigoureuses, tirent le cordage; ils élèvent l'enfant au-dessus de la mer, le recueillent à bord du vaisseau; et tandis que Volney Beckner se jette dans les bras de son père, on voit le requin, épuisé par sa blessure et ses derniers efforts, tourner sur lui-même et expirer au milieu de la mer teinte de son sang.

On avait demandé un jour à Volney Beckner s'il aimait la gloire. « Oui, avait-il dit. — Et sais-tu bien ce que c'est que la gloire ? — C'est de remplir son devoir. » — Telle est, en effet, la plus haute gloire; et celle-là, Volney l'a obtenue.

M. GUYAU. — *Lecture courante* — A. Colin, éd.

Questions. — 1. De quelle manière l'accident survenu à la petite fille est-il arrivé ? 2. Comment fut-elle sauvée ? 3. Rappelez les péripéties produites par la présence du requin. 4. Racontez le dévouement du fils, la manière dont il frappa l'animal, le détourna de la poursuite du père, et comment il put revenir au vaisseau; etc.

Composition française: DÉVOUEMENT D'UN FILS POUR SON PÈRE.

Plan. — Exposition: Sur un vaisseau, une petite fille tombe à l'eau, — un marin se jette à la mer et la saisit. — Nœud: apparition du requin, — frayeur universelle, — danger imminent, — comment le fils du marin sauve son père. — Dénouement: le fils revient au vaisseau, — poursuite du requin, — sauvé !

90. — **Prononciation : E FERMÉ (É) ET E OUVERT (Ê) ; LES CONSONNES, T, D, N.**

I. Pour l'e fermé et l'e ouvert, voir 5e année, leçon 21.

II. Les dentales t, d, n.

Pour prononcer t, d, n, il faut (les lèvres étant un peu ouvertes et les coins un peu écartés) :

1. Que la *pointe seulement* de la langue s'appuie (*légèrement* pour le d, *fortement* pour le t) sur la *racine* ou le *collet* des incisives supérieures et intercepte *complètement* le passage de l'air ;

2. Que la langue se retire *brusquement* en arrière au moment de l'articulation.

Remarques :

1. Il s'agit de la *pointe* de la langue, car si tout le bout de la langue s'aplatit sur le palais, il y aura mouillure de la consonne. Le mouillage du t ou du d est un défaut commun chez nos enfants, surtout dans la prononciation de *ti, tu, di, du*, où l'on entend l'air siffler entre les dents ;

2. La *pointe* de la langue doit s'appuyer, non pas sur le sommet du palais : ce serait un tour de force ; non pas, non plus, sur les incisives supérieures elles-mêmes, mais sur la *racine* de ces dents ;

3. La langue se retire *brusquement* en arrière au moment de l'articulation et ne doit pas s'échapper entre les dents et faire siffler l'air.

Répétez : Diantre (dyan) ! disait Didier (dyé), donnez donc (don) des dattes à Dandurand. — Non, non, que nenni ! répondit, Arthur, il n'en aura (or-a) rien, ni tôt ni tard.

91. — LA MOUCHE.

Diction. Ton du récit. Marquez les mots: la plus absolue, la grande propagatrice, merveilleusement, extrêmement dangereux (5e alinéa), d'un seul de ces petits insectes, etc.

Prononciation. **O ouvert:** paradoxale (doks), absolue (apsol), propagateur, pathogène, typhoïde, bestiole (tyol), saura (sora), proportion, coïncide, n'aurez (nor); **o fermé:** l'osez (lô), pose; — dangereux (jreux), secrète (dites bien sé), ennemi de l'homme (enn'-mi-dlomm'), c'est que ce petit (sè-kse-pti), bacille (cye).

LEXIQUE.

Paradoxale, exagérée, contraire aux idées ordinaires.

Microbe, être vivant microscopique, pouvant engendrer des maladies.

Bacilles pathogènes, microbes sous forme de bâtonnets.

Sécrète, produit.

Gluant, qui colle, s'attache.

Putréfaction, décomposition des matières animales ou végétales.

Coïncidaient, arrivaient en même temps.

On dit quelquefois, en plaisantant*, que la mouche* est le plus grand ennemi* de l'homme.

Pour *paradoxale* qu'elle paraisse*, cette phrase est l'expression de la vérité la plus absolue. De tous les animaux de la création, la mouche est, en effet, le plus dangereux pour l'homme. Elle est la grande propagatrice des *microbes*, et l'on a calculé que, dans une ville comme Paris, les mouches font mourir environ 2,000 personnes chaque été.

C'est que ce petit insecte*, en apparence inoffensif, est merveilleusement organisé pour porter d'un point à un autre les *bacilles pathogènes* qui sont le fléau de l'humanité.

Si l'on considère, en effet, une patte* de mouche au microscope, elle apparaît garnie d'une quantité de petits poils. La moyenne, pour chaque patte, est de 1,200 poils; soit, 7,200 pour les six pattes. Chacun d'eux *sécrète* un liquide *gluant* qui retient toutes les impuretés: poussières, microbes, etc., etc.

Si, d'autre part, on veut se rappeler que les mouches ont pour habitude d'aller se poser sur les matières animales en *putréfaction*, on ne sera pas étonné lorsqu'on saura qu'une mouche capturée à Paris, et soumise à un examen minutieux, fut trouvée porteuse de 100,000 bacilles, tous extrêmement dangereux.

On conçoit qu'avec la facilité qu'elle a de pénétrer dans nos maisons, et de se poser sur nos aliments, la mouche soit particulièrement redoutable.

Parmi les maladies qu'elle propage: charbon, lèpre, tuberculose, malaria, typhoïde, c'est surtout à cette dernière qu'elle fait faire de rapides progrès.

On a remarqué que les épidémies de cette terrible fièvre *coïncidaient* précisément avec les saisons où les mouches sont le plus abondantes. Celles-ci sont d'autant plus dangereuses qu'elles se reproduisent avec plus de facilité.

On sait, en effet, qu'en dix jours, une mouche donne naissance à soixante femelles, qui, elles-mêmes, reproduisent dans les mêmes proportions. Si bien que la descendance d'un seul de ces petits insectes* est de 216,000 individus en trente jours et de 12,960,000 en quarante jours.

Ces 12,960,000 bestioles représentent un poids de 900 livres, soit celui de cinq hommes !

Enfin, une mouche qui se pose sur votre table le 15 juin représente, pour le 15 août suivant, 46,656,000, 000 de petits, petits, petits, petits-enfants.

Calculez maintenant, si vous l'osez, ce que ce peuple formidable est capable de transporter de bacilles d'un bout du monde à l'autre, et vous n'aurez plus aucun scrupule à les exterminer. *Lecture moderne.*

Questions. — 1. Pourquoi la mouche est-elle si dangereuse? 2. Parlez de l'organisation et des habitudes qui la rendent si dangereuse. 3. Quelles maladies propage-t-elle? 4. Montrez avec quelle rapidité elle se multiplie; etc.

Mots et expressions. — *Mouche, moucheron, émoucher, chasse-mouche, gobe-mouche.* — *Ennemi, ami; vérité, mensonge; propagateur, destructeur.* — *Paraître, apparaître, reparaitre, disparaître, comparaître.* — *Plaisanter, plaisanterie; mourir, mort; considérer, rappeler, reproduire, . . .* — *Patte de mouche, faire des pattes de mouche, faire patte de velours, marcher à quatre pattes.* — *Insecte, insecticide, insectivore.* — *Citez les noms de quelques maladies, — de quelques insectes qui ont des ailes, — de quelques autres qui en sont dépourvus.*

92. — LE RÉVEIL DES OISEAUX.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Soulignez, 1er alinéa: jusqu'au sommet, étonné, épais; 2e, minces; 3e, bienfaisantes.

Prononciation. Posée (ô), aiguïser (è-ghi), chaumières (ô), bienfaisante (fe), chouette (chwett); **a** ouvert (car): brouillard, fanfare, renard; **a** fermé: broussailles; — terrible (tè-ri), moineau (mwa), ennemis (enn'-mi).

Articulez clairement les **t**, les **d** et les **n**.

Le merle s'élève secouant la rosée de ses plumes brillantes. Le voilà qui aiguise son bec sur la branche

et, de rameau en rameau, sautille jusqu'au sommet de l'arbre où il a dormi, étonné de voir que presque tout sommeille encore dans la *forêt*, quand l'*aube* du jour a remplacé la *nuît*. Deux fois, trois fois, il lance sa *fanfare* aux *échos* de la montagne et de la *vallée*, qu'un épais brouillard lui *dérobe* encore.

De minces *colonnes* de fumée blanchâtre s'échappent du toit des chaumières; les chiens jappent autour des fermes, et des clochettes sonnent au cou des vaches.

Les oiseaux quittent alors leurs buissons, agitent leurs ailes et s'élancent dans les airs pour saluer le soleil qui vient une fois de plus leur donner sa bien-faisante lumière.

Plus d'un pauvre petit moineau se réjouit d'avoir échappé aux dangers de la nuit. Perché sur une petite branche, il avait cru pouvoir dormir sans crainte, la tête *ensevelie* sous ses *plumes*.

Mais non, à la lueur d'une étoile, il a vu se glisser dans les arbres la *chouette* silencieuse, méditant quelque *forfait*. La fouine était venue du *fond* de la vallée, l'*hermine* était descendue du rocher; la *martre* des sapins avait quitté son nid; le renard rôdait dans les broussailles: tous ses ennemis, le pauvre petit les avait *vus* pendant cette nuit terrible.

1. Plan. — 1° Le réveil du merle (quatre moments). 2° On s'éveille aussi à la ferme: les cheminées fument, les chiens jappent, on entend les sonnettes des vaches. 3° Les oiseaux viennent saluer le soleil: leur joie d'avoir échappé aux mille dangers de la nuit.

2. Le style. — Ce morceau est fait de plusieurs tableaux croqués sur le vif: le réveil du merle, celui de la ferme, le moineau endormi sur sa branche, les agissements des ennemis des oiseaux.

3. — **Les mots.** 1. **Merle**, oiseau de la famille des passe-reaux. Au printemps et en automne, le merle mâle remplit la campagne de l'éclat de sa voix; captif, il apprend à siffler des airs; mais c'est un oiseau peu distingué; il a le bec jaune et le plumage noir. On cite proverbialement le *merle blanc*, comme chose impossible à trouver; il existe néanmoins des variétés blanches du merle commun ou merle noir. 2. **Rosée**, couche d'humidité qui, sous forme de gouttelettes, se dépose à la surface des corps pendant la nuit, quand le ciel est serein. 3. **Plume**, du latin *pluma*. Dérivés: *plumer*, *emplumer*, *plumage*, *plumeau*, *plumet*, *remplumer*, *plumetis*. 4. **Bec**. Dérivés: *bécasse*, *becqueter*, *béguin* (formé en pointe, imitant le bec), *béqueule*, *béguine*, *embéguiner*, *béquille* (bâton surmonté d'une sorte de bec d'appui). 5. **Forêt**, anciennement *forest* (l's est restée dans l'adjectif correspondant *forestier*), du latin *forestis*, dérivé lui-même de *foris* (hors de), c'est-à-dire non clos. 6. **Aube** (du latin *albus*, blanc), le premier blanchiment de l'horizon au point du jour. 7. **Nuit**, adjectif correspondant: *nocturne* (du latin *nox*, *noctis*). *Nuit blanche*, nuit qu'on a passée sans dormir. 8. **Il lance sa fanfare**, c'est-à-dire son chant éclatant. A proprement parler une *fanfare* est un air exécuté par des cors et des trompettes. 9. **Écho** et **écot**. 10. **Vallée**, la *vallée*, comme le *val*, est un espace entre deux ou plusieurs montagnes; le *vallon* est moins étendu. 11. **Lui dérobe**, lui cache. Un autre sens de *dérober*? Que signifie l'expression: *à la dérobée*?

12. (2e alinéa) **Colonne**: diminutif: *colonnnette*.

13. La **tête ensevelie**, la tête enveloppée, cachée sous ses plumes. 14. **Quand et quant**; *quand* signifie *lorsque*, *quant* s'emploie dans l'expression *quant à, quant aux*.

15. **Chouette**, oiseau nocturne du genre du chat-huant. Ces oiseaux poussent souvent, pendant la nuit, des cris plaintifs que le peuple considère comme de mauvais présages. Ils rendent cependant de grands services à l'agriculture par l'immense quantité de rats, de mulots, d'insectes et de reptiles qu'ils détruisent. 16. **Forfait**, crime énorme avec audace. 17. **Fond**, la partie la plus basse. Homonymes: *fond*, du verbe *fondre*; *fonds*, propriété, argent placé, etc.; *font*, (ils) du verbe *faire*; *fonts*: fonts baptismaux. 18. **Hermine**, petit quadrupède blanc, de la famille des martres, dont la peau donne une fourrure

précieuse. 19. **Martre**, petit quadrupède carnassier des pays septentrionaux. 20. **Vus**, et non *vu*; pourquoi ?

4. Exercices de style. — Ce texte est une description. La grande loi de la description est *de faire voir*. Pour découvrir les détails caractéristiques qui donneront une peinture vraie et précise de l'objet, il faut faire l'**application des sens**, c'est-à-dire, examiner successivement les sensations que la chose à décrire produit sur la vue, l'ouïe, etc. Voyons si l'auteur l'a fait.

1. Dans la description du merle, quels détails ont été fournis: *a*) par la vue; *b*) par l'ouïe ?

2. Mêmes questions sur la description du moineau (4^e alinéa).

3. Souligner les détails fournis par les sens dans le dernier alinéa.

93. — LES DEUX FRÈRES.

Diction. Ton du récit. Dites d'un ton d'affection les paroles des deux frères.

Prononciation. Orientale (or-yan), lièrent (lyèr), tas (â), maison (è), persévèrement (ra-man); **a ouvert** : apercevra, part, pourra (ou-ra), commun (un), moisson (mwa), agréable à (abla).

LEXIQUE.

En commun, ensemble.

Gerbes, bottes de blé ou d'autres céréales coupées.

Sans compagne, qui n'avait pas de femme.

Jérusalem était un champ labouré; deux frères possédaient la partie de terrain où s'élève aujourd'hui le temple; l'un de ces frères était marié et avait plusieurs enfants; l'autre vivait seul; ils cultivaient *en commun* le champ qu'ils avaient hérité de leur mère. Le temps de la moisson venu, les deux frères lièrent leurs *gerbes*,

et en firent deux tas égaux qu'ils laissèrent sur le champ. Pendant la nuit, celui des deux frères qui n'était pas marié eut une bonne pensée; il se dit à lui-même: « Mon frère a une femme et des enfants à nourrir; il n'est pas juste que ma part soit aussi forte que la sienne; allons, prenons de mon tas quelques gerbes que j'ajouterai secrètement aux siennes; il ne s'en apercevra pas et ne pourra ainsi les refuser. » Et il fit comme il avait pensé.

La même nuit, l'autre frère s'éveilla et dit à sa femme: « Mon frère est jeune, il vit seul et *sans compagne*; il n'a personne pour l'assister dans son travail et pour le consoler dans ses fatigues; il n'est pas juste que nous prenions du champ commun autant de gerbes que lui; levons-nous, allons et portons secrètement à son tas un certain nombre de gerbes; il ne s'en apercevra pas demain et il ne pourra ainsi les refuser. » Et ils firent comme ils avaient pensé.

Le lendemain chacun des deux frères se rendit au champ, et fut bien surpris de voir que les deux tas étaient toujours pareils. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient intérieurement se rendre compte de ce prodige. Ils firent de même pendant plusieurs nuits de suite. Mais comme chacun d'eux portait au tas de son frère le même nombre de gerbes, les tas demeuraient toujours égaux, jusqu'à ce qu'une nuit, tous deux s'étant mis en sentinelle pour approfondir la cause de ce mystère, ils se rencontrèrent portant chacun les gerbes qu'ils se destinaient mutuellement.

Or, le lieu où une si bonne pensée était venue à la fois et si persévéramment à deux hommes, devait être une place agréable à Dieu, et les hommes la bénirent et la choisirent pour y bâtir une maison de Dieu.

Questions. — 1. Que savez-vous sur les deux frères et sur leur champ ? 2. Durant la nuit qui suivit la moisson, quel raisonnement fit : 1° le frère qui n'était pas marié ? — 2° celui qui était marié ? 3. Que se passa-t-il le lendemain et les nuits suivantes ? 4. Pourquoi a-t-on choisi ce champ pour y bâtir le temple ? etc.

Exercice de langage. — Indiquez d'abord les pensées principales de cette légende, et donnez ensuite à chacune le développement convenable.

94. — L'OURS NOIR.

Diction. Surveillez les pauses, spécialement entre le sujet et le verbe et entre les groupes de mots formant chacun des unités logiques distinctes, de sorte que le dernier mot du premier groupe doit être séparé par une pause | du premier mot du groupe suivant. Ex. : Dans la phrase ci-dessus, *séparé par une pause et du premier mot*.

Autres exemples dans le texte : un arbre creux | encore debout (1er alinéa) ; saisir... un jeune cochon | dans une cour ; entrer la nuit | dans une bergerie, etc. (V. p. 30, règle 3.)

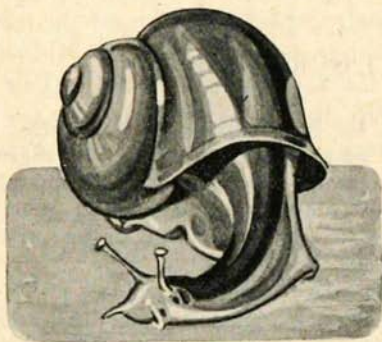
Prononciation. *Le son oi* (wa) : poil, noir, mémoire, fois, choisit, pois (pwâ, avec *a* fermé), avoine. — *Les sons ti, di, tu, du* : pointu, difforme, habitude, particularité, nourriture, ouverture, gesticuler, retiré, naturaliste ; — *somnolence* (nol), un ou des ours (se), aiguillon (è-ghi-yon), péril (rye ou ril), instinct (stin), dangereuse (jreûz'), flairés (è).

LEXIQUE.

Difforme , défiguré, de forme disgracieuse.	Dardent , piquent avec des dards, des aiguillons.
Caverne , souterrain naturel.	Somnolence , demi-sommeil.
Flair , pouvoir de sentir les odeurs.	Apprivoisé , réduit presque à l'état d'animal domestique.
Escalade , grimpe.	

Avec ses longs poils, ses oreilles courtes, ses petits yeux noirs, son museau pointu, sa démarche lente, son apparence* *difforme*, l'ours* noir est un animal* dont le souvenir se grave dans la mémoire une fois qu'on l'a vu. Moins grand que l'ours blanc des régions polaires, que l'ours gris des montagnes Rocheuses, l'ours noir du Canada est aussi moins redoutable. Jamais il n'attaque l'homme le premier. Il fuit les lieux habités, recherche les montagnes ou les épaisses forêts, et, pour demeure,

choisit une *caverne* ou un vieil arbre creux encore debout.



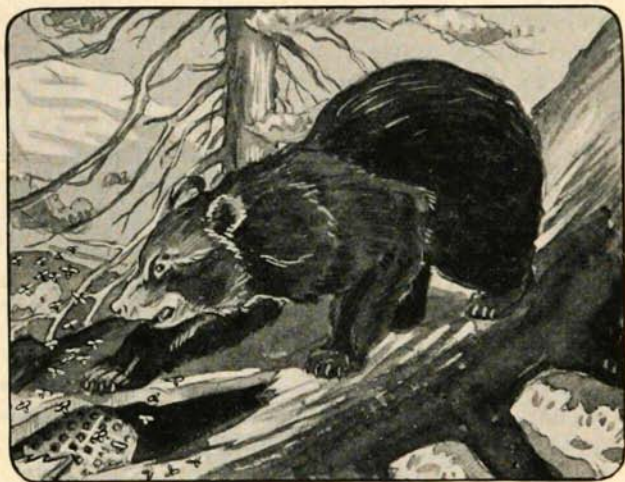
Escargot.

Son genre de vie, quelques-unes de ses habitudes et son instinct présentent des particularités intéressantes. Sa nourriture consiste en légumes, racines, pois, avoine et maïs verts, fruits sauvages qu'il va cueillir en grim-

pant sur les arbres, ou même de quelques escargots des prairies. Ce n'est que pressé par la faim qu'il mangera de la chair et ne se fera aucun scrupule de saisir, en passant, un jeune cochon dans une cour, un veau écarté, ou de pénétrer la nuit dans une bergerie pour se rassasier des agneaux les plus tendres. Le miel a toutes ses préférences. Aussi, grâce à son *flair* très développé, a-t-il vite reconnu les arbres où, dans quelques trous, les abeilles ont accumulé leur précieuse récolte. Comme alors il *escalade* prestement l'arbre, agrandit l'ouverture avec ses dents ou avec ses pattes de devant, puis avale

avidement miel et cire. Furieuses, les abeilles le *dartent* de leurs aiguillons, mais vainement, car, protégé par son abondante fourrure et sa peau épaisse, il se moque de leurs piqures.

En automne, lorsqu'ils sont bien engraissés, les ours n'ont presque plus la force de marcher, ou du moins ne peuvent courir aussi vite qu'un homme. L'hiver



Le miel a toutes ses préférences.

venu, ils se retirent dans leurs antres, et passent presque toute la saison dans le sommeil. Leur *somnolence* les rend alors si stupides que les chasseurs les poussent avec la crosse de leurs fusils pour leur faire lever la tête et les faire marcher devant eux.

Les ours noirs, très nombreux autrefois dans notre pays, en sont presque disparus par suite de la chasse* qui leur a été faite. Leur fourrure est estimée ainsi que

la grande quantité d'huile et de graisse qu'on tire de leur corps. Certains apprécient leur chair, surtout celle de la plante des pieds.

La chasse à l'ours, sans être très dangereuse, offre pourtant des périls, et plus d'un chasseur a trouvé la mort entre les pattes de l'animal furieux. Lorsqu'il est blessé ou que tout espoir de fuir lui échappe, il ne craint plus rien, s'élance sur son ennemi, le saisit dans ses puissantes pattes de devant et l'étouffe. Les blessures ne font qu'exciter sa fureur; une balle bien placée ou un coup de coutelas au cœur peuvent seuls lui faire lâcher prise, en le tuant net.

La voix de l'ours ne se traduit que par un sourd grognement, qu'il accompagne d'un grincement de dents lorsqu'il se fâche. Cet animal se met si facilement en colère qu'il faut toujours s'en défier, lors même qu'il est *apprivoisé* et qu'il obéit docilement à son maître; gare surtout à qui le frapperait sur le nez.

On apprend à l'ours à se tenir debout, à gesticuler, à danser, d'une manière bien peu élégante, il est vrai. Mais pour cela, il faut le prendre jeune, et toute sa vie il n'exécute ces exercices que contraint et forcé.

L'ours montre parfois un instinct remarquable. Un naturaliste nourrissait quelques-uns de ces animaux dans une grande fosse. Il voulut s'en défaire et, les sachant très friands de gâteaux, il leur en jeta plusieurs sur lesquels il avait répandu un liquide empoisonné. Les ours les reçurent dans leurs gueules ouvertes, mais les rejetèrent aussitôt et s'enfuirent. Cependant ils revinrent bientôt, poussèrent avec leurs pattes les gâteaux dans le bassin de leur fosse, et les agitèrent soigneusement dans l'eau. Après les avoir retirés et flairés avec précaution, ils constatèrent sans doute que le poison

avait disparu, car ils s'empressèrent de les manger. Ces ours avaient montré tant d'esprit que le naturaliste leur fit grâce et les garda de longues années encore.

Questions. — 1. Donnez le sens des expressions: *se graver dans la mémoire, régions polaires, plante des pieds*. 2. Faites la description de l'ours noir. 3. En quoi consiste sa nourriture? 4. Dans quel état se trouve-t-il en automne? 5. Comment passe-t-il l'hiver? 6. Parlez de la chasse qu'on lui fait, de son apprivoisement. 7. Citez un trait qui prouve que l'ours a parfois un instinct remarquable; etc.

Mots et expressions. — *Ours, ourse, ourson; un ours mal léché, être velu comme un ours, vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.* — *Apparence, apparent, apparaître, apparemment.* — *Chasse, chasseur; somnolence, sommeil; inimitié, ennemi.* — *Régions polaires, tropicales, montagneuses, boisées.* — *Animal carnassier, carnivore, frugivore, granivore, herbivore, omnivore.* — *Citez les noms des plus gros animaux sauvages du Canada.*

95. — PRINCIPES DE DICTION :

4° LA VOIX ET LE DIAPASON.

Voir 5e année, leçon 26.

96. — LA PRIÈRE.

Diction. Ce texte est plein de sentiments délicats, que vous essayerez de rendre. Première phrase: soulignez: *parmi tous les ...* et les superlatifs *plus*. Puis lisez simplement le 1er alinéa jusqu'à la prière: *Mon Dieu. ...*, qu'il faudra réciter avec piété. Deuxième alinéa: marquer les interrogations; une pause avant *et assiste*. Le 3e alinéa commence par une concession: *Sans doute*. Tout le reste du morceau se lira doucement, avec émotion. Un sentiment d'intense certitude se traduira dans les huit dernières lignes.

Prononciation. Surveillez l'énonciation des voyelles *è, i, u, ou*, etc., surtout dans le dernier alinéa: lèvres écartées pour *è, i*, allongées avec effort pour *u, ou*. — *O* ouvert: adorable (*dor*), saura (*sor*); — il sait (*sé*), heureuse (*eur*), témoigner (*mwa*), près de ce (*prè-tse*), à genoux (*ajnou*) balbutiante (*syau*).

LEXIQUE.

Dans son giron, sur ses genoux.

Oraison, prière.

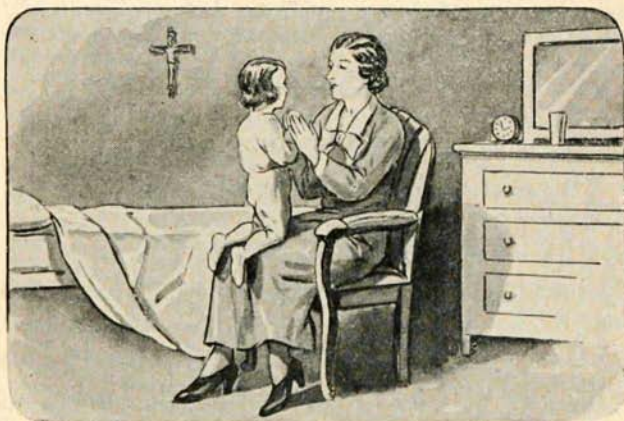
Texte, l'ensemble des paroles.

Sein qui palpite, poitrine qui bat d'émotion.

Foyer, centre, lieu.

Balbutiante, qui hésite, bégaye.

Parmi tous les spectacles que peut offrir le genre humain en est-il un plus aimable*, plus doux, plus touchant que l'enfant en prière* ? Sa mère l'a mis à ge-



La mère joint les petites mains de l'enfant.

noux* dans son *giron*, le tient embrassé et joint* ses petites mains sous les siennes. Elle lui a fait redire, une à une, les paroles de la courte *oraison*: s'il est tout petit, quelques mots seulement, par exemple, le cri

naïf « Mon Dieu, je vous donne mon cœur ! » et, s'il est un peu plus grand, l'admirable *texte* du « Notre Père » ou le délicieux appel « Je vous salue, Marie ! »

Si c'est le matin, l'enfant lève les yeux vers l'azur du ciel, et ces puretés se contemplent. Est-ce le soir, près de la lampe voilée, dans la chambre tiède et calme ? Alors il semble que dans l'ombre, derrière la blancheur des rideaux, un ange se tient immobile et assiste, pour en témoigner dans le Paradis à cet adorable acte de foi.

Sans doute, l'enfant ne comprend pas encore les mots sacrés qu'il prononce, mais il sait que sa mère est heureuse de les lui entendre répéter ; il la regarde et la voit sourire, il sent qu'elle l'enveloppe d'une étreinte plus caressante, et près de ce cœur qui bat, près de ce *sein qui palpite*, dans cette atmosphère, dans ce *foyer* d'amour et de piété, un instinct religieux s'éveille en lui.

Quant à l'heureuse mère, c'est l'instant le meilleur de sa vie que celui où elle présente au bon Dieu son enfant demi-nu, joignant ses mains et gentiment agenouillé dans sa petite chemise*. Quelle douceur ! elle prie avec lui, pour lui et par lui ! Ce sentiment de crainte respectueuse que nous inspire parfois la grandeur de la Divinité, elle ne l'éprouve pas à présent. Elle est pleine d'abandon et de confiance. Elle est certaine que Dieu exaucera les vœux que lui adresse une bouche si pure ; elle ne doute pas que Celui qui est la Force infinie et la Science absolue, ne soit touché par tant d'innocence et de faiblesse. Et puis, il y a une Mère là-haut, la Sainte Vierge, qui est la source de toutes les grâces, et qui saura bien obtenir ce que lui demande une autre mère par la voix *balbutiante* de son enfant !

Questions. — 1. Citez un des plus beaux spectacles d'ici-bas. 2. Comment la mère apprend-elle à son enfant à prier ? 3. Quelle est l'attitude de l'enfant le matin, le soir ? 4. Qu'éprouve-t-il pour sa mère ? — pour le bon Dieu ? 5. Parlez des sentiments de la mère.

Mots et expressions. — *Prière, invocation, supplication, oraison, adoration. — Joindre, rejoindre, disjoindre, enjoindre. — Aimable, aimablement, avec amabilité ; doux, doucement, avec douceur ; . . . — A genoux, être aux genoux de quelqu'un, fléchir les genoux devant quelqu'un. — Chemise, chemisette ; collet, collet-rette. — Trouver les noms abstraits qui correspondent à immobile, pur, humain, mère, sentiment. — Indiquez les principales prières que tout chrétien doit savoir, — les différentes postures d'une personne qui prie.*

97. — LA CHASSE AUX BISONS.

Diction. Ton du récit pour le premier tiers du texte (jusqu'à *Alors la bande . . .*). Ici le débit commencera à s'animer. Bien rendre les exclamations : *Oh ! la course . . . ! Oh ! la chute . . . ! Hélas ! l'horrible . . . !* Faites toutes les pauses, prononcez énergiquement les consonnes. (Et les *malheureuses bêtes, écumantes, tragiques . . .*)

Prononciation. Choisissait (chwa), fosse (ô), grossière (ô), profonde (prof), but (bu), resserrées (re), bois (bwâ) ; dans le foin (dans lfwin), savamment (va-man), pemmican (pem'-mi).

LEXIQUE.

Abîme , trou, gouffre très profond.	Se cabraient , se dressaient sur leurs pattes de derrière ;
Enceinte , espace clos.	se dit surtout des chevaux.
Simuler , faire paraître comme s'il y avait des chasseurs.	Hécatombe , mise à mort de nombreux êtres vivants.
Haletants , essoufflés.	Cavées , parties creuses.

Le bison* était autrefois le roi des immenses* prairies* de l'Ouest, comme le lion est encore le roi du

désert africain. Mais un jour l'homme blanc est venu et lui a déclaré la guerre*, une guerre d'extermination.

On inventa divers moyens de s'emparer d'un grand nombre de têtes à la fois, soit en les attirant au bord d'un *abîme*, où les pauvres bêtes étaient précipitées, soit en les rassemblant dans une espèce d'*enceinte* nommée Parc, où on les massacrait sans pitié.



Le bison.

On choisissait d'abord une rivière profondément encaissée dans la plaine, et un endroit où la prairie aboutissait à une falaise escarpée, formant un véritable précipice*, une fosse profonde coupée à pic.

Au bord de cette falaise on construisait deux haies dont les lignes s'éloignaient obliquement de manière à former une espèce de V, dont la pointe était ouverte sur l'abîme. J'ai dit des haies, mais le plus souvent il n'y avait pas de bois pour les construire; alors on les rem-

plaçait par deux lignes de petits amas de terre, de pierre ou de fumier de buffle, dans lesquels on plantait des bâtons pour *simuler* des chasseurs couchés dans le foin et armés de fusils.

Les malheureux bisons, qui s'effrayaient de tout, étaient pris à cette ruse grossière, et croyaient avoir sur leurs flancs deux rangées de guerriers.

Mais comment pouvait-on les amener ainsi entre les deux lignes du fatal V ? Voici le stratagème auquel on avait recours.

Deux cavaliers allaient à la découverte, et quand ils avaient aperçu un troupeau* de buffles, ils s'embusquaient dans un endroit convenu, de chaque côté, de manière à lui imprimer la direction voulue au moment de la fuite. Puis ils poussaient tout à coup deux cris formidables qui faisaient tressaillir les échos de la solitude.

Alors la bande affolée de buffles s'élançait en bondissant vers la rivière, escortée de chaque côté par un ennemi qu'elle s'efforçait de dépasser, et qui calculait savamment sa course pour la diriger. Et c'est ainsi que les buffles farouches, battant la prairie de leur galop furieux, la tête hérissée, la gueule fumante, les prunelles rouges, s'engageaient entre les deux cornes de la fourche fatale.

Les deux cavaliers se laissaient alors distancer, et s'élançaient sur les derrières des fuyards. Oh ! la course dramatique dont la liberté était le but, et dont la mort était le terme inévitable !

De plus en plus resserrés entre les deux lignes d'épouvantails, qu'ils prenaient pour des guerriers couchés dans la plaine, *haletants*, convulsifs, emportés par un vent d'épouvante, ils se croisaient, se heurtaient,

se bousculaient, et *se cabraient* tout à coup au bord de l'escarpement.

Mais alors se dressaient de chaque côté de la bande affolée deux rangées de démons, criant, hurlant, et dirigeant une fusillade meurtrière sur tous les fuyards qui voulaient s'échapper.

Et les malheureuses bêtes, écumantes, tragiques, impuissantes à refouler le flot formidable et aveugle qui les pressait, étaient précipitées pêle-mêle dans l'abîme. Oh ! la chute effrayante !

Des monceaux de cadavres s'amoncelaient au fond du précipice, roulant jusqu'au lit de la rivière ; et pendant plusieurs jours les chasseurs impitoyables faisaient la noce autour de la sanglante *hécatombe*, écorchant les morts, préparant les peaux pour le trafic, faisant sécher la meilleure partie des chairs pour la convertir en pemmican, et abandonnant le reste aux loups et aux vautours.

Mais, dans la saison d'hiver, ce mode de chasse* n'était guère praticable, la neige s'entassant dans les *cavées* des rivières. Alors, on choisissait dans le voisinage d'un bois, une colline ayant deux versants opposés. Sur l'un de ces versants, l'on construisait une enceinte circulaire mesurant environ 150 pieds de diamètre, et dont la clôture, haute et solide, formée de pieux et de branches entrelacés, avait 5 à 6 pieds d'épaisseur. Cette espèce de cirque n'avait qu'une porte au sommet de la colline, à laquelle venait aboutir une spacieuse avenue, formée sur le versant opposé par deux haies comme celles que nous avons décrites.

On sait par quelle ruse les bisons étaient amenés dans cette large avenue, et se resserraient à mesure qu'ils avançaient vers la pointe de l'angle. Jusque là,

la crête de la colline dérobait à leurs regards l'enceinte qui allait les emprisonner, et quand ils s'élançaient en bondissant dans la porte, ils croyaient trouver au delà l'espace et la liberté.

Hélas ! l'horrible réalité leur apparaissait bientôt, et comme des chevaux de cirque, haletants, écumants, ils longeaient au galop les murs circulaires de leur prison. Mais alors ces murs se couvraient de chasseurs et l'épouvantable tuerie commençait. Criblés de balles, percés de lances ou de flèches, les buffles tombaient en poussant des mugissements effroyables. Les chasseurs y répondaient par des cris de triomphe.

Le sang coulait à flots, les cadavres jonchaient le sol, une buée chaude imprégnée d'odeurs nauséabondes montait dans l'air, et ce cirque prenait l'aspect d'un immense abattoir.

Mgr Taché estimait en 1869 que, depuis plus de vingt-cinq ans, pas moins d'un million de bisons avaient été tués annuellement. Est-il étonnant que cette belle espèce de la race bovine ait disparu ?

A. ROUTHIER. — *De Québec à Victoria.*

Questions. — 1. Qu'est-ce que : *imprimer une direction, une rivière encaissée, une falaise escarpée, une fosse coupée à pic, une buée nauséabonde.* 2. Que savez-vous sur les bisons ou buffles, sur leurs habitudes, leur nombre, les régions qu'ils habitent ? 3. Parlez de la chasse qu'on leur faisait en été, de ses préparatifs, de la manière de la conduire et de ce qui s'ensuivait. 4. Même question pour la chasse en hiver. 5. Qu'y avait-il de regrettable dans cette chasse ? etc.

Mots et expressions. — *Bison, buffle, bœuf.* — *Immense, immensité; véritable, vérité.* — *Chasser le gibier, le mauvais air, de tristes pensées; le vent chasse la neige, bon chien chasse de race.* — *Prairie, désert, steppe, savane, pampa.* — *Précipiter, précipice, précipitamment, précipitation.* — *Déclarer la guerre, déclarer ses*

complices, un incendie se déclare, se déclarer coupable. — Troupeau, troupe; tonneau, tonne. — Trouvez les noms de quelques animaux sauvages herbivores du Canada.

98. — Prononciation : E MI-SOURD OU MUET, CONSONNES L ET R.

I. Pour l'e muet, voir 5e année, leçon 29.

II. *Les dentales l et r.*

Pour prononcer l'l, la *pointe de la langue* vient *frapper le palais* à la naissance des incisives supérieures (comme pour *t, d, n*) ou un peu au-dessus, pendant que l'air s'échappe des deux côtés; puis elle s'abaisse.

Pour rouler l'r, la *langue se creuse*, et la *pointe*, se portant en haut vers le collet des incisives supérieures, vibre au passage de l'air.

La bouche est ouverte dans le sens de la voyelle suivante: *là, lè, lé, li; là, le, leu, lu; lo, lou.*

Répétez: Au clocher de l'église lointaine, le glas funèbre tinte lentement dans l'air lourd. Avec un fracas formidable le tonnerre éclate, puis se prolonge en sourds grondements de colère.

99. — L'ALCOOLISME.

Diction. Ton de la narration, mais avec un peu de tristesse dans la voix pour peindre les malheurs de la famille (3e alinéa), ou le malheur éternel qui menace l'ivrogne (5e). Dernières lignes: ton convaincu, suppliant.

Prononciation. *O ouvert*: alcool (alkol, ou al-co-ol, avec deux o ouverts), alcoolisme et alcoolique gardent les o séparés et ouverts; robuste (rob), profondément, idiotie (dyossi), déplorables, estomac (om-à), naissance (nè), malheureux (eur-eû); peur (eur), raison (rè), rapidement (pid-man),

boire (war), enivré (an-ni), effrayante (é-frè-yant'), facilement (sil-man), absorbées (ap-sor), fréquemment (ca-man).

Articulez bien les *l* et les *r*.

LEXIQUE.

Hilarité , explosion subite de rires.	Rauques , sons durs, bas et péniblement émis.
Insatiable , qui ne peut être rassasié (<i>in</i> , pas; <i>satis</i> , assez qui n'en a pas assez).	Idiotie , absence d'intelligence.
	Tarse , défauts, vices.
	Dose , quantité.

Chers écoliers, avez-vous déjà vu un malheureux en état d'ivresse* ? Combien c'est triste de le regarder marcher, chercher partout des points d'appui, rouler parfois dans la boue ! Tout son extérieur est repoussant; sa figure vous fait peur; ses regards, ses gestes, les quelques mots qu'il balbutie, provoquent l'*hilarité* ou causent de la frayeur. Il est pire alors que la brute privée de raison.

Le vice honteux de l'ivrognerie, qui est la forme la plus répugnante de l'alcoolisme*, exerce de grands ravages dans le corps. L'estomac et les intestins deviennent incapables de digérer les aliments et causent une soif *insatiable**. Le cœur, le foie, se gâtent et ne peuvent plus remplir leurs fonctions. Le sang* se décompose, ce qui donne naissance* à des difformités déplorables si la mort n'arrive à bref délai. La voix devient tellement enrouée, que du gosier peuvent à peine sortir quelques sons *rauques*. Les poumons, les organes respiratoires, sont pénétrés par l'alcool* et font que l'ivrogne a une haleine empestée. Il suffit de quelques années pour que ce vice dégradant détruise la santé la plus robuste et mène rapidement au tombeau.

Mais si l'alcool produit de si funestes effets sur le corps de sa victime, ses conséquences sont bien plus

malheureuses encore pour l'âme et pour la famille. La mémoire disparaît, l'intelligence diminue peu à peu, la raison ne dirige plus, la volonté est anéantie, le caractère change profondément. Adieu à toutes les joies de la famille et de la religion ! L'ivrogne n'aime plus qu'une chose : la bouteille ; il ne désire plus qu'une chose : boire. Les enfants crient à la maison parce qu'ils ont faim et froid, la mère pleure car elle n'a plus



L'ivrogne rend sa famille malheureuse.

rien pour leur donner à manger et les réchauffer. A une heure avancée de la nuit, après s'être enivré avec l'argent gagné pendant la journée, l'ivrogne rentre au logis. Au lieu d'être touché par les larmes de tous ces êtres qui devraient lui être si chers, il entre parfois en fureur et, avec des blasphèmes, il brise tout ce qui lui tombe sous la main, brutalise femme et enfants, quand il ne les met pas à la porte. La misère, l'imbécillité,

l'idiotie, la folie furieuse, le suicide, sont souvent les conséquences de ce vice détestable.

Criminel lui-même, l'ivrogne rend sa famille malheureuse ainsi que sa postérité, car les enfants que le bon Dieu lui donne naissent avec de nombreuses *tares* dans le corps et de plus nombreuses encore dans l'esprit.

Et quand la mort arrive, quelquefois dans l'ivresse même, ou sans que l'ivrogne ait pu, ou voulu demander



Effets de l'alcoolisme sur un homme.

pardon de sa vie coupable, quel jugement sévère l'attend au tribunal de Dieu et quelle effrayante éternité !

Comment arrive-t-on à ces terribles suites de l'alcoolisme ? Peu à peu, insensiblement, et souvent sans qu'on s'en doute. L'habitude se prend très facilement et devient bientôt incorrigible. Par surprise peut-être, on s'enivre d'abord ; ensuite on le fait une fois la semaine, puis deux fois, puis trois fois... et finalement tous les jours. Mais ce qu'il y a de plus redoutable, c'est qu'on y arrive encore, et surtout, sans jamais s'enivrer. On

boit un petit verre d'eau-de-vie chaque jour; on augmente légèrement la *dose*; après on prend deux petits verres en se rendant au travail, deux en revenant. On absorbe des liqueurs de plus en plus fortes, qui grattent le gosier, comme on dit. C'est ainsi que le plus grand nombre des alcooliques le deviennent.

Les liqueurs absorbées proviennent fréquemment des substances les plus diverses: absinthe, pommes de terre, grains, bois, et même des matières retirées des fosses d'aisances. C'est avec ces eaux-de-vie, véritables eaux de mort, qu'on empoisonne ceux qui en usent et qu'on les conduit très vite aux déplorables conséquences de l'alcoolisme, le plus répandu et le plus terrible des fléaux actuels. Il cause la perte de la fortune, de l'honneur et de la santé; il ruine la famille, la société et la religion. Chers écoliers, n'oubliez pas que la boisson fait pleurer la mère et souffrir les enfants. Ne buvez jamais de liqueurs fortes ni d'alcool; ce serait aussi funeste que criminel. Vous pouvez même, par vos supplications, vos sacrifices, obtenir que ceux que vous aimez et qui seraient portés à l'alcoolisme, perdent cette néfaste habitude.

Questions. — 1. Pourquoi est-ce triste de voir quelqu'un en état d'ivresse? 2. Quelles sont les funestes conséquences de l'alcoolisme: pour le corps? — pour l'âme? — pour la famille? — pour la société? 3. Habituellement, de quelle manière devient-on alcoolique? 4. Que faire pour éviter ce vice? etc.

Mots et expressions. — *Alcool, alcoolique, alcoolisme, alcooliser, alcoolisation.* — *Ivresse, ivre; ivrogne; s'enivrer, être pris de boisson, s'adonner à la boisson, se griser.* — *Sang, sanguin; vice, vicieux.* — *Insatiable, rassasié; honteux, glorieux.* — *Donner naissance, donner une maladie, donner signe de vie, donner sa vie, donner des signes de joie.* — *Nommez quelques boissons alcooliques, d'autres non alcooliques.* — *Trouvez l'adjectif et le verbe qui correspondent à ivresse, boue, raison, main.*

100. — JÉSUS RÉVEILLÉ PAR LES ANGES.

Diction. Le ton narratif se mêle ici de discours directs: paroles des anges: *Allons sur. . . , Eh quoi ! . . .*; paroles des archanges Michel, Raphaël et Gabriel; mettez des nuances dans chacune. Faites ressortir: *chacun d'eux* (répétition), *tout à coup*, *à plein gosier*, *chose étrange*, sur les *longs* cils de leurs *grands* yeux bleus, *pas un regard*, etc. Surtout, dites avec piété et respect l'Ave Maria.

Prononciation. Heureux (eur-eû), tous ensemble (touzan), aussitôt (ô-ci), gosier (gô), harmonieuse (monn-yeuz), profondément (prof), pas un (pâzun), maison (mè), mélodieux (lo-dyeu, avec l'o ouvert), passant (â), trois fois (trwâ fwâ); peu de repos (peu-dre), je me charge (je mcharge).

LEXIQUE.

Harmonieux, qui plaît par un ensemble de sons agréables.

Insinuante, qui pénètre doucement et avec facilité.

Approprié, qui convient mieux.

Harpes, lyres, instruments de musique à cordes.

Prélude, qui sert de préparation.

Mélodieux, qui plaît par une suite de sons agréables.

A tire-d'aile, rapidement, en agitant les ailes sans relâche.

Être de la maison, être familier, comme un enfant élevé dans la maison.

Un jour, il y a longtemps, très longtemps — c'était pendant la fuite en Égypte — la Vierge Marie s'arrêta pour prendre un peu de repos et s'assit à l'ombre d'un palmier. Elle tenait dans ses bras l'Enfant Jésus qui dormait profondément.

Dans le Ciel les anges s'ennuyaient beaucoup, car ils désiraient contempler à nouveau le petit Jésus, qu'ils n'avaient pas revu depuis la nuit de Noël où ils avaient chanté le *Gloria in Excelsis*.

« Allons sur la terre, dirent-ils, porter nos hommages au Dieu fait homme pour le salut du monde. »

Et les voilà partis, tout heureux.

Ils franchissent les airs rapidement et s'approchent de la Sainte Famille. Faisant cercle autour de la Vierge et de l'Enfant, ils parlent tous à la fois. Chacun d'eux, en effet, veut dire un compliment; chacun d'eux veut avoir un sourire.

Mais Jésus ne prend pas garde à leur empressement et ne veut point s'éveiller.

Les Anges s'étonnent et s'attristent.

Eh quoi ! Devront-ils donc retourner en Paradis sans avoir obtenu un regard du Sauveur ? Oh ! ce n'est pas possible !

Tout à coup, l'archange Raphaël a une inspiration de génie. « Sûrement, se dit-il, Jésus s'éveillera, s'il entend chanter la gloire et la puissance de son divin Père. »

Et aussitôt, à plein gosier, il entonne un des plus beaux cantiques de l'Ancien Testament.

Sa voix se fait douce, *harmonieuse, insinuante*.

Peine inutile !

Jésus continue à dormir profondément.

« Ce n'est pas cela qu'il faut, remarque le grand saint Michel, ce n'est pas cela, mon frère : l'Ancien Testament est déjà passé. Ce qu'il faut, c'est un cantique plus récent et mieux *approprié* aux circonstances, un cantique qui rappelle la naissance du Sauveur. »

Et alors, de sa plus belle voix, il commence le *Gloria in excelsis Deo*.

Chose étrange, Jésus n'écoute pas davantage; au contraire, il semble dormir plus profondément. Les Anges deviennent tout à fait tristes, et des larmes com-

mençant à perler sous les longs cils de leurs grands yeux bleus.

Pas un regard, pas un sourire du Rédempteur... Que vont-ils dire à Dieu son Père ? Jésus serait-il donc fâché ?

« Oh ! non, non, fait l'archange Gabriel élevant la voix, non, Jésus n'est pas fâché ! Séchez donc vos



L'archange Gabriel chante : Ave Maria.

larmes, beaux anges, mes frères, je me charge de l'éveiller et d'obtenir pour nous tous le plus gai sourire. Si vous n'avez pas réussi jusqu'à présent, c'est que vous ne connaissez pas la Sainte Famille. Moi, je la connais, *je suis de la maison*, pour ainsi dire, depuis que j'ai annoncé à la Vierge Marie les grandes choses que Dieu voulait accomplir en elle et par elle. Et puis, c'est moi qui, le premier sur la terre, ai prononcé le nom béni du Sauveur Jésus.

« Donc, je me charge de l'éveiller. Mais, auparavant, prenez vos *harpes* et vos *lyres* et jetez des flots d'harmonie comme *prélude* au chant nouveau que je dirai, au chant sublime que je tiens de la bouche même de Dieu. »

Aussitôt les Anges tirent de leurs instruments des accords si parfaits et si *mélodieux* que les nuages étonnés s'arrêtent dans l'atmosphère, et que le grand vent du midi, lui-même, retient son souffle. Alors la voix de l'Archange s'élève douce et pure.

Il chante: « Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum; benedieta tu in mulieribus... »

Jésus entr'ouvre les yeux.

Une deuxième fois, l'Archange reprend:

« Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum... »

Jésus ouvre les yeux tout grands.

Une troisième fois l'Archange répète:

« Ave Maria, gratia plena... »

Jésus sourit aux Anges qui reprennent en chœur l'Ave Maria et le chantent trois fois.

Puis au comble du bonheur, ils se prosternent devant l'Enfant et sa Mère, et rapidement, à *tire-d'aile*, ils remontent vers le ciel azuré, pour dire au bon Dieu que son Fils bien-aimé repose doucement dans les bras de la Vierge, et qu'il a daigné leur sourire et les bénir.

Les nuages reprennent leur course et le vent du midi s'élance à nouveau, à travers le monde, mais chaque jour, désormais, en passant près du palmier, ils murmurent trois fois: Ave Maria.

Petits enfants, quand vous voudrez obtenir un regard et un sourire de Jésus, dites avec les anges trois

Ave Maria. Surtout, dites-les fidèlement, matin et soir, pour mériter la protection de la Très Sainte Vierge Marie.

LOUIS D'ARVOR. — *Perles littéraires.*

Questions. — 1. Quel est le sens des expressions : *jetez des flots d'harmonie, accords si parfaits, inspiration de génie*. 2. Qu'est-ce qu'une légende ? 3. Exposez le sujet de cette légende et le premier insuccès des anges. 4. Qu'est-ce que proposèrent et accomplirent successivement les archanges Raphaël, Michel et Gabriel ? 5. Racontez le dénouement. 6. Quelle conclusion faut-il tirer de cette légende ? etc.

Grammaire. — 1. Quand le mot *ombre* s'emploie-t-il au pluriel ? 2. Rendez compte de l'orthographe du mot *tout* dans l'expression *tout heureux*, en parlant des anges. 3. Donnez la règle pour la formation du pluriel dans les mots terminés au singulier comme *bras, voix, nouveau, œil*. — Indiquez le féminin de *doux, heureux, beau, long*; etc.

101. — DANGERS DE L'OISIVETÉ.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Souligner *ni* le goût *ni* l'estime, *tout* (ce qui est sérieux), *tout* sert, source *inépuisable*, *plus* délicate, etc.

Prononciation. Oisiveté (wa-ziv-té), s'occuper (soc), solides (sol), gaie (gué). Surveillez surtout les voyelles dans ce morceau ; les trois voyelles extrêmes *i, u, ou*, qui demandent un effort et qui abondent à toutes les lignes. — Elle sait (sé), tout ce qui (tou-ski), les petits (lè pti).

L'ignorance d'une jeune fille est cause qu'elle s'ennuie et qu'elle ne sait à quoi s'occuper. Quand elle est venue jusqu'à un certain âge sans s'appliquer aux *choses solides*, elle n'en peut avoir ni le goût ni l'estime ; tout ce qui est sérieux lui paraît triste ; tout

ce qui demande une attention suivie la fatigue; la pente aux plaisirs, l'exemple des personnes du même âge qui sont plongées dans l'amusement, tout sert à lui faire craindre une vie *laborieuse*.

Dans cette *oisiveté*, une fille s'abandonne à sa *paresse*, et la paresse est une source inépuisable d'ennuis. Elle s'accoutume à dormir un tiers de plus qu'il ne faudrait pour conserver une santé parfaite; ce long sommeil ne sert qu'à la rendre plus délicate; au lieu qu'un sommeil médiocre, accompagné d'un exercice réglé, rend une personne gaie, vigoureuse et robuste.

Cette mollesse et cette oisiveté étant jointes à l'ignorance, il en naît une *sensibilité pernicieuse* pour les divertissements et une curiosité indiscrete. Les personnes instruites n'ont d'ordinaire qu'une curiosité médiocre; elles voient le ridicule de la plupart des choses que les petits esprits qui ne savent rien | sont empressés d'apprendre.

FÉNELON.

1. Plan.

1. L'oisiveté de la jeune fille naît de son ignorance.

- a) Elle n'a pas appris jeune | à s'appliquer aux choses solides;
- b) Elle s'ennuie et ne sait à quoi s'occuper;
- c) Tout ce qui est sérieux et qui exige de l'attention la fatigue;
- d) Elle se laisse entraîner:
par son penchant au plaisir,
par l'exemple des personnes frivoles;
- e) Elle tombe dans l'oisiveté.

2. Effets de l'oisiveté:

- a) Elle conduit à la paresse;
- b) Elle conduit à la mollesse qui fait dormir plus qu'il n'est nécessaire.

3. Effets combinés de l'ignorance et de la paresse:

- a) Une sensibilité pernicieuse pour les divertissements;
- b) Une curiosité indiscrete.

2. Les mots.

1. **Choses solides**, choses sérieuses, capables de résister. 2. **Laborieuse**, qui exige un travail pénible, de la peine. 3. **Oisiveté**, état d'une personne qui ne fait rien; **paresse**, répugnance au travail, à l'action. 4. **Sensibilité**, facilité à être ému par le plaisir, à s'y laisser entraîner. 5. **Pernicieuse**, très mauvaise, qui conduit à la ruine. 6. **Curiosité indiscreète**, qui s'applique à tout, qui n'est pas discrète, qui ne choisit pas (du latin, *discretum*, choisir). 7. **Médiocre**, (du latin *medius*, milieu), moyenne, ordinaire.

3. **Résumé.** — En vous aidant du plan, résumez chacun des trois alinéas en une couple de phrases.

4. Grammaire.

1. Quelle est la fonction de *cause* (1re phrase) ? — quelles sont les deux propositions qui précisent le sens de ce nom ? 2. Quels sont les sujets du verbe *sert* (1er alinéa, dernière phrase) ? Pourquoi *sert* est-il au singulier ? Énoncez la règle de grammaire. 3. Quelle sorte de verbe est *naît* (3e alinéa, 1re phrase) ? Quelle est la fonction de *il* ? — de *sensibilité* ? — de *en* ?

5. **L'auteur.** Fénelon (François de Salignac de la Mothe). — (1651-1715). — Archevêque de Cambrai, écrivain et orateur de premier ordre, auteur du *Traité de l'Existence de Dieu*, des *Dialogues sur l'Éloquence*, des *Aventures de Télémaque*, de *Fables*, etc.

102. — LA NEIGE ET LE MARÉCAGE.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. 1er vers, ton dégagé; 2e vers, lentement, marquer les pauses; soutenir le ton et faire une légère pause, à la fin du vers, avant de lui unir le 3e. — *Paroles du pré* : soulignez *follement*, baisser la voix pour le 5e vers, et après *aspect*.

Morale: marquer: *pur*, *blanc* (9e et 10e vers) d'un ton convaincu, marquer le mot *jamais*.

Prononciation. Neige (ê), flocon (oc), aspect (pè), infect (ekt).

1. De blancs flocons de neige échappés du nuage
Tombaient, tombaient toujours, sans bruit et molle-
[ment

Au milieu d'un grand marécage.

Le pré voisin lui dit : « C'est agir follement,

5. — Ma remarque est dure, mais franche, —

Qu'essayer de changer en une nappe blanche

Ce marécage au triste aspect,

Et c'est lui qui vous change en son limon infect. »

9. Vous dont le cœur est pur comme le cœur de l'ange,
Blanc comme nos hivers et nos altiers sommets,

Ne touchez jamais à la fange,

Ce serait vous souiller sans la blanchir jamais.

PAMPHILE LEMAY.

1. Les mots et les expressions.

1. Cherchez, dans le dictionnaire le sens des mots : *marécage*, *pré*, *altier*, *limon*, *infect*, *fange*. 2. **Échappés du nuage**, l'eau tombée des nuages, se change en neige (se cristallise) s'il fait froid. 3. **Mollement**, sans dureté, sans rudesse, sans rien briser. 4. **Nappe**, la neige étendue sur la terre, ressemble à la nappe blanche qu'on étend sur la table pour les repas de fête. 5. **Ce marécage au triste aspect**, dont la vue rend triste (ici *au* veut dire : *qui a*). 6. **Altiers sommets**, sommets très hauts; ici, ces mots désignent les hautes montagnes dont le sommet est couvert de neige (montagnes Rocheuses). 7. **Fange**, une boue épaisse; ici, ce mot désigne le mal, le péché.

2. **Le plan**. 1° *Le fait* : de blancs flocons tombent dans un marécage (vers 1, 2 et 3); 2° *La remarque du pré* : le nuage est insensé de vouloir blanchir le marécage; c'est la neige qui sera changée en une boue infecte (vers 4 à 8); 3° *La moralité* : ne pas toucher à la fange (s'éloigner du mal).

3. Les idées. (*Réflexion et raisonnement*.)

1. Quel est le titre de cette fable ? — Quels en sont les personnages ? 2. Quel est le troisième personnage que l'on trouve dans le texte ? 3. A quel moment s'est passé le fait

raconté: est-ce en été ? 4. Est-ce en plein hiver ? 5. A quel moment, donc ? 6. D'où vient la neige ? 7. Expliquez *échappés des nuages*. 8. Où la neige tombait-elle ? 9. Quels vers forment la première partie de la fable ?

10. Pensez-vous que la neige prétendait blanchir le marécage ? 11. Pourquoi fait-on cette supposition ? 12. Lisez les vers de 4 à 9 en omettant le cinquième vers. 13. Quelle ponctuation peu ordinaire y a-t-il au commencement et à la fin du cinquième vers ? 14. Par quoi pourrait-on remplacer ces tirets ? 15. Quand met-on des mots entre parenthèses ou entre tirets ? 16. Exprimez la remarque du pré en vos propres termes.

17. Lisez la morale de cette fable. 18. Remplacer l'expression *un cœur sans péché* par des mots du texte. 19. A qui l'auteur parle-t-il dans cette morale ? 20. Quel conseil leur donne-t-il ? 21. Lisez et expliquez l'avant dernier vers. 22. Pourquoi faut-il fuir le mal ? 23. Citez un proverbe où l'on trouve à peu près le même conseil.

4. Vocabulaire.

1. Le latin *altus* (qui vient lui-même de *altum*, nourri, d'où *grandi*) est devenu *haut*. 2. Celui qui est orgueilleux, qui veut dominer est *altier* ou *hautain*; il agit *altièrement*: il montre de la *hauteur*, c'est-à-dire qu'il regarde les autres *de haut*. 3. La *hauteur* d'un lieu, sa situation au-dessus du niveau de la mer est son *altitude*.

5. **L'auteur.** — Lemay (Pamphile). — 1837-1918. Poète au style chaleureux et sympathique. Sa poésie ne possède pas l'ampleur et la sonorité de celle de Fréchette, mais elle semble jaillir d'une inspiration peut-être plus vraie et plus intime. Elle exprime avec suavité et amour les scènes du foyer canadien.

6. **Rédaction.** — RACONTEZ LA FABLE DE LA NEIGE ET DU MARÉCAGE.

Supposez bien que la neige et le pré sont des êtres vivants. Les flocons de neige sont des enfants étourdis; le pré est un vieillard plein de sagesse. Faites-les parler, dites-nous leurs pensées et leurs sentiments. Vous ferez trois paragraphes:

1° Le fait. — Quand était-ce ? Les flocons étaient-ils tristes ou joyeux (comment le montraient-ils ?) Que disaient-ils en descendant ? Où voulurent-ils s'abattre ? Pourquoi ?

2° La remarque du pré. — Quelle exclamation le pré voisin poussa-t-il en les voyant faire ? Quelles raisons leur donna-t-il de ne pas agir ainsi (en nommer deux) ?

3° La morale. — Le pré avait-il raison ? Répétez son conseil à vos amis.

103. — PRINCIPES DE DICTION :

5° L'ARTICULATION.

Voir 5^e année, leçon 33.

104. — LES PHOQUES.

Diction. Analysez chaque alinéa pour découvrir et marquer les mots de valeur.

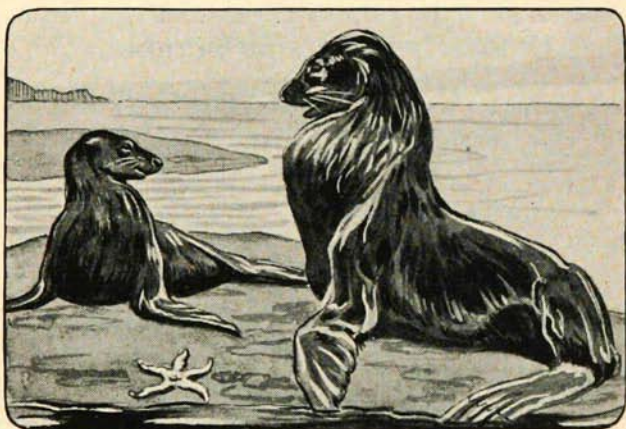
Prononciation. Mammifère (ma-mi), cinq doigts (sin-dwâ), précaution (cô), ressemble (re), ripaille (âye), bataillon (tâyon), quasi (kâzi), quadrupède (kwa), Groenland (gro-enn'-land'), rarement (rar-man), fin de mai (fin-dmai).

LEXIQUE.

Rémunératrices , qui procurent des profits.	Radicalement , complètement.
Ripaille , action de manger abondamment.	Corps principal , la plus grande partie.
Criques , anses, très petits golfes.	Plage , terrain plat au bord de la mer, que le reflux laisse à découvert.

Quel curieux animal que le phoque ! Sa forme imite celle d'un poisson*, et pourtant c'est un mammifère amphibie ; sa tête ressemble à celle du chien, le devant

du corps à celui d'un quadrupède; il est couvert d'un poil court et rude; ses membres sont des membranes terminées par cinq doigts, et les postérieurs, tournés en arrière, représentent une sorte de nageoire horizontale fendue, au milieu de laquelle se trouve la queue. Son cri imite l'aboïement* du chien ou le hurlement du loup, ce qui lui a fait donner le nom de loup-marin.



Les phoques.

Ses mouvements, très rapides dans l'eau, sont très lents sur la glace* et sur la terre, où il n'avance que difficilement, par petits sauts. Réduit en captivité, il s'apprivoise facilement, fait mille tours intéressants, apprend à se tenir droit, à baiser la main, à saluer de la tête et de la voix, à faire semblant de dormir, etc.

Sur les côtes du Labrador, il est l'objet d'une chasse active, excitante, qui occupe près de quinze mille hommes et rapporte de grands profits chaque année, car l'huile et les peaux qu'on obtient sont très

rémunératrices. Un vigoureux coup de bâton sur la tête suffit ordinairement pour l'assommer, et rarement on emploie le fusil ou la lance. Pourtant quelques précautions sont à prendre pour éviter ses morsures, ou sa fuite qu'il accomplit avec une rapidité dont on ne le croirait pas capable.

Il y en a des multitudes qui passent l'été vers le Groenland. Mais dès que la mer frissonne sous les premiers froids de l'automne, tournant le dos au pôle, ils prennent leur course dans la direction sud-ouest. Ils descendent d'abord à petites journées, faisant *ripaille* des harengs qui remplissent à les faire déborder les *criques* profondes du Labrador terre-neuvien. Puis, l'hiver s'avancant, ils continuent leur route en bataillons serrés que précède une légère avant-garde d'éclaireurs.

Rien d'imposant comme ce défilé des phoques du nord. La surface de la mer est *radicalement* pavée de têtes, et l'on ne peut, même avec les plus fortes lunettes, mesurer la largeur de leur procession.

Le défilé dure cinq à six jours sans interruption, à la vitesse moyenne de 10 milles à l'heure. Aussi peut-on dire que le nombre des loups-marins qui composent une migration d'automne est incalculable, et, qu'au point de vue économique, ils représentent une richesse inépuisable.

Arrivée près du détroit de Belle-Isle, une partie de l'armée y pénètre et se rend dans le golfe du Saint-Laurent, pendant que l'autre se dirige vers les côtes de l'île de Terre-Neuve.

Aussitôt que le premier corps a pénétré dans la mer intérieure que forme l'estuaire du grand fleuve, les phoques se dispersent le long des rives, à droite,

à gauche, au sud, allant à travers les îlots, les rochers, les battures de sable, où ils trouvent une abondante pâture de poissons et de coquillages. Des troupes nombreuses se dirigent vers les îles de la Madeleine, remontent les côtes sud d'Anticosti, pendant que le *corps principal* se distribue dans l'archipel qui borde la côte Nord, montrant une préférence marquée pour l'entrée des rivières et des *anses* profondes où se forment les premières glaces*.

Vers le milieu de novembre, les loups-marins ont pris leurs quartiers d'hiver, dont ils ne s'éloignent que pour aller à la pêche. C'est ainsi qu'on les voit en nombre immense, quasi fantastique, dispersés tout le long du Labrador canadien, depuis le Saguenay jusqu'au détroit de Belle-Isle.

C'est vers la deuxième semaine de février que la femelle donne naissance à ses petits. Le plus souvent elle n'en a qu'un, quelquefois deux, très rarement trois. En naissant, le petit a la grosseur d'un chat, mais sa croissance est si rapide qu'il a déjà atteint le poids de cinquante à soixante livres à la fin de mars. C'est vers cette date qu'il a le plus de prix, et que, partant, on le poursuit le plus activement.

A la fin de mai, tous les phoques regagnent leurs *plages* du Groenland pour y passer la belle saison.

Extrait de *La Province de Québec*.

Questions. — 1. Que signifient les expressions: *légère avant-garde d'éclaireurs, battures de sable, pris leurs quartiers d'hiver*. 2. Faites la description du phoque. 3. Parlez de son approvisionnement et de la chasse dont il est l'objet. 4. Que savez-vous sur son émigration? 5. Une fois arrivés dans le Saint-Laurent, comment les phoques se dispersent-ils? 6. Rappelez ce qu'on dit sur les petits phoques.

Mots et expressions. — *Poisson, poissonneur, poissonnier; empoissonner, reempoissonner; queue, nageoire, écaille, arête, ouïe; être muet comme un poisson, être comme un poisson dans l'eau. — Aboiement, jappement, hurlement, glapissement, rugissement, bêlement, . . . — Glace, glacier, glacière, glacer. — Nommez quelques poissons de mer. — Énumérez ce qui sert aux différentes sortes de pêches.*

105. — LE SOMMEIL DES ENFANTS.

Diction. 1er quatrain: marquez: *petits, ne croyez pas;* détachez (entre deux pauses) *sur la terre;* 2e quatrain: marquez: *Non, non ! beaux ;* détachez: *toujours, dans les cieux ;* unir les vers 3-4; 3e quatrain: soulignez: *vite, bien,* le dernier vers; 5e quatrain : soulignez: *ainsi, ainsi ;* dernier quatrain: ton sérieux ; soulignez: *sur la terre, ne reviennent plus.*

Prononciation. Heureux (eur-eû), moitié (mwa-tyé).

LEXIQUE.

Ces années s'envolent, pas-sent. **A flétri,** a ôté la beauté, l'innocence.

S'égare, se passe.

Dans leurs berceaux, près de leur mère,
Quand dorment les petits enfants,
Ne croyez pas que sur la terre
Restent ces endormis charmants.

Non, non ; toujours des anges viennent
Qui les emportent dans leurs bras,
Et qui dans les cieux leur apprennent
De beaux jeux qu'ils ne savaient pas.

Et, quand la mère se réveille
Et veut voir entre les rideaux
Son petit enfant qui sommeille
La nuit, dans un heureux repos,

Les anges vite le ramènent,
 Dans son lit le recouchent bien,
 Et près du berceau s'entretiennent
 Sans que la mère en sache rien.

Ainsi s'envolent ces années
 Au vol rapide et gracieux;
 Ainsi ces charmantes journées
 Dont la moitié s'égare aux cieux.

Mais, dès qu'une faute première
 A flétri leurs douces vertus,
 Les enfants restent sur la terre,
 Les anges ne reviennent plus.

LÉON GAUTIER.

106. — FIDÉLITÉ DOMESTIQUE.

Diction. Ton du récit. 4e alinéa: rendez bien les sentiments du seigneur: l'effroi: *les loups ! les loups !* le regret: *Jacob*, etc., le découragement: *nous sommes perdus*. — Mettez de même en valeur les paroles de Jacob: *Seigneur, je dois... je veux encore... au nom de Dieu* (à souligner), ... *prenez soin*.

Prononciation. **A ouvert**: Jacob; **a fermé**: gagner et re gagner (â); **o ouvert**: domestique (domm), Pologne, flocon, auront (or-ont), protéger, dévorer, forêt, approcher. — Ostrowo (vo), respect (pè), le cheval (le-*chfal*), quelque avance (kel-ka).

LEXIQUE.

Valet , domestique, serviteur.	malheur.
Faillir , se rabaisser.	Théâtre , lieu où se passe une
Sinistre , qui fait prévoir un	action.

Pendant l'hiver, un riche seigneur de Pologne se rendait à la petite ville d'Ostrowo. Il était accompagné

de son *valet* Jacob qui, à cheval, précédait le traîneau. La nuit était proche, la neige tombait en gros flocons, et nos voyageurs devaient, avant d'arriver à la ville, traverser une épaisse forêt.

Jacob savait celle-ci très dangereuse, infestée qu'elle était de nombreux loups qui devaient être d'autant plus affamés que l'hiver était dur; aussi crut-il devoir proposer à son maître de passer la nuit dans une petite auberge située à l'entrée de la forêt. Le seigneur était un de ces étranges personnages qui croient *faillir* en acceptant l'avis d'un inférieur; aussi le nôtre gourmanda vertement son prudent serviteur pour son peu de courage et il continua son chemin.

Ils avaient déjà parcouru une certaine distance, quand le seigneur entendit derrière lui un bruit *sinistre* comme un long hurlement; il se retourna et aperçut une bande de loups poursuivant le traîneau.

« Les loups ! les loups ! s'écria-t-il; Jacob ! Jacob ! tu avais raison, nous sommes perdus. » Le fidèle Jacob ne répondit rien; mais espérant pouvoir protéger son maître jusqu'au sortir de la forêt, il laissa passer le traîneau devant lui et tira un pistolet de sa ceinture.

Les loups affamés atteignirent bien vite nos voyageurs, mais Jacob les tint en respect, visant tour à tour ceux qui, plus hardis, prenaient la tête de la troupe.

Une demi-heure s'écoula: l'extrémité de la forêt n'apparaissait pas, et Jacob avait usé ses munitions.

Déjà les loups semblent comprendre qu'ils n'ont plus à craindre les balles meurtrières, et laissant le redoutable cavalier, ils font un mouvement pour se jeter sur le traîneau.

Jacob réfléchit un instant, puis s'adressant à son maître : « Seigneur, je dois faire maintenant le sacrifice

de mon cheval et l'abandonner aux loups: ils en auront pour quelque temps à le dévorer et peut-être avons-nous des chances d'atteindre la limite de la forêt. » Rapidement il saute de son cheval dans le traîneau; puis retenant sa monture par la bride jusqu'à ce que les loups se soient approchés davantage il la leur livre comme une proie.



Le généreux Jacob saute au milieu des loups.

Nos voyageurs peuvent alors gagner quelque avance et ils commençaient à espérer quand, se retournant, ils se virent de nouveau poursuivis par les horribles bêtes. Quelques-unes seulement étaient parvenues à apaiser leur faim en dévorant le cheval de Jacob, mais le plus grand nombre d'entre elles s'étaient à peine arrêtées et cherchaient déjà à regagner le traîneau. Le gentilhomme sentit que ses chevaux diminuaient de vitesse; il se crut arrivé à sa dernière heure, n'espérant plus échapper à la plus terrible des morts. Alors Jacob lui dit: « Seigneur, je veux encore au nom de Dieu faire

un dernier sacrifice pour mon maître. Vous apercevez déjà les lumières d'Ostrowo...vous êtes sauvé, si, pendant un instant seulement, je parviens à écarter de vous ces animaux...Prenez soin de ma femme et de mes enfants.» Alors le généreux Jacob saisit un couteau et saute hardiment au milieu des loups, sans attendre la réponse de son maître; puis il lutte avec courage mais sans espoir. Le seigneur avait continué sa route; il avait heureusement atteint l'extrémité de la forêt, puis la ville d'Ostrowo.

Vite il prend des gens avec lui et retourne sur le théâtre où a dû se passer l'horrible scène. Hélas ! il ne retrouve plus que quelques ossements décharnés de son fidèle serviteur. Il les recueillit et les fit enterrer, mais conserva toujours le souvenir de cette soirée et le remords de n'avoir pas écouté le conseil de son fidèle Jacob.

Questions. — 1. Quel est le sens des expressions: *fidélité domestique*, *gourmanda vertement*, *tint en respect*. 2. Parlez des personnages de ce récit et des circonstances qui précédèrent leur entrée dans la forêt. 3. Racontez en détail les trois actes successifs de dévouement accomplis par Jacob. 4. Que fit ensuite son maître ? 5. En quoi la conduite du serviteur est-elle admirable ? etc.

Composition française: FIDÉLITÉ DOMESTIQUE.

Plan: — Exposition: circonstances de personnes, de temps et de lieu. — Nœud: entrée dans la forêt, — poursuite des loups, — actions successives de Jacob. — Dénouement: Jacob se sacrifie pour son maître; — ce que fait ensuite celui-ci.

107. — Prononciation : LES SEMI-VOYELLES I, U, OU; LES CONSONNES S ET Z.

I. Pour les semi-voyelles, voir 5e année, leçon 38.

II. *Les dentales s et z.*

On peut prononcer l's ou le z de deux façons :

1. Le *bout de la langue* appliqué (*fermement* pour z, *plus fermement* pour s) contre la *base* des dents inférieures ; l'air vient alors se briser entre la face supérieure (le dos) de la langue et le bord tranchant des dents ;

2. Le bout de la langue appliqué contre les incisives supérieures, l'air s'échappe de la même façon.

De la première manière, on est moins exposé à placer la langue **entre** les dents et à zézayer.

Dans les deux cas, les dents doivent être très rapprochées, se toucher *presque*.

Répétez : Ciel ! si ceci se sait (sé), ses soins sont sans succès. Armés de leurs zagaies, les Zoulous agiles chassent les zèbres et les zébus, du Zambèze à Zanzibar.

108. — L'ÉCLAIRAGE.

Diction. Ton simple du récit. Mettre en valeur les mots importants.

Prononciation. Soignez l'articulation des s et des z. — Gaz (à) ; **a ouvert** : plus tard, qu'arriva-t-il ; **o ouvert** : professeur, procure, soleil, océan (oss), consolaient, modification, révolution, procédé ; — absence (aps), obscurité (ops) ; — heureuse (eur-euz), au-dessus (ô-tsu), appelées (a-plé), l'éclat de leur (clâ-dleur).

LEXIQUE.

Âtre , endroit de la cheminée où l'on fait du feu.	Nocturnes , qui se font durant la nuit (latin, <i>nox</i> , <i>noctis</i> , nuit).
Coupe , vase à boire plus large que profond.	Révolution , changement profond.
Fétide , d'une odeur forte et repoussante.	Éclipsées , surpassées, effacées.

« Nous allons passer en revue, nous dit un jour notre professeur, M. André, les différents moyens dont l'humanité s'est servie pour se procurer, en l'absence du soleil, la lumière* dont elle a besoin. Fermez d'abord les rideaux et les volets de cette salle.

« L'obscurité où nous sommes, continua M. André, est l'image de la nuit, que les anciens peuples voyaient chaque soir revenir avec terreur. Rappelez-vous les craintes de votre enfance quand vous étiez seuls dans les ténèbres: à son enfance, l'humanité avait les mêmes terreurs. En voyant chaque soir le soleil s'abîmer dans l'Océan, elle craignait qu'il ne disparût pour toujours, laissant le monde dans une nuit éternelle: — Soleil, Soleil ! reviens demain, prends pitié des mortels. Apporte-nous ta douce lumière qui réjouit les yeux, ta douce chaleur qui pénètre les corps !

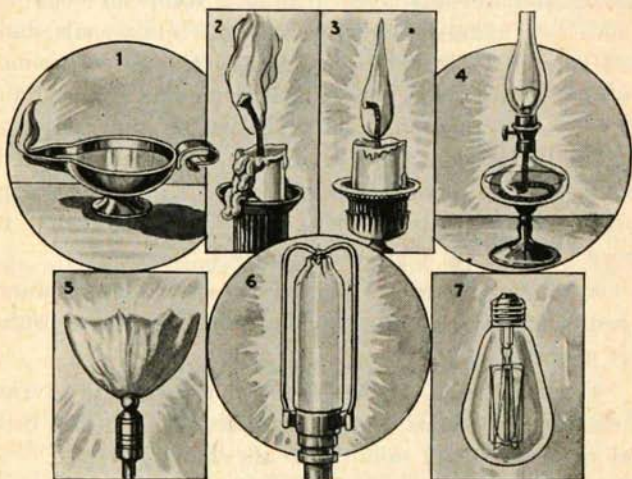
« Pour suppléer à l'absence du soleil, les premiers hommes allumèrent des bûchers qu'ils laissaient brûler nuit et jour.

En ce moment, M. André tira le rideau qui couvrait la cheminée, et nous aperçûmes dans l'âtre un feu brillant qui éclairait la salle de lueurs changeantes.

« C'est à la lumière d'un feu semblable, toujours entretenu avec soin* dans la famille, que les anciens peuples se consolaient de l'absence du soleil. Le foyer était le centre de la vie domestique, et c'est pour cela qu'aujourd'hui encore, pour désigner la maison paternelle, on dit aussi: le foyer paternel.

« Plus tard on se servit de torches enduites de résine. On eut aussi l'idée d'employer l'huile pour l'éclairage*. On se servit d'abord d'une coupe garnie d'une mèche baignant dans l'huile*. La clarté qu'elle répandait était bien faible, rougeâtre, et accompagnée d'une fumée fétide.»

Aussi ce fut un cri de joie quand apparut la chandelle de suif, si dédaignée aujourd'hui. Inventée en Angleterre vers 1150, elle ne pénétra en France que deux siècles plus tard. Ce fut le point de départ de l'éclairage public. Pour empêcher les crimes *nocturnes* qui se commettaient à Paris, une ordonnance royale prescrivit à chaque bourgeois d'allumer une chandelle



Différents modes d'éclairage:

1. lampe antique; 2. chandelle; 3. bougie; 4. lampe à pétrole;
5. bec de gaz; 6. bec de gaz avec manchon; 7. lampe électrique.

au-dessus de sa porte. Mais qu'arriva-t-il ? Les bandits commençaient par éteindre les chandelles et les mettaient dans leurs poches, puis accomplissaient en sécurité leurs actions criminelles.

La chandelle, fabriquée avec le suif ou graisse de mouton et de bœuf, répandait encore une odeur infecte, et ne donnait qu'une lumière fumeuse. Au dix-huitième

siècle, elle céda la place à la bougie bien blanche, ne répandant aucune mauvaise odeur, faite avec la stéarine extraite du suif.

L'éclairage au moyen des lampes n'avait fait aucun progrès depuis l'antiquité, lorsqu'en 1780, un horloger suisse eut l'heureuse idée de faire des mèches rondes ou cylindriques que traverse un courant d'air intérieur, et d'entourer la flamme d'une cheminée de verre. Grâce à cette disposition, l'huile brûla mieux, donna moins de fumée et une plus grande quantité d'une lumière beaucoup plus brillante. Depuis, plusieurs modifications heureuses furent apportées à cette lampe, et au lieu d'y brûler de l'huile seulement, on utilisa bientôt le pétrole.

« Nous arrivons maintenant à une véritable *révolution* dans l'éclairage. Laissons allumés ensemble et le foyer, et les chandelles, et les bougies, et la lampe antique, et les lampes modernes. Toutes ces lumières vont être *éclipsées* par une lumière nouvelle. Voyez plutôt ! »

M. André alluma le bec de gaz*, et la salle fut tout d'un coup remplie d'une vive clarté qui surpassa toutes les autres lumières. « L'auteur de cette belle découverte est Philippe Lebon, ingénieur français qui vivait à la fin du 18^e siècle. Il fit des essais persévérants et des études nombreuses avant d'arriver à installer dans un des somptueux hôtels de Paris, un vaste appareil qui distribuait la lumière dans les appartements, les cours et les jardins. Le public accourut en foule. On s'étonna, on admira même; mais une circonstance refroidit l'enthousiasme; le gaz avait une fort mauvaise odeur, que l'inventeur n'avait pas réussi à faire disparaître. On refusa, pour cette raison, d'adopter son nouveau procédé d'éclairage, et ce ne fut que longtemps après qu'il fut utilisé à Paris.

« Dans les usines à gaz, on prépare le gaz en soumettant à une forte chaleur de la houille renfermée dans de vastes demi-cylindres. La houille, en s'échauffant, dégage le gaz, qui est purifié dans des appareils ingénieux, avant d'être recueilli dans d'énormes cloches en fer nommées gazomètres, d'où il est distribué par toute la ville au moyen de tuyaux souterrains et arrive aux réverbères des rues et aux becs d'éclairage des boutiques. »

L'invention des manchons, qui deviennent si brillants dans la flamme du gaz, fait conserver celui-ci, malgré l'emploi de plus en plus grand des lampes électriques.

M. André alluma quelques ampoules, qui firent pâlir les autres lumières, et il ajouta : « Ces lampes électriques semblent appelées à tout envahir : maisons, magasins, salles de réunions, vastes chantiers, rues et places publiques. L'éclat de leur lumière n'a point encore été surpassé.

« Ainsi, mes enfants, vous avez vu se succéder les différents moyens trouvés par l'homme pour remplacer la lumière du soleil. Ce sont comme autant de victoires remportées sur les ténèbres et sur la nuit. En même temps, cette succession de lumières toujours plus éclatantes nous offre l'image des progrès de l'intelligence que Dieu nous a donnée. »

D'après M. GUYAU. — *Lecture courante.* — A. Colin, éd.

Questions. — Résumez la leçon de M. André.

Mots et expressions. — *Éclairage, éclair, éclairant, s'éclairer.* — *Lumière, lumineux, lumineux, illuminer, illumination.* — *Soin, soigneux, soigner; huile, huileux, huiler.* — *Faire la lumière, mettre en lumière, lumière de la foi, lumière éternelle, un trait de*

lumière. — *Lumière, ténèbres; présence, absence; allumer, éteindre.*
 — *Gaz, gazomètre, usine à gaz, poêle à gaz.* — *Énumérez ce qui est nécessaire pour obtenir la lumière dans chacun des modes d'éclairage.* — *Indiquez les différents moyens dont on se sert pour éclairer.*

109. — L'AVEUGLE DE L'ÉGLISE.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. 1^{re} strophe: marquez les deux compléments du 2^e vers, la répétition *quelquefois*, — les mots *timide, seul*; — 2^e strophe: soulignez: frêle, soutien, dernier, bien; — 3^e strophe: ô pauvre ermite!

Ce texte demande à être débité avec un calme teinté d'attendrissement.

Prononciation. Passer (â), obole (ob-ol). Énoncez purement les voyelles, surtout dans les syllabes qui portent l'accent tonique: quartier (tyé), demeure, etc.; soignez l'émission des nasales: matin, mendi-ant (en poésie: *dî-ant*; en prose: *dyan*), un enfant, en trébuchant, soutien (tyin), front, serein.

1. Dans le quartier où je demeure,
 Chaque matin, à la même heure,
 Je vois passer un mendiant.
 Quelquefois un enfant le guide,
 Et quelquefois d'un *pied timide*,
 Seul, il *chemine en trébuchant*.

7. C'est un vieil *aveugle débile*,
 Tenant à la main sa sébile
 Et son bâton, frêle soutien.
 Il va, dans sa *marche indécise*,
 Cherchant la porte de l'église,
 Son refuge, son dernier bien.

13. Le soir, il retourne à son gîte,
 Tout seul encore, ô pauvre ermite !
 Calme pourtant, le front serein,
 Content d'une bonne parole,
 De l'aumône de quelque obole,
 D'un peu de bois, d'un peu de pain.

X. MARMIER.

1. Recherche des idées.

Le titre: De qui est-il parlé dans ce texte ?

Idées principales. — 1. Qui passe chaque matin ? 2. Décrivez brièvement ce mendiant. 3. Que fait chaque soir ce mendiant ?

Idées secondaires. — 1. a) Qui guide parfois le mendiant ? b) Ne chemine-t-il pas seul quelquefois ? 2. a) Qu'a de remarquable ce mendiant ? b) Que porte-t-il à la main ? c) Où se rend-il ? 3. a) Quelqu'un l'accompagne-t-il à son retour ? b) Que remarquez-vous dans sa physionomie ? c) De quoi se contente-t-il ?

D'après la réponse aux questions précédentes: 1. Donnez un titre à cette poésie; 2. Exprimez-en les idées principales; 3. Accompagnez chaque idée principale de ses idées secondaires.

2. Le plan (à compléter).

Idées principales.

Idées secondaires.

1. Le matin: ...

- { 1. Parfois accompagné...
 { 2. Quelquefois...

2. Description du ...

- { 1. C'est un ...
 { 2. Il a... et...
 { 3. Il se rend...

3. Le soir: ...

- { 1. Il retourne...
 { 2. Il est...
 { 3. Il se contente...

3. Recherche de l'idée morale. — Comment devons-nous traiter les pauvres ? les infirmes ? Que faudrait-il penser d'un enfant qui se moquerait d'un aveugle ? Que doit-on faire si on voit un aveugle seul dans la rue ? — surtout s'il a à traverser une rue ?

4. Explication des mots. — 1. Chercher dans le dictionnaire: *mendiant*, *guider*, *ermite*, *sébile*, *obole*. 2. **Pied timide**, le mendiant pose le pied sans assurance, ne sachant où. 3. **Cheminer en trébuchant**, aller son chemin en faisant parfois de faux pas. 4. **Aveugle débile**, affaibli, qui manque de vigueur. 5. **Marche indécise**, qui manque de décision, l'aveugle ne sachant pas où il mettra le pied.

5. Questions d'intelligence. — 1. Qu'est-ce qu'un quartier dans une ville ? 2. Que veut dire *un enfant le guide* ? 3. Pourquoi tient-il une sébile ? 4. Pourquoi le poète dit-il que son bâton est un frêle soutien ? 5. Que signifie *la porte de l'église est son refuge* ? — *son dernier bien* ? 6. Que veut dire *il retourne en son gîte* ? 7. Pourquoi l'auteur appelle-t-il l'aveugle *un pauvre ermite* ? 8. Pourquoi le mendiant est-il calme, a-t-il le front serein ? 9. Dites pourquoi il est content d'une bonne parole. 10. Comment une légère aumône le satisfait-elle ?

6. Questions grammaticales. — 1. Quelle est la fonction de *quartier* (1er vers) ? 2. Quelles sont la nature et la fonction de *où* ? 3. Pourquoi *passer* (3e v.) est-il à l'infinitif ? 4. Quelle est la fonction de *pied* (5e v.) ? 5. Quelles sont la nature et la fonction de *trébuchant* (6e v.) ? — de *tenant* (8e v.) ? 6. Quelle est la fonction de *soutien* (9e v.) ? 7. Quelle est la fonction de *soir* et *gîte* (13e v.) ? 8. Analysez *ermite* (14e v.). 9. Pourquoi n'élide-t-on pas l'*e* de *quelque* (17e v.) ? 10. Pourquoi *quelque* est-il au singulier ? 11. De quel mot *peu* (18e v.) est-il le complément ?

7. L'auteur. — Marmier (Xavier). — (1809-1892). — Membre de l'Académie française. Auteur d'ouvrages en vers et en prose animés d'un grand esprit chrétien. Grand voyageur, il a laissé de curieux *Souvenirs de voyage*.

110. — PRINCIPES DE DICTION :

6° LA TONALITÉ, L'ACCENT TONIQUE.

Voir en 5e année la leçon 40.

111. — L'ÉLECTRICITÉ.

Prononciation. Les diphtongues (semi-voyelles): mystérieuse (ryeuz), obtient (tyin), besoin (zwin), souhaitez (swè-té), éblouissante (blou-iss); — les **o ouverts**: téléphone, téléphonie (onne, onnie), locomotion (loc-omm-ô), s'opère, poteau (pott, et non pas: *pô*), océan (oss), moteur, motrice, propage; — espace (pâ), comparaison (rè), passager (pâ), iceberg (iss-bergh). — Mouvement (ouv'-man), tramway (tramm'-wè).

LEXIQUE.

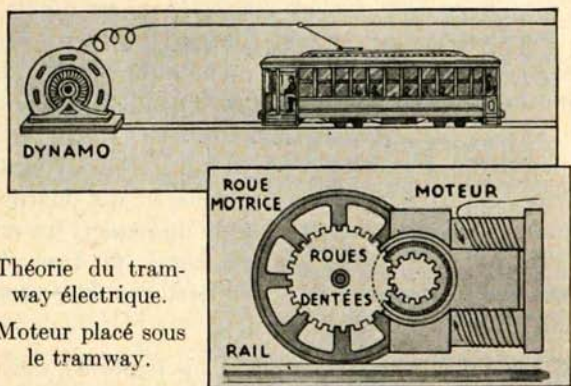
Électro-aimant , barreau de fer doux qui est aimanté pendant que l'électricité passe dans un fil qui l'entoure.	s'en éloignent de plus en plus.
Ramifient , se divisent comme en rameaux.	Locomotion , action de se transporter d'un lieu dans un autre.
Actionner , mettre en action, en mouvement.	Combinés , groupés, placés dans un certain ordre.
En spirale , en courbes qui contournent un centre et	Ondes , mouvements de l'air qui se propagent au loin.
	Émettre , produire.

L'électricité* est une force mystérieuse dont on ignore la nature, mais dont on connaît de nombreux et surprenants effets. On l'obtient principalement au moyen d'une dynamo, machine composée d'un anneau autour duquel s'enroule un fil* métallique. Cet anneau tourne entre des *électro-aimants*, et le fil se charge d'une force, l'électricité, qui ne demande qu'à s'échapper. Des câbles métalliques qui se *ramifient* en fils innombrables* la conduisent dans les lieux où on l'utilise, suivant les besoins, comme lumière, force motrice ou chaleur.

Placez une lampe électrique sur le parcours de l'un de ces fils: vous obtiendrez cette lumière éblouissante qui éclaire nos maisons, nos rues et nos places publiques. Faites arriver cette électricité dans un moteur: celui-ci

va se mettre à tourner. Ce mouvement sera utilisé sous cent formes différentes: pour faire courir les tramway sur leurs rails, pour *actionner* les rouages des ateliers, des manufactures, etc. Désirez-vous de la chaleur? Laissez l'électricité circuler dans un mince fil contourné *en spirale*, et ce fil s'échauffera pour vous donner ce que vous souhaitez.

C'est elle encore qui transporte à de longues distances la force empruntée aux chutes d'eau, qui inter-



Théorie du tram-
way électrique.

Moteur placé sous
le tramway.

vient dans une foule d'industries. La médecine même s'adresse à elle pour la guérison de certaines maladies.

Elle a pris une si grande place dans notre vie contemporaine que nous ne concevons plus le monde sans elle. Et cependant, il y a soixante ans, nos grands-pères soupçonnaient à peine quels services elle allait rendre.

Mais ses deux plus étonnantes applications sont le télégraphe* et le téléphone*.

I. — LE TÉLÉGRAPHE.

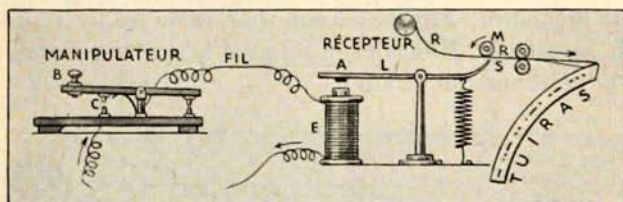
Quoique bien réduite par suite de la rapidité des moyens de *locomotion*, la distance existe encore moins pour ceux qui ne veulent que correspondre : quelques secondes, quelques minutes au plus suffisent pour envoyer un message de Vancouver à Londres. Voici comment s'opère cette merveille.

Au point de départ, un appareil produit de l'électricité. Pour la laisser circuler dans le fil télégraphique, on n'a qu'à presser sur un bouton. Qu'on donne un petit coup sec sur ce bouton, elle part aussitôt avec la rapidité de l'éclair et atteint instantanément l'autre extrémité du fil, celle-ci fût-elle à des milliers de lieues. Qu'on presse un peu plus longtemps sur le bouton, et plus longtemps aussi elle circulera dans le fil. Au point d'arrivée, elle fera mouvoir un appareil qui marquera un point ou un tiret sur une bande de papier : un point si le courant électrique a été très court, un tiret s'il a été plus long. Les points et les tirets *combinés* représentent les lettres de l'alphabet.

Cependant, pour transmettre les dépêches avec ce système, on a besoin de fils télégraphiques supportés par des poteaux, ou de câbles sous-marins reposant sur le fond des mers. Mais depuis quelques années, câbles et fils ne sont plus nécessaires, car on a découvert une autre merveille : la télégraphie sans fil. Une comparaison aidera à la faire comprendre.

Si vous jetez une pierre dans l'eau, il se forme des courbes qui grandissent de plus en plus et s'étendent au loin. L'électricité se propage de la même façon. Qu'une étincelle jaillisse dans l'air, et aussitôt il se produit des *ondes* qui s'étendent dans l'espace avec une rapidité

inimaginable. On peut *émettre* des étincelles par séries longues et brèves qui, comme dans le télégraphe ordinaire, produiront les tirets ou les points pour représenter les lettres de l'alphabet. Pour recevoir les dépêches de la télégraphie sans fil, il suffit de tendre un ou plusieurs fils métalliques qui recueillent les ondes électriques et les communiquent à des récepteurs simples et peu coûteux. Actuellement on communique ainsi entre l'Europe et l'Amérique avec la vitesse de l'éclair.



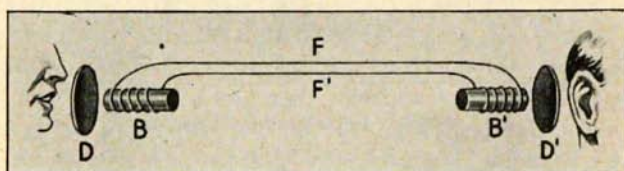
Principe du télégraphe Morse.

En mer, les navires qui ont des appareils de télégraphie sans fil restent en rapports constants avec les continents, ou les uns avec les autres. Et c'est quelquefois le salut des équipages et des passagers. Qu'une collision vienne à se produire en plein océan, qu'un incendie se déclare, ou qu'un iceberg déchire les flancs du vaisseau, aussitôt le télégraphiste du bord lance dans les airs un appel de détresse(1), et les navires qui passent au loin accourent pour arracher à une mort certaine des centaines et des milliers de vies humaines. Que d'exemples dramatiques on en a eus depuis peu d'années !

(1) L'appel de détresse est formé par les trois lettres S. O. S. qui signifient : *save our ship*, c'est-à-dire : *sauvez notre vaisseau*.

II. — LE TÉLÉPHONE.

L'électricité est une fée dont la puissance n'a pas de bornes : dans le téléphone elle porte au loin la parole humaine. Vous avez sans doute remarqué qu'un fort coup de tonnerre ébranle l'air et fait vibrer les vitres des fenêtres. Dans le téléphone la voix fait vibrer une plaque métallique très mince dont toutes les vibrations sont transmises instantanément à une autre plaque téléphonique située peut-être à des centaines de milles de la première. Ébranlée à son tour, cette plaque reproduit les mêmes vibrations et reforme la parole à l'oreille de la personne qui écoute.



Principe du téléphone.

Pour terminer, disons que la téléphonie sans fil, bien que récente, a déjà donné des résultats étonnants. En septembre 1915, le capitaine Bullard, des États-Unis, a téléphoné par ce procédé, des côtes de la Virginie à l'île Marc, en Californie, soit une distance de 2500 milles. En ces dernières années, la voix du Souverain Pontife s'est ainsi fait entendre dans tout l'univers civilisé.

Non, la distance n'existe plus entre les hommes pour la communication réciproque de leurs pensées !

Questions. — 1. Que savez-vous sur l'électricité ? 2. Comment la produit-on ? 3. Dites quelques mots des trois formes sous lesquelles on l'utilise. 4. Quelles en sont les deux plus

étonnantes applications ? 5. Donnez quelques détails sur la télégraphie ordinaire et sur la télégraphie sans fil. 6. Montrez la grande utilité de cette dernière. 7. Parlez du téléphone.

Mots et expressions. — *Électricité, électrique, électriser, électricien, électrocuter.* — *Télégraphe, télégraphie, télégraphiste, télégraphique, télégraphier, télégramme.* — *Téléphone.* . . . — *Fil de fer, fil à plomb, fil de rasoir, fil des idées, fil de la vie, passer au fil de l'épée.* — *Innombrable, nombre; inimaginable, imaginer.* — *Avec des préfixes convenables, formez de nouveaux verbes avec tonner, courir, placer, tenir, faire.* — *Énumérez les idées que suggèrent les mots télégraphie et téléphonie.*

112. — LE CHEF-D'OEUVRE ANONYME.

Diction. Morceau plein d'une émotion qu'il faudra rendre. Rubens et ses élèves sont de plus en plus pressants. Le moine, troublé d'abord, se calme; il fait ensuite un plaidoyer plein de chaleur: *Écoutez-moi*, etc.; ses dernières paroles annoncent une volonté résolue.

Prononciation. Chef-d'œuvre (chè). — **O ouvert:** résolution (zol), moment, oraison, victorieux; **a ouvert:** attaché, regard, dura, asile, etc.; **a fermé:** pâle, ici-bas (bâ). — Prononcez à la française: Rubens (ince), Van Dyck, Jordaens (danss), Thulden (dène); — Solennel (la-nel), étincelèrent (tin-slèr), s'ensevelisse (san-se-vliss), cloître (clwâ), désespoir (pwar).

LEXIQUE.

Anonyme , dont l'auteur n'est pas connu.	Étincelèrent , brillèrent d'un vif éclat.
Rubens , célèbre peintre de Belgique (1577-1640).	Exaltation , émotion très vive, grande surexcitation.
Engager , inviter.	Amères déceptions , pénibles désillusions.

Un jour *Rubens*, parcourant les environs de Madrid, entra dans un couvent soumis à une règle très austère.

Il remarqua, non sans surprise, dans le chœur pauvre et humble du monastère, un tableau qui révélait un talent sublime. Cette peinture représentait la mort d'un moine. Rubens appela ses élèves, leur montra le tableau, et tous partagèrent son admiration.

« Et quel peut être l'auteur de cette œuvre ? demanda Van Dyck, l'élève favori de Rubens.

— Un nom était écrit au bas du tableau, mais on l'a soigneusement effacé », répondit Van Thulden.

Rubens fit *engager* le prieur à venir lui parler, et demanda au vieux moine le nom de l'artiste auquel il devait son admiration.

« Le peintre n'est plus de ce monde.

— Mort ! s'écria Rubens. Et personne ne l'a connu ici, personne n'a redit son nom qui devrait être immortel, devant lequel s'effacerait peut-être le mien ! Et pourtant, ajouta l'artiste avec un noble orgueil, pourtant, mon Père, je suis Paul Rubens. »

A ce nom, le visage pâle du prieur s'anima d'une chaleur inconnue. Ses yeux *étincelèrent*, et il attacha sur Rubens des regards où se révélait plus que la curiosité ; mais cette *exaltation* ne dura qu'un moment. Le moine baissa les yeux, croisa sur la poitrine ses bras qu'il avait élevés vers le ciel dans un moment d'enthousiasme, et il répéta :

« L'artiste n'est plus de ce monde.

— Son nom, mon Père, son nom, que je puisse l'apprendre à l'univers, que je puisse lui donner la gloire qui lui est due ! »

Et Rubens, Van Dyck, Jacques Jordaens, Van Thulden, ses élèves, j'allais presque dire ses rivaux, entouraient le prieur et le suppliaient instamment de leur nommer l'auteur de ce tableau.

Le moine tremblait; une sueur froide coulait de son front sur ses joues amaigries, et ses lèvres se contractaient convulsivement, comme prêtes à révéler le mystère dont il possédait le secret.

« Son nom, son nom ! » répétait Rubens.

Le moine fit de la main un geste solennel :



Le moine baissa les yeux et croisa les bras sur sa poitrine.

« Écoutez-moi, dit-il; vous m'avez mal compris; je vous ai dit que l'auteur de ce tableau n'était plus de ce monde, mais je n'ai point voulu dire qu'il fût mort.

— Il vit ! oh ! faites-nous-le connaître !

— Moine ! oh ! dites-moi dans quel couvent; car il faut qu'il en sorte. Quand Dieu marque un homme du sceau du génie, il ne faut pas que cet homme s'ensevelisse dans la solitude. Dieu lui a donné une mission sublime, il faut qu'il l'accomplisse. Nommez-moi le cloître où il se cache, et j'irai l'en retirer et lui montrer la gloire qui l'attend ! S'il me refuse, je lui ferai ordon-

ner par notre saint-père le Pape de rentrer dans le monde et de reprendre ses pinceaux. Le Pape m'aime, mon Père ! le Pape écouterait ma voix.

— Je ne vous dirai ni son nom ni le cloître où il s'est réfugié, répliqua le moine d'un ton résolu.

— Le Pape vous en donnera l'ordre ! s'écria Rubens exaspéré.

— Écoutez-moi, dit le moine, écoutez-moi au nom du ciel. Croyez-vous que cet homme, avant de quitter le monde, avant de renoncer à la fortune et à la gloire, n'ait point fortement lutté contre une résolution semblable ? Croyez-vous qu'il n'ait point fallu d'*amères déceptions*, de cruelles douleurs, pour qu'il reconnût enfin, dit-il en se frappant la poitrine, que tout ici-bas n'était que vanité ? Laissez-le donc mourir dans l'asile qu'il a trouvé contre le monde et ses désespoirs. Du reste, vos efforts n'aboutiraient à rien : c'est une tentative dont il resterait victorieux, ajouta-t-il en faisant le signe de la croix ; car Dieu ne lui retirera pas son aide ; Dieu qui, dans sa miséricorde, a daigné l'appeler à lui, ne le chassera point de sa présence.

— Mais, mon Père, c'est à l'immortalité qu'il renonce !

— L'immortalité n'est rien en présence de l'éternité. »

Et le moine rabattit son capuchon sur son visage, et changea d'entretien, de manière à empêcher Rubens d'insister davantage.

Le célèbre Flamand sortit du cloître avec son brillant cortège d'élèves, et tous retournèrent à Madrid, rêveurs et silencieux.

Le prieur, rentré dans sa cellule, se mit à genoux sur la natte de paille qui lui servait de lit et fit à Dieu

une fervente prière. Ensuite il rassembla ses pinceaux, ses couleurs et un chevalet gisant dans sa cellule, et les jeta dans la rivière qui passait sous ses fenêtres. Il regarda quelque temps avec mélancolie l'eau qui entraînait ces objets aimés ; quand ils eurent disparu, il vint se mettre en oraison sur sa natte et devant son crucifix de bois.

Questions. — 1. Que signifient les expressions: *règle très austère, être marqué du sceau du génie, renoncer aux choses de la terre*. 2. Quel était l'auteur du tableau ? — comment le supposez-vous ? 3. Montrez combien Rubens était désireux de connaître cet auteur. 4. Pourquoi le moine ne voulait-il pas se faire connaître ? — pourquoi avait-il quitté le monde malgré la gloire qu'il y aurait acquise ? 5. Quelle leçon peut-on tirer de ce fait ? etc.

Exercice de langage. — Indiquez d'abord l'étendue des trois parties de cette narration: exposition, nœud, dénouement; faites ensuite le récit complet.

113. — Prononciation : LE SON EU, LES CONSONNES CH ET J.

I. *Pour le son eu*, voir 5e année, leçon 44.

II. *Les sons ch et j*.

Pour prononcer *je* et *che*, avancer les lèvres en entonnoir, laissant voir les dents; la langue se creuse en gouttière, la pointe se retire, et les deux bords appuient *fortement* contre le palais — *plus fortement* pour *che*. — L'air est chassé par la gouttière. Les dents, d'abord fermées, s'écartent *brusquement*.

Répétez: Zachée revenant de la chasse *faisait* (fe) sécher son linge. Jadis, Jérémie gémissait sur toi, ô Jérusalem; sur tes justes jetés aux gémonies.

114. — LA VÉNÉRABLE MÈRE D'YOUVILLE.

Diction. Ton narratif; avec des citations que vous mettez en lumière avec le ton convenable. Dites: *Consolez-vous...* avec solennité; *Mes enfants, prenez courage*, avec bonté et conviction.

Prononciation. *Le son eu ouvert*; abreuva (bre), confesseur, œuvre, demeure; *eu fermé*: pieuse (pi-eûz), religieuse (jyeuse); *o ouvert*: mobilier (mob-i-lyé), providence, provenance, consolez, hôpital (op); — **a de car**: tous les verbes en *a*: sera, loua, lança, forma, ravagea; — éclat, à moitié (mwa), gloire (glwar); — s'oublier (bli-yé), relèverez (lè-vré), haine (hê), barils (ri), minutieuses (syèù), émotion (mô).

LEXIQUE.

Abreuva , accabla.	ment, de blâme, de colère.
Furent en butte , furent exposées à.	Provenance , origine.
Clameur , cri de mécontente-	Au comble , au plus haut degré.

La vénérable Mère d'Youville, fondatrice de la Congrégation des Sœurs de la Charité, dites Sœurs Grises, est une des plus belles gloires canadiennes. Elle naquit à Varennes en 1701. A peine âgée de huit ans elle perdit son père. Son enfance comme sa jeunesse souffrirent de ce malheur. Une nouvelle épreuve l'attendait dans le mariage, car son époux l'abreuva de chagrin. Il mourut bientôt, ne lui laissant que des dettes et deux petits garçons. Ceux-ci, religieusement élevés par leur pieuse mère, devinrent prêtres.

Dans la triste situation où elle se trouvait, Mme d'Youville demanda conseil à son confesseur. Celui-ci lui répondit: « Consolez-vous, ma fille, Dieu vous destine à une grande œuvre, et vous relèverez une maison qui marche à sa ruine. » Cette œuvre était la fondation

d'une nouvelle congrégation religieuse, et la maison à relever, l'hôpital Général de Montréal.

Mme d'Youville se mit à l'œuvre; mais combien de difficultés ne rencontra-t-elle pas ! Humiliations, injures, persécutions, souffrances corporelles, rien ne lui fut épargné. Dieu sembla vouloir l'éprouver comme autrefois le saint homme Job.

Elle loua d'abord une maison à Montréal pour soigner, avec trois compagnes, les malades pauvres. La première fois que ces nouvelles servantes volontaires des malheureux sortirent pour aller à l'église, elles furent entourées par une foule en colère qui leur lança les pires insultes accompagnées de jets de pierres. C'était la récompense de leur dévouement. Puis, elles furent *en butte* à d'atroces calomnies; elles n'y répondirent qu'en se dépensant davantage encore pour les malades.

Dans la nuit du 30 janvier 1745, le feu détruisit leur demeure avec leur pauvre mobilier. Les infirmes furent sauvés, à l'exception d'une folle qui, malgré tout, voulut retourner dans la maison chercher ses sabots: l'infortunée périt dans les flammes. Rien de plus touchant que de voir Mme d'Youville s'oublier elle-même pour ne s'occuper que des malheureux qui l'entouraient, à moitié habillés, les pieds nus dans la neige, sans abri et sans nourriture. Et cependant, une foule cruelle l'injurait encore par ses *clameurs* et s'écriait que l'incendie était la punition de ses crimes. Silencieuse, la sainte femme supporta tout en union avec le divin Crucifié, et répara ensuite de son mieux les funestes conséquences du désastre.

A la vue de tant de vertu, la haine accumulée contre elle se transforma en admiration.

Bientôt, avec ses compagnes, elle forma une communauté religieuse qui fut l'origine de la congrégation des Sœurs Grises. Puis on lui confia la direction de l'hôpital Général de Montréal.

En 1765, un incendie ravagea une partie de la ville ainsi que l'hôpital. Les dernières flammes étaient à peine éteintes que la pieuse fondatrice, entourée de ses sœurs et des malades, entonna le *Te Deum* pour remer-



La pieuse fondatrice entonna le *Te Deum*.

cier Dieu de cette nouvelle épreuve. Le chant fini, elle ajouta : « Mes enfants, prenez courage, votre maison ne sera plus détruite par le feu. » Jusqu'à maintenant, cette prédiction s'est réalisée.

Parmi toutes les vertus de madame d'Youville, brillait du plus vif éclat son inébranlable confiance en Dieu. Son bon cœur accueillait : malades, estropiés, insensés, orphelins, enfants abandonnés, espérant que la Providence l'aiderait à nourrir tous ces déshérités

de ce monde. Plusieurs fois, en effet, la Providence se manifesta d'une manière miraculeuse. Un jour que la farine manquait, on en trouva plusieurs barils dans le réfectoire de l'hôpital, et, malgré les recherches les plus minutieuses, on ne put jamais en découvrir la *provenance*. Tout le monde attribua ce secours si opportun à une intervention divine. Dans une autre circonstance, Mme d'Youville disait à deux sœurs qui travaillaient en sa compagnie: « Je n'ai plus qu'une piastre dont je vais disposer, car je n'aime pas à porter d'argent. » Cherchant alors dans sa poche elle y trouva, non pas une piastre, mais une poignée de piastres. Plongeant ensuite instinctivement la main dans une autre poche, elle en retira une nouvelle poignée qu'elle déposa sur la table à côté de la première. *Au comble* de l'émotion et levant les yeux au ciel, elle s'écria dans son humilité: « Ah ! mon Dieu, je ne suis qu'une misérable ! »

C'est par de telles faveurs que la divine Providence récompensait les vertus et le dévouement de celle qui fut, pendant de longues années, la mère de tous les malheureux. Elle mourut de la mort des justes le 23 décembre 1771.

Questions. — 1. Que savez-vous sur les premières épreuves de Mme d'Youville ? 2. Quelle prédiction lui fit son confesseur ? 3. De quelle manière commença-t-elle son œuvre ? — que dut-elle supporter ? 4. Citez quelques faits qui montrent combien grande était sa vertu. 5. De quelles manières la Providence lui vint-elle plusieurs fois en aide ? 6. Quelle leçon nous donne-t-elle par toute sa vie ? etc.

Exercice écrit. — 1. Relever les mots invariables des deux derniers alinéas de la page 299, en indiquant leur nature.

2. A chaque adjectif qualificatif de la leçon, ajouter trois noms qui lui conviennent.

3. A chacun des verbes des deux premiers alinéas, ajouter deux attributs ou compléments qui lui conviennent.

115. — L'ENFANT ET LA GRAND-MÈRE.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Bien marquer la voix de la grand-mère: bonté et un peu d'attendrissement; et la voix de l'enfant: curiosité sympathique.

Prononciation. Les *e* ouverts et les *i*: grand-mère, neige (ê), hiver, rides, arides, tête, ainsi, etc.

1. — «Grand-mère, d'où vient que vos cheveux sont
[blancs ?
— Mon enfant, c'est l'hiver, c'est la neige des ans.
3. — Grand-mère, d'où vient donc que vous avez des
[rides ?
— Le chagrin a creusé tous ces sillons arides.
5. — Grand-mère, qui vous fait branler la tête ainsi ?
— Enfant, un vent du ciel. Je ne tiens plus ici.
7. — Pourquoi vos yeux sont-ils cernés de noir, grand-
[mère ?
— C'est pour avoir versé plus d'une larme amère.
9. — Pourquoi tenir si bas, si courbé votre front ?
— C'est pour mieux voir la terre où mes os blanchi-
[ront.
11. — Et que murmurez-vous toujours, mère chérie,
Même quand votre enfant vous embrasse ? —
[Je prie. »

RATISBONNE.

1. Les mots et les expressions. — 1. Chercher dans le dictionnaire les mots: *rides*, *sillons*, *murmurer*. 2. **La neige des ans**, ce sont les cheveux blancs que l'on appelle ainsi, parce qu'ils font penser à de la neige que l'hiver de la vie, les années, auraient jetée sur la tête de la grand-mère. 3. **Sillon**, ici, *sillon* désigne les rides laissées par le chagrin sur le front. 4. **Je ne tiens plus ici**, je vais bientôt partir pour le ciel, je branle, comme quelque chose qui va bientôt tomber. 5. **Larme amère**, des larmes désagréables comme ce qui est amer.

2. Les idées. (*Réflexion et raisonnement.*)

1. Quelles sont les personnages dans cette jolie poésie ?
2. De quoi se compose-t-elle ? 3. Dites à votre façon quelles sont les six choses que demande l'enfant.

4. Essayons de répondre sans regarder dans le livre : pourquoi, pensez-vous, la grand-mère a-t-elle les cheveux blancs ?
5. Pourquoi a-t-elle des rides ? 6. Pourquoi branle-t-elle la tête ?
7. Pourquoi a-t-elle les yeux cernés ? 8. Pourquoi marche-t-elle courbée ?

9. Maintenant, voyons les belles réponses de la grand-mère. Lisez la première question et la réponse. 10. Que veut dire la grand-mère ? 11. Si l'on divise la vie en quatre parties, comme l'année, quand est-on au printemps de la vie ? 12. A l'été ? 13. A l'automne ? 14. A l'hiver ? 15. La grand-mère est dans quelle saison de la vie ? — Et vous ?

16. Lisez la deuxième question et la réponse. 17. A quoi la grand-mère compare-t-elle les rides de son front ? 18. Qui creuse des sillons à la campagne ? 19. Ces sillons sont-ils arides ou fertiles ? 20. Pourquoi la grand-mère dit-elle que les sillons ou les rides de son front sont arides ? 21. Avec quoi creuse-t-on les sillons ? 22. Et qu'est-ce qui a creusé les rides de la grand-mère ?

23. Lisez la troisième question de l'enfant et la réponse. 24. Pourquoi les vieillards branlent-ils la tête ? 25. Que prévoit la grand-mère en se voyant si faible ?

26. Lisez la quatrième question de l'enfant et la réponse de l'aïeule. 27. Quand les yeux de quelqu'un sont-ils cernés (entourés d'un cerne noir) ? 28. Imaginez les occasions où la grand-mère a dû pleurer dans sa longue vie.

29. Lisez la cinquième question et la cinquième réponse. 30. Quelle est la vraie raison pour laquelle le corps des vieillards se courbe ? 31. Et quelle raison en donne la grand-mère ? 32. Comment les os des morts blanchiront-ils ?

33. Quelle impression cette poésie nous laisse-t-elle ?

3. La grammaire.

1. Indiquez les mots mis en apostrophe ? — Quelle ponctuation les suit ? 2. Que signifient les tirets placés au début de chaque vers et dans le 12e ? 3. Donnez deux homonymes

de *mère*. Définissez-les. 4. Donnez un homonyme de *vent*, avec sa définition. 5. Quel verbe forme-t-on avec *vent*? — avec *van*? Employez-les dans une phrase.

4. Rédaction.

1° L'ENFANT ET LA GRAND-MÈRE. — Écrivez à votre manière les six questions de l'enfant et les six réponses de l'aïeule.

2° LA FÊTE DE GRAND-MAMAN (ou *de papa, de maman*). — Racontez une fête que vous avez donnée en l'honneur de quelqu'un de votre famille, ou que vous avez vu donner.

116. — PLAISIRS DE L'HIVER CANADIEN.

Diction. La voix, un peu triste dans le 1er alinéa, deviendra joyeuse dans le 2e et le 3e. Au 4e et aux suivants, c'est le ton du récit soulevé de temps en temps par les exclamations et les interrogations.

Prononciation. A *ouvert*: voilà, éclat; a *fermé*: pas un, en tas; — immense (prolonger le 1er m), emmitoufflés (an-mi), défaisant (fe), sport (spor), aspect attrayant (pas de liaison: as-pè-att); scintillement (tye), gens (jan), malheureux (eur-eû), plaisirs (plè), hockey (ok-é), sleighs (slé).

LEXIQUE.

Évoque , rappelle.	cer des jets de lumière, rapides et variés.
Rafale , coup de vent violent, qui chasse la neige.	Dévaler , descendre.
Scintillement , action de lan-	Évolution , mouvement.

L'hiver ! Que d'idées tristes, que d'images sombres ce mot n'*évoque-t-il* pas dans l'esprit de beaucoup de gens ! L'hiver, c'est l'engourdissement de la nature, le sifflement du vent dans les arbres dénudés; ce sont les *rafales* de neige, les travaux champêtres interrompus, les rigueurs du froid, les souffrances de tant de malheureux ! C'est parfois un voyageur égaré qui, cédant

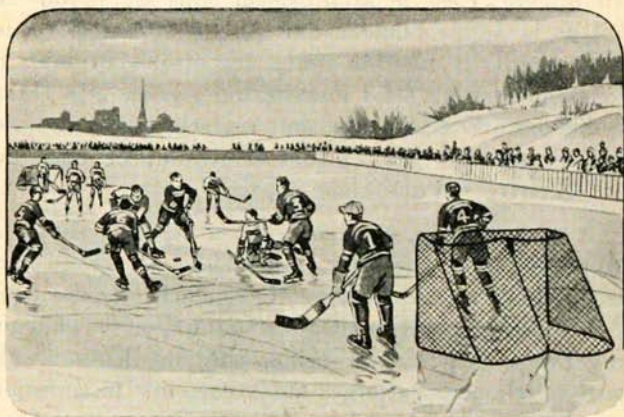
au sommeil, s'étend sur la neige et ne se réveillera plus. Voilà bien le côté triste de l'hiver. Pourquoi donc les enfants et les jeunes gens sont-ils heureux à son approche ? C'est qu'ils ne l'envisagent que sous son aspect attrayant, et ne pensent qu'aux charmes et aux plaisirs qu'il leur apporte.

L'hiver au Canada ! mais c'est la saison des belles journées claires et limpides, où pas un nuage ne trouble l'atmosphère ; c'est le *scintillement* sous les rayons du soleil de la nappe blanche qui s'étend à perte de vue ; c'est, la nuit, le nombre infini des étoiles brillant au firmament avec un éclat inaccoutumé, grâce à la transparence parfaite de l'air ; ce sont les lacs et les immenses cours d'eau saisis par le froid et restant pendant des mois recouverts d'une glace épaisse.

A cette époque, combien sont utiles à la santé les exercices, les marches, les promenades au grand air ! Aussi, c'est le moment où grelots et clochettes des équipages tintent agréablement à nos oreilles, où les chevaux filent rapidement sur la neige, traînant leurs sleighs légers et gracieux, chargés de voyageurs pittoresquement emmitoufflés dans leurs chaudes fourrures. C'est en hiver que voisins et amis prennent part aux longues veillées où les jeux, les joyeux propos, les gais récits, les sonores éclats de rire mettent les cœurs à l'aise, et permettent de nouer ou d'affermir de fortes amitiés. Qui n'a pas assisté à ces veillées ne connaît pas l'un des côtés les plus intéressants de la vie de notre pays.

Dès qu'ils peuvent marcher, les enfants se plaisent autant dans la neige que les oiseaux dans le ciel. Armés de leurs petites pelles, chaussés de longs bas bleus, rouges ou noirs, vêtus d'une chaude pelisse serrée par une ceinture en laine de couleur voyante, coiffés d'une tuque

blanche, les voilà qui entassent, dispersent ou transportent la neige, défaisant ce que la minute d'avant ils ont édifié avec soin. Lorsqu'ils seront un peu plus grands, ils savoureront le plaisir de se rouler dans cette neige souvent sèche, de l'accumuler en tas épais, puis de s'y laisser tomber d'un lieu élevé, de remonter, puis de tomber encore. A cet amusement, beaucoup d'enfants préfèrent celui du traîneau. Joie vive, en effet, de



Jeu de hockey.

dévaler une pente rapide, couché sur un élégant traîneau, se servant de son pied en guise de gouvernail !

Le patin, le hockey et la raquette ont de nombreux admirateurs et de fervents disciples. Quel plaisir que celui de patiner : s'élancer sur la surface *lisse* de la glace, fuir rapide comme le vent, revenir, décrire mille courbes et mille dessins, tantôt silencieusement, tantôt au milieu des cris de joie ! Y a-t-il un sport plus élégant et plus hygiénique ? Le hockey offre aux patineurs

émérites et vigoureux l'occasion de montrer leur habileté. C'est un jeu aux savantes et multiples combinaisons, exigeant la rapidité du coup d'œil et des évolutions, l'adresse pour échapper à d'habiles adversaires et pousser le disque de caoutchouc dans les buts, aux applaudissements d'une foule toujours enthousiaste, parfois délirante devant les succès de ses joueurs favoris. N'oublions pas les raquetteurs, aux jarrets solides, aux costumes élégants et multicolores. Ils bravent la neige et les distances, se dirigeant au gré de leurs caprices et dédaignant les chemins battus. Que de plaisirs la raquette a procurés ! Et que de services n'a-t-elle pas rendus à nos premiers colons, en leur permettant, par exemple, d'accomplir quelques-uns de leurs héroïques exploits, comme celui d'Iberville à la baie d'Hudson et à Corlar !

Ainsi, triste pour certaines personnes, l'hiver offre bien des charmes à nombre d'autres. En cette saison, l'on goûte davantage la douce intimité de la vie de famille; les relations amicales et sociales sont plus actives; enfin des sports variés et fortifiants donnent à la jeunesse de quoi satisfaire son besoin d'activité et de distractions. Aimons donc et chantons notre hiver canadien.

Questions. — 1. Pourquoi l'hiver est-il triste ? — pour quelles sortes de gens ? 2. Indiquez, par contre, pourquoi l'hiver est agréable à d'autres. 3. Dites quelques mots du climat canadien en hiver, des veillées, et des différents sports alors en honneur. 4. Quels sentiments peuvent se manifester spécialement pendant l'hiver ? etc.

Exercices écrits. — 1. Relevez les pronoms des alinéas 3, 4 et 5; indiquez leur nature, leur genre, leur nombre et les mots dont ils tiennent la place.

2. Aux noms du dernier alinéa, ajoutez trois adjectifs qualificatifs qui leur conviennent.

117. — LE PRÊTRE.

Diction. Unissez les vers 7-8, 19-20; baissez ou levez la voix à la fin du 10^e vers; détachez par une pause : *des mortels* (17^e vers); marquez : *près du berceau, près de la tombe*.

Prononciation. Prononcez distinctement les voyelles; les nasales : ange, grand, quand, consoler (sol), main, indique; — doute, route; ciel, père, frère, lèvres, mène; — messenger (mé), répétant; ici-bas (â).

LEXIQUE.

Bannit, chasse, fait disparaître. **Symbole**, comparaison frappante.

1. Il est un ange sur la terre,
Un messenger du grand ciel bleu,
Que les hommes nomment : « Mon Père »
Quand ils veulent approcher Dieu.
 5. Sa main leur indique la route
Qui seule mène au vrai bonheur.
Sa voix calme *bannit* le doute
Qui tourmente le voyageur.
 9. Ses lèvres ont mille paroles
Pour consoler et pour bénir,
Et nous enseignent par *symboles*
Ce que l'homme doit devenir.
 13. Près du berceau, près de la tombe,
Tenant en main son crucifix,
Il est là consolant qui tombe,
Répétant : « Courage, mon fils. »
 17. C'est des mortels le seul grand homme,
Le messenger du roi des rois,
Et le seul qu'ici-bas l'on nomme
Ami, père et frère à la fois.
-

118. — PRINCIPES DE DICTION :

7° LES INFLEXIONS.

Voir en 5e année, leçon 48.

119. — DÉBUTS DE LA NAVIGATION A VAPEUR

Diction. Essayez de traduire les idées et les impressions des passagers qui chuchotent: *Je savais bien... c'est un fou.* Puis marquez l'étonnement de Fulton: *Eh bien, dans ce moment, oui.* — Le dialogue d'Andrieux et de Fulton doit refléter les sentiments des interlocuteurs: la confiance d'Andrieux et son étonnement: *Mais, n'est-ce...*; puis la vive émotion de Fulton: *Excusez-moi...*

Prononciation. Voile (vwâl), moyen (mwa), mouvoir (vwâr), passage (pâ); **o ouvert:** doter (otté), moment, chuchotement; — Fulton (foul'-tonn), souhait (swè), seconde (gond'), New-York (ne), Albany (ni), redescendre (dé), par l'effort (é).

LEXIQUE.

Marquis , titre de noblesse.	connaissance qu'un grand
Tentative , essai pour faire réussir quelque chose.	nombre ont de quelqu'un.
Émigrés , qui ont quitté leur pays pour aller s'établir dans un autre.	Chantier , lieu où l'on travaille le bois, la pierre, etc.
Renommée , bonne réputation,	Chuchotement , action de parler bas et du bout des lèvres.

L'emploi des rames et des voiles, comme moyen de navigation, offrait de grands inconvénients. Aussi a-t-on cherché de tout temps à les remplacer par une force capable de faire mouvoir les navires sans recourir aux vents ou aux bras de l'homme. C'est Denis Papin qui, en 1707, construisit, en Allemagne où il s'était retiré,

le premier bateau à vapeur; mais, par peur de la concurrence, des bateliers allemands le mirent en pièces. Le *marquis* de Jouffroy fit une autre *tentative*, heureuse encore, dont on ne sut pas mieux profiter. A Fulton était réservée la gloire de nous doter de la navigation à vapeur.

Fils de pauvres *émigrés* irlandais venus aux États-Unis, Fulton dut à ses efforts énergiques et persévérants la *renommée* dont il jouit maintenant. Un siècle après Denis Papin, il réussit à construire un bateau à vapeur qu'on accueillit d'abord fort mal.

« Lorsque je construisais mon navire à New-York, dit Fulton, je m'approchais souvent, sans me faire connaître, des groupes d'étrangers qui venaient visiter le *chantier*, et j'écoutais ce qu'on disait du nouveau bâtiment. Presque tous en parlaient avec mépris, en plaisantaient ou tournaient l'inventeur en ridicule. On ne parlait que de la folie de Fulton. Jamais je n'entendais la moindre remarque qui pût m'encourager.

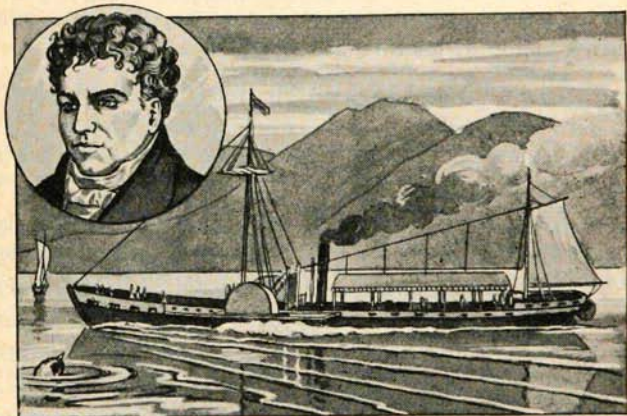
« Enfin, le jour de l'épreuve arriva. J'invitai un grand nombre d'amis à m'accompagner. Quelques-uns seulement vinrent, et il était facile de voir qu'ils ne le faisaient qu'avec répugnance, tant ils étaient silencieux et montraient d'inquiétude. Le signal est donné, le bateau marche un peu, ensuite il s'arrête: impossible de le faire avancer. Alors, au silence succèdent les *chuchotements*, les haussements d'épaules:

« Je savais bien qu'il en serait ainsi, disait l'un.

— C'est un fou, répondait l'autre; je voudrais bien être hors d'ici.

« Je m'élançai dans l'intérieur du bâtiment, je visitai la machine, et je découvris que l'obstacle venait d'une pièce mal ajustée. Il ne me fallut qu'un instant

pour la remettre en place; le bateau put continuer sa route. Nous quittâmes New-York et nous fîmes route jusqu'à Albany. Eh bien, dans ce moment même, oui, dans ce moment où tout marchait à souhait, personne ne se rendait à l'évidence. On doutait que la même expérience pût être faite une seconde fois, ou, si elle venait à réussir, qu'on en retirât une grande utilité. »



Le *Clermont*. — Portrait de Fulton.

La machine du *Clermont*, car ainsi s'appelait le bateau, était alimentée avec du bois de pin résineux qui produisait une grande fumée, entremêlée de flammes et de gerbes d'étincelles. Cela effraya, la nuit, ceux qui voyaient un tel spectacle pour la première fois.

Quand il fallut revenir à New-York, Fulton vit ses amis l'abandonner. Plus confiant, un Français nommé Andrieux, se présenta comme passager.

— N'allez-vous pas, lui dit-il, redescendre à New-York avec votre bateau ?

— Oui, répondit Fulton, je vais essayer d'y parvenir.

— Pouvez-vous me donner passage à votre bord ?

— Assurément, si vous êtes décidé à courir les mêmes chances que moi.

— Quel est le prix du passage ?

— Six dollars.

Andrieux voyant qu'après les avoir reçus, l'ingénieur contemplait, songeur et silencieux, l'argent qu'il tenait à la main, lui dit :

— Mais, n'est-ce pas là ce que vous m'avez demandé ?

A ces mots, Fulton, relevant la tête, laissa voir ses yeux pleins de larmes.

— Excusez-moi, répondit-il; je songe que ces six dollars sont le premier salaire qu'aient obtenu mes longs travaux sur la navigation. Je voudrais bien consacrer le souvenir de ce moment en vous priant de partager avec moi une bouteille de vin; mais je suis trop pauvre pour vous l'offrir. » (M. GUÉCHOT. — *Par l'effort.*)

Après ce premier voyage, le *Clermont* fut immédiatement consacré au service régulier de New-York à Albany. Depuis, quels perfectionnements de toutes sortes ont reçus les navires ! Leurs dimensions ont considérablement augmenté, et leur installation est si luxueuse que maintenant beaucoup d'entre eux sont de véritables palais flottants.

Questions. — 1. Quels inconvénients pour la navigation présentait l'emploi des rames et des voiles ? 2. Indiquez les deux premiers essais pour y remédier. 3. Que savez-vous sur Fulton ? 4. Montrez combien il fut peu encouragé. 5. Racontez son premier voyage à Albany, l'incident du départ et le retour. 6. Énumérez quelques-uns des nombreux perfectionnements apportés depuis Fulton aux navires à vapeur; etc.

Recherche de mots. — Trouvez des mots qui soient de la même famille que *navire, homme, gloire, vapeur, machine, mettre*.

Indiquez quelques-unes des idées que suggèrent les mots *vapeur et navire*.

120. — LA PATTE DE DINDON.

Diction. Morceau plein de vie, qui se prête à une variété d'inflexions, imposées par les situations et les sentiments différents des personnages. Voyez quels sont ces sentiments pour les rendre: immense convoitise de l'enfant de dix ans; dédain affecté et croissant de Couture pour les offres qui lui sont faites: *Cinq sous ! une patte comme celle-là !* Soulignez bien le dialogue: *Quinze sous — Quarante, etc.* — Les réflexions de la fin demanderont toute votre attention.

Prononciation. *Tibia* (ti-bya: 2 syllabes), soit! (swatte); *diable* (dya-bl), *puéril* (pué-ril: 2 syllabes); *o ouvert*: prodige, *brodequin*, *paroxysme* (rok-sism), *voilà* (vwa), *haine* (é).

LEXIQUE.

Tibia , os le plus gros de la jambe.	d'une lumière trop vive.
Brodequins de chagrin , souliers lacés, faits en cuir grenu provenant de la peau d'âne, de cheval, etc.	Paroxysme , le degré le plus élevé.
Éblouissement , trouble de la vue causé par l'impression	Tendon , extrémité d'un muscle qui le rattache à un os.
	Désenchantement , cessation d'un charme, d'une illusion.

J'avais dix ans; j'étais au collège. Je rapportais chaque lundi de chez mes parents la grosse somme de quinze sous, destinée à payer mes déjeuners du matin, car le collège ne nous fournissait pour ce repas qu'un morceau de pain sec.

Un lundi, en rentrant, je trouve un de mes camarades (je me rappelle encore son nom, il se nommait

Couture) armé d'une superbe patte de dindon; je dis patte et non cuisse, car l'objet tout entier se composait de ce que, dans mon ignorance, j'appellerai un *tibia*, et de la patte avec ses quatre doigts, le tout recouvert de cette peau noire, luisante et rugueuse, qui fait que le dindon a l'air de marcher sur des *brodequins de chagrin*.

Dès que mon camarade m'aperçut: « Viens voir, me dit-il, viens voir ! » J'accours ! Il serrait le haut de



Chaque fois que ces quatre doigts s'ouvraient . . .

la patte dans ses mains, et sur un petit mouvement de sa main droite, les quatre doigts s'ouvraient et se refermaient comme les doigts d'une main humaine. Je restai stupéfait et émerveillé. Comment cette patte morte pouvait-elle remuer ? Comment pouvait-il la faire agir ? Chaque fois que ces quatre doigts s'ouvraient et se refermaient, il me passait devant les yeux comme un *éblouissement*. Je croyais assister à un prodige. Lorsque mon camarade, qui était plus âgé et plus malin

que moi, vit mon enthousiasme à son *paroxysme*, il remit la merveille dans sa poche et s'éloigna. Je m'en allai de mon côté, mais rêveur, et voyant toujours cette patte flotter devant mes yeux comme une vision !... « Si je l'avais, me disais-je, j'apprendrais bien vite le moyen de la faire agir ! Couture n'est pas sorcier ! Et alors... comme je m'amuserais !... » Je n'y tins plus, je courus à mon camarade... « Donne-moi ta patte !... lui dis-je avec un irrésistible accent de supplication, je t'en prie !... »

— Ma patte... Te donner ma patte !... Veux-tu t'en aller !... Son refus excita encore mon désir. — Tu ne veux pas me la donner ? — Non ! — Eh bien !... vends-la-moi ! — Te la vendre ? combien ? » Je mis à compter dans le fond de ma poche l'argent de ma semaine. « Je t'en donne cinq sous ! — Cinq sous !... une patte comme celle-là ! Est-ce que tu te moques de moi ? » Et prenant le précieux objet, il recommença devant moi cet éblouissant jeu d'éventail, et chaque fois ma passion grandissait d'un degré !

— Eh bien ! je t'en offre dix sous ! — Dix sous !... Dix sous ! reprit-il avec mépris... mais regarde donc ! Et les quatre doigts s'ouvraient et se refermaient toujours. — Mais enfin, lui dis-je en tremblant, ... combien donc en veux-tu ? — Quarante sous ou rien ! — Quarante sous !... m'écriai-je, quarante sous. Près de trois semaines de déjeuners ! par exemple ! — Soit ! (swatt) à ton aise ! La patte disparut dans sa poche, et il s'éloigna. Je courus de nouveau après lui ! — Quinze sous ! — Quarante ! — Vingt sous ! — Quarante ! — Vingt-cinq sous ! — Quarante !

Oh ! diable de Couture ! comme il aura bien fait son chemin dans le monde ! comme il connaissait déjà le

cœur humain !... Chaque fois que ce terrible mot *Quarante* touchait mon oreille, il emportait un peu de ma résistance.

Au bout de deux minutes, je ne me reconnaissais plus !

« Eh bien, donc ! quarante !... m'écriai-je...
Donne-la-moi !

— Donne-moi d'abord l'argent, reprit-il.

Je lui mis dans la main les quinze sous de ma semaine, et il me fit écrire un billet de vingt-cinq sous pour le surplus... Puis, tirant enfin le cher objet de sa poche : — Tiens, dit-il, la voilà !... »

Je me précipitai sur elle ! ... Au bout de quelques secondes, ainsi que je l'avais prévu, je connaissais le secret, et je tirais aussi bien que Couture le tendon qui servait de cordon de sonnette ! Pendant deux minutes, cela m'amusa follement ; après deux minutes, cela m'amusa moins ; après trois, cela ne m'amusa presque plus ; après quatre, cela ne m'amusa plus du tout. Je tirais toujours, parce que je voulais avoir les intérêts de mon argent !... Mais le *désenchantement* me gagnait... Puis vint la tristesse !... puis le regret, puis la perspective de trois semaines de pain sec !... puis le sentiment de ma bêtise... et tout cela se changeant peu à peu en amertume, la colère s'en mêla... et au bout de dix minutes, saisissant avec une véritable haine l'objet de mon amour, je le lançai par-dessus la muraille, afin d'être bien sûr de ne plus le revoir !

Ce souvenir m'est revenu bien des fois depuis que je n'ai plus dix ans, et bien souvent aussi j'ai retrouvé en moi l'enfant de la patte de dindon ; car l'enfant ne meurt jamais tout entier dans l'homme, et ce qui est puéril aujourd'hui peut être terrible ou coupable demain !

Les passions sont différentes, mais le cœur où elles poussent est le même.

Ainsi cette patte de dindon m'a fort servi ! Vingt fois dans ma vie, au beau milieu d'une sottise, ce souvenir m'est revenu... « Tu seras donc toujours le même », me disais-je, et je me mettais à rire, ce qui m'arrêtait court. Il n'y a rien de plus utile que de se rire au nez de temps en temps.

D'après E. LEGOUVÉ. — Hetzel, éditeur.

Questions. — 1. Décrivez les personnages de ce récit. 2. Parlez de leur rencontre et de l'impression que produisit la patte de dindon sur le plus jeune. 3. Montrez comment la convoitise grandissante de celui-ci fut excitée par Couture. 4. Comment se fit la vente ? 5. Qu'arriva-t-il ensuite ? 6. Que dit l'auteur pour conclure ?

Grammaire. — 1. Citez les noms des alinéas 1 et 2 qui sont des compléments nécessaires au sens (déterminatifs). 2. Indiquez la nature, le genre et le nombre des adjectifs du troisième alinéa. 3. Même question pour les pronoms de cet alinéa. 4. A quels temps se trouvent les verbes des deux derniers alinéas ? etc.

121. — Prononciation : LES NASALES AN, ON, IN, UN; LES CONSONNES G dur ET K.

I. Pour les nasales, voir 5e année, leçon 51.

II. Les palatales g dur et k.

Pour prononcer **gue** et **ke**, la *pointe de la langue* presse fortement la base de la gencive inférieure (le plus bas possible) : la langue elle-même, retirée dans le fond de la bouche, s'appuie toujours *fortement* sur le palais (mais plus fortement pour *ke* que pour *gue*), de façon à fermer complètement le passage de l'air jusqu'au moment où elle s'abaisse *brusquement* pour achever l'articulation.

Remarquez :

1. Que le dos de la langue ne doit pas s'étaler sur le palais, car alors on a un *ke* ou un *gue* mouillé: *kieur* pour *keur*; la langue ne doit pas seulement frôler le palais, ce qui donnerait l'*l* mouillé: *rilleur* au lieu de *rigueur*, *naillère* au lieu de *naguère*;

2. Que la langue presse le palais plus ou moins près des dents selon la voyelle qui suit: le point de contact est tout près pour *ke*; il s'éloigne de plus en plus pour *ki*, *ka*, *ku*, *kou* (en faire l'expérience).

122. — MORT DU PÈRE MARQUETTE.

Diction. Narration qui demande à être lue avec calme et douceur, des inflexions modérées, et en marquant bien les pauses.

Prononciation. *O ouvert*: apostolique (oss-tol), il y aurait, Dieu aurait (or), agonie, moribond; — paisible (è), souriant (ryan), faiblesse (fè), lendemain (dmin), de la mort (dla), faisaient (fe), au-dessus (ô-tsu ou au-de-su).

LEXIQUE.

Inouïes , extraordinaires, excessives.	lente et involontaire des membres.
Éminence , élévation de terrain.	Carrière , durée de la vie.
Suscita , fit naître, produisit.	Capitole , vaste édifice où se trouvent le Sénat, la Chambre des députés et la Cour suprême des États-Unis.
Profession de foi , déclaration publique de sa foi.	
Convulsion , contraction vio-	

Au prix de fatigues *inouïes*, le père Marquette avait fondé une mission chez les Illinois. Épuisé par ses travaux apostoliques, il revenait à la bourgade Saint-Ignace pour y mourir au milieu de ses chers Hu-

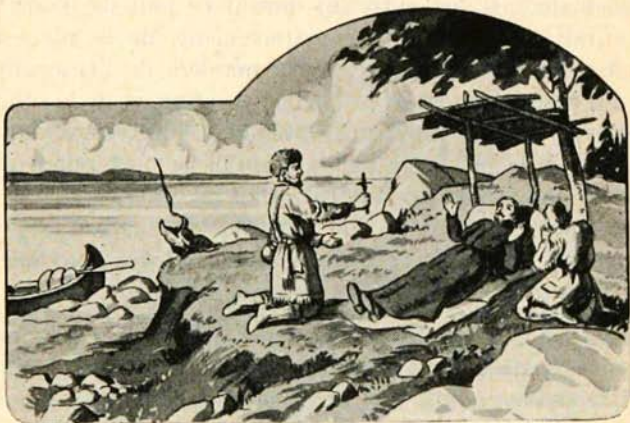
rons. Deux hommes conduisaient son canot d'écorce. Sa faiblesse devint si grande en traversant le lac Michigan, qu'il ne pouvait plus s'aider, ni même remuer, et qu'il fallait le manier et le porter comme un enfant.

Cependant il conservait dans cet état une égalité d'esprit, une résignation, une joie et une douceur admirables. Le vendredi 18 mai 1675, il annonça tout joyeux à ses compagnons que sa mort arriverait le lendemain. Il les entretint durant ce jour de ce qu'il y aurait à faire pour son enterrement, de la place à choisir pour sa sépulture, de la manière de l'ensevelir, de lui placer les mains, les pieds, le visage, et de la croix à élever sur son tombeau. Même il leur recommanda de sonner la clochette pendant qu'ils le porteraient en terre. Le saint missionnaire parlait de toutes ces choses avec tant de calme et une si grande présence d'esprit, qu'on eût cru qu'il s'agissait de la mort et des funérailles de tout autre personnage que de lui-même.

Ainsi conversait-il en avançant sur le lac. Ayant ensuite rencontré à l'embouchure d'une rivière une petite *éminence* qu'il trouvait bien propre pour sa sépulture, il leur dit : « C'est ici le lieu de mon repos. » Et comme ils voulurent passer outre, le jour n'étant pas bien avancé, Dieu *suscita* un vent contraire qui les obligea de retourner et d'entrer dans la rivière que le Père leur avait désignée.

Ils le débarquent donc, allument du feu, lui dressent une méchante cabane d'écorce et l'y couchent de leur mieux; mais ils étaient tellement saisis de tristesse, qu'ils ont avoué depuis qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Les voyant tout abattus, le bon Père les consola et leur promit que Dieu aurait soin d'eux après sa mort, dans ces pays nouveaux et inconnus. Puis

il leur donna ses dernières instructions, les remercia de la charité qu'ils avaient exercée envers lui pendant le voyage, et leur demanda pardon des peines qu'il leur avait données; il voulut bien les disposer à recevoir le sacrement de pénitence qu'il leur administra pour la dernière fois. Constatant qu'ils étaient accablés par les fatigues des jours précédents, il leur ordonna de prendre un peu de repos, les assurant que son heure



Un de ses compagnons tint le crucifix élevé devant les yeux.

n'était pas encore venue et qu'il les éveillerait quand il en serait temps. Deux ou trois heures après, il les appela, en effet, étant tout près d'entrer en agonie.

Quand ils se furent approchés, il les embrassa une dernière fois, pendant qu'ils fondaient en larmes, leur demanda de l'eau bénite et son reliquaire; puis, ayant ôté son crucifix qu'il portait toujours suspendu au cou, il le donna à l'un de ses compagnons pour qu'il le tint élevé devant les yeux. Sentant qu'il ne lui restait qu'un

souffle de vie, il joignit les mains dans un dernier effort, et, les regards doucement fixés sur le crucifix, il fit à haute voix sa *profession de foi*, remercia la divine Majesté de la très grande grâce qu'elle lui faisait de mourir dans la Compagnie de Jésus, d'y mourir missionnaire de Jésus-Christ, et surtout d'y mourir comme il l'avait toujours demandé, dans une chétive cabane, au milieu des forêts et privé de tout secours.

Après quoi il se tut, s'entretenant seul avec Dieu. Comme sa douce et paisible agonie touchait à sa fin, un de ses compagnons prononça à haute voix les noms de Jésus, Marie, que le pieux moribond répéta distinctement et plusieurs fois. Comme si à ces noms sacrés quelque chose se fût présenté devant lui, il leva tout à coup les yeux au-dessus de son crucifix, les tenant fixés sur un objet qu'il semblait contempler avec bonheur, et, le visage souriant et enflammé, il expira sans aucune *convulsion*, avec le calme d'un saint qui s'endort d'un paisible sommeil.

Ainsi mourut, dans sa trente-huitième année, cet ouvrier apostolique dont la courte *carrière* a été remplie par des travaux utiles à la gloire de Dieu, au bien de l'Église, de son Ordre et de la Patrie. En 1897, la statue du père Marquette fut placée au *Capitole* de Washington, à côté de celle des hommes illustres des États-Unis.

D'après le P. DABLON. — *Louis Jolliet.*

Questions. — 1. Dans quelle situation se trouvait le père Marquette au 18 mai 1675 ? 2. Quelles recommandations fit-il ce jour-là à ses deux compagnons ? 3. Que savez-vous sur les circonstances qui accompagnèrent le choix du lieu de sa sépulture ? 4. Indiquez ce qui se passa immédiatement après le débarquement. 5. Rappelez les derniers moments du Père, ce qu'il demanda, sa reconnaissance envers Dieu, sa paisible

agonie, ses paroles suprêmes, ses derniers regards et son dernier soupir. 6. Quelle conclusion peut-on tirer de ce récit ? etc.

Composition française: LA MORT DU PÈRE MARQUETTE.

Plan: Le plan est tout indiqué dans le questionnaire ci-dessus.

123. — LE LIÈVRE ET LA TORTUE.

TEXTE EXPLIQUÉ.

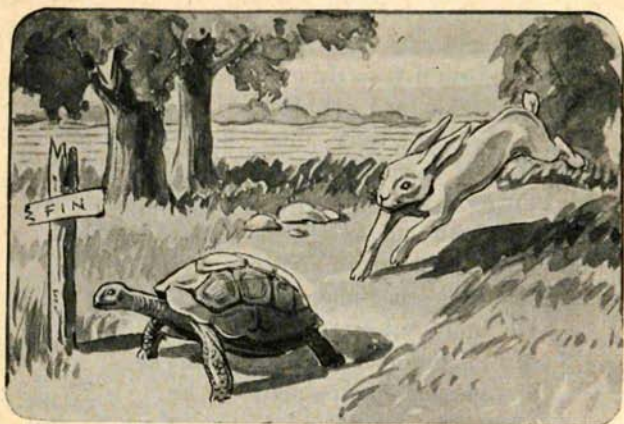
Diction. Le ton doit exprimer l'assurance de la tortue (vers 3, 4 et 8) et l'étonnement amusé du lièvre (4 à 7). Ton négligé 11 et 12. Dans les vers 21 et 22, scandez bien les verbes: elle part, etc.; l'allure heurtée de la diction imitera les mouvements de la tortue. Ton dégagé: vers 26, 27 et 28. Cris de triomphe de la tortue: 32 à 35.

Prononciation. La poésie n'admet l'élision des *e* muets qu'à la rime et devant une voyelle: rappelez-vous-le. — *Gageure* (jure), lièvre (lyè), éloigne (lwa); — *a ouvert*: part, victoire, gloire, tard.

LEXIQUE.

Commère , femme bavarde.	Aller son train de sénateur ,
Grain , mesure de poids.	aller très lentement.
Ellébore , plante purgative.	S'évertue , fait effort pour ar-
Renvoie aux calendes , à une	river au but.
date si éloignée qu'elle ne	Gageure , pari. (Prononcer ga-
viendra jamais.	jure).
Arpenter , courir à travers.	Au bout de la carrière , à
Landes , terres où il ne pousse	l'extrémité du terrain, au but.
que des plantes sauvages.	Élan , grand saut.

1. Rien ne sert de courir: il faut partir à point.
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.
« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. — Sitôt ! êtes-vous sage ?



5. Repartit l'animal léger:
 Ma *commère*, il faut vous purger
 Avec quatre *grains d'ellébore*.
 — Sage ou non, je parie encore. »
 Ainsi fut fait, et de tous deux
10. On mit près du but les enjeux.
 Savoir quoi, ce n'est point l'affaire,
 Ni de quel juge l'on convint.
 Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire;
 J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,
15. Il s'éloigne des chiens, les *renvoie aux calendes*,
 Et leur fait *arpenter les landes*.
 Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
 Pour dormir, et pour écouter
 D'où vient le vent, il laisse la tortue
20. *Aller son train de sénateur*.
 Elle part, elle *s'évertue*,
 Elle se hâte avec lenteur.

- Lui, cependant, méprise une telle victoire,
 Tient la *gageure* à peu de gloire,
 25, Croit qu'il y va de son honneur
 De partir tard. Il broute, il se repose,
 Il s'amuse à toute autre chose
 Qu'à la *gageure*. A la fin, quand il vit
 Que l'autre touchait presque *au bout de la carrière*,
 30. Il partit comme un trait; mais les *élans* qu'il fit
 Furent vains: la tortue arriva la première.
 « Eh bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?
 De quoi vous sert votre vitesse ?
 Moi, l'emporter ! Et que serait-ce
 35. Si vous portiez une maison ? »

LA FONTAINE.

1. Le plan.

1. *Personnages*. De qui est-il parlé dans cette fable ?
 2. *Paroles*
 et
 actions. { 1. Qu'est-ce que la tortue propose au lièvre ?
 2. Quelle est la réponse du lièvre ?
 3. Que réplique la tortue ?
 4. Était-ce difficile pour le lièvre d'atteindre
 ce but ?
 5. Pourquoi le lièvre se presse-t-il si peu ?
 3. *Résultat*. Qui, finalement, gagne la *gageure* ?
 4. *Moralité*. Que nous apprend cette fable ?

2. **Les mots et les expressions.** — 1. **Rien ne sert de courir**, il ne sert à rien, il est inutile. 2. **Partir à point**, à temps, au bon moment. 3. **En sont un témoignage**, en donnent une preuve. 4. **Gageons**, synonyme de *parions*; on remarquera que le fabuliste énumère dans les vers suivants tout ce qui se rapporte à une *gageure* (prononcez: *gajur*): but, enjeux, juge. 5. **Sitôt**, aussitôt. 6. **L'animal léger** (léger à la course), périphrase pour nommer le lièvre. 7. **Ellébore**, plante purgative que les anciens regardaient comme propre à guérir de la folie. 8. **Renvoie aux calendes** (grecques), à un temps qui n'arrivera jamais; (les calendes tombaient le 1er jour du mois chez les Romains; les Grecs n'avaient pas

de calendes). 9. **Arpenter les landes** (terres incultes), courir indéfiniment. 10. **Brouter, dormir, écouter** d'où vient le vent : le poète résume en ces mots toute la vie du lièvre. 11. **Train de sénateur**, gravement, lentement, tranquillement (les sénateurs sont des gens assez âgés et de grande dignité). 12. **S'évertuer**, faire des efforts pour arriver à un but. 13. **Il y va de son honneur**, son honneur y est intéressé. 14. **La carrière**, le champ de course. 15. **Les élans**, les sauts. 16. **Moi l'emporter**, moi devenir la gagnante !

3. Les idées. — *Rien ne sert de courir*, maxime discutable, à moins qu'on ne suppose : si on a laissé passer le temps.

Le lièvre et la tortue en sont un témoignage, ils vont agir de manière à témoigner de cette vérité.

Notre lièvre n'avait... ; tableau bien brossé, alerte, agile, qui contraste avec les efforts de la tortue si clairement peints. Ne la voyez-vous pas aller son train de sénateur, s'évertuer, se hâter avec lenteur ?

Il y va de son honneur... ; eût-il réussi, après avoir donné tant d'avance à la tortue, on l'eût estimé courtois ; il a échoué, ce n'est qu'un fat (prononcer *fatt*).

Il part comme un trait ; le voyez-vous qui s'élance ?...

Si vous portiez une maison ; il aurait alors un caractère de tortue et ne tablait pas sur son agilité ; il aurait appris à se hâter avec lenteur.

Cette fable est susceptible d'une autre morale : Nos qualités peuvent tourner à notre désavantage, surtout si nous en abusons.

4. Grammaire. — 1. Donnez les éléments de la proposition *il faut partir à point*. 2. Dites la nature et la fonction de *en* (2e vers). 3. Rétablissez les deux propositions dont *sage ou non* (8e vers) font partie. 4. Donnez les éléments de la proposition *ainsi fut fait*. 5. Rétablissez les mots sous-entendus dans les 11e et 12e vers. 6. Quelles sont la nature et la fonction de *rien* (1er v.) ? 7. Indiquez les mots qui sont compléments directs dans les vers 10, 11, 13. 8. Pourquoi à (13e v.) est-il une préposition explétive ? 9. Quels sont les deux compléments de forme indirecte dans le 15e v. ? 10. Quels sont les quatre verbes intransitifs contenus dans les vers 17 à 20 ?

5. Résumé. — Une tortue parie qu'elle atteindra avant un lièvre un but déterminé. La gageure acceptée, la tortue se hâte lentement et touche le terme avant le lièvre, qui s'est amusé avant de partir.

6. L'auteur. — La Fontaine. Voir page 142.

124. — PRINCIPES DE DICTION :

8° LES MOTS DE VALEUR.

Voir 5^e année, leçon 54.

125. — UN ÉVANGILE.

Diction. Texte plein de nuances à faire sentir, d'inversions (les détacher par une pause), d'explications entre virgules (à lire sur un ton différent, reprenant le ton primitif quand l'explication est finie). Ne pas omettre une seule des ponctuations écrites.

Les détails : 3^e vers, une pause avant *plane* ;

4^e vers, dire plus bas : *devant une pauvre cabane*,

7^e vers, baisser le ton,

11, 12 et 13 : A lire sur le même ton : *Soudain un de ces vieux, un mendiant, vint à passer* ; le reste plus bas.

Lier les vers 18-19, 34-35.

Prononciation. Errait (er-rè) ; a fermé : vase, âge ; o ouvert : soleil, logé, obole (ob-ol) ; voiles (vwal), figuiers (ghyé).

LEXIQUE.

Obole, petite pièce de monnaie ; très petite somme d'argent.

Osier, jeunes rameaux du saule, servant à faire des corbeil-

les, des berceaux, etc.

Misérable, le mendiant.

Surseoir, remettre à plus tard.

1. En ce temps-là, Jésus, seul avec Pierre, errait
Sur la rive du lac, près de Génésareth,
A l'heure où le brûlant soleil de midi plane,
Quand ils virent, devant une pauvre cabane,
5. La veuve d'un pêcheur, en longs voiles de deuil,
Qui s'était tristement assise sur le seuil,
Retenant dans ses yeux la larme qui les mouille,
Pour bercer son enfant et filer sa quenouille.
Non loin d'elle, cachés par des figuiers touffus,
10. Le maître et son ami voyaient sans être vus.

Soudain un de ces vieux dont le tombeau s'apprête,
Un mendiant, portant un vase sur sa tête,
Vint à passer, et dit à celle qui filait :

« Femme, je dois porter ce vase plein de lait

15. Chez un homme logé dans le prochain village.
Mais, tu le vois, je suis faible et brisé par l'âge.
Les maisons sont encore à plus de mille pas,
Et je sens bien que, seul, je n'accomplirai pas
Ce travail, que l'on doit me payer une *obole*. »

20. La femme se leva sans dire une parole,
Laissa, sans hésiter, sa quenouille de lin
Et le berceau d'*osier* où pleurait l'orphelin,
Prit le vase, et s'en fut avec le *misérable*.

Et Pierre dit :

« Il faut se montrer secourable,

25. Maître ! mais cette femme a bien peu de raison
D'abandonner ainsi son fils et sa maison
Pour le premier venu qui s'en va sur la route.
A ce vieux mendiant, non loin d'ici, sans doute,
Quelque passant eût pris son vase, et l'eût porté. »

30. Mais Jésus répondit à Pierre :

« En vérité,

Quand un pauvre a pitié d'un plus pauvre, mon Père
Veille sur sa demeure et veut qu'elle prospère.

Cette femme a bien fait de partir sans *surseoir*. »

Quand il eut fini ces mots, le Seigneur vint s'asseoir

35. Sur le vieux banc de bois, devant la pauvre hutte;
De ses divines mains, pendant une minute,
Il fila la quenouille et berça le petit;
Puis, se levant, il fit signe à Pierre, et partit.

Et, quand elle revint à son logis, la veuve,

40. A qui de sa bonté Dieu donnait cette preuve,
Trouva — sans deviner jamais par quel ami —
Sa quenouille filée et son fils endormi.

F. COPPÉE. — *Récits épiques*. Lemerre, éd.

126. — L'HEURE DES VACHES.

Diction. Délicieux morceau plein d'esprit et d'émotion; de sous-entendus aussi. Tâchez de bien comprendre chaque alinéa, puis essayez de le traduire.

Prononciation. Heureusement (eur-eûz), bois (bwâ), bleu-et, précaution (cô), il se faisait (fe), tard, hart, (a de car), barrait (â), potager (pott), meuglements (eû), essoucher (é), framboises (bwaz'), voir (vwar), cueillir (ke-yir), cueillions (ke-iyon), sait (sé), piquet (kè), ruminement (minn'-man).

LEXIQUE.

Essoucher, enlever la souche,
c'est-à-dire ce qui reste après
la coupe d'un arbre.

Pacageaient, pâturaient, man-
geaient l'herbe.

Brousse, étendue couverte d'é-
paisses broussailles.

Amblette, lien qui sert à
maintenir une barrière fer-
mée.

Gaule, long bâton.

Pagée, longueur comprise entre deux pieux d'une clôture en perches.

Clarine, sonnette suspendue au cou des animaux qui pâturent.

Hart, baguette flexible dont on se sert en guise de fouet.

Jointée, ce que les deux mains rapprochées peuvent contenir.

Aubel, sentier pour les piétons au bord des chemins.

5 heures du soir.

— « Eh ! les enfants ! C'est l'heure des vaches ! »

Et nous partions.

Connaissez-vous le clos d'en haut, celui qu'on a eu tant de peine à *essoucher**. C'est là que les vaches *pacageaient*. Pour aller les chercher le soir, pour les aller mener le matin, il fallait donc monter la route qui borde le verger du presbytère, et la suivre jusqu'au chemin de sortie par où l'on va à la sucrerie.

C'était loin. Heureusement qu'un raccourci nous permettait de piquer à travers un petit bois de bouleaux blancs où il y avait, suivant la saison, des fraises, des framboises ou des bleuets. On trouve toujours des fraises, des framboises ou des bleuets dans les raccourcis ; ce qui fait que les raccourcis, c'est des chemins plus longs que les autres.

Et quelles fraises s'épalaient dans le petit bois de bouleaux ! Grosses comme des fraises de jardin, d'un beau rouge vif, et juteuses !... Rien qu'à voir de loin la tête des bouleaux, vous en aviez l'eau à la bouche.

Donc il y avait un raccourci.

Pour s'y rendre, il est vrai que la route était pierreuse et mal marchante. Mais nos pieds nus en avaient parcouru bien d'autres ! Et par ailleurs, que de compensations ! Le verger du curé, par exemple, n'était pas là pour rien ! Les pommes, c'est à tout le monde.

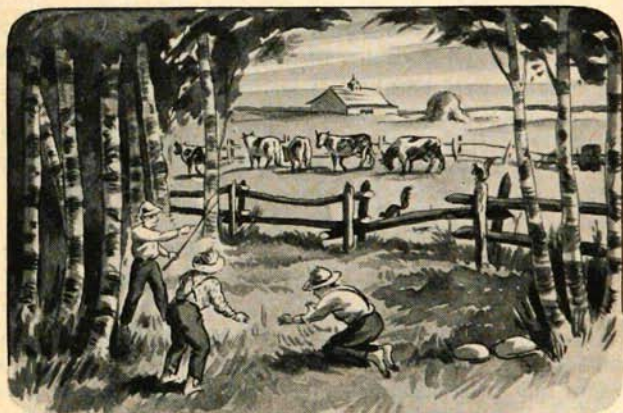
Du reste, ne ramenions-nous pas, avec les nôtres, la vache du bedeau ? Cela nous donnait des droits sur les pommes de M. le curé. Nous en cueillions plein nos poches. De grosses pommes vertes, avec une pointe de rouge du côté du soleil, pleines de jus, dures comme des pierres... Ah ! les bonnes pommes !

Le long de la route, sur les clôtures, il y avait aussi les écoreux... J'allais oublier les écoreux !

Prendre un écoreuil en vie n'est pas une petite affaire. Il faut d'abord une *gaule* ; au bout, nouée en collet, une tresse, légère et coulante, de trois crins de cheval. Quand le petit animal, pour ronger une noisette, se dresse, la queue en panache, sur le bout d'un piquet vous approchez à pas de loup, retenant votre souffle, jusqu'à portée de gaule... et lentement, avec des précautions infinies vous passez le nœud coulant au cou du rongeur... Mais il faut avoir l'œil vif et la main ferme : au moindre coup de vent qui fait voltiger le crin ou dévier la gaule, au bruit le plus léger, à la moindre alerte, l'animal fait un bond et soudain il n'y a plus rien sur le bout du piquet ; l'écoreuil file sur les *pagées* de la clôture... Mais c'est si joli de le voir aller qu'on regretterait presque de ne pas l'avoir manqué. Qui n'a pas chassé l'écoreuil ne sait pas comme un lacet de crin noir au-dessus d'une petite tête rousse fait palpiter un cœur d'enfant.

A croquer des pommes, à cueillir des fraises, à courir les écoreux, nous finissions par arriver dans le clos d'en haut, et nous entendions tinter la *clarine* de la Rousse, une maîtresse vache, qui donnait, une traite portant l'autre, six pots et une pinte. Déjà il se faisait tard ; les rayons obliques du soleil penchant nous le rappelaient.

Vite, nous rassemblions les bêtes, perdues dans la *brousse*. D'elle-même la Rousse prenait le bon chemin, et, tout le troupeau la suivant, c'était, dans la route, une longue file de bêtes lourdes et lentes, qui s'en allaient vers le village. Derrière les vaches, après avoir soigneusement mis l'*amblette* sur la barrière, et, *harts* en main, nous poussions en avant les plus paresseuses.



Au retour, nous ne résistions pas au désir de cueillir encore une jointée de fraises.

Avouerai-je que, même au retour, en passant près du petit bois, nous ne résistions pas au désir de cueillir encore une *jointée* de fraises ? Les bonnes vaches s'arrêtaient, rêveuses, avec l'air de dire : « Ah ! si nous pouvions, nous aussi, sauter la clôture ! » Puis elles se mettaient à brouter l'herbe qui pousse sur l'*aubel* du chemin.

A la maison, on commençait à s'impatienter :

— « Les petits sorciers ! je gage qu'ils ont encore pris par le bois de bouleaux. Ils s'amuse^{nt} à manger des fraises, au lieu de ramener les vaches. »

Tout à coup, ding ! dang ! ding ! dang !... C'était la Rousse. On ouvrait la barrière à coulisse, on barrait l'entrée du jardin potager, on fermait la porte de la grange, et « Qué, vaches, qué ! » — les bêtes entraient dans le parc.

Puis, on tirait les vaches. Dans l'ombre qui descendait, nous entendions un ruminement confus, des meuglements vers l'étable, et le bruit, très doux, du lait tombant dans du lait.

Du haut du clocher, l'angélus du soir jetait sur la campagne ses derniers tintons.

L'heure des vaches était passée.

A. RIVARD. — *Chez nous.*

Questions. — 1. Énumérez les principales idées émises dans cette leçon. 2. Faites le résumé de la leçon. 3. Indiquez les passages qui vous plaisent le plus, et donnez-en les raisons. 4. Quel est le sens des expressions : *s'avancer à pas de loup*, *tirer les vaches*, *une traite portant l'autre*, *qué, vaches, qué*; etc.

Formation de mots. — Indiquez les préfixes et les suffixes des mots suivants : *essoucher*, *sucrerie*, *raccourcir*, *juteux*, *clôture*, *collet*, *lacet*, *rappeler*, *impatienter*.

En mettant les préfixes ou les suffixes convenables former des mots nouveaux avec *maison*, *vache*, *soir*, *vert*, *prendre*, *pierre*, *bond*, *dire*, *passer*, *plant*.

127. — **Prononciation** : LES SEMI-VOYELLES, LES CONSONNES L ET N mouillés (YE ET GN).

I. Pour les semi-voyelles, voir 5e année, leçon 57.

II. Les consonnes l et n mouillés.

Pour articuler l'l mouillé, on place *le bout de la langue* contre les alvéoles dentaires (comme pour l'l simple), mais au lieu de frapper le palais, la langue se bombe et frotte le haut du palais, comme pour dire *li-e*, puis elle s'abaisse *brusquement* et complète ainsi l'articulation: *ye*.

Le gne s'obtient en étalant le *dos de la langue* (la partie médiane) sur le palais tandis que la pointe appuie *mollement* contre les dents inférieures. La langue s'abaisse *brusquement* au moment de l'articulation.

Répétez : Avec vos gentilles compagnes, dans ce coin ignoré de la montagne, effeuillez, gentilles travailleuses, effeuillez, dans vos corbeilles, ces fleurs merveilleuses.

128. — LE CORPS HUMAIN.

Prononciation. Vous soignerez l'énonciation des voyelles et des consonnes. — Pellicule (pel-li : prolonger le 1er l), amollir (mol), corps humain (cor-u), les os (zô), les nerfs (ner), nos devoirs (no-dvwar : o ouvert), raison (rè), chef-d'œuvre (chè), vision (zyon).

LEXIQUE.

Pellicule, peau très mince.
Sollicitude, soin attentif, affectueux.

Subalterne, qui est sous la dépendance d'un autre (du latin *sub*, sous ; *alter*, autre).

Le corps* humain se compose d'une multitude d'organes* dont chacun a ses fonctions particulières. Les uns, tels que les os* et les dents, sont durs ; d'autres,

comme la chair et les nerfs, sont flexibles. Il y a aussi dans le corps, le sang et diverses autres substances liquides.

Les os, qui sont au nombre de plus de deux cents, diffèrent de forme suivant leur destination; leur ensemble constitue le squelette, la charpente du corps; ils sont réunis au moyen de ligaments ou cordons élastiques, revêtus de muscles, qui servent à produire les mouvements.

Les principales parties du corps sont la tête, le tronc et les membres.

Dans la tête se trouvent le cerveau et un grand nombre d'organes, spécialement ceux de la vue, de l'ouïe*, de l'odorat et du goût.

Dans le tronc sont logés le cœur, les poumons, l'estomac, les intestins, le foie, les reins, etc.

Les membres sont admirablement organisés pour exécuter les ordres de la volonté. Les bras sont particulièrement destinés au travail; les jambes et les pieds servent à mouvoir le corps comme l'ordonne l'âme, qui dirige l'organisme.

La peau recouvre tout le corps et le protège; elle est elle-même couverte et protégée par l'épiderme, *pellicule* percée d'une infinité de petits trous appelés pores, par lesquels s'opère la transpiration.

Pour que le corps se conserve en santé, il lui faut l'air, les aliments, les vêtements, la propreté et l'exercice. Nos parents lui ont prodigué avec tendresse et *sollicitude* tous les soins qu'il réclame: c'est là pour nous un motif tout particulier de nous montrer très reconnaissants à leur égard.

Notre corps est pour l'âme plus qu'un instrument et un serviteur, c'est un associé; car, c'est l'union de

l'âme et du corps qui constitue la personne humaine, mais un associé *subalterne*: c'est à l'âme de commander et non au corps.

Acquittons-nous de nos devoirs envers notre corps. Donnons-lui les soins nécessaires à sa conservation; mais prenons garde de l'amollir par la sensualité.

Respectons-le comme l'ordonnent la raison et la religion. Que de motifs n'en avons-nous pas ! Il est un chef-d'œuvre du Créateur. Au jour de notre baptême, il est devenu le temple du Saint-Esprit; par la sainte communion, il est la demeure personnelle de Jésus-Christ; enfin, il est destiné à se réunir à notre âme au jour de la résurrection et appelé à la vision béatifique durant l'éternité.

Questions. — 1. De quoi se compose le corps humain ? 2. Quelles en sont les principales parties ? 3. Énumérez les organes les plus importants de chacune d'elles ? 4. Pourquoi le corps doit-il être soumis à l'âme ? 5. Pour quels motifs devons-nous le soigner et le respecter ? etc.

Mots et expressions. — *Corps, corporel, corpulence, corpuscule.* — *Organe, organisme, organiser, organisation, organisateur.* — *Ouïe, les ouïes des poissons.* — *Oreilles, auriculaire; vue, visuel; nerf, nerveux; muscle, musculaire.* — *Os, osselets, ossements, osseux, ossuaire, ossifier.* — *Corps humain, corps d'armée, corps céleste, corps de bâtiment, une lutte corps à corps.* — *Peau (autrefois pel), pellicule; corps (du latin corpus), corpuscule; mont, monticule;* — *Nommez les cinq sens de l'homme, — leurs organes respectifs, — et les principaux os du squelette.*

129. — L'ENLISEMENT.

Diction. Texte difficile à rendre. Vous le lirez lentement: il est tout haché de signes de ponctuation qu'il faudra respecter.

Dans le deuxième alinéa, certaines virgules ont la valeur des deux points, elles amènent une explication, qu'il faudra lire comme telle: il s'en arrache et se jette à gauche, *le sable lui vient à mi-jambe*; il se jette à droite, *le sable lui vient aux jarrets*, etc.; de même, 3e alinéa: il se redresse (conséquence), il enfonce

Prononciation. Enlissement (liz-man); *a fermé ou allongé*: sable (â), hâter, pas, tâche, jarret; — s'orienter (sor), parfois (fwa), poix (pwa), la semelle (la-smell'), aspect (pè), essaye (sè-ye), croissait (erwa-sè), poisson (pwa), s'allège (sal'lèj), au-dessus (ô-tsu).

LEXIQUE.

Glu, matière molle, collante.

Indicible, qui ne peut s'exprimer.

S'allège, se rend plus léger.

Mal famé, qui a une mauvaise

réputation.

Gaine, enveloppe.

Frénétiquement, furieusement, d'une manière désespérée, avec frénésie.

Il arrive parfois, sur de certaines côtes de Bretagne ou d'Écosse, qu'un homme, voyageur ou pêcheur, cheminant à marée basse sur la grève, loin du rivage, s'aperçoit soudainement que depuis quelques minutes il marche avec quelque peine. La plage est sous ses pieds comme de la poix; la semelle s'y attache: ce n'est plus du sable, c'est de la *glu*. La grève est parfaitement sèche; mais, à chaque pas qu'on fait, dès qu'on a levé le pied, l'empreinte qu'il laisse se remplit d'eau. L'œil, du reste, ne s'est aperçu d'aucun changement; l'immense plage est unie et tranquille, tout le sable a le même aspect, rien ne distingue le sol qui est solide, du sol qui ne l'est plus; la petite nuée joyeuse des pucerons de mer

continue de sauter tumultueusement sur les pieds du voyageur.

L'homme suit sa route, va devant lui, appuie vers la terre, tâche de se rapprocher de la côte. Il n'est pas inquiet. Inquiet de quoi ? Seulement il sent quelque chose comme si la lourdeur de ses pieds croissait à chaque pas qu'il fait. Brusquement il enfonce. Il enfonce de deux ou trois pouces. Décidément il n'est pas dans la bonne route; il s'arrête pour s'orienter. Tout à coup il regarde à ses pieds. Ses pieds ont disparu. Le sable les recouvre. Il retire ses pieds du sable, il veut revenir sur ses pas, il retourne en arrière; il enfonce plus profondément. Le sable lui vient à la cheville; il s'en arrache et se jette à gauche, le sable lui vient à mi-jambe; il se jette à droite, le sable lui vient aux jarrets. Alors il reconnaît avec une *indicible* terreur qu'il est engagé dans la grève mouvante, et qu'il a sous lui le milieu effroyable où l'homme ne peut pas plus marcher que le poisson n'y peut nager. Il jette son fardeau, s'il en a un; il *s'allège* comme un navire en détresse; il n'est déjà plus temps, le sable est au-dessus de ses genoux.

Il appelle, il agite son chapeau ou son mouchoir, le sable le gagne de plus en plus. Si la grève est déserte, si la terre est trop loin, si le banc de sable est trop *mal famé*, s'il n'y a pas de héros dans les environs, c'est fini, il est condamné à l'enlissement. Il est condamné à cet enterrement long, infaillible, implacable, impossible à retarder ni à hâter, qui dure des heures, qui n'en finit pas, qui vous prend debout, libre et plein de santé, qui vous tire par les pieds, qui à chaque effort que vous tentez, à chaque clameur que vous poussez, vous entraîne un peu plus bas, qui a l'air de vous punir de votre

résistance par un redoublement d'étreinte, qui fait rentrer lentement l'homme dans la terre en lui laissant tout le temps de regarder l'horizon, les arbres, les campagnes vertes, les fumées des villages dans la plaine, les voiles des navires sur la mer, les oiseaux qui volent et qui chantent, le soleil, le ciel. Le misérable essaye de s'asseoir, de se coucher, de ramper; tous les mouvements qu'il fait l'enterrent; il se redresse, il enfonce;



Il implore, crie, se tord les bras, désespère.

il se sent engloutir; il hurle, implore, crie aux nues, se tord les bras, désespère. Le voilà dans le sable jusqu'au ventre; le sable atteint la poitrine. Il n'est plus qu'un buste. Il élève les mains, jette des gémissements furieux, crispe ses ongles sur la grève, veut se retenir à cette cendre, s'appuie sur les coudes pour s'arracher à cette *gaine* molle, sanglote *frénétiquement*; le sable monte. Le sable atteint les épaules; le sable atteint le cou; la face seule est visible maintenant. La bouche

crie, le sable l'emplit; silence. Les yeux regardent encore, le sable les ferme; nuit. Puis le front décroît, un peu de chevelure frissonne au-dessus du sable; une main sort, troue la surface de la grève, remue et s'agite, et disparaît. Sinistre effacement d'un homme.

VICTOR HUGO. — *Les Misérables*.

Questions. — 1. En quoi consiste l'enlèvement ? 2. Où se produit-il ? 3. Racontez ses différentes phases : marche du voyageur loin du rivage, aspect du sable, premières difficultés; hésitations, changement de route, les pieds enfoncent, puis les jambes, efforts plus violents et inutiles; terreur du malheureux lorsqu'il comprend son épouvantable situation, ses cris, ses gestes, son enfoncement; plus d'espoir de délivrance, sa lente disparition, ses derniers gestes, cris, regards.

Composition française: L'ENLÈVEMENT.

Plan: Voir les questions ci-dessus, surtout la troisième

130. — LE PAPILLON BLESSÉ, EMBLÈME DE L'HOMME.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. 1er alinéa : ton de la narration; 2e alinéa : sympathie, pitié.

Prononciation. Tandis que (di-ke), grossière (ô). Surveillez la prononciation des *i* et des *u*, surtout dans les syllabes *di*, *ti*, *du*, *tu* : abattu, voltigeait, petit, dit, coutume, tu avais, t'eût; — probablement (prob), faisant (fe), je me suis (je-msui), quand je te (can-chte), et je ne te (é-j'ne-t), aurore (or-or), voilà ce que je te (vwa-la-ske-chte).

Tandis que je vous écrivais pendant la nuit, un papillon qui était entré par ma fenêtre entr'ouverte s'est abattu sur les briques de ma chambre. Il s'était

probablement fait mal, et il voltigeait par terre, faisant un grand petit bruit pour se relever. Son bruit m'a fait penser à lui, moi qui dans ce moment ne pensais qu'à vous: je me suis dit que, s'il parvenait à voler comme de coutume, il viendrait bien vite brûler ses ailes à la lumière et mourir, et qu'il valait bien mieux le mettre dehors en liberté sous les étoiles. Je l'ai poursuivi avec un cornet de papier pour le prendre; je l'ai pris et je l'ai mis en liberté.

13. Pauvre papillon ! nous sommes comme toi blessés par la douleur; nous nous agitions terre à terre des ailes que Dieu nous a faites: l'espérance et la prière; et c'est alors que Dieu pense tout particulièrement à nous. Quand je te poursuivais tout à l'heure, tu avais bien peur de moi, tu croyais que je voulais augmenter ton mal. Et je ne te poursuivais que pour te sauver; et c'est comme cela que Dieu nous poursuit ! Mais quand je t'ai jeté dehors dans la sombre nuit, c'est alors surtout que tu as accusé ma cruauté. Pauvre ignorant ! cette grossière lumière que tu regrettais t'eût fait mourir, et au lieu de cela tu auras demain un air pur et doux au soleil levant. Cette sombre nuit est l'image de la mort; quand Dieu nous y jette, c'est pour nous faire retrouver la liberté, et la vie, et la joie au lever de l'éternelle aurore. Voilà ce que je te dis, petit papillon et voilà ce que vous nous dites, ô mon Dieu.

MGR GERBET.

1. Plan à compléter.

a) Ce qui arrive à l'auteur pendant qu'il écrit.

1. Il écrit (quand ?)...
2. Un papillon... et... sur...
3. Effort et... pour...
4. L'auteur juge...
5. Il le prend (comment ?)... et le jette (où ?)...

b) Réflexions que cet incident inspire à l'auteur.

1. Nous sommes... comme...
2. Nous nous... et Dieu...
3. Le papillon fuyait... parce qu'il croyait...
4. Dieu nous...
5. Le papillon accuse...
6. Dieu nous jette... pour...
7. L'auteur le...
8. Dieu nous...

2. Questions d'intelligence. — 1. De quoi le papillon est-il l'image ? — Quel dicton est usité à ce sujet ? 2. Pourquoi dit-on *s'est abattu*, et non *est tombé* ? 3. Justifiez l'expression *grand petit bruit*. 4. Pourquoi mettre le papillon dehors, au lieu de le laisser jouir de la lumière ? 5. Pourquoi l'auteur prend-il un cornet de papier ? 6. A quel sentiment l'auteur attribue-t-il la peur du papillon ? 7. Que signifie l'expression exclamative *pauvre ignorant* ? 8. Qu'a perdu le papillon en étant jeté dehors ? — et que gagne-t-il ? 9. N'avons-nous pas la liberté en cette vie ? 10. Comment la mort peut-elle nous donner la vie ? 11. Qu'est-ce que *l'éternelle aurore* ? 12. Par quelle heureuse opposition l'auteur termine-t-il ce sujet ?

3. Questions littéraires. — 1. Entre quels êtres l'auteur fait-il une comparaison ? 2. Donnez un synonyme de *tandis que*. 3. Marquez la différence entre *voler*, *voleter* et *voltiger*. 4. Citez l'expression qui, à la 5e ligne, forme un tour de paradoxe. 5. Quel incident porte l'auteur à faire une digression pendant qu'il écrivait sa lettre ? 6. A qui s'adresse l'auteur dans le 1er alinéa ? 7. Qui apostrophe-t-il dans le 2e ? 8. Comment l'auteur a-t-il fait une apostrophe dans chacun de ces deux alinéas ? 9. Trouvez une répétition de la conjonction vers la fin de ce morceau. 10. Cherchez-y une belle périphrase.

4. Étude grammaticale. — 1. Donnez la nature et la fonction de *tandis que* (1re ligne); — de *entr'ouverte* (2e l.). 2. Quand l'*e* de *entre* s'élide-t-il ? 3. Trouvez une locution verbale (3e et 4e ligne) et mettez-la à l'infinitif. 4. Cherchez les trois compléments de *ai poursuivi* (11e l.). 5. Transformez l'infinitif *mettre* (10e l.) en une subordonnée (ou complétive). 6. Donnez la nature et la fonction de *terre à terre* (14e l.).

7. Pourquoi le participe *faites* (15e l.) est-il au féminin pluriel ?
 8. Pourquoi, après les mots *liberté* et *vie* (vers la fin), met-on une virgule, bien qu'il y ait la conjonction *et* ?
 9. Pourquoi s'est-on servi deux fois de *voilà*, au lieu de *voici* ?
 10. Dites la nature et les éléments de la proposition : *Il s'était probablement fait mal* (3e ligne).
 11. Que signifie *des* dans : *nous nous agissons... des ailes...*

5. Résumé. — Un papillon vient s'abattre sur les briques de ma chambre. Le bruit qu'il fait attire mon attention; je le mets en liberté.

La douleur nous blesse comme le papillon; lorsque nous agissons nos ailes, l'espérance et la prière, Dieu nous poursuit aussi pour nous sauver. Quand il nous jette dans la nuit de la mort, c'est pour nous faire retrouver la vie au lever de l'éternité.

6. L'auteur. — Mgr GERBET (Olympe-Philippe), (1789-1864). Évêque de Perpignan; un des écrivains les plus exquis du XIXe siècle, auteur du *Dogme générateur de la piété catholique*, de l'*Esquisse de Rome chrétienne*, etc.

131. — PRINCIPES DE DICTION :

9° LE MOUVEMENT, 10° LES GESTES,
 11° LA RESPIRATION.

Voir 5e année, leçon 61.

132. — L'ÂME ET SES FACULTÉS.

Prononciation. Nous surveillerons la prononciation des nasales : humain, moindre (mwin), bien, pense, substance, instruit, etc. — Je sais que je (sé-kej'), croyance (krwa-yanss'), que le corps (ke-lcor), voyez ce qu'il (skil), Chrysostome (zoss'-tôm'), doué (dwé), distinct (tinkt'), poitrine (pwa), ressemblance (re), aussi (ô).

LEXIQUE.

Immatérielle , qui n'est pas composé de matière.	Principe , cause première.
Raisonnement , enchaînement de propositions destinées à prouver une chose.	Est doué , possède.
	Jugement , affirmation de la convenance ou de la non convenance de deux idées.

Tout admirable qu'est le corps humain, il n'est que la moindre partie de nous-mêmes; car il y a en nous notre âme*, qui lui est bien supérieure*.

Nous ne pouvons voir l'âme, parce que c'est une substance *immatérielle*; mais notre raison nous prouve son existence, et la religion nous en instruit clairement. En effet, celle-ci nous dit que l'homme est une créature raisonnable composée d'une âme et d'un corps. Et celle-là fait le *raisonnement* suivant: « Je sais que je pense; or mon corps, étant matière, ne peut penser; il y a donc en moi un *principe* pensant différent du corps, c'est mon âme. » D'ailleurs, la croyance à l'existence de l'âme est commune à tous les peuples.

Notre corps, formé d'organes, tend à se décomposer: venu de la terre, il y retourne par la mort. Il n'en est point ainsi de l'âme; simple de sa nature, elle ne peut se décomposer, et nous savons par la foi que Dieu l'a créée immortelle*.

C'est de l'âme que le corps reçoit sa beauté. Voyez ce qu'il devient quand elle s'en sépare. Comme la mort le rend difforme et horrible! « Pourquoi, dit saint Chrysostome, Dieu a-t-il voulu qu'il en fût ainsi? N'est-ce pas pour nous rappeler que, lorsque le corps était vivant, il ne tirait pas sa beauté de lui-même, et que la noblesse de son front, l'éclat de ses yeux, la majesté de son visage, venaient de l'âme, qui, par conséquent est plus noble que lui? »

De même que notre corps *est doué* d'organes distincts: de jambes pour marcher, de bras et de mains pour saisir, d'une bouche pour manger, d'une poitrine pour respirer, ainsi notre âme possède diverses facultés ou puissances. Elle est capable de sentir, de connaître et de vouloir.

La faculté de sentir s'appelle sensibilité*; celle de connaître, intelligence; celle de vouloir, volonté.

Par la sensibilité, nous éprouvons des impressions de plaisir* ou de douleur, comme le froid et le chaud, le doux et l'amer.

Par l'intelligence, nous connaissons les objets, nous formons des *jugements*, nous nous rappelons ce que nous avons appris.

Par la volonté, nous agissons, nous nous déterminons librement à faire tel ou tel acte.

Ces trois facultés sont distinctes, mais ne constituent pas trois âmes. Il n'y a en nous qu'une âme, qui sent, connaît et veut.

Nous sommes en cela une image de la très sainte Trinité, qui est un seul Dieu en trois personnes distinctes.

Respectons toujours, en nous et dans le prochain, cette divine ressemblance, qui fait notre gloire et qui, si nous ne la défigurons point par le péché, fera aussi notre bonheur.

Questions. — 1. Qu'est-ce que l'âme ? 2. Quelles preuves donne-t-on de son existence ? 3. Montrez qu'elle est supérieure au corps et la cause principale de sa beauté. 4. Donnez la définition des trois facultés de l'âme, et dites ce que vous savez sur chacune d'elles; etc.

Mots et expressions. — *Âme, esprit; âme noble, âme basse, parler avec âme, perdre son âme, sauver son âme, avoir la mort*

dans l'âme. — Mortel, immortel; matériel, immatériel. — Supérieur, supériorité; spirituel, spiritualité. — Sensibilité, sensible, sensiblerie, sentir, insensibilité. — Plaisir, plaisant, plaisance, plaire, complaire, complaisance. — Former des adjectifs terminés en *able*, et des noms en *ion* avec les verbes suivants: composer, séparer, former, estimer, respirer. — Indiquez des qualités qui conviennent à l'âme humaine.

133. — MORT ET FUNÉRAILLES DE MONTCALM.

Diction. Le ton de la narration pour le 1er alinéa; puis il faudra rendre les sentiments des spectateurs (désolation des femmes: *Oh! mon Dieu!* la calme réponse du général et les paroles échangées entre celui-ci et le chirurgien d'abord, et M. de Ramezay ensuite).

Dans la deuxième partie, narration émue.

Prononciation. Tué (1 syllabe), muette (1 syllabe); **a fermé:** funérailles (ây), bataille (ây), passage (pâ); **a ouvert:** soldat, fuyard, part; — linceul (eul), glorieuse (or-yeûz), fosse (ô), aurait (or), verdict (dikt'), domptant (don-tan), au-delà (ô-dla), je ne verrai (je-nver-é), M. de Lévis (dlé).

LEXIQUE.

Domptant, surmontant, dominant.

Courtoisie, politesse, amabilité, bienveillance.

Chirurgien, médecin qui s'occupe spécialement des opérations.

Verdict médical, déclaration du médecin.

Relation contemporaine, récit datant de cette époque.

Candiac, village de France où habitait la famille de Montcalm.

En s'efforçant de rallier ses troupes sur les Plaines d'Abraham, Montcalm avait reçu deux blessures, dont l'une était fatale. Voyant que la bataille était absolument perdue, et se sentant mortellement atteint, il se fit soutenir sur son cheval par trois soldats et parvint

à gagner la ville, où il pénétra par la porte Saint-Louis, en même temps qu'un flot d'hommes de tous les corps échappés à la poursuite de l'ennemi. La terreur et la désolation régnaient dans Québec, où les fuyards avaient apporté les désastreuses nouvelles du champ de bataille. Mais, à la vue de Montcalm qui, les habits souillés de sang, et affaissé sur son cheval noir, descendait lentement la rue Saint-Louis, appuyé sur ses soldats



Rentrée de Montcalm à Québec.

dont la contenance indiquait le désespoir; devant ce groupe tragique, des cris de douleur et de consternation éclatèrent de toutes parts.

— « Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! Le marquis est tué ! » répétaient en pleurant les femmes qui se pressaient sur le passage du lugubre cortège.

En entendant ces exclamations et ces gémissements, le général se redressa; et, *domptant* un moment ses souffrances, il essaya, avec sa *courtoisie* habituelle, de

rassurer celles qui les proféraient. « Ce n'est rien ! ce n'est rien ! leur dit-il. Ne vous affligez pas pour moi, mes bonnes amies. »

On le conduisit dans la maison de M. André Arnoux, le *chirurgien* du roi, qui était à l'armée du lac Champlain. Ce fut Arnoux le jeune, frère d'André, qui examina et pansa ses blessures. Montcalm voulut savoir quel était son *verdict médical*. Et Arnoux ne put éviter de lui déclarer que la mort était proche. Le général accueillit cette annonce avec une sérénité et une fermeté d'âme admirables.

— « Combien d'heures ai-je encore à vivre ? demanda-t-il ; dites-moi la vérité comme un ami sincère. »

Le chirurgien répondit que le blessé ne pourrait se prolonger beaucoup au delà de 3 heures du matin. Une *relation contemporaine* prétend que Montcalm s'écria alors : « Tant mieux, je ne verrai pas les Anglais dans Québec. » Et immédiatement, il prit ses dispositions pour mettre ordre à ses affaires et se préparer à bien mourir.

L'illustre blessé ne voulut plus faire aucun acte relatif à son commandement. On rapporte qu'à une demande d'instructions de M. de Ramezay, gouverneur de Québec, il répondit : « Je n'ai plus d'ordres à donner ; j'ai à m'occuper d'affaires plus importantes, et le temps qui me reste est court. » Il aurait aussi ajouté : « Je meurs content, je laisse les affaires du roi mon maître entre bonnes mains ; j'ai toujours eu la plus haute opinion de M. de Lévis. »

Son secrétaire resta auprès de lui jusqu'à la fin. Montcalm lui communiqua ses volontés dernières. Combien de fois alors sa pensée dut-elle s'envoler vers son cher *Candiac*, vers la mère, l'épouse, les enfants,

tous les êtres aimés qu'il ne reverrait plus qu'au delà du tombeau, dans l'éternelle patrie des âmes ! La foi profonde qui l'animait vint adoucir ses derniers instants et le fortifier au moment suprême. Il reçut le viatique et l'extrême-onction avec une piété très vive. Et à 5 heures du matin, le 14 septembre 1759, il expirait comme un héros chrétien qui croit aux promesses de l'immortalité.

* * *

Tout était ruine et confusion dans Québec. On ne put trouver un ouvrier capable de préparer une bière convenable aux restes de M. le marquis de Montcalm. Ce fut un vieux contremaître des Ursulines, surnommé « le bonhomme Michel », qui ramassa à la hâte quelques planches, dit le vieux récit du monastère, et parvint à confectionner, en versant des larmes abondantes, une boîte informe, peu en rapport avec la précieuse dépouille, qu'elle devait renfermer. »

Les funérailles du général eurent lieu le jour même de sa mort, à 9 heures du soir. Le pauvre cercueil où semblaient être ensevelis, dans le même linceul que le héros, tous les espoirs et la fortune même de la patrie, était escorté par M. de Ramezay, les officiers de la garnison, et quelques mornes citoyens, que suivaient des femmes et des enfants en pleurs.

Quel lugubre spectacle que ce convoi de Montcalm, s'en allant dans l'obscurité, sous la menace des bombes et des obus, au milieu de Québec incendié et dévasté !

La cérémonie funèbre eut lieu dans la chapelle des Ursulines, à la lueur des flambeaux. Un chanoine de la cathédrale y présida, assisté de deux confrères. Dans les demi-ténèbres, on pouvait entendre derrière les grilles huit religieuses agenouillées, qui, dans toute

la ferveur de leur âme, priaient pour l'illustre mort dont leur sainte maison allait désormais garder la dépouille. On descendit cette bière misérable et glorieuse dans la fosse qu'une bombe anglaise avait commencé de creuser. Et ce fut tout. « Les cloches restèrent muettes, le canon ne résonna point, et les clairons furent sans adieu pour le plus vaillant des soldats. »

THOMAS CHAPAIS. — *Le Marquis de Montcalm*.
Garneau, éd.

Questions. — 1. Résumez en quelques mots les faits qui précédèrent la blessure de Montcalm. 2. Parlez de la rentrée du blessé dans Québec, de la douleur des femmes et de l'entretien avec le chirurgien. 3. Quelles paroles attribue-t-on à Montcalm ? 4. Racontez ses derniers moments. 5. Comment lui confectionna-t-on une bière ? 6. Quelles circonstances accompagnèrent ses funérailles ? 7. Où se fit l'inhumation ? etc.

Exercice de langage. — Examinez la gravure de cette leçon, et décrivez la scène qu'elle représente, les personnages et les sentiments qu'ils éprouvent.

Pourquoi Montcalm est-il un héros, et d'où vient qu'il est si populaire au Canada ?

134. — PUISSANCE DE LA VOLONTÉ. — EDISON.

Diction. Marquez par des intonations différentes la citation du 1^{er} alinéa et le changement d'interlocuteur dans la conversation du père et du fils.

Prononciation. Heureusement (eur-euz); repas (pâ); **a ouvert** de car: dollar, gare, se leva, monta, départ, part.

O ouvert: locomotive (loc-omm-ott), économie, laboratoire (or), téléphone (onn), phonographe (fonn-og); tu sais (sé), buffet (bu-fè), saucisses (sô), là-dessus (là-tsu), sandwiches (san-dwi-tch).

LEXIQUE.

Artisan , homme qui exerce un métier.	Sandwichs , tranches de pain qui renferment de la viande froide, du jambon, etc.
Réaliser , accomplir, faire.	Laboratoire , lieu où l'on fait des expériences de chimie.
Buffet , restaurant installé dans les gares de chemins de fer.	Ambulant , qui se déplace.
Réduit , très petit local.	

Enfants, ne dites jamais: « A quoi bon étudier, à quoi bon m'instruire? Fils d'un pauvre *artisan*, je ne serai jamais qu'un laboureur ou un ouvrier. » Qui peut prévoir ce que l'avenir vous réserve si vous cultivez votre volonté de manière à la rendre inébranlable? *La volonté, c'est l'homme*, ne l'oubliez pas.

Lisez et méditez l'histoire suivante. Elle est un exemple frappant de ce qu'il est possible de *réaliser* par la seule puissance de la volonté.

En 1847, naissait Thomas Edison, à Port-Huron, petite ville des États-Unis. Son père était si pauvre que l'enfant ne put fréquenter l'école que pendant huit semaines. Heureusement, il avait une mère intelligente et instruite qui mit ses soins à lui enseigner ce qu'elle savait elle-même.

Un soir d'hiver, la famille terminait son maigre repas, lorsque le père lui dit:

— « Mon fils, te voilà dans ta douzième année. A ton âge, quand on n'a pas une quantité raisonnable de dollars, on va chercher fortune. Tu es bien portant. Tu sais lire, écrire et calculer. Avec cela, tu pourras te pousser dans le monde. »

— Je comprends, répondit Thomas. Le moment est venu de gagner ma vie. Mais quel sera mon métier?

— Tu seras homme d'équipe, mon garçon, dans le fourgon à bagages du « Central Michigan ». J'ai ar-

rangé ton affaire avec le chef de gare. Tu ne t'occuperas pas seulement des bagages. Le propriétaire du *buffet* te confiera des gâteaux, du pain et des saucisses que tu pourras revendre aux voyageurs, pendant la marche du train. De son côté, le marchand de journaux te donnera des revues et des journaux. Tu seras un vrai commerçant, et comme il faut de l'argent à un commerçant pour débiter en affaires, tiens, voici pour tes frais de premier établissement. »

Là-dessus, le père tendit à son fils trois dollars que l'enfant empocha, en étouffant un soupir.

« — Quand faut-il partir ? demanda-t-il simplement.

— Le premier train part demain matin, à 7 heures ; tu partiras donc demain, à 6 heures. »

Le jeune Thomas se leva. « C'est bien », dit-il. Il embrassa sa mère, serra la main de son père et monta tranquillement dans le pauvre *réduit* qui lui servait de chambre, afin de faire ses préparatifs de départ.

Le lendemain, on le vit parcourir le train, offrant aux voyageurs tantôt journaux ou livres, tantôt *sandwichs*, fruits et cigares. Au bout de quelques jours, il connut toutes les finesses du métier et réalisa quelques bénéfices.

Avec ses premières économies, il acheta des livres qu'il lut, ou plutôt dévora. Un volume de chimie tombé sous sa main, lui inspira une vraie passion pour cette science. Il installa une sorte de *laboratoire* dans le train, tenta quelques expériences et mit le feu au plancher du wagon. Le conducteur arrêta l'incendie à temps, mais, furieux, jeta sur la voie le laboratoire *ambulant*, et infligea une sévère correction au malencontreux chimiste.

Edison ne recommença plus, mais ailleurs se porta son activité. A chaque séjour dans sa famille, il s'ingéniait à fabriquer des télégraphes rudimentaires. Durant les longs trajets en chemins de fer, il rédigeait et imprimait un journal de route qu'il vendait aux voyageurs. Ayant sauvé la vie à l'enfant du chef de gare menacé d'être écrasé par une locomotive, il répondit simplement aux offres du père reconnaissant : « Apprenez-moi à télégraphier. »



Le conducteur arrêta l'incendie à temps.

En deux mois il devint un habile télégraphiste. Il apporta aux appareils dont il se servait des perfectionnements qui fixèrent sur lui l'attention des savants. Savez-vous quel âge il avait alors ?... Quinze ans à peine, et déjà il était très populaire : on l'avait surnommé le « petit Franklin ».

Sa gloire grandit avec les années. Innombrables sont les services qu'il a rendus. Il a perfectionné ou

inventé le téléphone, le phonographe, les lampes à incandescence. Dans bien des domaines de l'activité humaine, on trouve la trace de son génie.

Aussi, l'Amérique est-elle fière de ce grand volontaire. Edison a fait sa vie lui-même, à force de courage, d'énergie, de travail persévérant. C'est un homme !

D'après GEORGES et DEVINAT.

Questions. — 1. Pourquoi est-ce utile de lire la vie des hommes célèbres ? 2. A quoi peut aspirer un enfant pauvre qui a de l'intelligence et de la volonté ? 3. Citez quelques exemples qui montrent que le plus bel avenir lui est réservé. 4. Racontez de quelle manière Edison apprit qu'il devait gagner sa vie. 5. Parlez de ses occupations diverses et de ses études jusqu'à l'âge de quinze ans. 6. Pour quelles raisons l'Amérique peut-elle être fière de cet homme ? etc.

Construction de phrases. — Construire des phrases :

1. Où l'on emploiera les verbes suivants : *dire, apprendre, instruire, prévoir* ;

2. Où les noms suivants seront employés comme sujets : *enfant, laboureur, ouvrier, avenir, intelligence* ;

3. Où les noms suivants seront employés comme compléments : *histoire, exemple, ville, mère, volonté*.

135. — LA CITÉ DE CHAMPLAIN.

Diction. Mettre en valeur : assise sur un roc (1er vers), profonde (2), grande âme (5), souvent (8), pour toi (12), vile engeance (13), avec art (17).

Une pause après *créneaux* (4), et après les inversions. Unir les vers 2-3, 5-6, 17-18.

Prononciation. O ouvert : poème (o-è), éloquent ; a fermé : mitraille et muraille (ây) ; — science (sci-ence), heureux (eur).

LEXIQUE.

Assise, placée, située.**Tu mires ta grandeur**, les édifices se reflètent dans les eaux du Saint-Laurent.**Créneaux**, ouvertures percées dans les murs pour défendre la ville.**Vile engeance**, personnes méprisables.**L'harmonie**, l'union.**Rejetons gaulois**, Canadiens français, descendants des Gaulois.

Assise sur un roc où notre espoir se fonde,
Tu mires ta grandeur dans la vague profonde
 Du fleuve Saint-Laurent.

- Tes vieux *créneaux* noircis par la poudre et la flamme,
 5. Ont l'air de regarder s'envoler la grande âme
 De Montcalm expirant !

- Aux jours anciens, la voix de la mitraille,
 Sur tes remparts a retenti souvent;
 Et l'étranger sur ta haute muraille,
 10. Peut lire encore un poème éloquent.
 Un siècle et plus, les enfants de la France,
 Ont répandu pour toi leur noble sang.
 Mais délaissés par une *vile engeance*,
 Ils t'ont perdue avec le drapeau blanc.
15. Depuis longtemps l'amour et l'*harmonie*
 Ont remplacé les haines d'autrefois;
 Et l'Angleterre avec art s'ingénie
 A rendre heureux les *rejetons gaulois*.
 Si dans ton sein la lutte recommence
 20. Entre ces cœurs vibrant à l'unisson,
 C'est une lutte où l'esprit, la science,
 Ont plus de part que l'éclat du canon.

J.-B. CAOUETTE. — *Les voix intimes*.

136. — PRONONCIATION : AU, AI.

Voir 5^e année, leçon 66.

137. — L'ANGÉLUS DU MATIN.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Ce texte est une musique composée de notes douces et fraîches. La lecture sera tout à la fois harmonieuse et dégagée. Soulignez de la voix : *entendez-vous, chuchotement, martelés par le lourd battant, s'envolent, vont trembler, matinales; ... les exclamations et interrogations du 2^e alinéa.*

Prononciation. Soignez l'énonciation des voyelles, détachez bien les mots : Inaugura (ô-gura); un à un, les demeures (lè-dmeur'), fraîcheur (frê), aurore (or-or), mélodie (lodd).

1. Le matin, au *crépuscule*, « lorsque, n'étant plus nuit, il n'est pas encore jour », entendez-vous, dans le *campanile* ajouré, un chuchotement de notes ? C'est le bronze qui se réveille ! Les sons se détachent un à un d'abord, comme martelés par le lourd *battant*; puis ils s'envolent en troupes joyeuses, et vont trembler sur les feuilles, se poser sur les toits qu'ils *ébranlent*. Leurs légions matinales pénètrent dans les demeures pour inviter l'âme chrétienne à la reconnaissance et à l'amour.
11. Quand paraissent les *teintes rosées du levant* la cloche soupire, et entonne, avant toute créature, un hymne à l'Éternel. C'est un écho du ciel qui retentit. Comme elle murmure suavement, à l'oreille et au cœur, l'*Ave Maria* de l'ange ! Comme elle nous remet vite sous les yeux la scène qui inaugure l'œuvre rédemptrice ! Ses vibrations vont jusqu'au plus intime de l'âme.

19. N'est-ce pas qu'elles ont quelque chose de la *fraîcheur virginale du matin*, de la douceur neuve de l'aurore ? Oh ! qu'elle est douce la mélodie de l'angélus dans les brumes du réveil !...

HENRI D'ARLES.

1. Plan à compléter.

- | | | |
|--|---|---------------------------------------|
| I. Le réveil de la cloche. | { | 1. Le matin, on entend. . . |
| | | 2. Les sons. . . , puis. . . |
| | | 3. Ils vont. . . , ils pénètrent. . . |
| II. La prière de la cloche. | { | 1. Elle invite. . . |
| | | 2. La première. . . elle. . . |
| | | 3. C'est un écho. . . |
| | | 4. Elle murmure. . . |
| III. Sentiments qu'elle évoque dans l'âme. | { | 1. Elle rappelle. . . |
| | | 2. Ses vibrations vont. . . |
| | | 3. Ses vibrations ont. . . |
| | | 4. La mélodie de. . . |

2. Les mots. — 1. Le **crépuscule** est la lumière qui suit le soleil couchant jusqu'à la nuit close. Il y a aussi un crépuscule qui précède le soleil levant, il s'appelle plutôt *aurore*. 2. **Campanile**, clocher à jour ne faisant pas corps avec une église. Il est employé avec le sens de *clocher*. 3. Le **battant** est le marteau mobile qui *bat* les parois de la cloche. 4. **Ébranler**, c'est diminuer la solidité par des secousses, rendre moins solide. 5. **Les teintes rosées du levant**, le temps qui précède le lever du soleil, c'est l'aurore (du latin *aurum*, or); c'est de cette teinte dorée ou plus ou moins rouge, rosée, que parle l'auteur. 6. **La fraîcheur virginale du matin**, c'est cette atmosphère pure que la fraîcheur de la nuit a libérée des substances nuisibles.

3. Questions d'intelligence. — 1. Pourquoi ce titre ainsi complété, et non pas seulement l'Angélus ? 2. Qu'est-ce que le crépuscule ? 3. Par quelle citation l'auteur a-t-il exprimé autrement cette idée ? 4. Qu'entend-il par *le campanile ajouré* ? 5. Que veut dire *le bronze qui se réveille* ? 6. Pourquoi dit-il que les sons se détachent comme un à un d'abord ?

7. Par quelle expression l'auteur mentionne-t-il le crépuscule au commencement du deuxième alinéa ? 8. Comment dit-il que c'est le ciel qui, par la cloche, invite à la prière ? 9. Comment dit-il : l'Angélus rappelle le mystère de l'Incarnation. 10. Comment, à la fin du fragment, exprime-t-il encore l'idée du crépuscule ?

4. Questions littéraires. — 1. L'épithète *ajouré* (3e ligne), est-elle bien employée ? — pourquoi ? 2. Expliquez la métaphore *chuchotement de notes* à la 3e ligne. 3. Quels mots constituent une synecdoque et une prosopopée (personnification) dans la 4e ligne. 4. Comment, à la 6e ligne, l'auteur représente-t-il les sons de la cloche ? 5. Montrez que les trois premières lignes du texte renferment une interrogation, et non pas une simple question ?

6. Montrez l'existence des figures suivantes :

a) *Prosopopées* : (4e ligne et suivantes), se réveille, se détachent, s'envolent, vont trembler, se poser, ils ébranlent, soupire et entonne (12e ligne).

b) *Synecdoques* : le bronze (4e ligne); l'âme chrétienne (9e ligne).

c) *Métaphores* : chuchotement de notes (3e ligne); se détachent (4e ligne); écho (13e ligne); virginale et neuve (19e et 20e lignes).

7. On trouve des expressions qui font image : Les sons **se détachent**; comme **martelés** par le battant; ils **s'envolent** en troupes joyeuses; ils vont **trembler** sur les feuilles, **se poser** sur les toits.

5. Questions lexicologiques et étymologiques. —

1. Quel verbe correspond à *chuchotement* ? 2. Comment forme-t-il une onomatopée ? 3. Trouvez une autre onomatopée dans la 14e ligne. 4. Quel est le sens de *marteler* ? 5. Donner un nom de la même famille. 6. Quelle était autrefois la forme de *marteau* ? 7. D'après cela, que signifie *se mettre martel en tête* ? 8. Comment s'appelle l'action de marteler ? 9. Qu'est-ce que le battant d'une cloche ? 10. Pourquoi est-il lourd ? 11. Quelle différence y a-t-il entre *matinal* et *matineux* ? 12. Que signifie *l'Eternel* ? — justifiez ce nom. 13. Quel est le sens de *inaugurer* (16e ligne) ?

6. Questions grammaticales. — 1. Quelle subordonnée complète *entendez* (2e ligne) ? 2. Trouvez les éléments de cette subordonnée. 3. Quelle conjonction l'unit à la principale ? 4. Pourquoi *inviter* (9e ligne) est-il à l'infinitif ? 5. Quelle est la fonction de *reconnaissance* et d'*amour* (10e ligne) ? 6. Quels mots sont complétés par la subordonnée de la 11e ligne ? 7. Analysez cette subordonnée. 8. Quelle est la fonction de *levant* ? 9. Quelle préposition unit *intime* à *vont* (17 et 18e ligne) ? Analysez-la. 10. Indiquez la nature, le genre et la fonction de *quelque chose* (19e ligne) ?

7. Les expressions pittoresques à noter. — Le campanile ajouré, un chuchotement de notes, les sons martelés par le lourd battant, les teintes rosées du levant, la scène qui inaugura l'œuvre rédemptrice, la fraîcheur virginale du matin.

8. L'auteur. — Henri d'Arles (Abbé Henri Beaudé), (1870-1930). — Auteur de : *Propos d'Art* ; *Pastels* ; *Le Collège sur la colline* ; *Essais et Conférences* ; *Nos historiens* ; *Estampes*, etc. Son style est délié, fin et délicat.

138. — LA LANGUE FRANÇAISE.

Diction. Recherchez les mots de valeur de chaque alinéa et marquez-les de la voix.

Prononciation. Intermittentes (prolongez le 1er *t*), elle sait (*sé*). Prononcez bien les sons *i*, *è*, *u*, *ou* : infinies, multiples, aspects, œuvres de la raison, sereine, lumière, rêve, ailes (tous ces mots dans le 3e alinéa) ; fracas (*â*), batailles (*âye*), faiblesses (*è*) ; ses secrets (*sè-skrè*), effort (*é*), est le miroir (*è-lmi*), où se reflètent (*ou-sre*).

LEXIQUE.

Intermittente, qui s'arrête et reprend par intervalles. clarifier, à purifier les liquides.

Filtre, instrument qui sert à **Modulation**, variation dans le ton de la voix.

La langue* française est une œuvre d'art* ; et parce qu'elle est cela, elle ne livre pas volontiers ses secrets à

la curiosité *intermittente* des indifférents et des désœuvrés. Elle veut être cultivée, elle demande* qu'on l'étudie avec zèle et persévérance. Mais comme ils sont bien récompensés de leur peine ceux qui, s'étant pliés à l'effort nécessaire, ont su s'approprier un instrument d'expression incomparable !

Une langue si limpide, qu'elle est un *filtre* pour la pensée, si riche qu'elle peut tout dire, si souple* qu'elle sait faire entendre tout ce qu'elle ne dit pas, si nette dans ses couleurs, si ferme et en même temps si douce qu'elle est une caresse pour l'oreille autant qu'une joie pour l'esprit !

Ses *modulations* sont infinies, et multiples sont ses aspects. Aux œuvres de la raison sereine, elle est probité, elle est lumière. Au vol léger de l'imagination et du rêve, elle met un frémissement d'ailes. Pour l'épopée et le fracas des batailles, elle a des sonneries de clairon.

Elle sait rire. Elle peut pleurer. Par elle a passé souvent la grande voix de la douleur humaine: elle s'est mêlée à la vie. Elle tient à l'âme d'un peuple qui a eu ses gloires, qui a pu avoir ses faiblesses, mais dont l'histoire dira qu'il a beaucoup souffert pour la cause des idées. Langue de pitié et langue de colère, ouverte à la divine tendresse et à l'énergie ardente, elle est le miroir où se reflètent dans leur diversité plaintive, les sentiments, les passions, les misères de tous les pauvres hommes, nos frères.

Saluons-la, messieurs, saluons-la bien bas ! Elle est reine parmi ses sœurs,* les autres langues mères, Sa Majesté la langue française !

M. KLECZKOWSKI (klè-kof-ski),
Ancien consul de France au Canada.

Questions. — 1. Pourquoi dit-on que la langue française est une œuvre d'art ? — qu'elle veut être cultivée ? 2. Expliquez les qualités de la langue française énumérées dans le deuxième alinéa. 3. Même question pour les deux alinéas suivants. 4. Montrez combien la langue française est répandue dans le monde. 5. Pour quelles raisons doit-on contribuer à parler et à défendre la langue française au Canada ? etc.

Mots et expressions. — *Langue, langage, linguiste, bilingue.* — *Œuvre d'art, chef-d'œuvre, hors d'œuvre, bonne œuvre, œuvres d'un écrivain, mettre la main à l'œuvre.* — *Sœur, frère; diversité, uniformité; faiblesse, force.* — *Demander, refuser; récompenser, punir.* — *Souple, souplesse, assouplir; riche, richesse, enrichir.* — *Nommez les différentes langues que vous connaissez et les peuples qui les parlent.* — *Ajoutez quelques qualificatifs aux mots suivants: reine, sœur, pensée, oreille, raison.*

139. — LA CROIX DE SAINT-NORBERT.

Diction. Une émotion sincère court à travers les lignes de ce morceau: il faudra la rendre; une foule de détails vus, empruntés à la réalité, étoffent les phrases; il faut les mettre en relief.

Prononciation. Iacis (*a* ouvert), bleu-et, poignée (pogn-é), peureuses (eur-eûz), ocellées (oss-el'-lé), exoration (egz-or), éloquence (loq), saoul (sou), lichen (kèn), Stanfold (stann'-fôld), quai (ké), calvitie (si), saison (sè), respect (pè), granit (ni ou nit'), flamme (flâmm), moelleux (mwâl), dessinant (dé), refaisaient (re-fe).

C'est une grande croix de bois, simple et vieillie...

Quand mon souvenir, comme un doigt, tourne les pages anciennes du livre de ma vie, je la revois toujours cette croix, là-bas, le long du chemin aux ornières profondes. Il faut qu'elles aient une âme, les choses, pour

que leurs images, parfois, s'incrustent dans notre âme à nous, comme le lichen dans la pierre !

Chaque année, quand juin ramenait le soleil chaud, les fraises et la liberté, on m'envoyait chez grand-père, à Saint-Norbert d'Arthabaska. Sitôt que le train, sortant des savanes toutes riantes sous la blancheur des sureaux fleuris, s'arrêtait, trépidant, à la station de Stanfold, je voyais apparaître sur le quai la figure familière de mon oncle Jean.

La vieille jument Souris était là, attelée à la barouche à deux sièges qui danse si gentiment sur les cahots du chemin ! Nous passions aux bagages, et pendant que le train disparaissait dans un tournant, Souris prenait tranquillement la route sablonneuse qui va du côté de Saint-Norbert.

C'était un curieux homme que l'oncle Jean. A peine âgé de quarante ans, il en annonçait bien davantage, car sa calvitie précoce s'aggravait d'un tremblement nerveux, stigmates de misères sans nom endurées dans les affreuses solitudes de la côte Nord. L'oncle Jean n'aimait pas la vitesse, à cause de sa pipe qui s'éteignait toujours et que sa main peu sûre s'employait sans cesse à rallumer. Souris savait tout cela et ne se pressait pas ; je pouvais donc à mon aise m'emplir les yeux et bonjourer tous les détails de ce paysage familier.

Au bout de 3 milles, les lacis de la route s'engageaient dans le grand bois et bientôt apparaissaient les deux côtes de sable où l'on va, à saison dite, manger à grandes poignées les caboches rouges des Quatre-Temps. Puis s'étalait le pelé désertique, avec la tristesse de ses grands fûts carbonisés, et où les bleuets foisonnent dans la mousse spongieuse. Une fraîcheur subite et le rideau gracile des saules annonçaient alors l'eau prochaine, et

sur la route débouchait tout à coup le ruisseau noir peuplé de truites peureuses qui viennent un instant jouer avec la lumière et rentrent vite sous le mystère des feuillages denses.

Quand Souris ayant bu tout son saoul, tirait la barouche dans le sable crissant de la dernière côte, mon cœur battait plus fort, je savais Saint-Norbert tout près ! Et soudain, en effet, la forêt s'arrêtait court, l'horizon se déployait en tous sens, et devant moi, au centre d'un paysage immense et lumineux, la Croix du chemin se découpait, émouvante, sur un ciel admirablement bleu.

Tout autour surgissaient la maison, la grange éblouissante, la gueule noire du four, le puits et sa brimbale, la petite laiterie et la barrière tournante balancée par un vieux soc rouillé. Beaucoup plus loin s'agrandissait brusquement le premier contre-fort des Alléghanys, — car c'est à Saint-Norbert que vient mourir la plaine laurentienne, — énorme épaule habillée deci delà de la fourrure sombre des érablières... Enfin, tout en haut, le minuscule village tout blanc, serré autour de sa petite église toute rose...

Et tout cela n'était pour moi que le cadre retrouvé de la Croix du Chemin, toute simple et vieillie, dont la vue m'étreignait tout d'abord l'âme. Certes, elle n'avait rien de bien remarquable, mais, pour nous tous, elle perpétuait un souvenir de famille très ancien et très doux. Mon arrière-grand-père, un des premiers colons des Bois-Francis, vint de Gentilly à pied, n'ayant pour toute richesse que sa hache et ses bras. Un soir, il s'arrêta près d'une source. La terre, fraîche et noire, nourrissait des cèdres puissants. L'aïeul, m'a-t-on dit, déposa son baluchon, se signa, et d'un bras robuste abattit deux arbres dont il fit une croix. Plus tard,

quand son frère, mieux fourni, vint le rejoindre, que la maison de pièces fut faite, et qu'autour des souches noircies la première semence fut confiée à la terre, le colon acheva son ouvrage. Un beau matin, le soleil levant, sur la blancheur du bois fraîchement équarri, fit briller les pleurs dorés de la résine; le coq traditionnel, œuvre informe d'une main sincère, vint s'y placer...

Et c'est ainsi qu'autrefois, le Christ ami des humbles s'est établi à Saint-Norbert, dans le bas du rang de l'église. Dans les autres rangs, dans le Sept, dans le Trécaré, dans l'Augmentation, on rencontre de belles croix ouvragées, blanc et or, avec des rayons de flamme et les instruments de la passion. Ici, l'on respecte pieusement le travail fruste de l'aïeul, l'humble croix de bois, simple et vieillie...

Quand, pour la première fois, l'oncle Jean, le bras tendu, me la désigna du tuyau de sa pipe, la pluie du ciel l'avait depuis de longues années déjà, noircie et tordue un peu; la mousse grande habilleuse, tissait insidieusement autour de son pied un long fourreau de peluche. Dans le petit enclos carré ménagé autour, croissait la horde des herbes sans beauté: laiches folichonnes, petits gaillets tout blancs, renouées aux feuilles éternellement maculées, — parias de nos champs, que la culture chasse, et qui comme ceux des âges anciens, trouvent un refuge au pied de la croix du Christ!

A mesure que je la connus mieux, elle me devint plus chère. Je la saluais avec respect, passant en grande charrette, les pieds pendants entre les planches, ou cramponné à la perche sur le voyage branlant. Je la saluais encore quand je remontais du haut de la terre par le sentier des vaches, avec ma brochetée de petites

truites ocellées ravies aux remous ignorés du ruisseau perdu.

A Saint-Norbert, le soleil a parfois des façons splendides de quitter l'horizon. Combien de fois je l'ai vu par les beaux soirs, entouré de petits nuages blancs ourlés de rose, se glisser lentement derrière le granit de la petite église qui semblait alors le foyer d'un immense embrasement. Une flamme suprême de ce couchant venait, pour un instant, frapper la Croix du



Passant en grande charrette, je saluais la croix avec respect.

Chemin. Sous cet ultime baiser de la lumière, le bois noirci s'animait, se parait d'une fallacieuse floraison de violettes et une sensation étrangement précise m'envahissait tout entier; ces deux bras tendus, ce n'était plus l'œuvre de l'homme mais la terre canadienne elle-même, frémissante de ses millions de vies invisibles, qui jaillissait, ardente, pour cette exoration vespérale, c'était la terre chrétienne qui, dans l'apaisement de toutes choses, se signait pour la nuit !

Parfois le soir, après la veillée chez Pâquin, je revenais accroché au bras de l'oncle Jean, à cause des crapauds errants qui traversent le chemin et que, — j'en frémis encore, — mon pied nu pouvait écraser ! C'est alors que, vêtue de rayons de lune, la Croix du Chemin me parlait avec la mystérieuse éloquence de la nuit. Sur le velours moelleux du ciel, la ligne de faite des grands pins drapés d'ombre courait très nette, dessinant capricieusement les pignons, les tours et les clochers d'une cité de rêve dont la Croix semblait garder l'entrée.

En écoutant les vieux parler du temps passé, mon imagination eut vite reconstitué les années de jeunesse de ma mère vécues ici, et, — à cause d'elle, — la Croix du Chemin me devint plus chère encore. Je touchai pieusement la planchette clouée sur le gros nœud où elle allait souvent, dit-on, attacher un bouquet d'humbles fleurs. Je devinai que j'avais devant moi le moule sacré où se coula cette âme si profondément bonne et si profondément chrétienne; je compris pourquoi son accent était si convaincu et son regard si lointain quand elle me disait pour calmer mes gros chagrins d'enfant : « Mets cela au pied de la Croix. »

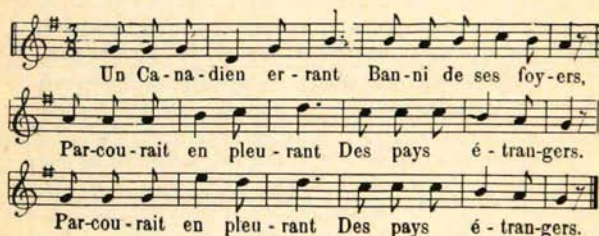
Après vingt ans d'absence, j'ai revu la Croix du Chemin. Elle n'avait pas changé. Elle était seulement un peu plus noire, la mousse tricoteuse avait atteint le gros nœud, et tout autour les humbles plantes dédaignées, laiches folichonnes, petits gaillets tout blancs, renouées aux feuilles éternellement maculées, verdoyaient toujours. Les enfants d'autrefois, devenus hommes, moissonnaient dans les champs voisins. Et dans l'ardente lumière, le balancement rythmé des larges épaules soulignait harmonieusement l'éclair des faux et l'écroulement des épis... Au pied de la croix,

d'autres enfants refaisaient avec étonnement la découverte de la nature et de la vie...

Et parce que nos cœurs sont des lyres qui vibrent toujours éperdument sous la brise délicieuse qui monte du val lointain de nos quinze ans, je suis resté longtemps, les pieds dans la poussière, à regarder la Croix du Chemin, toute simple et vieillie...

FRÈRE MARIE-VICTORIN.





— 2 —

Un jour triste et pensif,
 Assis au bord des flots,
 Au courant fugitif,
 Il adressait ces mots :

— 3 —

Si tu vois mon pays,
 Mon pays malheureux,
 Va dire à mes amis
 Que je ne souviens d'eux.

— 4 —

O jours si pleins d'appas,
 Vous êtes disparus...
 Et mon pays, hélas !
 Je ne le verrai plus.

— 5 —

Plongé dans les malheurs,
 Loin de mes chers parents,
 Je passe dans les pleurs,
 D'infortunés moments.

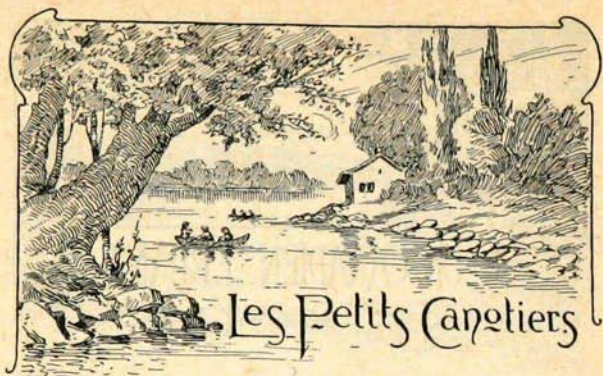
— 6 —

Pour jamais séparé
 Des amis de mon cœur,
 Hélas ! oui, je mourrai,
 Je mourrai de douleur.

— 7 —

Non, mais en expirant,
 O mon cher Canada,
 Mon regard languissant,
 Vers toi se portera.

A. GÉRIN-LAJOIE



Les Petits Canotiers

Qu'il fait bon d'al-ler en pro-me-na-de, Qu'il fait
bon sau-ter sur le ga-zon! Qu'il fait bon d'aller en prome-
na-de, Qu'il fait bon sau-ter sur le ga-zon! Est-
il au monde en-tier er, Un plus jo-li-métier er, Que
ce-lui d'ca-no-tier er? Il vaut ce-lui de ren-tier er.

— 2 —

— 3 —

Lé-gè-re-ment sur l'eau—o—
Dans un joli ca-not—o—
Filer comme l'oi-seau—o—
C'est le sort le plus beau—c—

Chan-tons comme l'oi-seau—o—
Le long de nos coteaux—o—
Au bord des frais ruisseaux—o—
É-change-ons de bons mots—o—

— 4 —

Nous voilà par-ve-nus—u—
Sous les arbres touffus—u—
Que vou-lez-vous de plus?—u—
Bien dîner par-des-sus—u—



Andante grazioso

Com-bien j'ai douce sou-ve-nan-ce Du jo--li lieu de
 ma nais-san-ce! Ma sœur qu'ils é-taient beaux ces jours D'en
 fan-ce! O mon pays! sois mes a-mours Tou-jours!

— 2 —

— 4 —

Te souvient-il que notre mère,
 Au foyer de notre chaumière,
 Nous pressait sur son cœur joyeux,
 Ma chère !
 Et nous baisions ses blonds cheveux,
 Tous deux.

Te souvient-il du lac tranquille
 Qu'effleurait l'hironde! le agile,
 Du vent qui courbait le roseau
 Mobile
 Et du soleil couchant sur l'eau
 Si beau ?

— 3 —

— 5 —

Ma sœur, te souvient-il encore
 Du château que baignait la Dore,
 Et de cette tant vicille tour
 Du More
 Où l'airain sonnait le retour
 Du jour ?

Oh ! qui me rendra mon Hélène
 Et ma montagne, et le grand chêne ?
 Leur souvenir fait tous les jours
 Ma peine ;
 Mon pays sera mes amours
 Toujours !

CHATEAUBRIAND.

TABLE DES MATIÈRES

CINQUIÈME ANNÉE

L'astérisque indique les sujets qui intéresseront surtout les filles; les titres en italique indiquent des poésies.

Septembre.

Leçons	Pages
1. <i>Principes de diction</i> : 1° les liaisons	5
2. Le divin modèle.	6
3. <i>Bonheur de l'innocence.</i> (J. RACINE.)	9
4. <i>Prononciation</i> : le son a , les consonnes b, p, m.	10
5. Enfance de S. Jean-Baptiste de La Salle	12
6. <i>Texte expliqué</i> : Jacques Cartier. (A. POISSON.)	15
7. <i>Trait d'amour maternel.</i> (ABBÉ PAUL.)	19
8. Le café.	22
*9. <i>Texte expliqué</i> : Une bonne petite fille.	26

Octobre.

10. <i>Principes de diction</i> : 2° les pauses	29
11. A la veille de découvrir l'Amérique.	30
12. Le thé.	33
13. <i>Prononciation</i> : le son o , les consonnes f, v	36
14. Utilité de l'eau.	38
15. <i>Texte expliqué</i> : L'écolier et le ver à soie	40
16. <i>Trait de piété filiale.</i>	43
17. Je ne ferai plus pleurer ta mère. (L'ABBÉ S. . .)	45

Novembre.

18. <i>Principes de diction</i> : 3° les enchaînements	48
19. Hivernage de Jacques Cartier au Canada.	49
20. Le vin.	52
21. <i>Prononciation</i> : l' e fermé et l' e ouvert, les consonnes t, d, n.	56
22. La propreté.	57
23. <i>Texte expliqué</i> : Grace Darling. (MONTALEMBERT.) . .	59
24. Le coton.	62
25. Une bonne action. (CARRÉ et MOY.)	65

Leçons	Décembre.	Pages
26.	<i>Principes de diction</i> : 4° la voix et le diapason	68
27.	Enfance du général Drouot. (LACORDAIRE.)	69
28.	<i>Le lion de Florence</i> . (MILLEVOYE.)	72
29.	<i>Prononciation</i> : l' e <i>mi-sourd ou muet</i> , les consonnes l, r	74
30.	La laine.	76
31.	Sincérité de George Washington. (ALLOU.)	79
32.	<i>Texte expliqué</i> : <i>Le temps</i> . (MARQUIS DE SÉGUR)	81
Janvier.		
33.	<i>Principes de diction</i> : 5° l' articulation	84
34.	Conspiration contre Champlain.	85
35.	<i>Texte expliqué</i> : <i>Le renard et les raisins</i> . (LA FONTAINE.)	89
*36.	L'ordre. (MARIE THIERY)	90
37.	La pomme de terre.	93
38.	<i>Prononciation</i> : i, u et ou , les consonnes s, z	96
39.	Le serment de Cambronne.	97
Février.		
40.	<i>Principes de diction</i> : 6° la tonalité , l' accent tonique	102
*41.	L'ordre (fin). (MARIE THIERY)	103
42.	Première messe célébrée à Montréal.	106
43.	L'écureuil.	109
44.	<i>Prononciation</i> : le son eu , les consonnes ch, j	113
45.	<i>Texte expliqué</i> : <i>Réflexions sur la neige</i> . (TARDIVEL.)	114
46.	Mieux que ça.	117
47.	<i>Texte expliqué</i> : <i>Es-tu là, Jésus ?</i>	120
Mars.		
48.	<i>Principes de diction</i> : 7° les inflexions	124
49.	Premiers habitants de Montréal.	126
50.	Les fourmis.	130
51.	<i>Prononciation</i> : les nasales , les consonnes g dur et k	134
52.	L'attention.	136
53.	<i>Texte expliqué</i> : <i>L'âne et le chien</i> . (LA FONTAINE.)	139
Avril.		
54.	<i>Principes de diction</i> : 8° les mots de valeur	143
55.	Les quatre cri-cri de la boulangère. (P.-S. STAHL.)	145
56.	La glace.	150
57.	<i>Prononciation</i> : Semi-voyelles , les consonnes l et n mouillés	153

Leçons	Pages
58. <i>Texte expliqué: Le printemps.</i> (L. FRÉCHETTE.)	154
*59. <i>Texte expliqué: Conseils d'une aiguille.</i>	157
60. Les nids des oiseaux.	159

Mai — Juin.

61. <i>Principes de diction: 9° le mouvement, 10° les gestes, 11° la respiration.</i>	163
62. Une lettre à la très sainte Vierge.	165
63. <i>Les vingt sous du bon Dieu.</i> (BESSE DE LAREZ.)	169
64. Oiseaux utiles à l'agriculture.	171
65. <i>Texte expliqué: La sucrerie.</i> (A. GÉRIN-LAJOIE.)	174
66. <i>Prononciation: au, ai</i>	177
67. Mgr de Laval.	178
*68. <i>Texte expliqué: Le défaut ordinaire des jeunes filles.</i> (FÉNELON.)	182
69. Le dimanche du vieux forgeron.	184
70. Divers conseils.	187

SIXIÈME ANNÉE

Septembre.

Leçons	Pages
71. <i>Principes de diction: 1° les liaisons</i> (voir 5e année).	190
72. <i>Texte expliqué: Charbonnier et gentilhomme.</i>	190
73. Le pétrole.	194
74. <i>Prononciation: le son a, les consonnes b, m, p</i>	198
75. Le secret de la confession.	198
76. <i>Nos croix.</i> (P. LEMAY.)	201
*77. <i>Texte expliqué: La meilleure amie des jeunes filles.</i> (LEGOUVÉ.)	202
78. La houille.	204

Octobre.

79. <i>Principes de diction: 2° les pauses</i>	208
80. <i>Travaillons.</i> (V. DE LAPRADE.)	208
81. Les abeilles.	211
82. <i>Prononciation: le son o, les consonnes f et v</i>	216
83. Jeanne Mance.	216
84. <i>Texte expliqué: Chanson d'automne.</i> (T. GAUTIER.)	219
85. L'original.	222
86. Devoirs envers la patrie.	226

Leçons	Novembre.	Pages
87.	<i>Principes de diction</i> : 3° les enchaînements .	228
88.	Enfance de sainte Jeanne d'Arc. (R. BAZIN.)	228
89.	Dévouement d'un fils pour son père. (M. GUYAU.)	233
90.	<i>Prononciation</i> : e fermé, e ouvert , consonnes t, d, n .	237
91.	La mouche.	238
92.	<i>Texte expliqué</i> : Le réveil des oiseaux.	240
93.	Les deux frères. (LAMARTINE.)	243
94.	L'ours noir.	245
Décembre.		
95.	<i>Principes de diction</i> : 4° la voix et le diapason .	249
96.	La prière. (F. COPPÉE.)	249
97.	La chasse aux bisons. (A.-B. ROUTHIER.)	252
98.	<i>Prononciation</i> : e mi-sourd ou muet , consonnes l et r .	257
99.	L'alcoolisme.	257
100.	Jésus réveillé par les anges. (LOUIS D'ARVOR.)	262
*101.	<i>Texte expliqué</i> : Dangers de l'oisiveté. (FÉNELON.)	266
102.	<i>Texte expliqué</i> : La neige et le marécage. (P. LEMAY.)	268
Janvier.		
103.	<i>Principes de diction</i> : 5° l' articulation .	271
104.	Les phoques.	271
105.	<i>Le sommeil des enfants</i> . (LÉON GAUTIER.)	275
106.	Fidélité domestique.	276
107.	<i>Prononciation</i> : les semi-voyelles i, u, ou , les consonnes s et z .	280
108.	L'éclairage.	280
109.	<i>Texte expliqué</i> : L'aveugle de l'église. (X. MARMIER.)	285
Février.		
110.	<i>Principes de diction</i> : 6° la tonalité , l' accent tonique	287
111.	L'électricité.	288
112.	Le chef-d'œuvre anonyme.	293
113.	<i>Prononciation</i> : le son eu , les consonnes ch et j .	297
114.	La vénérable mère d'Youville.	298
115.	<i>Texte expliqué</i> : L'enfant et la grand-mère. (RATISBONNE.)	302
116.	Plaisirs de l'hiver canadien.	304
117.	Le prêtre.	308

Mars.

118.	<i>Principes de diction</i> : 7° les inflexions	309
119.	Débuts de la navigation à vapeur	309
120.	La patte de dindon. (E. LÉGOUVÉ.)	313
121.	<i>Prononciation</i> : les nasales an, on, in, un , les consonnes g dur et k	317
122.	Mort du P. Marquette. (D'après le P. DABLON.) . .	318
123.	<i>Texte expliqué</i> : <i>Le lièvre et la tortue</i> . (LA FONTAINE.) .	322

Avril.

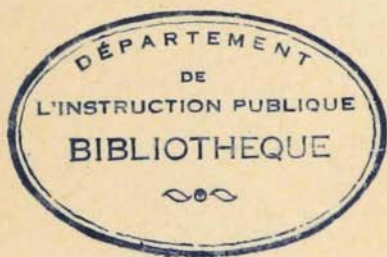
124.	<i>Principes de diction</i> : 8° les mots de valeur	326
125.	<i>Un Évangile</i> . (F. COPPÉE.)	326
126.	L'heure des vaches. (A. RIVARD.)	328
127.	<i>Prononciation</i> : les semi-voyelles , les consonnes l et n mouillés	333
128.	Le corps humain	333
129.	L'enlissement. (VICTOR HUGO.)	336
130.	<i>Texte expliqué</i> : Le papillon blessé, emblème de l'homme. (MGR GERBET.)	339

Mai — Juin.

131.	<i>Principes de diction</i> : 9° le mouvement , 10° les gestes , 11° la respiration	342
132.	L'âme et ses facultés	342
133.	Mort et funérailles de Montcalm. (TH. CHAPAI.) .	345
134.	Puissance de la volonté. (GEORGES ET DEVINAT.) .	349
135.	<i>La cité de Champlain</i> . (J.-B. CAOUETTE.)	353
136.	<i>Prononciation</i> : au, ai	355
137.	<i>Texte expliqué</i> : L'angélus du matin. (HENRI D'ARLES.)	355
138.	La langue française. (M. KLECZKOWSKI.)	358
139.	La croix de Saint-Norbert. (F. MARIE-VICTORIN.) .	360
<i>Chants</i> : Ma belle patrie (face à page 5).		
	Un Canadien errant	367
	Les petits canotiers	368
	Douce souvenance	369

Notice biographique des principaux auteurs.

D'Arles (Henri)	358
Fénelon	268
Fréchette (Louis)	157
Gauthier (Théophile)	221
Gerbet (Mgr)	342
Gérin-Lajoie	176
La Fontaine	142
Lemay (Pamphile)	270
Marmier (Xavier)	287
Montalembert	61
Poisson (Adolphe)	17
Tardivel (Paul)	116



BNQ



C 000 198 022

IL FAUT QU'IL RÈGNE!

